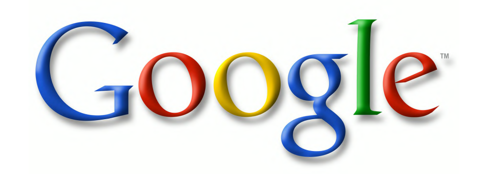
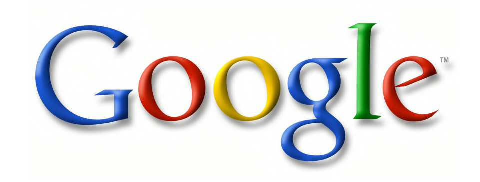
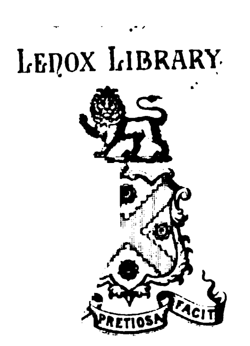

Google




LENOX LIBRARY
PRETIOSA
FACIT
ckinck Collection.
resented in 1878.

SCÈNES

DE LA

VIE PRIVÉE ET PUBLIQUE

DES ANIMAUX.

IMPRIMEURS

SCHNEIDER ET LANGRAND,
Rue d'Erfurth, 1.

LACRAMPE ET CIE,
Rue Damiette, 2.

A PARIS



Des affiches seront, d'après ses ordres, apposées sur tous les murs dans les quatre parties du monde, sur la fameuse muraille de la Chine elle-même.

SCÈNES

DE LA

VIE PRIVÉE ET PUBLIQUE

DES ANIMAUX

VIGNETTES

PAR GRANDVILLE.

ÉTUDES DE MŒURS CONTEMPORAINES

PUBLIÉES

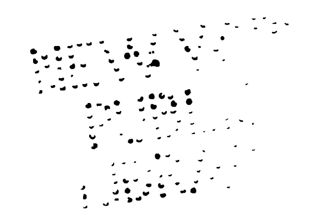
SOUS LA DIRECTION DE M. P.-J. STAHL,

AVEC LA COLLABORATION

DE MESSIEURS

DE BALZAC. — L. BAUDE. — E. DE LA BEDOLLIERRE. — P. BERNARD — J. JANIN.
ÉD. LEMOINE. — CHARLES NODIER. — GEORGE SAND.





PARIS.

J. HETZEL ET PAULIN, ÉDITEURS,

RUE DE SEINE SAINT-GERMAIN, 33.

1842

SCÈNES

DE LA

VIE PRIVÉE ET PUBLIQUE

DES ANIMAUX.

IMPRIMEURS

SCHNEIDER ET LANGRAND,

Rue d'Erfurth, 1.

LACRAMPE ET C.IE,

Rue Damiette, 2

A PARIS



Des affiches seront, d'après ses ordres, apposées sur tous les murs dans les quatre parties du monde, sur la fameuse muraille de la Chine elle-même.

SCÈNES

DE LA

VIE PRIVÉE ET PUBLIQUE

DES ANIMAUX

VIGNETTES

PAR GRANDVILLE.

ÉTUDES DE MŒURS CONTEMPORAINES

PUBLIÉES

SOUS LA DIRECTION DE M. P.-J. STAHL,

AVEC LA COLLABORATION

DE MESSIEURS

DE BALZAC. — L. BAUDE. E. DE LA BEDOLLIERRE. — P. BERNARD — J. JANIN.
ED. LEMOINE. — CHARLES NODIER. — GEORGE SAND.



PARIS.

J. HETZEL ET PAULIN, ÉDITEURS,

RUE DE SEINE SAINT-GERMAIN, 33.

1842

Notre pensée, en publiant ce livre, a été d'ajouter la parole aux merveilleux Animaux de Grandville, et d'associer notre plume à son crayon, pour l'aider à critiquer les travers de notre époque, et, de préférence parmi ces travers, ceux qui sont de tous les temps et de tous les pays.

Nous avons cru que, sous le couvert des Animaux, cette critique à double sens, où l'Homme se trouve joint à l'Animal, sans perdre de sa justesse, de sa clarté et de son à-propos, perdrait tout au moins de cette âpreté et de ce fiel qui font de

la plume du critique une arme si dangereuse et parfois si injuste dans les mains du mieux intentionné. Dieu nous garde d'avoir pu blesser qui que ce soit; nous avons choisi cette forme plutôt que toute autre parce qu'elle nous permettait d'être franc sans être brutal, et de n'avoir affaire aux personnes ni aux faits directement, mais bien aux caractères seulement et aux types, si l'on veut bien nous permettre ce mot si fort en faveur de nos jours.

Notre critique a pu devenir ainsi plus générale, et, nous l'espérons, plus digne et moins blessante.

Nous nous applaudissons ici de n'avoir point cédé aux encouragements que quelques personnes bienveillantes avaient pu nous donner. Nous avons cru bien faire, et nous avons bien fait, de partager notre tâche, et d'en confier la partie la plus lourde et la plus difficile aux écrivains éminents qui ont bien voulu donner à ce livre l'appui de leurs noms et de leur talent.

S'il est vrai que l'ensemble ait pu perdre quelque chose à cette diversité de mains et de genres, nous sommes certain que les parties y ont gagné de quoi faire oublier ce tort fait à l'ensemble, tort bien léger, s'il existe.

Nous saisissons cette occasion de remercier nos obligeants collaborateurs d'avoir bien voulu venir en aide à notre début. Nous savons qu'en s'associant à notre idée, ils ont trouvé le moyen de se l'approprier, chacun à sa façon, et de la relever de toute la grandeur de leur talent : nous sommes heureux ici de le reconnaître.

Nous ne nous donnons certes pas pour avoir inventé de faire parler les Bêtes, mais nous croyons pourtant nous être

écarté en un point de la route dans laquelle avaient marché ceux qui, avant nous, ont écrit sur les Bêtes ou à propos des Bêtes en vue de l'Homme.

Jusqu'à présent, en effet, dans la fable, dans l'apologue, dans la comédie, l'Homme avait été toujours l'historien et le *raconteur*. Il s'était toujours chargé de se faire à lui-même la leçon, et ne s'était point effacé complétement sous l'Animal dont il empruntait le personnage. Il était toujours le principal, et la Bête l'accessoire et comme la doublure; c'était l'Homme enfin qui s'occupait de l'Animal; ici c'est l'Animal qui s'inquiète de l'Homme, qui le juge en se jugeant lui-même. Le point de vue, comme on voit, est changé. Nous avons différé enfin en ceci, que l'Homme ne prend jamais la parole de lui-même, qu'il la reçoit au contraire de l'Animal devenu à son tour le juge, l'historien, le chroniqueur, et, si l'on veut, le chef d'emploi.

Nous ne prétendons pas dire que notre découverte soit une grande découverte, ni même une bonne découverte; nous voulons seulement montrer en quoi nous avons différé.

Peut-être reconnaîtra-t-on que c'est à cette innovation, si frivole qu'elle paraisse, que nous avons dû de pouvoir marcher avec quelque nouveauté et quelque succès dans une voie qui pouvait paraître close jusqu'à un certain point.

Nous remercions le public de l'accueil que ce livre a reçu. Toute part faite, nous pensons qu'un succès aussi grand que celui qu'il a obtenu ne saurait être un succès illégitime, et nous croyons fermement que si nous avons été encouragés, c'est qu'on a vu qu'en nous le talent, sans doute, pouvait faillir, mais non les bonnes intentions et les bons sentiments.

Terminons en disant que ce livre, quel qu'il soit, n'était possible qu'avec la collaboration de M. Grandville, puisque ce grand artiste n'a eu, que nous sachions, ni modèles ni imitateurs. Disons encore que ce livre, n'eût-il eu qu'un but, celui d'offrir à ce crayon original un cadre dans lequel il pût enfin se donner une libre carrière, ce but eût suffi pour justifier son succès.

P.-J. Stahl.



PROLOGUE.

ASSEMBLÉE GÉNÉRALE DES ANIMAUX.



A L'INSU de toutes les grandes puissances, il vient de se passer un fait dont personne ne devra s'étonner dans un gouvernement représentatif, mais qu'il est bon de signaler à la presse tout entière, pour qu'elle ait à le

J.J.G. Bv.

discuter et qu'elle en puisse mûrement peser les conséquences.

Las enfin de se voir exploités et calomniés tout à la fois par l'Espèce humaine, — forts de leur bon droit et du témoignage de leur conscience, — persuadés que l'égalité ne saurait être un vain mot,

LES ANIMAUX SE SONT CONSTITUÉS EN ASSEMBLÉE DÉLIBÉRANTE pour aviser aux moyens d'améliorer leur position et de secouer le joug de L'HOMME.

Jamais affaire n'avait été si bien menée : des Animaux seuls sont capables de conspirer avec autant de discrétion. Il paraît certain que la scène s'est passée par une belle nuit de ce printemps, en plein Jardin des Plantes, au beau milieu de la Vallée Suisse.

UN SINGE distingué, autrefois le commensal de MM. Huret et Fichet, mû par l'amour de la liberté et de l'imitation, avait consenti à devenir serrurier et à faire un miracle.

Cette nuit-là, pendant que l'univers dormait, toutes les serrures furent forcées comme par enchantement, toutes les cages s'ouvrirent à la fois, et leurs hôtes en sortirent en silence sur leurs extrémités. Un grand cercle se fit : LES ANIMAUX DOMESTIQUES se rangèrent à droite, LES ANIMAUX SAUVAGES prirent place à gauche, LES MOLLUSQUES se trouvèrent au centre; quiconque eût été spectateur de cette scène étrange eût compris qu'elle avait une réelle importance.

L'*Histoire des Chartes* n'a rien de comparable à ce qui s'est passé dans ce milieu d'illustrations Herbivores et Carnivores. Les Hyènes ont été sublimes d'énergie et les Oies attendrissantes. Tous les représentants se sont embrassés à la fin de la séance, et, dans cette effusion d'accolades, il n'y a eu que deux ou trois petits accidents à déplorer : un Canard a été étranglé par un Renard ivre de joie, un Mouton par un Loup enthousiasmé, et un Cheval par un Tigre en délire. Comme ces Messieurs étaient en guerre depuis lòngtemps avec leurs victimes, ils ont déclaré que la force du sentiment et de l'habitude les avait emportés, et qu'il ne fallait attribuer ces légers oublis des convenances qu'au bonheur de la réconciliation.

Un Canard (de Barbarie), trouvant l'occasion très-belle, promit de faire une complainte sur la mort de son frère et des autres martyrs décédés pour la patrie. Il dit qu'il chanterait volontiers cette belle fin qui leur vaudrait l'immortalité.

Entraînée par ces éloquentes paroles, l'Assemblée a fermé l'incident, et l'on a passé de même à l'ordre du jour à propos d'une nichée de Rats qu'un Éléphant avait écrasés sous son pied en faisant une motion contre la peine de mort, de laquelle il avait été dit quelques mots.

Ces détails, et bien d'autres qui n'ont pas moins marqué, nous les tenons d'un sténographe du lieu, personnage grave et bien informé, qui nous a mis au courant de

cette grande affaire. C'est UN PERROQUET de nos amis, habitué depuis longtemps à manier la parole et sur la véracité duquel on peut compter, puisqu'il ne répète que ce qu'il a bien entendu. Nous demanderons à nos lecteurs la permission de taire son nom, ne voulant pas l'exposer au poignard de ses concitoyens, qui tous ont juré, comme autrefois les sénateurs de Venise, de garder le silence sur les affaires de l'État.

Nous sommes heureux qu'il ait bien voulu sortir, en notre faveur, de son habituelle réserve : car on trouverait difficilement des naturalistes assez indiscrets pour aller demander des confidences à MM. LES TIGRES, LES LOUPS et LES SANGLIERS, quand ces estimables personnages ne sont pas en humeur de parler.

Voici, tel que nous l'avons reçu de notre correspondant, l'historique assez détaillé des événements de cette séance, qui rappelle l'ouverture de nos anciens états généraux.



RÉSUMÉ PARLEMENTAIRE.

ORDRE DE LA NUIT :

UNE HEURE APRÈS MINUIT.

Discours du SINGE, d'un CORBEAU fort instruit et d'un HIBOU ALLEMAND. — L'ANE prend la parole sur la question préliminaire de la présidence (son discours est écrit). — Réponse du RENARD. — Nomination du Président.

Questions relatives à la répression de la force brutale de L'HOMME et à la réfutation des calomnies qu'il accumule depuis le déluge sur la tête des ANIMAUX. — Chacun apporte ses lumières. — Les ANIMAUX SAUVAGES veulent la guerre, les ANIMAUX CIVILISÉS se prononcent pour le *statu quo*. — Toutes les questions à l'ordre du jour, y compris la question d'Orient, sont successivement discutées par les honorables membres de cette illustre assemblée. — Discours résumés du LION, du CHIEN, du TIGRE, d'un CHEVAL ANGLAIS PUR SANG, d'un CHEVAL BEAUCERON, du ROSSIGNOL, du VER DE TERRE, de LA TORTUE, du CERF, du CAMÉLÉON, etc., etc., etc.

LE RENARD répond à ces divers orateurs, et met tout le monde d'accord au moyen d'une transaction. — Adoption de sa proposition. — La présente publication est décrétée. — LE SINGE et LE PERROQUET sont nommés Rédacteurs en chef.

MM. LES ANIMAUX se pressent dans les allées du Jardin des Plantes.

DES FONDÉS DE POUVOIR des ménageries de Londres, de Berlin, de Vienne et de la Nouvelle-Orléans sont venus, à travers mille dangers, représenter leurs frères captifs.

De tous les points de la création, DES DÉLÉGUÉS de chaque Espèce animale sont accourus pour plaider la cause de la liberté.

Dès une heure la séance est très-animée; on peut déjà prévoir qu'elle sera dramatique, les usages académiques et parlementaires étant encore peu familiers aux membres de cette illustre Réunion.

Du reste, la physionomie de l'Assemblée est triste et morne en général : on voit bien que c'est l'anniversaire de la mort de La Fontaine. MM. les Animaux civilisés sont en deuil et portent la plupart un crêpe, tandis que les autres, qui méprisent ces vaines marques de la douleur, se contentent de laisser tomber leurs oreilles et traîner tristement leur queue.

Dans plusieurs centres particuliers on s'échauffe sur les préliminaires à établir, sur les formes à suivre, sur le règlement à instituer, et enfin sur la question de la présidence.

Le Singe propose d'imiter en tout les coutumes des Hommes, qui, dit-il, se conduisent entre eux avec une certaine habileté.

Le Caméléon est de l'avis de l'orateur.

Le Serpent le siffle.

Le Loup s'indigne qu'on ait ainsi recours à la politique de ses ennemis. « D'ailleurs singer n'est pas imiter. »

Un vieux Corbeau fort érudit croasse de sa place qu'il y aurait danger à suivre de pareils exemples ; il cite le vers si connu :

Timeo Danaos et dona ferentes ;

« Je crains les Hommes et ce qui me vient d'eux. »

Il est félicité tout haut, dans la langue de Virgile, sur l'heureux choix de sa citation, par un Hibou allemand très-

versé dans l'étude des langues mortes, qui, ne sachant pas un mot de français, est enchanté de trouver à qui parler.

— La Buse contemple avec respect ces deux savants latinistes. — L'Oiseau-Moqueur fait remarquer au Merle qu'il y a un moyen infaillible de passer dans le monde pour un Animal instruit, c'est de parler à chacun de ce qu'il ne sait pas. —

Le Caméléon est successivement de l'avis du Loup, du Corbeau, du Serpent et du Hibou allemand.

La Marmotte se lève et dit que la vie est un songe. L'Hirondelle répond qu'elle est un voyage. L'Éphémère meurt en disant qu'elle est trop courte. Un membre de la Gauche demande le rappel à la question.

Le Lièvre l'avait déjà oubliée.

L'Ane, qui vient enfin de la comprendre, s'exclame à tue-tête, demande le silence et l'obtient. (Son discours est écrit.)

— La Pie se bouche les oreilles et dit que les ennuyeux sont comme les sourds : quand ils parlent, ils ne s'entendent pas. —

L'orateur dit que, puisque la question de la présidence est la première en discussion, il croit rendre service à l'assemblée en lui proposant de se charger de ce difficile emploi. Il pense que sa fermeté bien connue, que son intelligence proverbiale en Arcadie, que sa patience surtout, le rendent digne des suffrages de ses concitoyens.

Le Loup s'irrite de ce que l'Ane, ce triste jouet de l'Homme, ose se croire des droits à présider une Assemblée

libre et réformatrice; il dit que l'éloge de sa patience est un coup de sabot donné aux honorables représentants.

L'Ane, blessé au cœur, brait de sa place pour que l'orateur soit rappelé à l'ordre.

Tous les Animaux domestiques font chorus avec lui : le Chien aboie, le Mouton bêle, le Chat miaule, le Coq Chante trois fois.

— L'Ours, impatienté, dit qu'on se croirait parmi les Hommes, qui finissent par crier quand ils ont tout à fait tort ou tout à fait raison. —

Le tumulte est effrayant. Le besoin d'un Président se fait de plus en plus sentir : car s'il y avait un Président, le Président se couvrirait.

Le Porc-Épic trouve la question hérissée de difficultés.

Le Lion, indigné de l'aspect scandaleux que présente l'Assemblée, pousse un rugissement pareil au bruit du tonnerre.

Cette imposante manifestation rétablit le calme.

Le Renard, qui, en allant s'asseoir au pied du bureau, avait trouvé le moyen de ne se placer ni à droite, ni à gauche, ni au centre, se glisse à la tribune.

— A cette vue, la Poule tremble de tous ses membres, et se cache derrière le Mouton. —

Il dit d'une voix conciliante qu'il s'étonne qu'une question préliminaire, d'une moindre importance que toutes les autres, soulève d'aussi graves débats. — Il loue l'Ane de sa bonne volonté et le Loup de sa vertueuse colère,

mais il fait observer que le temps presse, que la lune pâlit, et qu'il faut se hâter.

Il ose espérer que le candidat qu'il va présenter réunira tous les suffrages. « Sans doute il est, comme tant d'autres, « hélas ! assujetti à L'HOMME. Mais chacun convient qu'il a « des moments d'indépendance qui font honneur à son « caractère.

— Ici L'HUÎTRE bâille. —

« LE MULET, messieurs, a toutes les qualités de L'ANE.

— LA MARMOTTE s'endort. —

« Sans en avoir les faiblesses, il a le pied plus sûr et « l'habitude des pas difficiles ; il a de plus, et c'est à un « hasard bien significatif qu'il le doit, et sans doute aussi « à son empressement à venir au rendez-vous indiqué, « il a seul entre tous ce qui constitue le véritable prési- « dent de toute Assemblée délibérante.... l'indispensable « sonnette que vous voyez briller sur sa poitrine. »

L'ASSEMBLÉE, ne pouvant méconnaître la force d'une vérité aussi fondamentale, trouve l'argument péremptoire et irrésistible.

LE MULET EST ÉLU PRÉSIDENT A L'UNANIMITÉ, moins une voix, L'ANE s'étant donné la sienne.

L'honorable Membre, muet de bonheur, incline agréablement la tête en signe d'adhésion et de remercîment.

A peine a-t-il fait ce mouvement, que la sonnette agitée laisse échapper un son clair et vibrant qui promet de dominer tout tumulte, s'il y a lieu.

— A ce bruit bien connu, un vieux CHIEN, se croyant dans sa loge à la porte de son maître, se met à hurler et demande : « Qui est là? » Cet incident égaye un instant l'Assemblée. LE LOUP exaspéré hausse les épaules, et jette sur LE CHIEN confus un regard de mépris. —

LE MULET, entouré et complimenté, prend immédiatement possession du fauteuil de la présidence.

LE PERROQUET et LE CHAT, après avoir taillé quelques plumes que L'OIE leur a généreusement offertes, vont s'asseoir à la droite et à la gauche du Président en qualité de secrétaires.

La véritable discussion s'engage alors.

LE LION monte à la tribune, et, au milieu du plus grand silence, il propose à tous les Animaux que le contact de l'Homme a flétris de venir vivre avec lui dans les vastes et sauvages déserts de l'Afrique. « La terre est grande, les HOMMES ne sauraient la couvrir; ce qui fait leur force, c'est leur union; il ne faut donc point les attaquer dans leurs villes, il vaut mieux les attendre. Loin de ses murailles, HOMME CONTRE ANIMAL NE VAUT GUÈRE. » L'orateur fait un énergique tableau du fier bonheur que donne l'indépendance.



Après avoir accepté un verre d'eau sucrée, l'illustre orateur descend de la tribune.

Ces mâles accents, ces paroles à la fois si sages et si nobles ont constamment captivé l'auditoire.

LE RHINOCÉROS, L'ÉLÉPHANT et LE BUFFLE déclarent qu'ils n'ont rien à ajouter et renoncent à la parole.

Après avoir accepté un verre d'eau sucrée, l'illustre orateur descend de la tribune.

LE CHIEN, inscrit le second, entreprend de faire l'éloge de la vie civilisée; il vante le bonheur domestique.

A ce mot, il est violemment interrompu par LE LOUP, par LA HYÈNE et par LE TIGRE. Ce dernier, d'un bond prodigieux, s'élance à la tribune : son regard est terrible.

— Messieurs les Animaux civilisés se regardent avec effroi; LE LIÈVRE prend la fuite. —

L'orateur jette par trois fois le cri de guerre; il veut la guerre, il aime le sang; d'ailleurs la guerre seule, une guerre d'extermination, amènera cette paix que tant d'Animaux paraissent désirer.

« La guerre est possible; les grands capitaines n'ont « jamais manqué aux grandes occasions, et le succès est « certain. »

Il cite l'exemple des MOUCHERONS détruisant l'armée de Sapor, roi de Perse.

— Ici LA GUÊPE sonne une fanfare. —

Il dit Tarragone d'Espagne minée, renversée par ces fameux **Lapins**, dont la haine des **Hommes** avait fait autant de Héros.

— **Le Lapin** émerveillé détourne la tête et fait un mouvement d'incrédulité. —

Il rappelle Alexandre le Grand vaincu en combat naval par les **Thons** de la mer des Indes.

— **Les Poissons** du bassin, que cette scène avait vivement intéressés, et qui de loin prêtaient l'oreille à la voix puissante de l'orateur, rougissent d'orgueil au récit inattendu de ce haut fait. —

Il s'écrie qu'en présence d'intérêts aussi opposés, la guerre est inévitable, et toute transaction impossible ; que le règne de cet animal dégénéré qu'on appelle **l'Homme** est fini, et qu'il est temps que l'empire du globe, aujourd'hui mutilé, défiguré, déboisé par les chemins de fer et par les chemins vicinaux, revienne aux Animaux, ses premiers, ses seuls légitimes possesseurs; que les maux qu'on endort ne dorment que d'un œil, et que la révolte n'est que la patience poussée à bout.

Il termine par un éloquent appel aux armes. Il convie **le Loup**, **le Léopard**, **le Sanglier**, **l'Aigle** et tous ceux qui veulent vivre libres, à la défense de la nationalité animale, qui ne peut pas périr.

La Gauche tout entière bondit sur ses bancs. La Droite, pour un instant galvanisée, applaudit. Le Centre reste im-

passible, et refuse de se prononcer ; L'ÉCREVISSE consternée lève les bras au ciel.

UN CHEVAL ANGLAIS, autrefois CHEVAL DE LUXE, maintenant *a poor hack*, demande la parole pour un fait personnel.

L'accent britannique de l'orateur rend fort pénible la tâche de MM. les sténographes, qui sont obligés de traduire le langage presque inintelligible de l'honorable étranger.

« Nobles bêtes, dit-il, je n'entends rien à la question « des chemins vicinaux; mais je suis de l'avis de l'illustre « TIGRE qui vient de parler dans la grande question des « chemins de fer. Je gagnais mon foin à la sueur de mon « front, en trottant quatre ou cinq fois par jour de Londres « à Greenwich : le jour même de l'ouverture du chemin de « fer, mon maître s'est embarqué, et je me suis trouvé sans « ouvrage. L'Angleterre est traversée en tous sens par ces « insolentes voitures qui roulent sans notre secours. Je « demande ou qu'on détruise les chemins de fer, ou qu'on « me naturalise Français. J'aime la France, parce que les « chemins de fer y sont fort rares, et les chevaux aussi. »

UN GROS CHEVAL DE LA BEAUCE, qui avait la veille amené de Chartres à Paris une énorme voiture chargée de blés, hennit d'impatience ; il dit que ces CHEVAUX ÉTRANGERS ne sont jamais contents, et qu'ils se plaignent toujours que la mariée soit trop belle. Selon lui, tout quadrupède de bon sens devrait applaudir à l'établissement des chemins de fer.

LE BOEUF et L'ANE, de leur place : « Oui, oui. »

Le Caméléon paraît à la tribune pour annoncer qu'il est heureux et fier d'être, comme toujours, de l'avis de tout le monde.

Le Renard, qui s'est jusque-là contenté de prendre quelques notes, voyant que la liste des orateurs inscrits est épuisée, monte à la tribune au moment où la Pie fait une troisième tentative pour y sauter. La Pie désappointée lui cède la place en se parlant à elle-même, et remet sous son bras un volumineux manuscrit qu'elle avait rédigé avec une Grue de ses amies.

Le Renard dit qu'il a écouté avec une scrupuleuse attention les orateurs qui viennent de se faire entendre; qu'il a admiré la puissance et l'élévation des idées du Lion; que personne plus que lui ne rend hommage à la majesté de son caractère, mais que l'illustre Membre est peut-être le seul Lion de l'Assemblée, et que pour tout le monde d'ailleurs il y a loin du Jardin des Plantes au désert;

Qu'il voudrait pouvoir conserver les illusions du Chien, mais qu'il lui semble apercevoir son collier;

— Le Chien embarrassé se gratte l'oreille. — Un mauvais plaisant remarque que les oreilles du Chien ont perdu beaucoup de leur longueur primitive, et demande si c'est la mode de les porter si courtes. (Hilarité générale.) —

Qu'il a partagé un instant l'ardeur guerrière du Tigre; que peu s'en est fallu qu'il n'ait répété avec lui son redoutable cri de guerre; mais que c'est l'Homme qui a inventé la poudre, et que la race animale ignore encore



Le Caméléon déclare qu'il est heureux et fier d'être comme toujours de l'avis de tout le monde.

l'usage des armes à feu. « Les faits le prouvent d'ailleurs, « dans ce triste monde, ce n'est pas toujours le bon droit « qui triomphe. » Qu'il y a bien peu de temps que leurs fers sont tombés, et qu'il manque sans doute à la plupart d'entre eux des passe-ports pour l'étranger.

— Approbation à Droite. — La Gauche se tait. — Le Centre ne dit rien et n'en pense pas davantage. — Le Sansonnet fait observer que beaucoup de réputations sont fondées sur le silence.

Que le langage du Rossignol est un beau langage, mais qu'il n'a point avancé la question.

Qu'il serait bon de s'entendre sur les mots, et que l'égalité qu'on demande n'est qu'un besoin matériel auquel l'intelligence ne souscrira jamais.

— Protestations à Gauche. —

Qu'avec la liberté le Cerf aurait dû demander la manière de s'en servir. « Il est quelquefois très-embarrassant « d'être libre : l'esclavage a été perfectionné à ce point « que, pour l'esclave, il n'y a que misères au delà même « des portes de sa prison. » Il cite à l'appui de son dire l'exemple de ces deux cent mille paysans russes affranchis qui, ne sachant que faire de leur liberté, retournèrent volontairement à la glèbe.

— Deux larmes s'échappent lentement des yeux du Cerf découragé. —

Que le raisonnement du Cochon avait cela de bon et cela de mauvais, qu'il ne changeait rien aux affaires, et

que, pour les résultats, les doctrines du SANGLIER différaient peu de celles du COCHON.

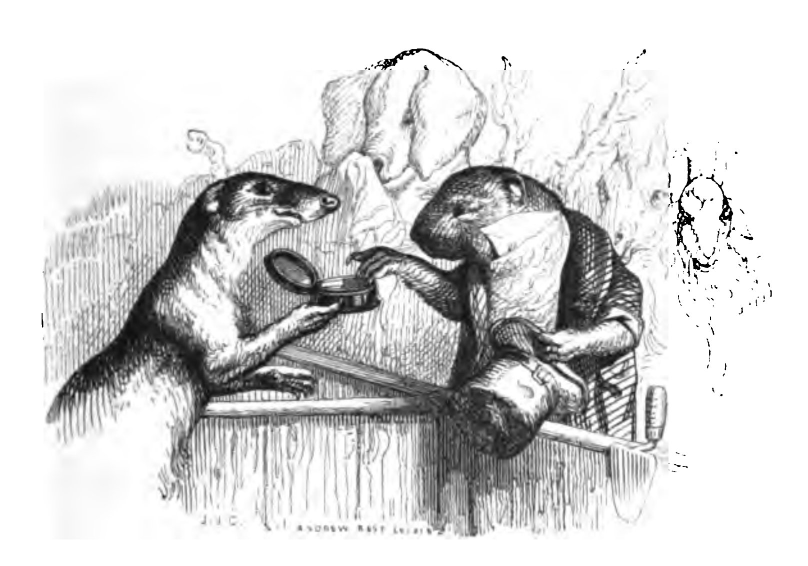
— Approbation aux extrémités. — Ici LA CIVETTE offre une prise de tabac à un vieux CASTOR. — LE COCHON, son voisin, se sentant perdre contenance, ferme les yeux et fait semblant d'éternuer. —

Qu'il avait été touché des honnêtes sentiments du MOUTON et de la bonté de ses intentions; « mais le monde « est ainsi fait, qu'on peut dire que l'excessive bonté « déconsidère. » Qu'il faisait observer au MOUTON que son bon berger avait mené sa pauvre mère à la boucherie.

— LE MOUTON se jette en sanglotant dans les bras du BÉLIER, qui reproche au RENARD son impitoyable raison. — Cette scène émeut péniblement l'assemblée. — UNE TOURTERELLE s'évanouit dans les tribunes; LA SANGSUE, sur l'avis de L'HIPPOPOTAME, lui pratique une saignée. — LE PIGEON RAMIER dit, de façon à être entendu, que le manque de tact vient presque toujours du manque de cœur.

LE RENARD insinue pour sa justification qu'il est fâcheux que toutes les vérités ne soient pas bonnes à dire; il affirme que la politique sentimentale serait fort de son goût, mais il y a telle maladie qu'un régime anodin ne saurait guérir, et MACHIAVEL enseigne, dans son livre du *Prince,* qu'il est des cruautés salutaires et miséricordieuses.

Il répond ensuite au CAMÉLÉON qu'il n'y a point d'animal universel. « Chacun a sa spécialité, et la spécialité du CAMÉLÉON étant de tout approuver, il ose espérer qu'il voudra bien le favoriser de son suffrage. »



Ici la CIVETTE offre une prise de tabac à un vieux CASTOR. — Le COCHON, son voisin, se sentant perdre contenance, ferme les yeux et fait semblant d'éternuer.

— LE SINGE fixe son lorgnon sur LE CAMÉLÉON, avec lequel il échange un sourire. —

Puis, prenant à témoin l'Assemblée tout entière, il dit que s'il est prouvé pour tous que la paix, la guerre et la liberté sont également impossibles, on est pourtant d'accord sur un point : c'est qu'il y a quelque chose à faire.

— Assentiment général. —

Que le mal existe, et qu'il faut au moins le combattre ;

Qu'il propose en conséquence à l'honorable Assemblée d'ouvrir une voie nouvelle à ses efforts.

— Vif mouvement de curiosité. —

« La seule lutte qui n'ait pas encore été tentée, la « seule raisonnable, la seule légale, celle où les plus belles « victoires les attendent, c'est la lutte de l'intelligence.

« Il est impossible que, dans cette lutte, où la raison du « plus fort n'est pas toujours la meilleure, où l'esprit, le « cœur et le bon droit sont les seules armes autorisées, « l'avantage ne reste pas aux Animaux sur les Hommes « leurs oppresseurs.

« L'intelligence mène à tout... »

— « Oui, dit une PERRUCHE, comme tout chemin mène à Rome. » —

Que les idées ont des pattes et des ailes ; qu'elles courent et qu'elles volent.

Qu'il faut réaliser enfin, au moyen de la presse, la puissance la plus formidable du jour, une enquête générale sur leur situation, sur leurs besoins naturels, sur les mœurs et coutumes de chaque espèce, et créer sur des données sérieuses et impartiales une grande histoire de la Race Animale et de ses nobles destinées dans la vie privée et dans la vie publique, dans l'esclavage et dans la liberté.

« Par la presse, La Fontaine, cet Homme, le seul à la « gloire duquel on puisse dire que toutes les Bêtes l'ont « pleuré, La Fontaine, dont ce triste jour rappelle la mort, « a plus fait pour chacun d'eux que les vainqueurs de « Sapor, de Tarragone et d'Alexandre, que les trois cents « Renards eux-mêmes qui, avec Samson et la mâchoire de « l'Ane, exterminèrent les Philistins.

— L'Ane relève fièrement la tête. — Au nom de La Fontaine, tous les Animaux se lèvent et s'inclinent respectueusement. — Quelques Animaux demandent que ses cendres soient transportées au Jardin des Plantes. —

« Les naturalistes ont cru avoir tout fait en pesant le « sang des Animaux, en comptant leurs vertèbres et en « demandant à leur organisation matérielle la raison de « leurs plus nobles penchants.

« Aux Animaux seuls il appartient donc de raconter les « douleurs de leur vie méconnue, et leur courage de tous « les instants, et les joies si rares d'une existence sur la- « quelle la main de l'homme s'appesantit depuis quatre « mille ans. »

Ici l'orateur paraît ému, et l'attendrissement gagne tous les bancs.

Après quelques minutes de silence, LE RENARD, se tournant vers les tribunes, ajoute :

Que c'est par la presse, et par la presse seulement, que Mesdames LES PIES, LES OIES, LES CANNES, LES GRUES et LES POULES, qui dans toute autre lutte auraient été déplacées, trouveront, une fois la lutte du bec admise, à faire valoir leur talent bien connu pour la parole et pour la plume;

Que ce n'est point dans une Assemblée délibérante que peuvent se produire les griefs pour le moins bizarres que ces dames ont essayé de faire valoir dans cette enceinte : « leur place n'est point dans les assemblées publiques ; « de l'avis du plus grand nombre, celles qui font de la « politique ont un défaut de plus et un charme de moins, « comme les Amazones de l'antiquité ; » qu'elles continuent donc à faire l'ornement des forêts et des basses-cours, en attendant qu'elles puissent consigner leurs observations dans la publication proposée, pendant les heures de loisir que le soin de leur ménage pourra leur laisser; qu'enfin :

« IL A L'HONNEUR D'APPELER LA DÉLIBÉRATION de MM. LES « REPRÉSENTANTS DE LA NATION ANIMALE SUR LES TROIS ARTICLES « SUIVANTS :

« ART. Ier. — Il est ouvert un crédit illimité pour la

« publication d'une histoire populaire, nationale et illus-
« trée de la grande famille des Animaux. »

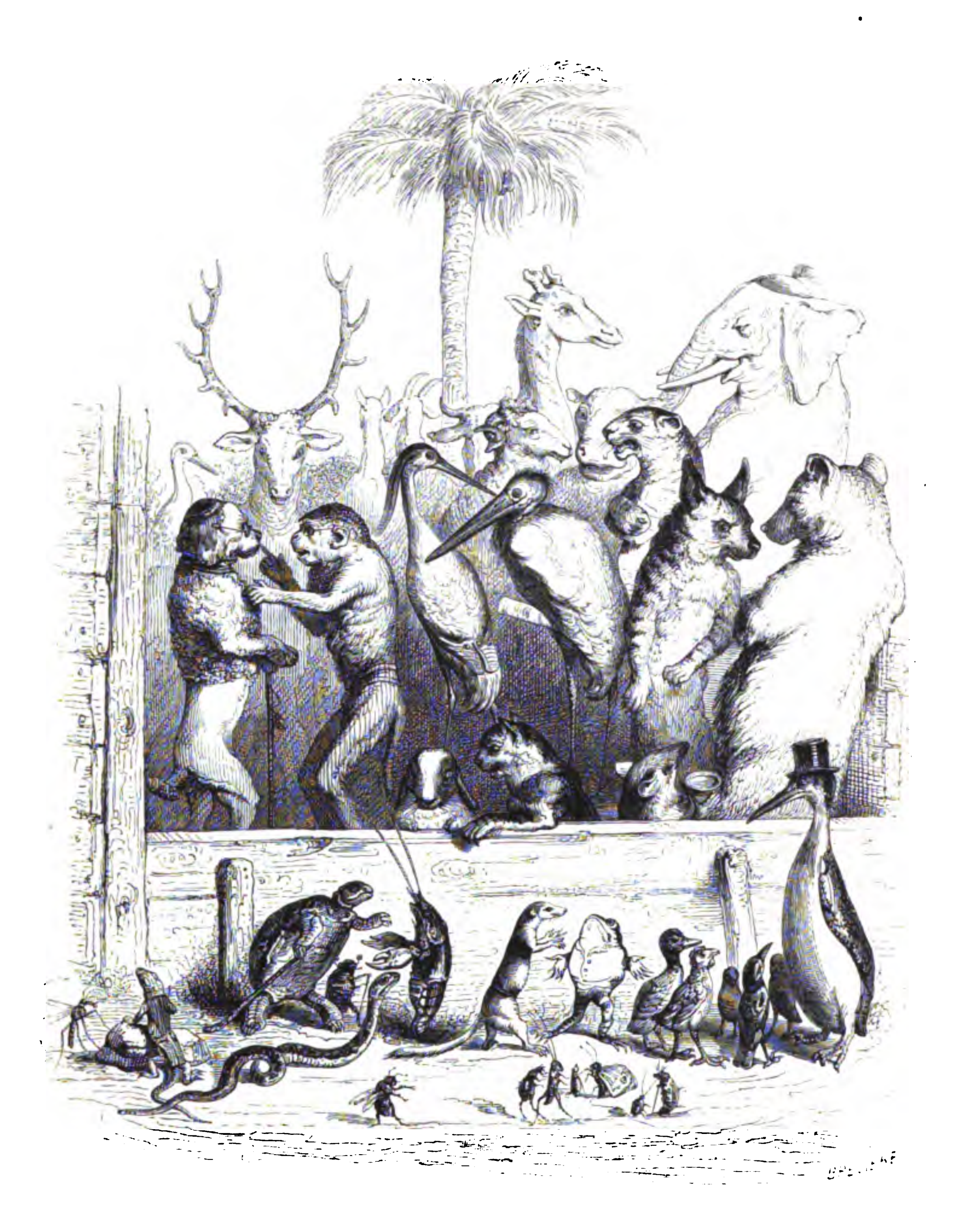
— Ce crédit sera alloué sur les fonds du ministère de l'instruction publique. — Un Membre de la Gauche propose par amendement qu'il soit justifié de l'emploi de ces fonds. — LA TAUPE s'y oppose, elle aime le mystère; elle dit qu'il faut se garder de porter ainsi partout la lumière. — L'amendement succombe sous cette judicieuse observation.

« ART. II. — Pour éloigner l'ignorance et la mauvaise « foi, ces deux fléaux de la vérité, l'ouvrage sera écrit par « les Animaux eux-mêmes, seuls juges compétents.

« ART. III. — Comme les arts et la librairie sont encore « dans l'enfance parmi eux, la nation s'adressera, par l'in- « termédiaire de ses ambassadeurs, pour illustrer cet ou- « vrage, à un nommé Grandville, qui aurait mérité d'être « un Animal, s'il n'avait de temps en temps ravalé son « beau talent en le consacrant à la représentation toujours « flattée, il est vrai, de ses semblables. (Voir les *Métamor-* « *phoses*.)

« Et pour l'impression, elle s'adressera à une maison « de librairie connue, dans le monde pittoresque, sous « le nom de J. Hetzel et Paulin, et qui n'a pas de pré- « jugés. »

Ces trois articles sont mis aux voix et adoptés successivement, quoique le Centre tout entier se soit levé contre.



Cette protestation fut étouffée par le bruit des conversations particulières.

Quand ce résultat eut été proclamé à haute voix par le Président, qui avait si habilement dirigé les débats, sans rien dire ni rien faire, l'Assemblée, électrisée, se leva comme un seul Animal, plusieurs Membres quittèrent leur place pour aller serrer la patte de l'orateur, qui, satisfait du résultat, se mêla modestement à la foule.

« O siècle bavard! s'écria UN VIEUX FAUCON IRLANDAIS, « étranges logiciens! vous avez griffes et dents, l'espace « est devant vous, la liberté est quelque part, et il va vous « suffire de noircir du papier! »

Cette protestation fut étouffée par le bruit des conversations particulières, et se perdit au milieu de l'enthousiasme général.

LE CORBEAU se tira une plume de l'aile, et rédigea sur papier timbré le procès-verbal de la séance.

Lequel procès-verbal fut lu, approuvé et paraphé par une commission qui fut chargée de veiller à son exécution; chacun s'engageant, du reste, à concourir de son mieux, *unguibus et rostro,* au succès de la publication.

LE RENARD, qui avait fait la motion, L'AIGLE, LE PÉLICAN et UN JEUNE SANGLIER, désignés *ad hoc,* ces trois derniers par le sort, se transportèrent dès le matin à Saint-Mandé, et se présentèrent chez M. Grandville.

Cette entrevue fut remarquable sous plus d'un rapport.

M. Grandville les reçut avec tous les honneurs dus à leur

caractère d'Ambassadeurs, et s'entendit sans peine avec eux. Il obtint du RENARD, sur les mœurs et coutumes de la race animale, quelques renseignements pleins de malice dont il compte tirer bon parti.

Il fut décidé que, pour faire preuve d'impartialité, on consentirait à ne pas représenter uniquement les Animaux, et qu'on accorderait à L'HOMME lui-même une petite place dans cette publication.

Pour obtenir cette concession, le Peintre laissa entendre que la différence entre L'HOMME et L'ANIMAL n'était pas si grande que messieurs les Ambassadeurs semblaient le penser, et que d'ailleurs les Animaux ne pourraient que gagner à la comparaison. Après quelques difficultés que la politesse et la modestie leur commandaient, messieurs les Ambassadeurs convinrent du fait, et tombèrent d'accord sur ce point comme sur tous les autres.

La lenteur est de bon goût chez des ambassadeurs. Leurs Excellences montèrent donc en fiacre et rentrèrent dans Paris. A la barrière, un des commis de l'octroi, fort mauvais naturaliste, ayant pris, à la première vue, LE SANGLIER pour un COCHON, prétendit lui faire payer des droits d'entrée, et n'en reçut qu'un coup de boutoir. Ils descendirent rue de Seine, n° 33.

Messieurs les Députés furent charmés du bon accueil qu'ils reçurent de leurs éditeurs.

Ceux-ci, flattés que la Race Animale, dont ils ont toujours fait grand cas, eût songé à eux pour une publication

de cette importance, promirent de donner tous leurs soins à cette affaire, de laquelle ils espèrent tirer encore plus d'honneur que de profit.

Le Sanglier lui-même, qui était venu avec quelques préventions, s'avoua satisfait et reçut avec un vif plaisir un exemplaire de l'*Histoire des Français* de Th. Lavallée, qu'il avait paru apprécier. M. J. Hetzel fit agréer au Pélican une très-jolie collection du *Livre des Enfants*, en le priant de l'offrir à ses fils, dont il avait entendu faire de grands éloges; ce bon père fut touché de la délicatesse de cette attention. M. Paulin fut désolé de ne pouvoir que promettre à l'Aigle l'*Histoire du Consulat et de l'Empire* de M. Thiers, dont le noble Animal avait grande envie. Le Renard, en compère intelligent, refusa obstinément tout cadeau, et se contenta d'emporter quelques milliers de prospectus, qu'il promit, d'un air matois, de répandre toutes les fois qu'il en trouverait l'occasion.



Après quelques petits arrangements de pure forme, il fut convenu que le Singe servirait d'intermédiaire et serait,

en s'adjoignant LE PERROQUET, chargé de s'entendre avec messieurs les Animaux Rédacteurs, qui auraient à lui adresser leurs manuscrits, en indiquant soigneusement les adresses de leurs nids, tanières, perchoirs, etc., etc., pour que les épreuves pussent être envoyées exactement aux auteurs.

Avant de se séparer, messieurs les Rédacteurs en chef recommandèrent à messieurs leurs futurs collaborateurs de n'adresser au cabinet de rédaction que des manuscrits bien écrits et faciles à lire, pour éviter les frais de correction et les fautes d'impression. Ils ajoutèrent que dans une publication à laquelle tant de talents différents étaient appelés à concourir, la méthode étant impossible, tout classement serait injuste et arbitraire ; que les premiers arrivés seraient donc les premiers imprimés ; qu'un numéro d'ordre serait donné à chaque manuscrit, et que pour rien au monde cet ordre ne pourrait être interverti. Messieurs les Animaux approuvèrent cette mesure, et s'en retournèrent pleins d'espoir, le front penché, le regard pensif, méditant déjà, les uns leur propre histoire, les autres celle de leur prochain.



Post-Scriptum. — Par faveur spéciale, nous livrerons à la publicité quelques détails confidentiels sur lesquels notre ami LE PERROQUET nous avait demandé le silence; mais nous comptons que sa discrétion ne tiendra pas devant quelques douzaines de noix et un pain de sucre que nous venons de lui envoyer.

LE SINGE avait eu d'abord le séduisant projet de faire un journal format *grand-aigle;* il avait même, sous le titre de *premier-forêt,* fait un premier-Paris très-ennuyeux, dans lequel il développait avec un grand talent toutes les questions, excepté celle du jour.

UN ANIMAL qui désire garder l'anonyme, rêvant déjà les succès de ces plumes célèbres qui ont fait la gloire de certaines lettres de l'alphabet J. J.—X—Y—Z, etc., etc., avait signé de ses initiales un feuilleton dans lequel il constatait les brillants débuts d'une SAUTERELLE incomparable dans un ballet nouveau.

L'ARAS BLEU, LE KAKATOÈS et LE COLIBRI s'étaient chargés de la correspondance étrangère et de l'importante partie des faits divers. Nous nous permettrons de citer une des nouvelles dont ces Oiseaux comptaient enrichir leur premier numéro : — « UN CANARD nous écrit des bords de la Garonne : « Il n'est bruit dans nos marais que de la « disparition d'UNE JEUNE GRENOUILLE qui était chérie de « toutes ses compagnes. Comme elle avait l'imagination

« fort exaltée, on craint qu'elle n'ait attenté à ses jours.
« On s'épuise en conjectures sur les causes qui auraient
« pu la pousser à cette fatale extrémité. »

L'Oiseau Moqueur avait demandé la permission de terminer régulièrement le journal par une série de calembours qu'il aurait *spirituellement* intitulés : *les étonnantes Reparties du Coq à l'Ane,* pour faire suite aux calembours parlementaires des Hommes d'État du *Charivari.*

Le journal aurait été un journal sans annonces. Le Dindon, voulant s'assurer la propriété d'une idée aussi neuve, se disposait à prendre un brevet d'invention qui lui en réservât le monopole; mais le Loup-Cervier (qui devait faire la Bourse) l'en détourna, en lui représentant que cette précaution serait superflue, et qu'il ne trouverait point d'imitateurs.

Il ne restait plus guère à trouver qu'un titre et un gérant, et l'affaire eût été définitivement constituée, si le Renard, qui est de bon conseil, et le Lièvre, qui est moins brave que César, n'eussent reculé devant les difficultés de cette entreprise. Le Renard fit observer très-sagement qu'ils tomberaient infailliblement des hauteurs de la philosophie, de la science et de la morale, dans les misères de la politique quotidienne; que tout n'était pas roses dans le métier de journaliste; qu'ils auraient affaire aux lois de septembre et au parquet, au bout desquels se trouvent l'amende et la prison; qu'ils se feraient beaucoup d'ennemis et peu d'abonnés; qu'ils auraient à payer des droits de

timbre exorbitants, et de plus un gros cautionnement à fournir; que leur capital y passerait; que le prix du moindre journal était tel, que de pauvres Animaux qui ne roulent ni sur l'or ni sur l'argent, les Rats, par exemple, ne sauraient faire les frais d'un abonnement; que la condition de toute entreprise qui veut devenir utile et populaire, et atteindre les masses pour les éclairer, c'est le bon marché; qu'enfin les journaux passent et que les livres restent (au moins en magasin).

Ces raisons et bien d'autres avaient fait passer à l'ordre de la nuit sur l'incident qui n'avait pas été autrement discuté.

Du reste, cette mémorable conspiration fut conduite avec tant d'adresse et de bonheur, que, le lendemain, Paris, M. le Préfet de police et les gardiens du Jardin des Plantes se réveillèrent, après avoir dormi du soir au matin, comme si rien d'extraordinaire n'avait pu se passer dans cette nuit désormais acquise à l'histoire des révolutions animales, à laquelle elle devait fournir une de ses pages les plus merveilleuses.



(PAR ESTAFETTE.)

Quelques minutes après la visite de messieurs les délégués, un PIGEON VOYAGEUR apporta aux éditeurs des *Scènes de la vie privée et publique des Animaux* la lettre circulaire ci-dessous, qu'il avait ordre de faire publier et distribuer immédiatement :

MM. LE SINGE ET LE PERROQUET,

Rédacteurs en chef,

A TOUS LES ANIMAUX.

« Mon cher et futur collaborateur,

« Nous croyons devoir vous adresser l'arrêté de la com-« mission chargée de veiller plus particulièrement à la « rédaction.

« Dans l'intérêt moral et matériel de la publication que « nous entreprenons en commun, il est recommandé à « messieurs les Animaux Rédacteurs de formuler leurs opi-« nions avec une telle mesure et une telle impartialité, « que, tout en y trouvant d'utiles conseils, des critiques « méritées et sévères, les Animaux de tout âge, de tout « sexe, de toute opinion, y compris les Hommes, n'y puis-« sent rien rencontrer qui soit contraire aux lois impres-« criptibles de la morale et des convenances.

« En conséquence, il a été arrêté que tout article em-« preint de ce caractère de violence et de méchanceté qui « souvent déshonore les œuvres de la Presse parmi les



Voilà ce qui vient de paraître ! — Les superbes scènes de la vie privée et publique des animaux, en faveur de la nation animale ! LES ANIMAUX PEINTS PAR EUX-MÊMES et dessinés par un autre. Ça ne coûte que SIX sous !

« Hommes, et qui répugne aux cœurs bien placés comme « aux organisations délicates, serait renvoyé à son auteur « dont le nom cesserait dès lors de figurer sur la liste de « nos collaborateurs.

« *N. B.* — Le comité de rédaction a dû s'adjoindre, « à titre de correcteurs d'épreuves seulement, quelques « Hommes fort au courant de cette pénible besogne, et « que leur misanthropie recommandait d'ailleurs entre « tous à la bienveillance de l'espèce animale.

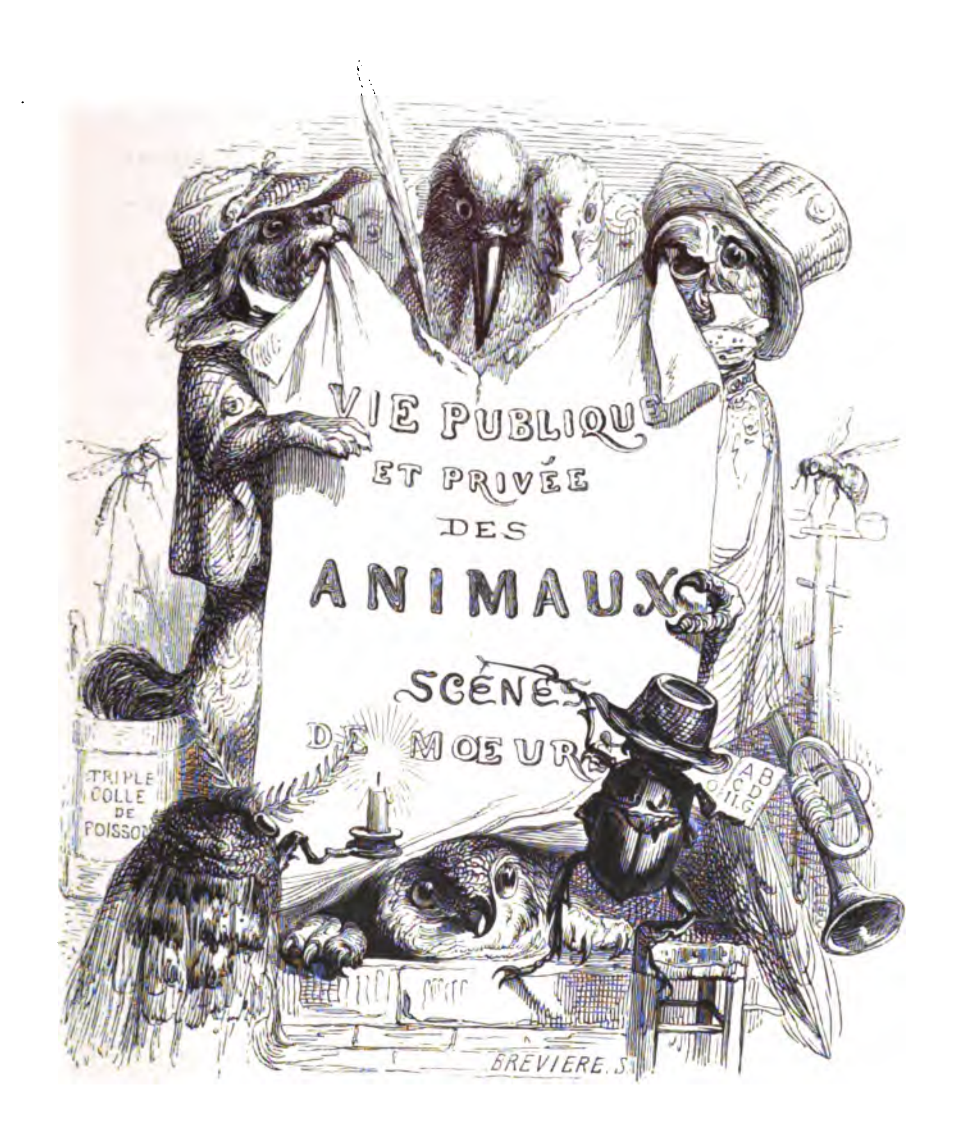
« Fait au Jardin des Plantes, à Paris. »

Sur la recommandation de messieurs les Rédacteurs en chef, la distribution de cette pièce importante a été confiée à un Corbeau très-entendu, qui a organisé pour la circonstance *un Office de Publicité* qui dépasse tout ce que l'industrie des Hommes avait imaginé en ce genre. Cet intelligent Oiseau s'est chargé également de l'envoi des prospectus et des livraisons à domicile pour Paris, les départements et l'étranger : les Canards qu'il a enrôlés défieraient les plus intrépides de nos crieurs patentés, ils ne craignent ni le vent ni la pluie; et le moindre de ses Chiens courants lais-

serait loin derrière lui le plus agile des facteurs de l'administration des postes royales. Grâce à ses PIGEONS VOYAGEURS, les abonnés de tous les pays recevront leurs livraisons avec une promptitude que l'estafette la plus vantée ne saurait atteindre, et les abonnés des campagnes seront servis avec autant d'exactitude que les abonnés des villes. Des affiches seront, par ses ordres, apposées sur tous les murs dans les quatre parties du monde, sur la fameuse muraille de la Chine elle-même. Messieurs les Rédacteurs espèrent pouvoir compter parmi leurs souscripteurs tous les Animaux et tous les Hommes sincères qui désirent faire preuve d'impartialité, et qui ne redoutent aucune des vérités qui sont bonnes à dire.

P.-J. Stahl.




VIE PUBLIQUE
ET PRIVÉE
DES
ANIMAUX
SCÈNES
DE MOEUR
TRIPLE
COLLE
DE
POISSO
AB
CD
BREVIERE. S



J'espère prouver un jour *qu'entre les mains* d'une **Pie** intelligente, une plume n'a pas moins de valeur que dans les griffes d'un **Loup** ou les pattes d'un **Renard**.

HISTOIRE

D'UN LIÈVRE,

SA VIE PRIVÉE, PUBLIQUE ET POLITIQUE,

A LA VILLE ET A LA CAMPAGNE;

ÉCRITE SOUS SA DICTÉE PAR UNE PIE, SON AMIE.

Quelques mots de madame LA PIE à MM. LE SINGE et LE PERROQUET, rédacteurs en chef.



Messieurs, il a été proclamé par l'assemblée, dont les délibérations ont eu pour résultat cette publication, que si le droit de parler pouvait nous être refusé, il nous serait du moins permis d'écrire.

Avec votre permission, illustres directeurs, j'ai donc écrit.

Dieu merci, la plume est une arme courtoise, elle égalise les forces, et j'espère prouver un jour qu'entre *les mains* d'une Pie intelligente cette arme n'a pas moins de valeur qu'entre les griffes d'un Loup ou les pattes d'un Renard.

Pour le moment, il ne s'agit ni de moi ni de mesdames les Oies, les Poules et les Grues, qu'un orateur, à la fois spirituel et profond, à la fois juge et partie, a si vertueusement renvoyées à leur ménage *, et je me bornerai à vous raconter l'histoire d'un Lièvre que ses malheurs ont rendu célèbre parmi les Bêtes et parmi les Hommes, à Paris et dans les champs.

Croyez, messieurs, que si je me décide, dans une question qui ne m'est point personnelle, à rompre avec les habitudes de silence et de discrétion dont on sait que je me suis toujours fait une loi, c'est qu'il m'eût été impossible de m'y refuser sans manquer aux obligations les plus ordinaires de l'amitié.

* Ceux de MM. nos souscripteurs qui n'ont point encore oublié que les dames ne purent être admises à se faire entendre dans notre assemblée générale, trouveront sans doute tout naturel qu'une dame ait été des premières à nous écrire. Nous espérons que notre empressement à publier la lettre de madame la Pie effacera les impressions fâcheuses que paraissent avoir laissées dans son esprit certaines parties du discours du Renard (voir le Prologue). Par une réserve dont chacun appréciera le difficile mérite et le rare bon goût, l'auteur s'est modestement effacé toutes les fois qu'il l'a fallu absolument dans le récit des aventures de son héros. NOTE DES RÉDACTEURS



I

Où la Pie essaye d'entrer en matière. — Quelques réflexions philosophiques et préliminaires du Lièvre, héros de cette histoire — La dernière chasse de Charles X. – Notre héros est fait prisonnier. — Théorie des Lièvres sur le courage.

Je m'étais, un soir de cette semaine, oubliée sur un monceau de pierres, et je méditais les derniers vers d'un poëme en douze chants que je consacre à la défense des droits méconnus de notre sexe, quand je vis accourir entre les deux raies d'un pré un Levraut de ma connaissance, arrière-petit-fils du héros de mon histoire.

« Madame la Pie, me cria-t-il tout haletant, grand-père est là-bas au coin du bois, et il m'a dit : Va chercher bien vite notre amie la Pie.... Et je suis venu.

— Tu es un gentil petit Lièvre, lui répondis-je en lui donnant sur la joue un coup d'aile amical ; c'est bien de faire comme cela les commissions à son grand-père. Mais si tu cours toujours si vite, tu finiras par te rendre malade.

— Ah ! me répondit-il en me regardant tristement, je ne suis pas malade, moi, c'est grand-père qui l'est ! le Lévrier du garde champêtre l'a mordu... C'est ça qui fait peur ! »

Il n'y avait pas de temps à perdre; en deux sauts je fus auprès de mon malheureux ami, qui me reçut avec cette cordialité qui est la politesse des bons Animaux.

Sa patte droite était supportée par une écharpe faite à la hâte de deux brins de jonc; sa pauvre tête, sur laquelle

on avait appliqué quelques compresses de feuilles de dictame qu'une Biche compatissante lui avait procurées, était entourée d'un bandeau qui lui cachait un œil : le sang coulait encore.

A ce triste spectacle, je reconnus les Hommes et leurs funestes coups.

« Ma chère Pie, me dit le vieillard, dont le visage, empreint d'un caractère de tristesse et de gravité inaccoutumée, n'avait cependant rien perdu de son originelle simplicité, on ne vient pas au monde pour être heureux.

— Hélas! lui répondis-je, cela se voit bien.

— Je sais, continua-t-il, qu'on doit toujours avoir peur, et qu'un Lièvre n'est jamais sûr de mourir tranquillement dans son gîte; mais, vous le voyez, je puis moins qu'un autre compter sur ce qu'on est convenu d'appeler une belle mort : la campagne s'annonce mal, me voilà borgne peut-être, et pour sûr estropié; un Épagneul viendrait à bout de moi. Ceux des nôtres qui voient tout en beau, et qui s'entêtent à penser que la chasse ferme quelquefois, veulent bien convenir qu'elle ouvrira dans quinze jours; je crois que je ferai bien de mettre ordre à mes affaires et de léguer mon histoire à la postérité, pour qu'elle en profite, si elle peut. A quelque chose malheur doit être bon. Si Dieu m'a accordé la grâce de retrouver ma patrie, après m'avoir fait vivre et souffrir parmi les Hommes, c'est qu'il a voulu que mes infortunes servissent d'enseignement aux Lièvres à venir. Dans le monde on se tait sur

bien des choses par prudence et par politesse; mais, devant la mort, le mensonge devenant inutile, on peut tout dire. D'ailleurs, j'avoue mon faible; il doit être agréable de laisser après soi un glorieux souvenir, et de ne pas mourir tout entier; qu'en pensez-vous? »

J'eus toutes les peines du monde à lui faire entendre que j'étais de son avis, car il avait gagné dans ses rapports avec les Hommes une surdité d'autant plus gênante qu'il s'obstinait à la nier. Que de fois n'ai-je pas maudit cette infirmité qui le privait du bonheur d'écouter! Je lui criai dans les oreilles qu'on était toujours bien aise de se survivre dans ses œuvres, et que, devant une fin presque certaine, il devait être, en effet, consolant de penser que la gloire peut remplacer la vie, qu'en tout cas cela ne pouvait pas faire de mal.

Il me dit alors que son embarras était grand, que sa maudite blessure l'empêchait d'écrire, puisqu'il avait précisément la patte droite cassée; qu'il avait essayé de dicter à ses enfants, mais que les pauvres petits ne savaient que jouer et manger; qu'un instant il avait eu l'idée de faire apprendre par cœur son histoire à l'aîné, et de la transmettre ainsi à l'état de rapsodie aux siècles futurs, mais que l'étourdi n'avait jamais manqué de perdre la mémoire en courant. « Je vois bien, ajouta-t-il, qu'on ne peut guère compter sur la tradition orale pour conserver aux faits leur caractère de vérité; je n'ai pas envie de devenir un mythe comme le grand Wishnou, Saint-Simon,

Fourier, etc. Vous êtes lettrée, ma bonne Pie, veuillez me servir de secrétaire, mon histoire y gagnera. »

Je cédai à ses instances, et je m'apprêtai à écouter. Les discours des vieillards sont longs, mais il en ressort toujours quelque utile enseignement.

Voulant donner de la solennité à cet acte, le plus important et le dernier peut-être de sa vie, mon vieil ami se recueillit pendant cinq minutes, et se souvenant qu'il avait été un Lièvre savant, il jugea à propos de commencer par une citation. (Il tenait cette manie des citations d'un vieux comédien qu'il avait connu à Paris.) Il emprunta donc son exorde à un auteur tragique auquel les Hommes s'accordent enfin à trouver quelque mérite, et commença en ces termes :

Approchez, mes enfants, enfin l'heure est venue
Qu'il faut que mon secret éclate à votre vue.

Ces deux vers de Racine, qu'un nommé Mithridate adresse à ses enfants dans une circonstance qui n'est pas analogue, et la belle déclamation du narrateur produisirent le plus grand effet.

L'aîné quitta tout pour venir se placer respectueusement sur les genoux de son grand-père; le cadet, qui aimait passionnément les contes, se tint debout et ouvrit les oreilles; et le plus jeune s'assit par terre en grugeant par la tige un brin de trèfle.



L'aîné sauta respectueusement sur les genoux de son grand-père; le cadet, qui aimait passionnément les contes, se tint debout et ouvrit les oreilles, et le plus jeune s'assit par terre en grugeant par la tige un brin de trèfle.

Le vieillard, satisfait de l'attitude de son auditoire, et voyant que je l'attendais, continua ainsi :

Mon secret, mes enfants, c'est mon histoire. Qu'elle vous serve de leçon, car la sagesse ne vient pas à nous avec l'âge, il faut aller au-devant d'elle.

J'ai dix ans bien comptés; je suis si vieux, que, de mémoire de Lièvre, il n'a été donné de si longs jours à un pauvre Animal. Je suis venu au monde en France, de parents français, le 1er mai 1830, là tout près, derrière ce grand chêne, le plus beau de notre belle forêt de Rambouillet, sur un lit de mousse que ma bonne mère avait recouvert de son plus fin duvet.

Je me rappelle encore ces belles nuits de mon enfance où j'étais ravi d'être au monde, où l'existence me semblait si facile, la lumière de la lune si pure, l'herbe si tendre, le thym et le serpolet si parfumés.

S'il est des jours amers, il en est de si doux!

J'étais alerte alors, étourdi, paresseux comme vous; j'avais votre âge, votre insouciance et mes quatre pattes; je ne savais rien de la vie, j'étais heureux, oui, heureux! car vivre et savoir ce que c'est que l'existence d'un Lièvre, c'est mourir à toute heure, c'est trembler toujours. L'expérience n'est, hélas! que le souvenir du malheur.

Je ne tardai pas, du reste, à reconnaître que tout n'est pas pour le mieux en ce triste monde, que les jours se suivent et ne se ressemblent pas.

Un matin, dès l'aurore, après avoir couru à travers ces prés et ces guérets, j'étais sagement revenu m'endormir près de ma mère, comme le devait faire un enfant de mon âge, quand je fus réveillé soudain par deux éclats de tonnerre et par d'horribles clameurs.... Ma mère était à deux pas de moi, mourante, assassinée!... — Sauve-toi! me cria-t-elle encore, sauve-toi! et elle expira. Son dernier soupir avait été pour moi.

Il ne m'avait fallu qu'une seconde pour apprendre ce que c'était qu'un fusil, ce que c'était que le malheur, ce que c'était qu'un Homme. Ah! mes enfants, s'il n'y avait pas d'Hommes sur la terre, la terre serait le paradis des Lièvres : elle est si bonne et si féconde! Il suffirait de savoir où est l'eau la plus pure, le gîte le plus silencieux, les plantes les plus salutaires. Quoi de plus heureux qu'un Lièvre, je vous le demande, si, pour nos péchés, le bon Dieu n'avait imaginé l'Homme? Mais, hélas! toute médaille a son revers, le mal est toujours à côté du bien, l'Homme est toujours à côté de l'Animal.

— Croiriez-vous, me dit-il, ma chère Pie, que j'ai vu dans des livres qui n'étaient pas écrits par des Bêtes, il est vrai, que Dieu avait créé l'Homme à son image? Quelle impiété!

— Dis donc, grand-père, dit le plus petit, il y avait une fois, dans le champ là-bas, deux petits Lièvres avec leur sœur, et puis il y avait aussi un grand méchant Oiseau qui a voulu les empêcher de passer : c'est-il cela un Homme?



Il y avait une fois dans le champ là-bas, deux petits Lièvres avec leur sœur ; et puis, il y avait aussi un grand méchant oiseau qui a voulu les empêcher de passer.

— Tais-toi donc, lui répondit son frère, puisque c'était un Oiseau, c'était pas un Homme. Tais-toi, tu serais obligé de crier pour que papa t'entende ; ça ferait du bruit, et nous aurions tous peur.

— Silence ! s'écria le vieillard qui s'aperçut qu'on ne l'écoutait plus. Où en étais-je? me demanda-t-il.

— Votre mère était morte, lui dis-je, en vous criant : Sauve-toi bien vite !

— Pauvre mère ! reprit-il, elle avait bien raison : sa mort n'avait été qu'un prélude. C'était grande chasse royale. Toute la journée ce fut un carnage horrible : la terre était couverte de cadavres, on voyait du sang partout, sur les taillis dont les jeunes pousses tombaient coupées par le plomb, sur les fleurs elles-mêmes que les Hommes n'épargnaient pas plus que nous, et qui périssaient écrasées sous leurs pieds. Cinq cents des nôtres succombèrent dans cette abominable journée ! Comprend-on ces monstres qui croient n'avoir rien de mieux à faire que d'ensanglanter les campagnes, qui appellent cela s'amuser, et pour lesquels la chasse, l'assassinat, n'est qu'un délassement !

Du reste, ma mère fut bien vengée. Cette chasse fut la dernière des chasses royales, m'a-t-on dit. Celui qui la fit repassa bien une fois encore par Rambouillet, mais cette fois-là il ne chassait pas.

Je suivis les conseils de ma mère : pour un Lièvre de dix-huit jours, je me sauvai très-bravement, ma foi; oui, bravement. Et si jamais vous vous trouvez à pareille affaire, ne craignez rien, mes enfants, sauvez-vous. Se retirer devant des forces supérieures, ce n'est pas fuir, c'est imiter les plus grands capitaines, c'est battre en retraite.

Je m'indigne quand je pense à la réputation de poltronnerie qu'on prétend nous faire. Croit-on donc qu'il soit si facile de trouver des *jambes* à l'heure du danger? Ce qui fait la force de tous ces beaux parleurs, qui s'arment jusqu'aux dents contre des Animaux sans défense, c'est notre faiblesse. Les grands ne sont grands que parce que nous sommes petits. Un écrivain de bonne foi, Schiller, l'a dit : S'il n'y avait pas de Lièvres, il n'y aurait pas de grands seigneurs.

Je courus donc, je courus longtemps; quand je fus au bout de mon haleine, un malheureux point de côté me saisit, et je m'évanouis. Je ne sais combien de temps cela dura : mais jugez de mon effroi, lorsque je me retrouvai, non plus dans nos vertes campagnes, non plus sous le ciel, non plus sur la terre que j'aime, mais dans une étroite prison, dans un panier fermé.

La fortune m'avait trahi! Pourtant quand je m'aperçus que je n'étais pas encore mort, j'en fus bien aise; car j'avais entendu dire que la mort est le pire des maux, parce qu'elle en est le dernier; mais j'avais entendu dire aussi que les Hommes ne faisaient pas de



Mon ravisseur était un des laquais du roi.

prisonniers, et, ne sachant ce que j'allais devenir, je m'abandonnai à d'amères réflexions. Je me sentais ballotté par des secousses régulières très-incommodes, lorsque l'une d'elles, plus forte que les autres, ayant fait entr'ouvrir le couvercle de mon cachot, je pus m'apercevoir que l'Homme, au bras duquel il était suspendu, ne marchait pas, et que pourtant un mouvement rapide nous emportait. Vous qui n'avez rien vu encore, vous aurez peine à le croire; mais mon ravisseur était monté sur un Cheval! C'était l'Homme qui était dessus, c'était le Cheval qui était dessous. Cela dépasse la raison animale. Que j'aie obéi plus tard à un Homme, moi, pauvre Lièvre, on le comprend. Mais qu'un Cheval, une créature si grande et si forte, qui a des sabots de corne dure, consente à se faire, comme le Chien, le domestique de l'Homme, et à le porter lâchement, voilà ce qui ferait douter des nobles destinées de l'Animal, si l'espoir d'une vie future ne venait nous soutenir, et si, du reste, le doute changeait quelque chose à l'affaire.

Mon ravisseur était un des laquais du roi, de ce roi de France, que l'histoire impartiale devra flétrir de l'odieux surnom du plus grand chasseur des temps modernes.

A cette énergique exclamation du vieillard, je ne pus m'empêcher de penser que si dure qu'elle fût, cette malédiction n'était point injuste, et que les faits prouvaient éloquemment que Charles X n'avait vraiment pas su se faire aimer des Lièvres.

II

Où il est question de la révolution de Juillet et de ses fatales conséquences. — Utilité des arts d'agrément.

Après quelques instants de silence, mon vieil ami, que ce retour sur le passé avait vivement impressionné, hocha la tête et reprit avec plus de calme le fil de sa narration :

Je n'essayai point de résister.

Il est des contre-temps qu'il faut qu'un sage essuie.

Chez les Hommes tout le monde est plus ou moins domestique, il n'y a de différence que dans la façon d'obéir; une fois entré dans les horreurs de la vie civilisée, je dus en accepter les obligations. Le valet d'un roi devint donc mon maître.

Par bonheur sa petite fille, qui m'avait pris pour un Chat, se déclara mon amie. Il fut donc résolu que je ne serais pas tué, parce que j'étais trop petit, parce qu'il ne manquait pas dans les cuisines de la cour et aux tables royales de Lièvres plus gros que moi, et parce que ma maîtresse me trouvait très-gentil. La gentillesse consiste à se laisser tirer les oreilles et à montrer une patience d'ange. Je fus touché de la bonté de ma maîtresse, et je déclare que les Femmes valent mieux que les Hommes (elles ne vont point à la chasse).

Assuré de la vie, et prisonnier sur parole, on ne me chargea pas de chaînes. J'aurais pris mon mal en patience si j'avais pu m'évader, et je l'aurais fait certainement si je n'avais craint l'impitoyable baïonnette

De la garde qui veille aux barrières du Louvre.

Dans cette petite chambre, située à Paris sous les combles mêmes des Tuileries, j'arrosai bien souvent de mes larmes le pain qu'on me donnait par miettes et qui n'avait aucun rapport, je vous le jure, avec les herbes bienfaisantes que la terre produit pour nous. Le triste logement qu'un palais quand on n'en peut sortir à son gré! Les premiers jours j'essayai de me distraire en me mettant à la fenêtre, mais souvent on essaye d'être content, et on ne peut pas; il n'y a que ceux qui sont bien qui ne veulent pas changer de place. J'en vins à prendre en horreur cette vue monotone.

Que n'aurais-je pas donné pour une heure de liberté et pour un brin de serpolet! J'eus cent fois la tentation de me précipiter du haut de cette belle prison pour aller vivre libre dans les herbes ou mourir. Croyez-moi, mes enfants, le bonheur n'habite pas au-dessus des lambris dorés.

Mon maître, qui, en sa qualité de valet de cour, n'avait pas grand'chose à faire, et qui trouvait sans doute à son point de vue humain mon éducation fort imparfaite,

s'avisa de vouloir la compléter. Il me fallut apprendre alors (Dieu sait ce qu'il m'en coûta) une foule d'exercices plus déshonorants et surtout plus difficiles les uns que les autres. O honte ! je sus bientôt faire le mort et faire le beau au moindre signe comme un Chien caniche. Mon tyran, encouragé par la déplorable facilité que je devais à la rigueur de sa méthode, voulut joindre à cette partie plus sérieuse de son enseignement ce qu'il nommait un art d'agrément, et me donna de si terribles leçons de musique, que, malgré mon horreur pour le bruit, je fus en moins de rien en état de battre un roulement très-passable sur le tambour, et forcé d'exercer ce nouveau talent toutes les fois qu'un des membres de la famille royale sortait du château.

Un jour, c'était un mardi, le 27 juillet 1830 (je n'oublierai jamais cette date-là), le soleil brillait de tout son éclat ; je venais de battre aux champs pour monseigneur le duc d'Angoulême, qui allait toujours se promener, et j'avais encore les nerfs tout agacés par le contact de la peau de l'horrible instrument, une peau d'Ane ! quand tout à coup, et pour la seconde fois de ma vie, j'entendis retentir des coups de fusil qui semblaient se tirer tout près des Tuileries, du côté du Palais-Royal, m'a-t-on dit.

Grand Dieu, pensai-je, des Lièvres infortunés auraient-ils eu l'imprudence de se hasarder dans ces rues de Paris où il y a autant d'Hommes que de Chiens et de fusils ! et l'affreux souvenir de la chasse de Rambouillet me glaça d'effroi. Décidément, pensai-je, il faut qu'à une époque

antérieure les Hommes aient eu à se plaindre des Lièvres, car un pareil acharnement ne peut s'expliquer que par un légitime besoin de vengeance ; et, me tournant vers ma maîtresse, j'implorai du regard sa protection. Je vis alors sur sa figure une épouvante égale à la mienne. Déjà je me disposais à la remercier de la pitié que semblait lui inspirer le malheur de mes frères, quand je m'aperçus que sa frayeur était toute personnelle, et qu'elle songeait beaucoup à elle-même et fort peu à nous.

Ces coups de fusil, dont chaque détonation me faisait figer le sang dans les veines, les Hommes ne les tiraient pas sur des Lièvres, mais bien sur d'autres Hommes. Je me frottai les yeux, je me mordis les pattes jusqu'au sang pour m'assurer que je ne rêvais pas et que j'étais éveillé : je puis dire, comme Orgon, que je l'ai vu,

. . . . . . de mes propres yeux vu,
Ce qu'on appelle vu.

Le besoin que les Hommes ont de chasser est si grand, qu'ils aiment mieux se tuer que de ne rien tuer du tout.

— Ce que vous me contez là n'a rien d'étonnant, lui dis-je. Combien de fois, à la nuit tombante, n'ai-je pas eu à essuyer le feu des chasseurs dont la manie est de décharger sur nous autres Pies leur dernier coup de fusil, pour ne pas perdre leur poudre ! disent-ils ; et pourtant nous ne passons pas pour être bonnes à manger. Les lâches !

— Ce qu'il y a de plus singulier, reprit mon vieil ami, qui me témoigna par un geste significatif que j'avais bien raison, c'est qu'au lieu d'en rougir, les Hommes sont très-fiers de ces luttes contre nature. Il paraît que, parmi eux, les choses ne vont bien que quand le canon s'en mêle, et que les époques où il y a beaucoup de sang répandu sont, dans leurs fastes, des époques à jamais mémorables.

Je n'entreprendrai pas de vous faire l'historique de ces glorieuses journées; quoique tout n'ait pas encore été dit sur la révolution de Juillet, ce n'est pas à un Lièvre qu'il appartient de s'en faire l'historien.

— Qu'est-ce que c'est qu'une révolution de Juillet? demanda le petit Lièvre, qui, de même que tous les enfants, n'écoutait que par intervalles, quand par hasard un mot le frappait.

— Veux-tu bien te taire, lui répondit son frère, tu n'écoutes donc pas; grand-père vient de nous dire que c'est un moment où tout le monde avait joliment peur.

—Je me contenterai de vous apprendre, continua le narrateur, que ce petit incident n'avait pas frappé, que, durant trois mortelles journées, j'eus les oreilles déchirées par le roulement du tambour, par le fracas du canon et par le sifflement des balles, auxquels succédait un bruit lugubre et sourd qui pesait sur tout Paris. Pendant que le peuple se battait et se barricadait dans les rues, la cour était à Saint-Cloud ; je ne sais ce qu'elle y faisait : quant à nous, nous passions dans les Tuileries une nuit bien désagréable : les nuits

n'ont pas de fin quand on a peur. Le lendemain 28, la fusillade recommença de plus belle, et je sus qu'on avait pris et repris l'Hôtel de Ville. J'en aurais fait mon deuil si j'avais pu m'en aller comme la cour, mais il n'y fallait pas songer. Le 29, dès le matin, des cris furieux se firent entendre sous les fenêtres du château, le canon tonnait. — C'en est fait! s'écria ma maîtresse, pâle d'effroi, le Louvre est pris; et, emportant dans ses bras sa fille qui pleurait, elle s'enfuit éperdue : il était onze heures.

Quand elle fut partie, je réfléchis qu'à la vérité j'étais seul et sans défense, mais qu'aussi j'étais sans ennemis, et le courage me revint. Que les Hommes s'entr'égorgent, pensai-je, c'est leur affaire, les Lièvres n'y perdront rien. La chambre sous le lit de laquelle j'étais parvenu à me retrancher fut occupée pendant quelques heures par des soldats rouges qui tirèrent par la fenêtre un bon nombre de coups de fusil, en criant avec un accent étranger : Vive le roi! Criez, leur disais-je, criez; on voit bien que vous n'êtes pas des Lièvres, et que ce roi n'a pas été à la chasse dans vos villes. Bientôt je ne vis plus de soldats, ils avaient disparu : un pauvre homme, un sage sans doute, qui semblait n'avoir aucun goût pour la guerre, vint se réfugier dans ma retraite abandonnée, et se cacha philosophiquement dans une armoire, où il fut bientôt découvert et bafoué par des gens qui remplirent en un instant la chambre. Ceux-là n'avaient pas d'uniformes, leur toilette était même négligée. Ils fouillèrent partout en criant : Vive la liberté!

comme s'ils avaient espéré la trouver dans ma mansarde des Tuileries. Il paraît que, parmi les Hommes, la liberté est la reine de ceux qui ne veulent pas de roi. Pendant que l'un d'entre eux arborait à la fenêtre un drapeau qui n'était pas blanc, les autres chantaient avec ferveur un beau chant dont j'ai retenu les paroles suivantes :

Allons, enfants de la patrie,
Le jour de gloire est arrivé.

Quelques-uns étaient noirs de poudre et paraissaient s'être battus aussi bien que si on les eût payés pour cela. Comme ils ne cessaient de crier : Vive la liberté! je pensai que ces malheureux, avant d'être les plus forts, avaient sans doute été enfermés comme moi dans des paniers, ou emprisonnés dans de petites chambres, et forcés peut-être de faire du bruit sans rime ni raison en l'honneur du roi. Les faibles se laissent mettre le couteau sur la gorge, mais c'est toujours à charge de revanche.

Oh! puissance magnétique de l'enthousiasme! je fis trois pas vers ces Hommes, nos ennemis, et j'eus envie de crier comme eux : Vive la liberté! mais je me dis : A quoi bon?

Pendant ces trois journées, le croiriez-vous, ma chère Pie, douze cents Hommes furent tués et enterrés.

— Bah! lui dis-je, on enterre les morts, mais on n'enterre pas les idées.

— Hum! me répondit-il.

Le lendemain je vis revenir mon maître, qui ne s'était pas montré depuis vingt-quatre heures; il était bien changé, il avait retourné son habit, et portait sur son chapeau une très-grande cocarde aux trois couleurs.

J'appris, en l'écoutant causer avec sa femme, que j'avais vu de belles choses, que tout était perdu, qu'il n'y avait plus de roi, ni de domestiques de roi, qu'on parlait déjà de s'en passer, que Charles X était sorti pour ne plus rentrer, qu'il fallait bien se garder de prononcer son nom, que la situation était embarrassante, qu'on ne savait pas comment tout cela tournerait, que pour le moment il fallait faire ses paquets et déménager au plus vite, qu'ils étaient ruinés, etc., etc.

Bon, pensai-je, quoi qu'il arrive, j'y aurai toujours gagné de ne plus demeurer dans un palais et de ne plus battre du tambour.

Hélas! mes pauvres petits, le Lièvre propose, mais l'Homme dispose. Si jamais vous voyez une révolution, vous promît-on monts et merveilles, tremblez. Cette révolution, de laquelle j'avais tant espéré, de laquelle, en tout cas, j'étais bien innocent, ne fit qu'empirer mon triste sort. Au bout d'un mois, mon maître, de plus en plus ruiné, toujours sans place et sans pain, vit la misère approcher. La misère est pour les Hommes ce que l'hiver est pour les Lièvres quand il gèle à pierre fendre et que la terre est nue. Un jour sa femme pleurait, son enfant pleurait, nous pleurions tous : nous avions tous faim! (Si les

riches croyaient à l'appétit des pauvres, ils auraient peur d'être dévorés par eux.) Je vis avec effroi mon maître désespéré fixer sur moi des regards qui me parurent féroces. Homme affamé n'a point d'entrailles. Jamais Lièvre ne courut plus grand danger. Dieu vous garde, enfants, d'avoir jamais la perspective de devenir un civet.

— Qu'est-ce que c'est qu'un civet? demanda le petit Lièvre, qui décidément était un intrépide questionneur.

— Un civet, répondit le vieillard, c'est un Lièvre *coupé par morceaux* et cuit dans une casserole. Buffon a écrit des Lièvres : « Leur chair est excellente, leur sang même est « très-bon à manger, *c'est le plus doux de tous les sangs.* » Cet Homme, qui, entre autres contes à dormir debout, prétend que nous dormons les yeux ouverts, a dit ailleurs que le style était l'Homme; j'en conclus qu'il dut être un monstre de cruauté.

A cette réponse du vieillard, l'auditoire parut frappé de stupeur; le silence devint si grand, qu'on entendait l'herbe pousser.

— On ne me fera jamais croire, s'écria le vieux Lièvre, que le souvenir de cette époque de sa vie avait singulièrement ému, que le Lièvre ait été créé pour être mis à la broche, et que l'Homme n'ait rien de mieux à faire que de manger les autres Animaux, ses frères.

Il fut donc question de m'immoler ce jour-là. Mais ma maîtresse fit observer que j'étais trop maigre.

Je ne connus qu'alors le bonheur d'être maigre, et je

rendis grâce à la misère qui avait daigné ne me laisser que la peau et les os.

La petite fille parut comprendre tout ce que la question avait de gravité pour moi et pour ses plaisirs; et quoiqu'elle n'aimât guère le pain sec, elle eut la générosité de s'opposer au meurtre qu'on préméditait. Pour la seconde fois je lui dus la vie. — Si on le tue, dit-elle en pleurant à chaudes larmes, cela lui fera du mal; il ne pourra plus faire le mort, ni faire le beau, ni battre du tambour.

— Parbleu! s'écria mon maître en se frappant le front, cette petite fille me donne une idée, et je crois bien que nous sommes sauvés. Quand nous étions riches, mon Lièvre faisait de la musique pour notre plaisir à tous et pour le sien, il en fera maintenant pour de l'argent.

Il avait raison. Ils étaient sauvés, et pour mon malheur je fus leur sauveur. Tel que vous me voyez, à partir de ce jour, mon travail nourrit un homme, une femme et un enfant.

III

Vie publique et politique. — Ses maîtres tombent à sa charge. — La gloire n'est que fumée. — La question d'Orient dans ses rapports avec les Lièvres.

Mais pour qui diable mon maître veut-il que je batte aux champs? me disais-je. Qu'est-ce qui peut donc être entré aux Tuileries après ce qui s'y est passé? Je sus plus

tard qu'à l'exception du roi, rien n'était changé dans mon ancienne demeure; que le beau monde n'avait pas cessé de s'y montrer, et les enfants d'y jouer avec les Poissons rouges.

Le soir même, je connus mon sort : je ne devais plus retourner dans ma royale mansarde. Mon maître dressa, dans les Champs-Élysées, une petite baraque en plein vent, qui se composait de quatre planches entourées de toile grise; et là, sur des tréteaux, à la face du ciel et de la terre, moi, Animal né libre, et citoyen de la grande forêt de Rambouillet, je fus obligé de me donner en spectacle aux Hommes, mes persécuteurs, aux dépens de ma fierté, de ma timidité et de ma santé.

Je me rappelle encore les paroles que mon maître m'adressa quelques instants avant mon début dans cette carrière difficile.

« Bénis le ciel, me dit-il, qui, après t'avoir départi plus d'intelligence que la cervelle d'un Lièvre n'en comporte d'ordinaire, t'a donné un maître tel que moi. Je t'ai pendant longtemps logé, chauffé et nourri sans rétribution; le moment est venu pour toi de prouver à l'univers qu'avec les Lièvres un bienfait n'est jamais perdu. Tu n'étais qu'un paysan, tu es maintenant un Animal civilisé, et tu pourras te vanter d'avoir été le premier des Lièvres savants! Ces talents que, grâce à ma prévoyance, tu as acquis dans des temps meilleurs pour ton agrément, tu vas avoir l'occasion de les exercer d'une façon glorieuse et lucrative pour nous



Le beau monde aux Tuileries.

deux. Il est juste et il est d'usage parmi les Hommes qu'on recueille tôt ou tard le fruit de son désintéressement. Souviens-toi donc que dès aujourd'hui nos intérêts sont communs, que le public devant lequel tu vas paraître est un public français, dont la sévérité et le bon goût sont célèbres dans tous les pays, et qu'une chute serait d'autant plus impardonnable que, pour l'éviter, il te suffira de plaire à tout le monde. Songe que le rôle que tu vas jouer dans la société est un rôle important, et qu'il est toujours beau d'amuser un grand peuple. Provisoirement arrange-toi pour oublier jusqu'au nom de Charles X; il faut bien être un peu ingrat pour gagner sa pauvre vie dans les temps où nous sommes. Ainsi donc, attention! Il ne s'agit plus de battre le tambour à tort ou à travers; car, en matière politique, il n'est point de faute vénielle, et toute confusion est un crime. Reste bien dans ton rôle, le mien sera de faire la quête. Nous ne gagnerons pas des millions, mais les pauvres vivent à moins. »

— Ah bien! me dis-je, voilà une admirable tirade et une prodigieuse explication. J'ai là un tyran bien naïf ou bien effronté. Ne jurerait-on pas, à l'entendre, que c'est moi qui l'ai supplié de me faire prisonnier, de m'arracher à mes campagnes, de m'apprendre à jouer la comédie et de me rendre le plus malheureux des Lièvres? Ne croirait-on pas que je dois lui savoir un gré infini de ne pas m'avoir tué toutes les fois qu'il lui a paru plus agréable et plus utile de me laisser la vie?

Malgré l'émotion inséparable d'un début, les miens furent brillants. Tout Paris voulut me voir. Mon répertoire varia à l'infini ; pendant trois ans je battis aux champs, successivement pour l'école Polytechnique, pour Louis-Philippe, pour Lafayette, pour Laffitte, pour dix-neuf ministres, pour la Pologne, et toujours pour Napoléon..... le Grand.

J'appris, écrivez, ma chère Pie, c'est de l'histoire, j'appris à tirer le pistolet.

Dès le second coup, j'étais aguerri.

— Je le crois bien, pensai-je, il était devenu sourd au premier.

— J'en tirai par la suite beaucoup plus que n'en ont tiré quelques hommes de guerre, gardes nationaux célèbres, dont l'histoire fera très-bien d'oublier les noms.

Pendant longtemps, par un bonheur incroyable, il ne m'arriva pas une seule fois de prendre un nom pour un autre et de m'abuser sur la valeur de ceux dont j'avais à constater la popularité : et pourtant les tentatives de séduction ne me manquèrent pas : plus d'une fois des spectateurs, qui pouvaient bien être des conspirateurs ou des agents de police déguisés en Homme, me sollicitèrent de brûler de la poudre en l'honneur de Polignac, de Wellington, de Nicolas, et de beaucoup d'autres. Je sortis vainqueur de tous les piéges qui me furent tendus.

Mon maître, devenu mon compère, vantait partout ma probité et me déclarait incorruptible.

Pendant le cours de ma vie publique et politique, une seule question m'intéressa un instant. Ce fut la question d'Orient, question que la hardiesse de la diplomatie a pu résoudre enfin, à la satisfaction des Lièvres de tous les pays. En Orient, le Lièvre a été l'objet de l'attention particulière du législateur, qui défend de manger sa chair. Je suis donc de ceux qui ne redoutent nullement l'agrandissement de l'empire ottoman.

Mais, hélas! tant va la cruche à l'eau, qu'à la fin elle se casse. Une fois, après toute une journée de fatigues, je venais de donner la cinquantième représentation extraordinaire de la soirée, j'avais recueilli de nombreux applaudissements, et mon maître pas mal de gros sous; les deux chandelles qui éclairaient la scène tiraient à leur fin, je croyais ma journée bien finie, je dormais tout éveillé (pour faire plaisir à M. de Buffon), quand mon tyran, sur la demande d'un parterre insatiable, annonça la cinquante et unième représentation extraordinaire de tous mes exercices. Je l'avoue, la patience m'échappa : on ne s'amuse jamais en amusant les autres; le feu me monta au cerveau, et quand je me retrouvai sur ma planche maudite, j'avais déjà perdu la tête. Je crois me rappeler que je posai machinalement la patte sur la détente du pistolet.

— Feu pour Louis XVIII! cria mon maître.

Je ne bougeai pas; mais, je l'avoue, je n'avais pas la

conscience de ce que je faisais, et les bravos qui accueillirent mon noble refus furent des bravos volés. Quelques gros sous tombèrent dans le tambour de basque, que mon maître tendait avec persévérance aux spectateurs, qui ce jour-là n'en eurent pas pour leur argent.

— Feu pour Wellington! — Nouveau silence, nouveaux applaudissements, nouveaux gros sous.

— Feu pour Charles X! cria mon maître triomphant. Je ne sais quel vertige s'empara de moi :

Le chien s'abat, le feu prend, le coup part.

— A bas le carliste! hurla la foule indignée; à mort le carliste! Moi, Lièvre de Rambouillet, carliste, était-ce croyable? Mais le moyen de faire entendre raison à un public aveuglé par la passion!

En un clin d'œil mon théâtre, mon maître, la recette, les chandelles, et moi-même, tout fut bousculé, pillé, saccagé. Voilà bien les Hommes! Saint Augustin et Mirabeau ont eu raison de dire, chacun dans leur langage, qu'il n'y a qu'un pas du Capitole à la Roche, que la gloire n'est que fumée, et qu'il ne faut compter sur rien. Je me rappelai aussi les beaux vers d'Auguste Barbier sur la popularité. Heureusement la peur me rendit mes esprits et mon courage. A la faveur du tumulte, je cherchai mon salut dans la fuite.

J'étais à peine à cinquante pas du théâtre de ma gloire et

de mon désastre, j'entendais encore les clameurs de la foule irritée, lorsqu'en voulant franchir d'un bond un des fossés qui bordent les Champs-Élysées, je donnai de la poitrine dans de longues jambes qui semblaient fuir comme moi la bagarre. Mon élan était si rapide, et le choc fut si violent, que je roulai dans le fossé avec le malheureux propriétaire des jambes qui avaient embarrassé ma retraite. C'est fait de moi, pensai-je, les Hommes sont pleins d'amour-propre, et celui-ci ne pardonnera jamais à un pauvre Lièvre l'humiliation d'une pareille culbute : il faut mourir!

IV

Qui se ressemble s'assemble. — Notre héros se lie d'amitié avec un employé subalterne du gouvernement. — La mort d'un pauvre. — Adieux à Paris.

J'eus peine à en croire mes yeux. Cet Homme dont je redoutais la colère était plus effrayé que moi-même, je m'aperçus qu'il tremblait de tous ses membres. Bon, me dis-je, mon étoile ne m'a pas encore abandonné; ce vieux monsieur me paraît avoir les mêmes théories que moi sur le courage : entre gens qui ont peur, il doit être facile de s'entendre.

— Monsieur, lui dis-je, en adoucissant ma voix pour le rassurer; monsieur, je n'ai pas l'habitude d'adresser la parole à vos pareils; mais si nous ne sommes pas frères d'origine, je vois à l'émotion que vous éprouvez que nous

sommes frères par les sentiments; vous avez peur, ne le niez pas : ce sentiment vous honore à mes yeux.

Une voiture passa en ce moment sur la route, et à la lueur des lanternes je reconnus dans l'Homme que j'avais eu le malheur d'entraîner dans ma chute une de mes vieilles connaissances, le sage méconnu de l'armoire des Tuileries, qui, depuis, était devenu le plus fidèle de mes spectateurs. S'il avait le corps d'un Homme, il y avait dans les traits de son visage je ne sais quel caractère d'honnêteté et de douceur qui semblait indiquer qu'à une époque fort éloignée sans doute, il avait existé entre sa famille et la nôtre quelque lien de parenté. Il était pâle et tout effaré.

— Monsieur, lui dis-je encore, seriez-vous blessé? Croyez que je suis au désespoir de ce qui vient d'arriver; mais, vous le savez, on n'est pas maître de sa peur.

Il est probable qu'il me comprit, car je le vis se relever peu à peu. Je restai devant lui sans faire un seul mouvement qui pût l'inquiéter, et sa joie fut grande quand il eut retrouvé en moi son acteur favori; il me caressa d'une main, pendant que de l'autre il réparait minutieusement le désordre de sa toilette. La propreté est la parure du pauvre.

— La peur est pire que le mal, dit-il en se remettant sur ses pieds.

Ces paroles me parurent pleines de sens et de profondeur, et, cédant à la sympathie que, pour la première fois,



Mon nouveau maître était bon, silencieux, modeste, EMPLOYÉ SUBALTERNE
dans un ministère, et par conséquent fort pauvre.



Son fils, qui lui ressemblait en tout...

je ressentais pour un Homme, j'avoue que, malgré mon amour pour la liberté, je me laissai emporter par celui-ci sans résistance.

Mon nouveau maître, ou plutôt mon ami, car il fut plutôt mon ami que mon maître, était bon, silencieux, modeste, employé subalterne dans un ministère, et par conséquent fort pauvre. Il était voûté, moins par l'âge que par l'habitude qu'il avait dû contracter de saluer tout le monde, de ne jamais relever la tête devant ses supérieurs, et d'écrire du matin au soir. Après son fils, qui lui ressemblait en tout, ce qu'il aimait le plus au monde, c'était ce qu'il appelait son jardin, un peu de terre et quelques fleurs qui s'épanouissaient de leur mieux sur notre petite fenêtre, à laquelle le soleil daignait à peine envoyer quelques pâles rayons : à Paris le soleil ne luit pas pour toutes les fenêtres.

— Mon cher monsieur, lui disait quelquefois un de nos voisins, qui, plus heureux que moi, s'était enrichi à jouer la comédie, vous n'arriverez jamais à rien, vous ne faites pas assez de bruit et vous êtes trop modeste; croyez-moi, défaites-vous de ces défauts-là. Quelque rôle qu'on joue dans le monde, il faut un peu brûler les planches. Que diable! j'ai été modeste comme vous, mais ce qui dégoûte de la modestie, c'est qu'on est toujours pris au mot; faites comme moi, grossissez votre voix, remuez les bras, et vous deviendrez chef d'emploi. Habileté n'est pas vice.

Hélas! on conseille le pauvre plutôt qu'on ne le secourt, et mon cher maître aimait mieux demeurer pauvre que de

devenir habile, car l'habileté consiste à tirer parti des circonstances et à exploiter son prochain.

Notre vie était très-régulière : de bonne heure le père allait à son bureau et le fils à l'école. Je restais seul à garder notre chambre, où je me serais fort ennuyé peut-être si, après les fatigues de ma vie des Champs-Élysées, le repos ne m'eût paru très-bon : le calme est le bonheur de ceux qui ne sont pas heureux. Après le travail de la journée, le repas nous réunissait. Nous vivions de bien peu. Je me rappelle que j'appréhendais d'avoir faim : les riches ne font que donner, mais les pauvres partagent; et je prenais à regret ma part du pain de mon bon maître. Sans la pauvreté, cette existence eût été supportable; mais souvent j'avais le chagrin de voir mon excellent maître revenir très-agité.

— Mon Dieu! répétait-il avec amertume, on parle encore d'un changement de ministère; si je perdais ma place, que deviendrions-nous? nous n'avons point d'argent. — Pauvre père! disait l'enfant dont les yeux se remplissaient toujours de larmes à cette nouvelle; quand je serai grand, j'en gagnerai de l'argent! — Tu n'es pas grand encore, lui répondait mon maître.

— Va voir le roi, lui dit une fois son fils, et dis-lui de te donner de l'argent, puisqu'il en a.

— Mon cher enfant, lui dit le vieillard en relevant la tête, il n'y a que les mendiants qui vivent de leurs maux ; d'ailleurs il paraît que le roi n'est pas si riche qu'il en a

l'air, et puis, n'a-t-il pas ses pauvres, qui ont beaucoup de dépenses à faire?

Puisque les riches disent tous qu'ils ont des pauvres, pensai-je, pourquoi les pauvres n'ont-ils pas tous des riches?

— Papa, dit ici le petit Lièvre qui s'était glissé derrière son grand-père, et qui, résolu à obtenir une réponse, se mit à crier de toutes ses forces; papa, tu dis toujours le roi et aussi les ministres. Qu'est-ce que cela veut donc dire, le roi et les ministres? Le roi, cela vaut-il encore mieux que les ministres?

— Tais-toi, petit, répondit le vieux Lièvre, dont ce dernier de ses enfants était le benjamin; le roi, cela ne te regarde pas, cela ne regarde personne : on ne sait pas bien encore si c'est quelqu'un ou quelque chose, on n'est pas d'accord là-dessus. Quant aux ministres, ce sont des messieurs qui font perdre leur place aux autres, en attendant qu'ils perdent la leur. Es-tu content?

— Tiens, tiens, fit le petit Lièvre; et il se remit à écouter, fort satisfait, à ce que je pus voir, de l'explication que son grand-père lui avait donnée. Qu'on nie encore qu'il faille parler sérieusement à la jeunesse!

Un jour, mon ami était parti à huit heures, et il était arrivé à son bureau le premier comme à l'ordinaire. Il apprit ce jour-là par le garçon, qui n'était pas fier, disait-il, et qui voulait bien causer avec lui (quelle misère!), que, dans la nuit, il avait été absolument néces-

saire de faire de nouveaux ministres et de défaire les anciens. Le lendemain, avant de partir, il reçut une grande lettre cachetée de rouge, qui avait été apportée par un soldat. Il attendit pour l'ouvrir que son fils fût parti pour l'école. Après l'avoir regardée bien longtemps avec émotion, il se décida à l'ouvrir; après l'avoir lue, il se mit à genoux, et prononça bien souvent le nom du bon Dieu et de son petit garçon, et puis après il se coucha. Au bout de huit jours, il mourut, et il avait l'air bien malheureux en mourant.

Je le pleurai comme j'aurais pleuré un frère, et je ne l'oublierai jamais.

On vendit son lit, sa table et sa chaise, pour payer le médecin, le cercueil et le propriétaire, un Homme très-dur qui s'appelait M. Vautour; et puis on l'emporta. Son fils, qui n'avait plus rien, s'en alla tout seul derrière lui.

Cette chambre me parut si triste et si désolée, que je résolus de m'en aller aussi. D'ailleurs les Hommes ne laissent pas pousser l'herbe dans la chambre de leurs morts, et je n'avais pas envie de faire connaissance avec le nouveau locataire qui devait venir l'occuper dès le lendemain. Il n'y a peut-être pas dans tout Paris une seule chambre qui n'ait reçu le dernier soupir de cinq cents mourants. Quand la nuit fut venue, je descendis tout doucement l'escalier. Je n'eus pas besoin de demander le cordon, car il n'y avait, dans notre maison, ni portier ni sentinelle: ce n'était pas comme dans mon premier logement des Tuileries.



Pour payer le propriétaire, un homme très-dur, qui s'appelait M. Vautour.

Une fois dans la rue, je pris à gauche, et, en allant droit devant moi, je me trouvai je ne sais comment tout auprès des Champs-Élysées. Je ne songeai point à m'y promener, et je me hâtai de mettre entre Paris et moi la barrière. Je passai fort lestement sous l'arc de triomphe de l'Étoile. Une fois là, je ne pus m'empêcher de jeter un regard de pitié sur cette ville immense dans laquelle je jurai bien de ne plus rentrer : j'en avais trop des plaisirs de la capitale ! Dors ! m'écriai-je, dors, mauvais gîte! dors, ô Paris ! dans tes maisons malsaines; tu ne connaîtras jamais le bonheur de dormir à la belle étoile. Le ciel vaut bien tes plafonds; les arbres, les plantes et les rivières meublent un peu mieux la terre que tes vilains palais et tes ruisseaux fétides !

V

Retour aux champs. — Les Hommes ne valent rien, mais les Bêtes ne valent pas davantage. — Un Coq, habitué de la barrière du Combat, provoque notre héros. — Duel au pistolet.

J'arrivai bientôt dans un bois où ma poitrine se remplit d'un air pur; il y avait si longtemps que je n'avais vu le ciel tout entier, qu'il me sembla le voir pour la première fois. Je trouvai que la lune avait embelli. Les étoiles brillaient là haut d'un si doux éclat, qu'elles me parurent toutes plus jolies les unes que les autres, et que je n'aurais su à

laquelle donner la préférence. Il n'y a de vraie poésie qu'aux champs. Si Paris était à la campagne, les Hommes eux-mêmes s'y adouciraient.

Dès le matin, je fus réveillé par un bruit de ferraille : c'étaient deux messieurs qui se battaient à grands coups d'épée. Je crus qu'ils s'allaient tuer, mais ils finirent par se prendre bras dessus, bras dessous, quand l'appétit leur fut venu. A la bonne heure, me dis-je, voilà des gens raisonnables. Après ceux-là, il en vint d'autres qui se livrèrent avec plus ou moins de résolution au même exercice, et je vis bien que ce que j'avais pris pour un bois n'était qu'une promenade. Cela ne faisait pas mon affaire : pour moi, ce qui constitue la campagne, c'est l'absence des Hommes ; je fis donc mes adieux au bois de Boulogne, et je repris ma course. Tout près d'un village qu'on appelle Puteaux, j'aperçus un Coq. Mes yeux, las de voir des messieurs et des dames, s'arrêtèrent avec complaisance sur cet Animal.

C'était un Coq de la plus belle espèce ; il était haut en *jambes* et se cambrait en marchant comme un Coq qui ne veut rien perdre des avantages de sa taille : il y avait dans toute sa tenue quelque chose de militaire qui me rappela les soldats français que j'avais vus souvent se presser autour de mon théâtre des Champs-Élysées.

— Par ma crête ! me dit-il tout d'un coup, il y a longtemp que vous me regardez. Pour un Lièvre, je vous trouve bien impertinent.



C'était un habitué de la barrière du Combat, un Coq de la plus belle espèce : il était haut en jambes et se cambrait en marchant, comme un Coq qui ne veut rien perdre des avantages de sa taille.

— Quoi ! lui répondis-je, est-il défendu de trouver que vous êtes un bel oiseau ? j'arrive de Paris où je n'ai vu que des Hommes, et je suis heureux de voir enfin un Animal.

Ma réponse était fort simple, je pense, il trouva pourtant moyen de s'en offenser.

— Je suis le Coq du village, s'écria-t-il, et il ne sera pas dit qu'un méchant Lièvre m'aura insulté impunément !

— Vous m'étonnez, lui dis-je, je n'ai point voulu vous insulter ; je suis fort doux et n'aime point les querelles : je vous offre mes excuses.

— J'ai bien affaire de tes excuses ! me répliqua-t-il ; toute insulte doit être lavée dans le sang ; il y a longtemps que je ne me suis battu, et je ne serais pas fâché de te donner une leçon de savoir vivre. Tout ce que je puis faire, c'est de te laisser le choix des armes.

— Moi me battre ! lui dis-je, y pensez-vous? j'aimerais mieux mourir ! Apaisez-vous, je vous prie, et veuillez me laisser passer : je m'en vais à Rambouillet, où j'espère encore retrouver quelques vieilles connaissances.

— Mon cher ami, me répondit-il, nous sommes loin de compte ; entre gens qui se respectent, les choses ne se passent point ainsi. Nous nous battrons, et, si tu refuses, je te battrai. Tiens, ajouta-t-il en me montrant un Bœuf et un Chien qui venaient de notre côté, voilà notre affaire, nos témoins sont trouvés. Suis-moi, et n'essaye pas de te sauver : j'ai l'œil sur toi.

Il n'y avait pas à répliquer, et la fuite était impossible. J'obéis.

— Tous les Animaux sont frères, dis-je au Bœuf et au Chien en les abordant; ce Coq est un duelliste, vous ne souffrirez pas qu'il m'assassine, mon sang retomberait sur votre tête : je ne me suis jamais battu, et j'espère encore ne me battre jamais.

— Bah! bah! me dit le Chien, ceci est la moindre des choses, il y a commencement à tout. Votre candeur m'intéresse, et je veux vous servir de témoin. Maintenant que je réponds de vous, il y va de mon honneur que vous vous battiez : vous vous battrez donc.

— Vous êtes trop honnête, lui répondis-je, et je suis touché de votre procédé, mais j'aime mieux ne pas trouver de témoin ; je ne me battrai pas.

— Vous l'entendez, cher Bœuf! reprit mon adversaire exaspéré ; dans quel temps vivons-nous ! c'est vraiment incroyable. Vous verrez qu'à force de lâcheté on triomphera de nous, et que les forts devront subir la tyrannie des faibles et tout endurer d'eux.

Le Bœuf impitoyable beugla en signe d'approbation, et je demeurai confondu.

Ces Animaux domestiques ne valent pas mieux que les Hommes, pensai-je.

— Mourir pour mourir, me dit le Chien en me prenant à l'écart, mieux vaut mourir les armes à la main ; entre nous soit dit je n'aime pas ce Coq, et mes vœux sont pour vous :

vous pouvez m'en croire, je ne suis point un Chien de chasse, et je n'ai aucune raison de vouloir du mal à votre espèce. Ne tremblez donc pas ainsi, mon cher Lièvre, et prenez confiance. A toute force, il n'est pas nécessaire pour se battre d'avoir du courage, il suffit d'en montrer. Quand vous aurez à essuyer le feu de votre adversaire, tâchez de penser à autre chose.

— Je n'en viendrai jamais à bout, lui dis-je à demi-mort.

— Ne croyez donc pas cela, reprit-il, on vient à bout de tout. Tenez, puisque le choix des armes vous est laissé, ne prenez pas l'épée : votre adversaire aurait sur vous l'avantage du sang-froid et de l'habitude; battez-vous au pistolet, je chargerai moi-même les armes.

— Comment, lui dis-je, vous croyez que je vais me battre avec des pistolets chargés? n'y comptez pas; vous en parlez bien à votre aise. S'il faut se battre à toute force, ce Coq intraitable n'a-t-il pas des éperons et un bec très-crochu? Croyez-vous que ces armes ne soient pas assez dangereuses? eh bien! je ferai de mon mieux pour avoir à en souffrir le moins possible. Au nom de l'humanité, tâchez d'arranger cette abominable affaire à laquelle je ne puis rien comprendre.

— Fi donc! s'écria le Coq, un duel à coups de bec! Me prenez-vous pour un *manant?* Allons, finissons-en! Entrons dans ce taillis. *L'un de nous n'en sortira pas!...* ajouta-t-il avec un accent que Duprez lui-même n'eût pas désavoué.

Je sentis à ces mots une sueur froide couvrir tous mes membres, et je voulus tenter un dernier effort.

Je rappelai au Chien et au Bœuf les dernières lois sur le duel et les peines portées contre les témoins.

— Revenez-vous de Pontoise ? me répondirent-ils ; et ne voyez-vous pas que ces lois ont été faites par des gens qui ont eu quelquefois l'occasion de ne pas se battre ? Tout cela n'empêchera pas les duels d'aller leur train. Quand on a de bonnes raisons pour s'égorger, on ne songe guère à M. le procureur général.

— Monsieur le Coq, dis-je à mon adversaire, on ne sait vraiment pas ce qui peut arriver : je suis si maladroit ! Si j'allais vous tuer, pensez à vos Poules ; j'en serais fâché pour elles. Faisons la paix, je vous en supplie.

Tout fut inutile : vingt-cinq pas furent comptés par mon témoin, auquel j'aurais souhaité des pattes de levrier à la place de ses pattes de Bouledogue, et les pistolets furent chargés.

— Avez-vous l'habitude de cette arme ? me dit le chien.

— Hélas ! oui, lui répondis-je ; mais le Ciel m'est témoin que je n'ai jamais ajusté ni blessé personne.

Le sort devant désigner lequel des deux combattants tirerait le premier, le Chien se retourna un instant, et me présenta ses deux pattes de devant, dont l'une était mouillée.

Je pris la première venue, j'y voyais à peine ; le juste Ciel m'avait favorisé !



Tenez-moi bien, dis-je à mon témoin.....

— Courage donc, courage ! me répétait mon témoin, et visez bien : je déteste ce Coq.

S'il le déteste, pensai-je, pourquoi ne prend-il pas ma place ? je la lui céderais volontiers.

Mon adversaire s'alla placer gravement en face de moi.

— Hélas ! lui criai-je, il me semble qu'il y a un siècle que nous sommes là : est-ce que vous êtes encore en colère ? Embrassons-nous, et que tout soit oublié. Je vous assure que chez les Hommes cela se passe quelquefois ainsi.

— Sacrebleu ! me cria-t-il en blasphémant, tirez donc ! et visez bien : car, si vous me manquez, je jure que je ne vous manquerai pas.

Cette brutalité me révolta, et le sang me revint au cœur. *En mon bon droit j'eus confiance.*

— Tenez-moi bien, dis-je à mon second ; vous êtes témoin que j'ai tout fait pour empêcher ce duel.

Le Bœuf s'éloigna de quelques pas, et frappa trois fois la terre de son sabot : c'était le signal convenu. Je pressai la détente, le coup partit, et nous tombâmes tous deux. L'émotion m'avait renversé ; quant au Coq, il était mort sur le coup, victime de son opiniâtreté. La mort fut constatée par une Sangsue qui avait assisté au combat.

— Bravo ! s'écria le Chien, en me relevant ; vous m'avez rendu là un grand service. Ce maudit Coq demeurait dans la même ferme que moi ; il se couchait en même temps que les Poules, et, dès l'aube, son chant insipide éveillait tout le monde. Quand on ne tient pas

à voir lever l'aurore, on ne tient guère à un voisin comme celui-là.

— Je n'y avais pas songé, reprit le Bœuf; le fait est que, grâce à ce brave Lièvre, nous pourrons désormais dormir la grasse matinée. Du reste, ce que vous avez fait là est digne d'un Français, me dit-il, car je soupçonne votre adversaire d'avoir appartenu autrefois à un ministre anglais qui l'avait dressé au combat. Je ne sais s'il faut en faire honneur à son éducation; mais jamais Coq ne se jeta plus étourdiment dans les hasards des batailles.

Je regardai avec douleur le cadavre de mon adversaire qui gisait sans vie sur le gazon.

— Que n'as-tu entendu de ton vivant, lui dis-je, cette impitoyable oraison funèbre! elle t'aurait appris ce que valait au juste ce renom de bretteur dont tu étais si fier et qui te coûte la vie.

Que le sang de ce malheureux Coq retombe sur vos têtes! dis-je au Bœuf et au Chien; car il dépendait de vous d'empêcher ce duel fatal. Quant à moi, je suis innocent de ce meurtre que je déteste : la mort m'a toujours paru abominable!

Et je repris fort triste la route de Rambouillet. J'avais toujours devant les yeux ce cadavre ensanglanté. Mais à mesure que j'avançai, ces funèbres images s'effacèrent. La vue des campagnes paisibles calme les plus grandes douleurs; et quand je retrouvai Rambouillet et ma forêt chérie, devant ces souvenirs de mes premiers jours tous



Quand on ne tient pas à voir lever l'aurore, on ne tient guère à un voisin comme celui-là !

mes chagrins furent oubliés. Quelques mois après mon retour, je connus enfin le bonheur d'être père et bientôt grand-père. — Vous savez le reste, mes chers enfants; et maintenant vous pouvez aller jouer. J'ai dit.

A ces mots du vieillard, son auditoire se réveilla. Pendant cette dernière partie de son récit, le silence avait été exemplaire. Les petits ne se le firent pas dire deux fois; l'histoire leur avait paru très-intéressante et un peu longue : ils s'en allèrent courir dans les herbes.

— Madame la Pie, me demanda le petit Lièvre, tout en se frottant les yeux, c'est-il vrai tout ce que grand-papa vient de dire?

— Fi! lui dis-je, les grands-pères sont comme le bon Dieu, ils ne peuvent jamais ni se tromper ni mentir.

VI

Qu'est-ce que le bonheur? Conclusion tirée de saint Augustin (*Conf.*, chap. des Odeurs.)

« Ma chère Pie, me dit mon vieil ami, depuis mon retour aux champs, j'ai jeté un regard impartial sur les choses d'ici-bas, et quoique je les aie jugées sans passion, je serais bien embarrassé de vous en dire mon avis. Toute affirmation est téméraire. Je crois pourtant qu'on peut assurer qu'on ne saura jamais ce qu'il faudrait savoir pour être heureux. Mais est-il donc nécessaire de l'être?

« Les Hommes seuls, chez lesquels cette bizarre manie d'être heureux est poussée jusqu'à la folie, persistent à se croire sérieusement destinés à résoudre, à leur profit, le problème du bonheur. Leurs philosophes, dont le métier consiste à chercher le sens de cette énigme, ont tous cherché en vain, puisqu'ils cherchent encore. — Les uns, pleins de leur propre mérite, placent naïvement le bonheur dans l'amour de soi-même ; les autres, plus humbles, regardent le ciel et le demandent à Dieu seul, comme si Dieu le leur devait. — Ceux-ci vous disent, fût-on pauvre et repoussé comme Job : Ne te refuse rien ! et ils prêchent d'exemple, parce qu'ils le peuvent; ceux-là veulent qu'on s'abstienne, et ils ne s'abstiennent pas. — Les plus opiniâtres se contentent d'espérer jusqu'à leur dernier jour qu'ils seront heureux... demain ; mais la plupart conviennent, avec Shakspeare, qu'il vaudrait mieux n'être pas né.

« Qu'en faut-il conclure ? sinon que le bonheur n'est pas de ce monde, que ce mot est tout simplement un mot de trop dans toutes les langues, et qu'il est absurde de courir après une chose que personne ne trouve, et dont, à tout prendre, il est facile de se passer, puisque, bon gré mal gré, tout le monde s'en passe.

« Pour ma part, je doute encore qu'il faille bénir le Ciel de nous avoir fait naître dans une condition animale, et que la différence soit grande entre le Lièvre et l'Homme, au point de vue du bien-être.

« Sans doute l'Homme est inhabile au bonheur ; il a



Il y a des hommes qui se promènent en mendiant sur la terre féconde.

contre lui des instincts si pervers, qu'on a vu le frère s'armer contre le frère (est-on moins frères parce qu'on se bat?). Il a des prisons, des tribunaux, des maladies et une pauvre peau fine qu'une épine de rose met en sang et de laquelle il ne saurait être fier. Il a la pauvreté, cette plaie inconnue aux Lièvres, qui sont tous égaux devant le soleil et le serpolet, et, comme l'a dit Homère, il y a des hommes qui se promènent en mendiant sur la terre fertile.

« Mais la destinée du Lièvre est-elle meilleure? Quand je réfléchis que ce n'est qu'à forces égales que les droits sont égaux, et qu'avec la crainte des hommes, des meutes et de la poudre à canon, un honnête Lièvre n'est pas encore sûr de faire son chemin dans le monde, je n'hésite pas à déclarer que le bonheur est impossible. Puisque tout le monde demande où il est, c'est qu'il n'est nulle part : car enfin, comme dit saint Augustin : « Si le mal n'existe pas, il existe au moins la crainte du mal, laquelle, certes, n'est pas un bien. » Le grand point, ce n'est donc pas d'être heureux, c'est de fuir le mal....

« Maintenant, ajouta-t-il, ma chère Pie, j'ai fini.

« Grand merci de l'attention que vous m'avez prêtée. C'est un mérite de savoir écouter. Jusqu'à présent, les Pies n'en ont pas eu le privilége, me dit-il un peu malignement. Conservez ce manuscrit, dont je vous laisse dépositaire, et quand ces pauvres petits auront passé l'âge où l'on joue, quand je serai mort, ce qui ne peut tarder, vous livrerez ces Mémoires à la publicité.

Les Mémoires d'outre-tombe sont fort goûtés; de notre temps, les morts ne manquent pas d'admirateurs, et les vivants gagnent beaucoup à mourir. »

Voici, messieurs, ces Mémoires. C'est à une indiscrétion que vous les devez, je l'avoue : l'auteur n'est pas mort, et pourtant je vous les livre. J'espère que mon ami me pardonnera de l'avoir forcé à devenir célèbre de son vivant, et que sa modestie ne refusera pas de prendre un avant-goût de la gloire qu'un honnête Animal est toujours en droit d'attendre du récit de ses infortunes personnelles.

Veuillent messieurs les Milans, les Éperviers et autres poëtes qui ne chantent que sur la tombe des morts, traiter mon ami aussi favorablement que s'il eût déjà passé de vie à trépas!

Pour madame LA PIE,

P.-J. Stahl.



MÉMOIRES

D'UN CROCODILE.

Lettre préliminaire de MM. LE SINGE et LE PERROQUET, rédacteurs en chef.

Vous nous demanderez sans doute, très-chers souscripteurs, comment nous nous sommes procuré le présent opuscule ; car on a vu jusqu'ici très-peu de Crocodiles parmi les Animaux de lettres. Le Crocodile appartient à une espèce qui fraternise peu avec les autres, et qui se distingue moins par ses facultés intellectuelles que par son insatiable voracité. L'apparition des Mémoires d'un Crocodile parmi nous est aussi singulière que le serait, parmi les Hommes, celle d'une œuvre littéraire due à l'un de ces oisifs dont la devise semble être : « Tout consommer, ne rien produire. » Les Crocodiles mangent et n'écrivent pas.

Si quelques-uns de vous veulent se donner la peine d'entrer au Muséum d'histoire naturelle, vaste collection que les Hommes ont formée pour démontrer combien ils tiennent peu de place dans la création, ils pourront y voir l'auteur de ces confessions suspendu au plancher d'une salle du rez-de-chaussée. On l'aperçut, il y a six mois, dans le bassin du commerce, au Havre, et l'on s'en empara sans difficulté, après avoir eu la sage précaution de l'assommer préalablement. Les savants, chargés d'en constater l'identité, trouvèrent sur lui, à leur grande stupéfaction, un manuscrit en caractères arabes, qui fut aussitôt expédié à un orientaliste parisien; mais celui-ci s'excusa de ne pouvoir le traduire, en alléguant qu'il était professeur d'arabe au Collége de France. Pendant que l'Académie des sciences préparait une dissertation sur le mystérieux ouvrage, une vieille Cigogne, qu'un incendie récent a chassée de Saint-Jean-d'Acre, nous en a donné une version fidèle, et nous nous empressons de la soumettre à votre judicieuse appréciation.

« Je n'aurais jamais eu la fantaisie de rédiger mes Mémoires, si la destinée ne m'avait amené dans des climats inconnus; mais puisque je suis à jamais éloigné de mon pays natal, que ceux qui trouveront ma dépouille

mortelle soient instruits de mes plaisirs et de mes malheurs.

« Je n'ai jamais connu mes parents : j'ai cela de commun avec beaucoup d'autres, et j'ai de plus qu'eux la franchise d'en convenir. La noblesse de mes penchants me porte toutefois à croire que je suis issu d'un de ces illustres Sauriens auxquels les prêtres de Crocodilopolis avaient dressé des autels. Mon goût pour la bonne chère et l'oisiveté accuse assez une origine aristocratique.

« Par une belle matinée d'été (mon histoire commence comme un roman moderne), je perçai la coquille de l'œuf où j'étais renfermé, et je vis pour la première fois la lumière. J'avais à ma gauche le désert hérissé de sphinx et de pyramides, à ma droite, le Nil et l'île fleurie de Raoudah avec ses allées de sycomores et d'orangers ; ce beau spectacle exalta mon imagination. Je me précipitai dans le fleuve, et débutai dans la carrière gastronomique en dévorant un Poisson très-frais qui passait. J'avais laissé sur le sable environ quarante œufs semblables à celui d'où je venais de sortir, mais je ne m'inquiétai nullement de la destinée de mes frères. Qu'ils aient été décimés par les Loutres et les Ichneumons, ou qu'ils soient tous éclos sans encombre, peu m'importe. Pour les francs Crocodiles, les liens de famille ne sont-ils pas des chaînes dont il est bon de s'affranchir?

« Je vécus dix ans en me rassasiant tant bien que mal d'Oiseaux pêcheurs et de Chiens errants ; parvenu à l'âge

de raison, c'est-à-dire à l'âge où la plupart des êtres créés commencent à déraisonner, je me livrai à des réflexions philosophiques dont le résultat fut le monologue suivant : « La nature, me dis-je, m'a comblé de ses plus rares faveurs. Charmes de la figure, élégance de la taille, capacité de l'estomac, elle m'a tout prodigué, la bonne mère ! songeons à faire usage de ses dons. Je suis propre à la vie horizontale ; abandonnons-nous à la mollesse ; j'ai quatre rangées de dents acérées, mangeons les autres, et tâchons de n'en pas être mangé. Pratiquons l'art de jouir, adoptons la morale des viveurs, ce qui équivaut à n'en adopter aucune. Fuyons le mariage ; ne partageons pas avec une compagne une proie que nous pouvons garder tout entière ; ne nous condamnons pas à de longs sacrifices pour élever une bande d'enfants ingrats. »

« Tel fut mon plan de conduite, et les charmes des Sauriennes du grand fleuve ne me firent point renoncer à mes projets de célibat. Une seule fois, je crus ressentir une passion sérieuse pour une jeune Crocodile de cinquante-deux ans. O Mahomet ! qu'elle était belle ! Sa tête aplatie semblait avoir été comprimée entre les pinces d'un étau ; sa gueule rieuse s'ouvrait large et profonde comme l'entrée de la pyramide de Chéops. Ses petits yeux verts étaient garnis d'une paupière jaune comme l'eau du Nil débordé. Sa peau était rude, raboteuse, semée de mouchetures verdâtres. Toutefois je résistai à la séduction de



Amis, à bien manger le sage met sa gloire.

tant d'attraits, et rompis des nœuds qui menaçaient de m'attacher à jamais.

« Je me contentai, durant plusieurs années, de la chair des quadrupèdes et des habitants du fleuve. Je n'osais suivre l'exemple des vieux Crocodiles, et déclarer la guerre aux Hommes ; mais, un jour, le shérif de Rahmanieh passa près de ma retraite, et je l'entraînai sous les eaux avant que ses serviteurs eussent eu le temps de détourner la tête. Il était tendre, succulent, comme doit l'être tout dignitaire grassement payé pour ne rien faire. Il est dans les parages que j'habite aujourd'hui de hauts et puissants seigneurs dont je souperais volontiers.

« Depuis cette époque, je dédaignai les Bêtes pour les Hommes : ces derniers valent mieux... comme comestible, et ce sont d'ailleurs nos ennemis naturels. Je ne tardai pas à acquérir parmi mes confrères une haute réputation d'audace et de sybaritisme. J'étais le roi de toutes leurs fêtes, le président de tous leurs banquets ; les bords du Nil furent souvent témoins de nos réunions gastronomiques, et retentirent du bruit de nos chansons :

Amis, à bien manger le sage met sa gloire ;
Prolongeons nos festins sous le ciel d'Orient,
Et broyons sans pitié d'une forte mâchoire
L'infidèle et le vrai croyant.

L'Homme prétend régner sur la race amphibie ;
Il croit les Sauriens de ses lois dépendants.

Lui qui perd sous les eaux les forces et la vie,
Lui qui n'a que trente-deux dents!

C'est pour nous sustenter qu'il livre des batailles,
Et quand il veut tourner ses armes contre nous,
Notre dos cuirassé de solides écailles
Est impénétrable à ses coups.

Jamais il n'a servi notre chair sur ses tables,
Et nous, nous dévorons ce rival odieux.
Jadis, pour conjurer nos griffes redoutables,
Il nous pria comme des dieux!

« Au commencement de la lune de Baby-el-Alouel, l'an de l'hégire 1213, autrement dit le 3 thermidor an VII, autrement dit le 21 juillet 1798, je sommeillais sur un lit de roseaux, quand je fus réveillé par un tumulte inaccoutumé. Des nuages de poussière s'élevaient autour du village d'Embabeh, et deux grandes armées s'avançaient l'une contre l'autre : d'un côté des Arabes, des Mamelouks cuirassés d'or, des Kiayas, des beys montés sur des Chevaux superbes, des escadrons miroitant au soleil; de l'autre, des soldats étrangers, en chapeaux de feutre noir à plumets rouges, en uniformes bleus, en pantalon d'un blanc sale. Le bey de l'armée franque était un petit Homme pâle et maigre, et j'eus pitié des humains en songeant qu'ils se laissaient commander par un être chétif dont un Crocodile n'eût fait qu'une bouchée.

« Le petit Homme prononça quelques paroles, en désignant du doigt le haut des Pyramides. Les soldats levèrent les yeux, ne virent rien, et parurent enthousiasmés. Ils marchèrent à l'ennemi avec tant d'ordre, qu'on aurait pu les croire liés ensemble, et en un clin d'œil, Arabes et Mamelouks, beys et Kiayas s'enfuirent du côté de Belbeis ou roulèrent dans les flots du Nil. Nous fîmes grande chère ce jour-là.

« Nous faisions des vœux pour le succès de nos pourvoyeurs les Francs, mais leur présence nous fut bientôt à charge. Ces Occidentaux remuants couvrirent le sol d'escouades, le Nil de djermes et de navires. Des ingénieurs, chargés d'exécuter des projets de canalisation, chassèrent les Crocodiles par des allées et venues, des sondages, des opérations géométriques, qui faisaient présager un total bouleversement du fleuve. Je quittai ma première résidence pour aller m'établir dans le Saïd, près des ruines de Thèbes et de Louqsor. Là, je vécus longtemps heureux, me promenant en maître dans les palais des Sésostris, étudiant les hiéroglyphes et n'y comprenant rien, à l'instar des savants d'Europe, dormant, mangeant, me divertissant avec des amis : j'emploie ce titre à défaut d'autres. Je ne revis les Occidentaux qu'après de longues années ; ils vinrent camper à Louqsor, avisèrent, au milieu de cinq cents colonnes gigantesques, une pierre assez maussade, et à force de cabestans, de cordes et de machines, ils l'amenèrent à bord d'un bâtiment mouillé dans le Nil. Cette pierre,

qui n'était qu'un accessoire de la décoration d'un temple égyptien, est plantée aujourd'hui, dit-on, au milieu de la plus belle place de l'Europe, entourée de fontaines où il n'y a pas assez d'eau pour baigner un jeune Caïman. Tous les orientalistes se sont en vain évertués à déchiffrer les caractères tracés sur ce monument. Malgré mes faibles connaissances dans la science des Champollion, je crois pouvoir avancer qu'il y a là une suite de maximes à l'usage des Crocodiles, et, vu la conduite des puissances du jour, je serais tenté de croire qu'elles en ont en partie découvert la clef. On y lit entre autres devises :

La bonne chère adoreras
Et aimeras parfaitement.

Égoïste toujours seras
De fait et volontairement.

Obélisques point ne prendras
De force ou de consentement.

Deux millions tu les paîras,
Si tu les prends injustement.

« Nos amateurs de pierres peu précieuses eurent la funeste idée de faire la chasse au Crocodile ; l'un d'eux me poursuivit et me lança une pioche dont la pointe acérée me creva l'œil droit. La douleur me fit perdre connaissance, et quand je revins à moi, j'étais, hélas !

garrotté, prisonnier et commensal des Hommes! On me transféra dans la grande ville d'El-Kahiréh, que les infidèles nomment le Caire, et je fus provisoirement logé chez un consul étranger. Le tintamarre de la bataille des Pyramides n'était pas comparable à celui qui se faisait dans cette maison, où l'on se battait aussi, mais à coups de langue. On s'y chamaillait du matin au soir; et comme on pérorait beaucoup sans pouvoir s'entendre, j'en conclus qu'il était question de la question d'Orient! Et pas un Crocodile pour mettre les dissidents d'accord en les croquant tous!

« Le matelot qui s'était emparé de moi, ne me jugeant pas digne d'être offert à M. Geoffroy-Saint-Hilaire, me vendit à un saltimbanque après notre arrivée au Havre. O douleur! les mâchoires engourdies par le froid, je fus placé dans un vaste baquet, et exposé au stupide ébahissement de la foule. Le saltimbanque hurlait à la porte de sa baraque : « Entrez, messieurs et mesdames! c'est l'instant, c'est le moment où cet intéressant Animal va prendre sa nourriture! » Il prononçait ces mots avec une conviction si communicative, et d'un ton si persuasif, qu'involontairement, en l'entendant, j'écartais les mâchoires pour engloutir les aliments promis. Hélas! le traître, craignant de mettre mes forces au niveau de ma rage, me soumettait à un jeûne systématique.

« Un vieil escompteur, qui avait avancé quelques sommes au propriétaire de ma personne, me tira de cet

esclavage en faisant saisir la ménagerie dont je formais le plus bel ornement; tous les autres Animaux étaient empaillés. Deux jours après, il me transmit, au lieu d'argent comptant, à un viveur qu'il aidait à se ruiner. Je fus casé dans un large bassin, à la maison de campagne de mon nouveau patron, et nourri des reliefs de ses festins. J'appris par les propos des domestiques, ennemis intérieurs heureusement inconnus chez les Sauriens, que mon maître était un jeune Homme de quarante-cinq ans, gastronome distingué, possesseur de vingt-cinq mille livres de rente, ce qui, grâce à la bonhomie des fournisseurs, lui permettait d'en dépenser deux cent mille. Il avait éludé le mariage, qui, selon lui, n'était obligatoire qu'au dénoûment des vaudevilles, et s'appliquait uniquement à mener joyeuse vie. Au physique, il n'avait de remarquable que son ventre qui, certes, était la partie la plus saillante de sa personne. Il tenait table ouverte, quoiqu'il dînât quelquefois au restaurant à cinquante francs par bouche. Il ne dédaignait même pas, pour varier ses plaisirs, de faire des excursions à la Courtille; et plus d'une fois, sortant d'un bal masqué dans un état d'ivresse, M. de ***, duc et pair, fut appréhendé au corps par la patrouille, au grand scandale des gens du quartier, qui étaient loin de reconnaître, sous de grossiers travestissements, l'élite de la société parisienne.

« Un soir d'été, après boire, mon possesseur vint me rendre visite avec une société nombreuse; les uns me trou-



Il n'avait de remarquable que son ventre.

vèrent une heureuse physionomie ; les autres prétendirent que j'étais fort laid ; tous que j'avais un faux air de ressemblance avec leur ami. Les insolents ! avec quel plaisir j'aurais mangé un suprême de dandy ! « Pourquoi vous amusez-vous à héberger ce monstre? dit un vieillard sans dents, qui, certes, méritait mieux que moi l'injurieuse qualification. A votre place, je le ferais tuer et accommoder par mon cuisinier. On m'a assuré que la chair du Crocodile était très-recherchée par certaines peuplades africaines.

« — Ma foi ! dit mon patron, l'idée est originale ! Chef, tu nous prépareras demain des filets de Crocodile. »

« Tous les parasites battirent des mains ; le chef s'inclina ; je frémis au fond de mon âme et de mon bassin. Après une nuit terrible, une nuit de condamné à mort, les premières clartés du soleil me montrèrent l'odieux cuisinier aiguisant un énorme coutelas pour m'en percer les entrailles ! Il s'approcha de moi, escorté de deux estafiers, et pendant que l'un détachait ma chaîne, l'autre m'asséna vingt-deux coups de bâton sur le crâne. C'était fait de moi, si un bruit soudain n'avait attiré l'attention de mes bourreaux. Je vis mon patron se débattre entre quatre inconnus de mauvaise mine, dont l'un tenait une montre à la main : cinq heures venaient de sonner. J'entendis crier : « A Clichy ! » Et une voiture roula sur le pavé. Sans en demander davantage, et profitant de la perturbation générale, je sautai hors de mon bassin, traversai rapidement

le jardin, gagnai la rivière, et m'abandonnai au courant. C'est ainsi que je suis arrivé au Havre.

« Mon isolement a été cause de tous mes malheurs, car si je m'étais créé une famille, peut-être en aurais-je été secouru à l'heure du danger, et je ne serais pas aujourd'hui solitaire, exilé, et réduit pour toute nourriture à des mollusques indigestes...

« La marée est basse... plusieurs matelots se sont arrêtés sur le quai, et tournent les yeux de mon côté.... O Mahomet, protége-moi !... »

E. de La Bédollierre.



PEINES DE CŒUR

D'UNE

CHATTE ANGLAISE.



Quand le Compte rendu de votre première séance est arrivé à Londres, ô Animaux français! il a fait battre le cœur des amis de la Réforme Animale. Dans mon petit particulier, je possédais tant de preuves de la supériorité des Bêtes sur l'Homme, qu'en ma qualité de Chatte anglaise, je vis l'occasion souvent souhaitée de faire paraître le roman de ma vie, afin de montrer comment mon pauvre moi fut tourmenté par les lois hypocrites de l'Angleterre. Déjà deux fois des Souris, que j'ai fait vœu de respecter depuis le *bill* de votre auguste parlement,

m'avaient conduite chez Colburn, et je m'étais demandé, en voyant de vieilles miss, des ladies entre deux âges et même de jeunes mariées corrigeant les épreuves de leurs livres, pourquoi, ayant des griffes, je ne m'en servirais pas aussi. On ignorera toujours ce que pensent les femmes, surtout celles qui se mêlent d'écrire; tandis qu'une Chatte, victime de la perfidie anglaise, est intéressée à dire plus que sa pensée, et ce qu'elle écrit de trop peut compenser ce que taisent ces illustres ladies. J'ai l'ambition d'être la mistriss Inchbald des Chattes, et vous prie d'avoir égard à mes nobles efforts, ô Chats français, chez lesquels a pris naissance la plus grande maison de notre race, celle du Chat-Botté, type éternel de l'Annonce, et que tant d'Hommes ont imité sans lui avoir encore élevé de statue.

Je suis née chez un ministre du Catshire, auprès de la petite ville de Miaulbury. La fécondité de ma mère condamnait presque tous ses enfants à un sort cruel, car vous savez qu'on ne sait pas encore à quelle cause attribuer l'intempérance de maternité chez les Chattes anglaises, qui menacent de peupler le monde entier. Les Chats et les Chattes attribuent, chacun de leur côté, ce résultat à leur amabilité et à leurs propres vertus. Mais quelques observateurs impertinents disent que les Chats et les Chattes sont soumis en Angleterre à des convenances si parfaitement ennuyeuses, qu'ils ne trouvent les moyens de se distraire que dans ces petites occupations de famille. D'autres prétendent qu'il y a là de grandes questions d'industrie et

de politique, à cause de la domination anglaise dans les Indes; mais ces questions sont peu décentes sous mes pattes et je les laisse à *l'Edimburg-Review*. Je fus exceptée de la noyade constitutionnelle à cause de l'entière blancheur de ma robe. Aussi me nomma-t-on Beauty. Hélas! la pauvreté du ministre, qui avait une femme et onze filles, ne lui permettait pas de me garder. Une vieille fille remarqua chez moi une sorte d'affection pour la Bible du ministre; je m'y posais toujours, non par religion, mais je ne voyais pas d'autre place propre dans le ménage. Elle crut peut-être que j'appartiendrais à la secte des Animaux sacrés qui a déjà fourni l'Anesse de Balaam, et me prit avec elle. Je n'avais alors que deux mois. Cette vieille fille, qui donnait des soirées auxquelles elle invitait par des billets qui promettaient *thé et Bible*, essaya de me communiquer la fatale science des filles d'Ève; elle y réussit par une méthode protestante qui consiste à vous faire de si longs raisonnements sur la dignité personnelle et sur les obligations de l'extérieur, que, pour ne pas les entendre, on subirait le martyre.

Un matin, moi, pauvre petite fille de la nature, attirée par de la crème contenue dans un bol, sur lequel un *muffing* était posé en travers, je donnai un coup de patte au *muffing*, je lapai la crème; puis, dans la joie, et peut-être aussi par un effet de la faiblesse de mes jeunes organes, je me livrai, sur le tapis ciré, au plus impérieux besoin qu'éprouvent les jeunes Chattes. En apercevant la

preuve de ce qu'elle nomma *mon intempérance* et mon défaut d'éducation, elle me saisit et me fouetta vigoureusement avec des verges de bouleau, en protestant qu'elle ferait de moi une lady ou qu'elle m'abandonnerait.

—Voilà qui est gentil! disait-elle. Apprenez, miss Beauty, que les Chattes anglaises enveloppent dans le plus profond mystère les choses naturelles qui peuvent porter atteinte au respect anglais, et bannissent tout ce qui est *improper*, en appliquant à la créature, comme vous l'avez entendu dire au révérend docteur Simpson, les lois faites par Dieu pour la création. Avez-vous jamais vu la Terre se comporter indécemment? N'appartenez-vous pas d'ailleurs à la secte des *saints* (prononcez *sentz*), qui marchent très-lentement le dimanche pour faire bien sentir qu'ils se promènent? Apprenez à souffrir mille morts plutôt que de révéler vos désirs : c'est en ceci que consiste la vertu des *saints*. Le plus beau privilége des Chattes est de se sauver avec la grâce qui vous caractérise, et d'aller, on ne sait où, faire leurs petites toilettes. Vous ne vous montrerez ainsi aux regards que dans votre beauté. Trompé par les apparences, tout le monde vous prendra pour un ange. Désormais, quand pareille envie vous saisira, regardez la croisée, ayez l'air de vouloir vous promener, et vous irez dans un taillis ou sur une gouttière. Si l'eau, ma fille, est la gloire de l'Angleterre, c'est précisément parce que l'Angleterre sait s'en servir, au lieu de la laisser tomber, comme une sotte, ainsi que font les Français,



En apercevant la preuve de ce qu'elle nomma *mon intempérance*....

qui n'auront jamais de marine à cause de leur indifférence pour l'eau.

Je trouvai, dans mon simple bon sens de Chatte, qu'il y avait beaucoup d'hypocrisie dans cette doctrine; mais j'étais si jeune!

— Et quand je serai dans la gouttière? pensai-je en regardant la vieille fille.

— Une fois seule, et bien sûre de n'être vue de personne, eh bien, Beauty, tu pourras sacrifier les convenances, avec d'autant plus de charme que tu te seras plus retenue en public. En ceci éclate la perfection de la morale anglaise qui s'occupe exclusivement des apparences, ce monde n'étant, hélas! qu'apparence et déception.

J'avoue que tout mon bon sens d'Animal se révoltait contre ces déguisements; mais, à force d'être fouettée, je finis par comprendre que la propreté extérieure devait être toute la vertu d'une Chatte anglaise. Dès ce moment, je m'habituai à cacher sous des lits les friandises que j'aimais. Jamais personne ne me vit ni mangeant, ni buvant, ni faisant ma toilette. Je fus regardée comme la perle des Chattes.

J'eus alors l'occasion de remarquer la bêtise des Hommes qui se disent savants. Parmi les docteurs et autres gens appartenant à la société de ma maîtresse, il y avait ce Simpson, espèce d'imbécile, fils d'un riche propriétaire, qui attendait un bénéfice, et qui, pour le mériter, donnait des explications religieuses de tout ce que

faisaient les Animaux. Il me vit un soir lapant du lait dans une tasse, et fit compliment à la vieille fille de la manière dont j'étais élevée, en me voyant lécher premièrement les bords de l'assiette, et allant toujours en tournant et diminuant le cercle du lait.

— Voyez, dit-il, comme dans une sainte compagnie tout se perfectionne : Beauty a le sentiment de l'éternité, car elle décrit le cercle qui en est l'emblème, tout en lapant son lait.

La conscience m'oblige à dire que l'aversion des Chattes pour mouiller leurs poils était la seule cause de ma façon de boire dans cette assiette ; mais nous serons toujours mal jugés par les savants, qui se préoccupent beaucoup plus de montrer leur esprit que de chercher le nôtre.

Quand les Dames ou les Hommes me prenaient pour passer leurs mains sur mon dos de neige et faire jaillir des étincelles de mes poils, la vieille fille disait avec orgueil : « Vous pouvez la garder sans avoir rien à craindre pour votre robe, elle est admirablement bien élevée ! » Tout le monde disait de moi que j'étais un ange : on me prodiguait les friandises et les mets les plus délicats ; mais je déclare que je m'ennuyais profondément. Je compris très-bien qu'une jeune Chatte du voisinage avait pu s'enfuir avec un Matou. Ce mot de Matou causa comme une maladie à mon âme que rien ne pouvait guérir, pas même les compliments que je recevais ou plutôt que ma maîtresse se donnait à elle-même : « Beauty est tout à fait morale, c'est un petit



Un soir, ma maîtresse pria l'une des jeunes Miss de chanter.

ange, disait-elle. Quoiqu'elle soit très-belle, elle a l'air de ne pas le savoir. Elle ne regarde jamais personne, ce qui est le comble des belles éducations aristocratiques; il est vrai qu'elle se laisse voir très-volontiers; mais elle a surtout cette parfaite insensibilité que nous demandons à nos jeunes miss, et que nous ne pouvons obtenir que très-difficilement. Elle attend qu'on la veuille pour venir, elle ne saute jamais sur vous familièrement, personne ne la voit quand elle mange, et certes ce monstre de lord Byron l'eût adorée. En bonne et vraie Anglaise, elle aime le thé; se tient gravement quand on explique la Bible, et ne pense de mal de personne, ce qui lui permet d'en entendre dire. Elle est simple et sans aucune affectation, elle ne fait aucun cas des bijoux; donnez-lui une bague, elle ne la gardera pas; enfin elle n'imite pas la vulgarité de celles qui chassent, elle aime le *home*, et reste si parfaitement tranquille, que parfois vous croiriez que c'est une Chatte mécanique faite à Birmingham ou à Manchester, ce qui est le *nec plus ultra* de la belle éducation. »

Ce que les Hommes et les vieilles filles nomment l'éducation est une habitude à prendre pour dissimuler les penchants les plus naturels, et quand ils nous ont entièrement dépravées, ils disent que nous sommes bien élevées. Un soir, ma maîtresse pria l'une des jeunes miss de chanter. Quand cette jeune fille se fut mise au piano et chanta, je reconnus aussitôt les mélodies irlandaises que j'avais entendues dans mon enfance, et je compris que j'étais

musicienne aussi. Je mêlai donc ma voix à celle de la jeune fille ; mais je reçus des tapes de colère, tandis que la miss recevait des compliments. Cette souveraine injustice me révolta, je me sauvai dans les greniers. Amour sacré de la patrie ! oh ! quelle nuit délicieuse ! Je sus ce que. c'était que des gouttières ! J'entendis les hymnes chantés par les Chats à d'autres Chattes, et ces adorables élégies me firent prendre en pitié les hypocrisies que ma maîtresse m'avait forcée d'apprendre. Quelques Chattes m'aperçurent alors et parurent prendre de l'ombrage de ma présence, quand un Chat au poil hérissé, à barbe magnifique, et qui avait une grande tournure, vint m'examiner et dit à la compagnie : « C'est une enfant ! » A ces paroles de mépris, je me mis à bondir sur les tuiles et à caracoler avec l'agilité qui nous distingue, je tombai sur mes pattes de cette façon flexible et douce qu'aucun Animal ne saurait imiter, afin de prouver que je n'étais pas si enfant ! Mais ces chatteries furent en pure perte. « Quand me chantera-t-on des hymnes ! » me dis-je. L'aspect de ces fiers Matous, leurs mélodies, que la voix humaine ne rivalisera jamais, m'avaient profondément émue, et me faisaient faire de petites poésies que je chantais dans les escaliers ; mais un événement immense allait s'accomplir qui m'arracha brusquement à cette innocente vie. Je devais être emmenée à Londres par la nièce de ma maîtresse, une riche héritière qui s'affola de moi, qui me baisait, me caressait avec une sorte de rage et

qui me plut tant, que je m'y attachai, contre toutes nos habitudes. Nous ne nous quittâmes point, et je pus observer le grand monde à Londres pendant la saison. C'est là que je devais étudier la perversité des mœurs anglaises qui s'est étendue jusqu'aux Bêtes, y connaître ce *cant* que lord Byron a maudit, et dont je suis victime, aussi bien que lui, mais sans avoir publié mes heures de loisirs.

Arabelle, ma maîtresse, était une jeune personne comme il y en a beaucoup en Angleterre : elle ne savait pas trop qui elle voulait pour mari. La liberté absolue qu'on laisse aux jeunes filles dans le choix d'un homme les rend presque folles, surtout quand elles songent à la rigueur des mœurs anglaises, qui n'admettent aucune conversation particulière après le mariage. J'étais loin de penser que les Chattes de Londres avaient adopté cette sévérité, que les lois anglaises me seraient cruellement appliquées et que je subirais un jugement à la cour des terribles *Doctors commons*. Arabelle accueillait très-bien tous les hommes qui lui étaient présentés, et chacun pouvait croire qu'il épouserait cette belle fille; mais quand les choses menaçaient de se terminer, elle trouvait des prétextes pour rompre, et je dois avouer que cette conduite me paraissait peu convenable. « Épouser un Homme qui a le genoux cagneux! jamais, disait-elle de l'un. Quant à ce petit, il a le nez camus. » Les Hommes m'étaient si parfaitement indifférents, que je ne compre-

nais rien à ces incertitudes fondées sur des différences purement physiques.

Enfin, un jour, un vieux pair d'Angleterre lui dit en me voyant : « Vous avez une bien jolie Chatte, elle vous ressemble, elle est blanche, elle est jeune, il lui faut un mari, laissez-moi lui présenter un magnifique Angora que j'ai chez moi. »

Trois jours après, le pair amena le plus beau Matou de la Pairie. Puff, noir de robe, avait les plus magnifiques yeux, verts et jaunes, mais froids et fiers. Sa queue, remarquable par des anneaux jaunâtres, balayait le tapis de ses poils longs et soyeux. Peut-être venait-il de la maison impériale d'Autriche, car il en portait, comme vous voyez, les couleurs. Ses manières étaient celles d'un Chat qui a vu la cour et le beau monde. Sa sévérité, en matière de tenue, était si grande, qu'il ne se serait pas gratté, devant le monde, la tête avec la patte. Puff avait voyagé sur le continent. Enfin il était si remarquablement beau, qu'il avait été, disait-on, caressé par la reine d'Angleterre. Moi, simple et naïve, je lui sautai au cou pour l'engager à jouer; mais il s'y refusa sous prétexte que nous étions devant tout le monde. Je m'aperçus alors que le pair d'Angleterre devait à l'âge et à des excès de table cette gravité postiche et forcée qu'on appelle en Angleterre *respectability*. Son embonpoint, que les hommes admiraient, gênait ses mouvements. Telle était sa véritable raison pour ne pas répondre à mes gentillesses : il resta calme et froid sur



Ses manières étaient celles d'un Chat qui a vu la Cour et le beau monde.

son *innommable*, agitant ses barbes, me regardant et fermant parfois les yeux. Puff était, dans le beau monde des Chats anglais, le plus riche parti pour une Chatte née chez un ministre : il avait deux valets à son service, il mangeait dans de la porcelaine chinoise, il ne buvait que du thé noir, il allait en voiture à Hyde-Park, et entrait au parlement. Ma maîtresse le garda chez elle. A mon insu, toute la population féline de Londres apprit que miss Beauty du Catshire épousait l'illustre Puff, marqué aux couleurs d'Autriche. Pendant la nuit, j'entendis un concert dans la rue : je descendis, accompagnée de milord qui, pris par sa goutte, allait lentement. Nous trouvâmes les Chattes de la Pairie qui venaient me féliciter et m'engager à entrer dans leur Société Ratophile. Elles m'expliquèrent qu'il n'y avait rien de plus commun que de courir après les Rats et les Souris. Les mots *shocking, vulgar,* furent sur toutes les lèvres. Enfin elles avaient formé pour la gloire du pays une Société de Tempérance. Quelques nuits après, milord et moi nous allâmes sur les toits d'Almack's entendre un Chat gris qui devait parler sur la question. Dans une exhortation, qui fut appuyée par des *Ecoutez! Écoutez!* il prouva que saint Paul, en écrivant sur la charité, parlait également aux Chats et aux Chattes de l'Angleterre. Il était donc réservé à la race anglaise, qui pouvait aller d'un bout du monde à l'autre sur ses vaisseaux sans avoir à craindre l'eau, de répandre les principes de la morale ratophile. Aussi, sur tous les points du globe,

qui est l'abrégé des miracles de la création; mais que votre queue, interprète élégant des mouvements de votre cœur, surpasse : oui! jamais courbe si élégante, rondeur plus correcte, mouvements plus délicats ne se sont vus chez aucune Chatte. Laissez-moi ce vieux drôle de Puff, qui dort comme un pair d'Angleterre au parlement, qui d'ailleurs est un misérable vendu aux wighs, et qui doit à un trop long séjour au Bengale d'avoir perdu tout ce qui peut plaire à une Chatte. »

J'aperçus alors, sans avoir l'air de le regarder, ce charmant Matou français : il était ébouriffé, petit, gaillard, et ne ressemblait en rien à un Chat anglais. Son air cavalier annonçait, autant que sa manière de secouer l'oreille, un drôle sans souci. J'avoue que j'étais fatiguée de la solennité des Chats anglais et de leur propreté purement matérielle. Leur affectation de *respectability* me semblait surtout ridicule. L'excessif naturel de ce Chat mal peigné me surprit par un violent contraste avec tout ce que je voyais à Londres. D'ailleurs, ma vie était si positivement réglée, je savais si bien ce que je devais faire pendant le reste de mes jours, que je fus sensible à tout ce qu'annonçait d'imprévu la physionomie du Chat français. Tout alors me parut fade. Je compris que je pouvais vivre sur les toits avec une amusante créature qui venait de ce pays où l'on s'est consolé des victoires du plus grand général anglais par ces mots : « Malbrouk s'en va-t-en guerre, *mironton*, TON TON, MIRONTAINE! »

Néanmoins, j'éveillai milord et lui fis comprendre qu'il était fort tard, que nous devions rentrer. Je n'eus pas l'air d'avoir écouté cette déclaration, et fus d'une apparente insensibilité qui pétrifia Brisquet. Il resta là, d'autant plus surpris qu'il se croyait très-beau. Je sus plus tard qu'il séduisait toutes les Chattes de bonne volonté. Je l'examinai du coin de l'œil : il s'en allait par petits bonds, revenait en franchissant la largeur de la rue, et s'en retournait de même, comme un Chat français au désespoir : un véritable Anglais aurait mis de la décence dans ses sentiments, et ne les aurait pas laissé voir ainsi. Quelques jours après, nous nous trouvâmes, milord et moi, dans la magnifique maison du vieux pair, je sortis alors en voiture pour me promener à Hyde-Park. Nous ne mangions que des os de poulets, des arêtes de poissons, des crèmes, du lait, du chocolat. Quelque échauffant que fût ce régime, mon prétendu mari Puff demeurait grave. Sa *respectability* s'étendait jusqu'à moi. Généralement, il dormait dès sept heures du soir, à la table de whist sur les genoux de Sa Grâce. Mon âme était donc sans aucune satisfaction, et je languissais. Cette situation de mon intérieur se combina fatalement avec une petite affection dans les entrailles que me causa le jus de Hareng pur (le vin de Porto des Chats anglais) dont Puff faisait usage, et qui me rendit comme folle. Ma maîtresse fit venir un médecin, qui sortait d'Édimbourg après avoir étudié longtemps à Paris. Il promit à ma maîtresse de me guérir le

lendemain même, après avoir reconnu ma maladie. Il revint en effet, et sortit de sa poche un instrument de fabrique parisienne. J'eus une espèce de frayeur en apercevant un canon de métal blanc terminé par un tube effilé. A la vue de ce mécanisme, que le docteur fit jouer avec satisfaction, Leurs Grâces rougirent, se courroucèrent et dirent de fort belles choses sur la dignité du peuple anglais : comme quoi ce qui distinguait la vieille Angleterre des catholiques n'était pas tant ses opinions sur la Bible que sur cette infâme machine. Le duc dit qu'à Paris les Français ne rougissaient pas d'en faire une exhibition sur leur théâtre national, dans une comédie de Molière; mais qu'à Londres un *watchman* n'oserait en prononcer le nom. Donnez-lui du calomel !

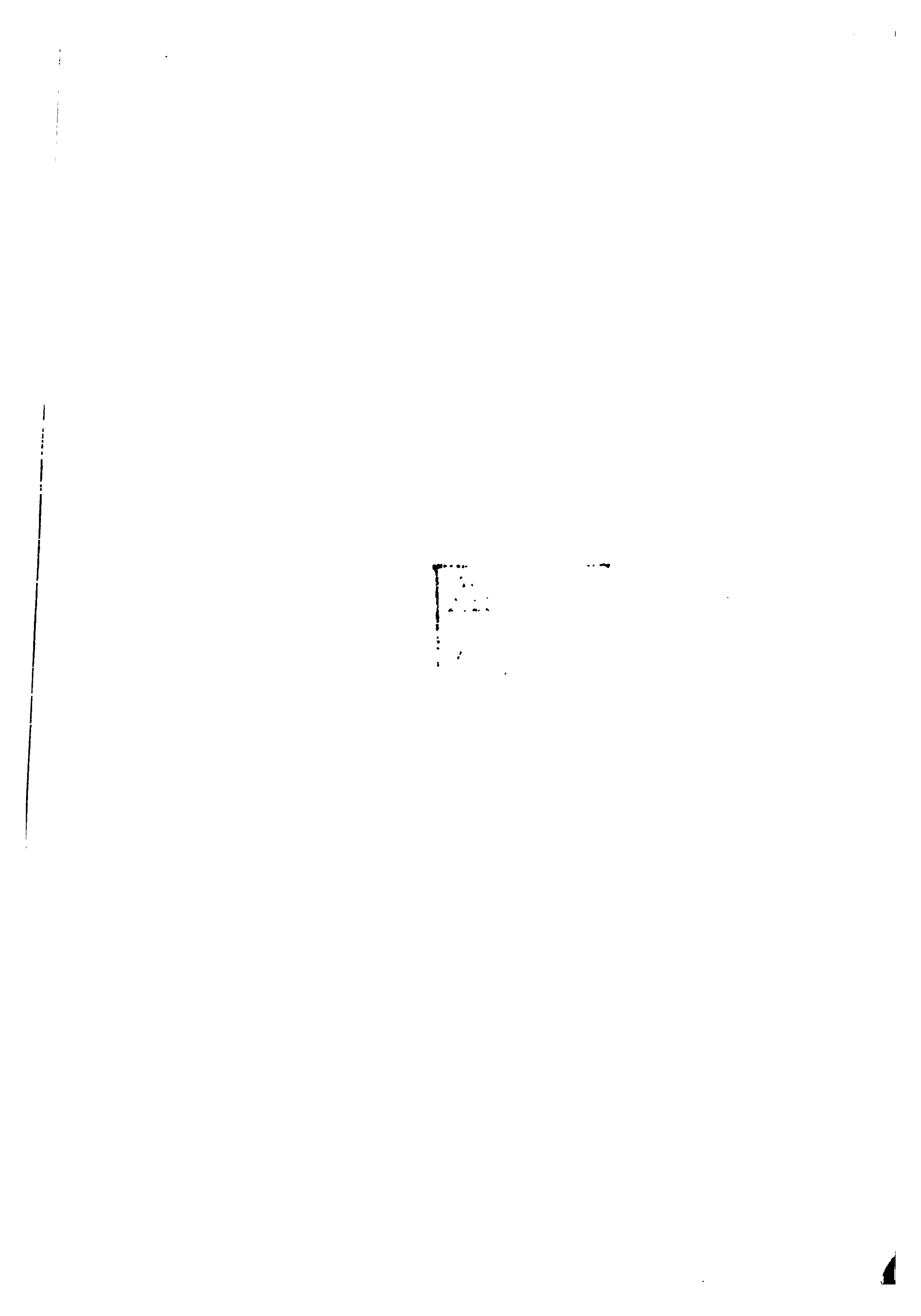
— Mais Votre Grâce la tuerait, s'écria le docteur. Quant à cette innocente mécanique, les Français ont fait maréchal un de leurs plus braves généraux pour s'en être servi devant leur fameuse colonne.

— Les Français peuvent arroser les émeutes de l'intérieur comme ils le veulent, reprit Milord. Je ne sais pas, ni vous non plus, ce qui pourrait arriver de l'emploi de cette avilissante machine; mais ce que je sais, c'est qu'un vrai médecin anglais ne doit guérir ses malades qu'avec les remèdes de la vieille Angleterre.

Le médecin, qui commençait à se faire une grande réputation, perdit toutes ses pratiques dans le beau monde. On appela un autre médecin qui me fit des questions in-



A la vue de ce mécanisme que le docteur fit jouer avec satisfaction, leurs grâces rougirent





Mon silence l'enhardit, et il s'écria : Chère Minette

convenantes sur Puff, et qui m'apprit que la véritable devise de l'Angleterre était : Dieu et mon Droit... *conjugal!* Une nuit, j'entendis dans la rue la voix du Chat français. Personne ne pouvait nous voir : je grimpai par la cheminée, et, parvenue en haut de la maison, je lui criai : « A la gouttière ! » Cette réponse lui donna des ailes, il fut auprès de moi en un clin d'œil. Croiriez-vous que ce Chat français eut l'inconvenante audace de s'autoriser de ma petite exclamation pour me dire : « Viens dans mes pattes ! » Il osa tutoyer, sans autre forme de procès, une Chatte de distinction. Je le regardai froidement, et pour lui donner une leçon, je lui dis que j'appartenais à la Société de Tempérance.

— Je vois, mon cher, lui dis-je, à votre accent et au relâchement de vos maximes, que vous êtes, comme tous les Chats catholiques, disposé à rire et à faire mille ridiculités, en vous croyant quitte pour un peu de repentir; mais, en Angleterre, nous avons plus de moralité : nous mettons partout de la *respectability*, même dans nos plaisirs.

Ce jeune Chat, frappé par la majesté du *cant* anglais, m'écoutait avec une sorte d'attention qui me donna l'espoir d'en faire un Chat protestant. Il me dit alors dans le plus beau langage qu'il ferait tout ce que je voudrais, pourvu qu'il lui fût permis de m'adorer. Je le regardais sans pouvoir répondre, car ses yeux, *very beautiful, splendid,* brillaient comme des étoiles, ils éclairaient la nuit. Mon silence l'enhardit, et il s'écria : — Chère Minette !

— Quelle est cette nouvelle indécence? m'écriai-je, sachant les Chats français très-légers dans leurs propos.

Brisquet m'apprit que, sur le continent, tout le monde, le roi lui-même, disait à sa fille : *Ma petite Minette,* pour lui témoigner son affection; que beaucoup de femmes, et des plus jolies, des plus aristocratiques, disaient toujours : *Mon petit Chat,* à leurs maris, même quand elles ne les aimaient pas. Si je voulais lui faire plaisir, je l'appellerais : Mon petit Homme! Là-dessus il leva ses pattes avec une grâce infinie. Je disparus, craignant d'être faible. Brisquet chanta *Rule, Britannia!* tant il était heureux, et le lendemain sa chère voix bourdonnait encore à mes oreilles.

— Ah! tu aimes aussi, toi, chère Beauty, me dit ma maîtresse en me voyant étalée sur le tapis, les quatre pattes en avant, le corps dans un mol abandon, et noyée dans la poésie de mes souvenirs.

Je fus surprise de cette intelligence chez une Femme, et je vins alors, en relevant mon épine dorsale, me frotter à ses jambes en lui faisant entendre un *ronron* amoureux sur les cordes les plus graves de ma voix de *contre-alto.*

Pendant que ma maîtresse, qui me prit sur ses genoux me caressait en me grattant la tête, et que je la regardais tendrement en lui voyant les yeux en pleurs, il se passait dans *Bond-Street* une scène dont les suites furent terribles pour moi.

Puck, un des neveux de Puff qui prétendait à sa succession, et qui, pour le moment, habitait la caserne des *Life-Guards*, rencontra *my dear* Brisquet. Le sournois capitaine Puck complimenta l'attaché sur ses succès auprès de moi, en disant que j'avais résisté aux plus charmants Matous de l'Angleterre. Brisquet, en Français vaniteux, répondit qu'il serait bien heureux d'attirer mon attention, mais qu'il avait en horreur les Chattes qui vous parlaient de tempérance et de la Bible, etc.

— Oh ! fit Puck, elle vous parle donc?

Brisquet, ce cher Français, fut ainsi victime de la diplomatie anglaise; mais il commit une de ces fautes impardonnables et qui courrouce toutes les Chattes bien apprises de l'Angleterre. Ce petit drôle était véritablement très-inconsistant. Ne s'avisa-t-il pas au Park de me saluer et vouloir causer familièrement comme si nous nous connaissions. Je restai froide et sévère. Le cocher, apercevant ce Français, lui donna un coup de fouet qui l'atteignit et faillit le tuer. Brisquet reçut ce coup de fouet en me regardant avec une intrépidité qui changea mon moral : je l'aimai pour la manière dont il se laissa frapper, ne voyant que moi, ne sentant que la faveur de ma présence, domptant ainsi le naturel qui pousse les Chats à fuir à la moindre apparence d'hostilité. Il ne devina pas que je me sentais mourir, malgré mon apparente froideur. Dès ce moment, je résolus de me laisser enlever. Le soir, sur la gouttière, je me jetai dans ses pattes tout éperdue.

— *My dear*, lui dis-je, avez-vous le capital nécessaire pour payer les dommages-intérêts au vieux Puff?

— Je n'ai pas d'autre capital, me répondit le Français en riant, que les poils de ma moustache, mes quatre pattes et cette queue.

Là-dessus il balaya la gouttière par un mouvement plein de fierté.

— Pas de capital! lui répondis-je; mais vous n'êtes qu'un aventurier, *my dear*.

— J'aime les aventures, me dit-il tendrement. En France, dans les circonstances auxquelles tu fais allusion, c'est alors que les Chats se peignent! Ils ont recours à leurs griffes et non à leurs écus.

— Pauvre pays! lui dis-je. Et comment envoie-t-il à l'étranger, dans ses ambassades, des Bêtes si dénuées de capital?

— Ah! voilà, dit Brisquet. Notre nouveau gouvernement n'aime pas l'argent.... chez ses employés : il ne recherche que les capacités intellectuelles.

Le cher Brisquet eut, en me parlant, un petit air content qui me fit craindre que ce ne fût un fat.

— L'amour sans capital est un *non-sens!* lui dis-je. Pendant que vous irez à droite et à gauche chercher à manger, vous ne vous occuperez pas de moi, mon cher.

Ce charmant Français me prouva, pour toute réponse, qu'il descendait, par sa grand'mère, du Chat-Botté. D'ailleurs, il avait quatre-vingt-dix-neuf manières d'emprunter

de l'argent, et nous n'en aurions, dit-il, qu'une seule de le dépenser. Enfin il savait la musique et pouvait donner des leçons. En effet, il me chanta, sur un mode qui arrachait l'âme, une romance nationale de son pays : *Au clair de la lune....*

En ce moment, plusieurs Chats et des Chattes amenés par Puck me virent quand, séduite par tant de raisons, je promettais à ce cher Brisquet de le suivre dès qu'il pourrait entretenir sa femme confortablement.

— Je suis perdue ! m'écriai-je.

Le lendemain même, le banc des *Doctors commons* fut saisi par le vieux Puff d'un procès en criminelle conversation. Puff était sourd : ses neveux abusèrent de sa faiblesse. Puff, questionné par eux, leur apprit que la nuit je l'avais appelé par flatterie : *Mon petit Homme!* Ce fut une des choses les plus terribles contre moi, car jamais je ne pus expliquer de qui je tenais la connaissance de ce mot d'amour. Milord, sans le savoir, fut très-mal pour moi; mais j'avais remarqué déjà qu'il était en enfance. Sa Seigneurie ne soupçonna jamais les basses intrigues auxquelles je fus en butte. Plusieurs petits Chats, qui me défendirent contre l'opinion publique, m'ont dit que parfois il demande son ange, la joie de ses yeux, sa *darling*, sa *sweet* Beauty ! Ma propre mère, venue à Londres, refusa de me voir et de m'écouter, en me disant que jamais une Chatte anglaise ne devait être soupçonnée, et que je mettais bien de l'amertume dans ses vieux jours. Mes sœurs, jalouses de

mon élévation, appuyèrent mes accusatrices. Enfin, les domestiques déposèrent contre moi. Je vis alors clairement à propos de quoi tout le monde perd la tête en Angleterre. Dès qu'il s'agit d'une criminelle conversation, tous les sentiments s'arrêtent, une mère n'est plus mère, une nourrice voudrait reprendre son lait, et toutes les Chattes hurlent par les rues. Mais, ce qui fut bien plus infâme, mon vieil avocat, qui, dans le temps, croyait à l'innocence de la reine d'Angleterre, à qui j'avais tout raconté dans le moindre détail, qui m'avait assuré qu'il n'y avait pas de quoi fouetter un Chat, et à qui, pour preuve de mon innocence, j'avouai ne rien comprendre à ces mots, *criminelle conversation* (il me dit que c'était ainsi appelé précisément parce qu'on parlait très-peu); cet avocat, gagné par le capitaine Puck, me défendit si mal, que ma cause parut perdue. Dans cette circonstance, j'eus le courage de comparaître devant les *Doctors commons*.

—Milords, dis-je, je suis une Chatte anglaise, et je suis innocente! Que dirait-on de la justice de la vieille Angleterre, si...

A peine eus-je prononcé ces paroles, que d'effroyables murmures couvrirent ma voix, tant le public avait été travaillé par le *Cat-Chronicle* et par les amis de Puck.

— Elle met en doute la justice de la vieille Angleterre qui a créé le jury! criait-on.

— Elle veut vous expliquer, milord, s'écria l'abomina-



Milords, dis-je, je suis une Chatte anglaise, et je suis innocente.

ble avocat de mon adversaire, comment elle allait sur les gouttières avec un Chat français pour le convertir à la religion anglicane, tandis qu'elle y allait bien plutôt pour en revenir dire en bon français *mon petit homme* à son mari, pour écouter les abominables principes du papisme, et apprendre à méconnaître les lois et les usages de la vieille Angleterre!

Quand on parle de ces sornettes à un public anglais, il devient fou. Aussi des tonnerres d'applaudissements accueillirent-ils les paroles de l'avocat de Puck. Je fus condamnée, à l'âge de vingt-six mois, quand je pouvais prouver que j'ignorais encore ce que c'était qu'un Chat. Mais, à tout ceci, je gagnai de comprendre que c'est à cause de ses radotages qu'on appelle Albion la vieille Angleterre.

Je tombai dans une grande mischathropie qui fut causée moins par mon divorce que par la mort de mon cher Brisquet, que Puck fit tuer dans une émeute, en craignant sa vengeance. Aussi rien ne me met-il plus en fureur que d'entendre parler de la loyauté des Chats anglais.

Vous voyez, ô Animaux français, qu'en nous familiarisant avec les Hommes, nous en prenons tous les vices et toutes les mauvaises institutions. Revenons à la vie sauvage où nous n'obéissons qu'à l'instinct, et où nous ne trouvons pas des usages qui s'opposent aux vœux les plus sacrés de la nature. J'écris en ce moment un traité politique à l'usage des classes ouvrières animales, afin de les engager à ne plus tourner les broches, ni se laisser

atteler à de petites charrettes, et pour leur enseigner les moyens de se soustraire à l'oppression du grand aristocrate. Quoique notre griffonnage soit célèbre, je crois que miss Henriette Martineau ne me désavouerait pas. Vous savez sur le continent que la littérature est devenue l'asile de toutes les Chattes qui protestent contre l'immoral monopole du mariage, qui résistent à la tyrannie des institutions, et veulent revenir aux lois naturelles. J'ai omis de vous dire que, quoique Brisquet eût le corps traversé par un coup reçu dans le dos, le *Coroner*, par une infâme hypocrisie, a déclaré qu'il s'était empoisonné lui-même avec de l'arsenic, comme si jamais un Chat si gai, si fou, si étourdi, pouvait avoir assez réfléchi sur la vie pour concevoir une idée si sérieuse, et comme si un Chat que j'aimais pouvait avoir la moindre envie de quitter l'existence! Mais, avec l'appareil de Marsh, on a trouvé des taches sur une assiette.


De Balzac.



LES AVENTURES

D'UN PAPILLON,

RACONTÉES PAR SA GOUVERNANTE,

MEMBRE DE LA GRANDE FAMILLE DES HYMÉNOPTÈRES NEUTRES.

Son enfance. — Sa jeunesse.
Voyage sentimental de Paris à Baden. — Ses égarements.
Son mariage et sa mort.

AVERTISSEMENT DES RÉDACTEURS.



Nous croyons être agréables à ceux de nos lecteurs et à celles de nos lectrices que d'autres travaux ont détournés de l'étude de l'histoire animale, en mettant sous leurs yeux cet extrait d'un important ouvrage publié à Londres par un savant naturaliste anglais sur les mœurs et coutumes des insectes en général, et des Hyménoptères neutres en particulier :

« Les Hyménoptères neutres, les plus industrieux de « tous les insectes, ont la vie plus longue que les Hymé-

« noptères ordinaires, et peuvent voir se succéder plusieurs « générations de mâles et de femelles. Il semble que, dans « sa prévoyance infinie, Dieu leur ait refusé des enfants « pour donner en elles des mères à tous les orphelins. « Rien n'est sans but dans la nature. Les Hyménoptères « neutres élèvent les larves ou enfants de leurs frères et « sœurs, qui, en raison de la loi établie pour tous les in- « sectes, périssent en donnant le jour à leurs petits. Ce « sont les Hyménoptères neutres qui pourvoient à la sub- « sistance de ces êtres nouveaux privés des soins de leurs « parents, qui vont leur chercher des aliments, et qui « remplissent ainsi auprès d'eux, avec une sollicitude « admirable, l'office des sœurs de la charité parmi les « Hommes. »

Les détails pleins d'intérêt que notre correspondante nous communique sur la vie d'un Papillon qu'elle a beaucoup connu, pourront servir de base à l'histoire générale des mœurs et du caractère des Papillons de tous les pays. Nous sommes heureux que l'étendue de notre cadre nous permette de publier, dans son entier et sans y changer un seul mot, la lettre de l'insecte recommandable qui nous écrit. Nous serons toujours flattés d'avoir à produire des œuvres aussi morales et aussi consciencieuses que celle-ci.

Le Singe et le Perroquet,
Rédacteurs en chef.

MESSIEURS LES RÉDACTEURS,

Si j'avais dû vous parler de moi, je n'aurais point entrepris de vous écrire, car je ne crois pas qu'il soit possible de raconter sa propre histoire avec convenance et impartialité. Les détails qui vont suivre ne me sont donc point personnels. Il vous suffira de savoir que si je ne suis pas la dernière à vous donner de mes nouvelles, c'est que malheureusement les soins de ma famille ne sauraient m'absorber.

Je suis seule au monde, messieurs, et ne connaîtrai jamais le bonheur d'être mère: je suis de la grande famille des Hyménoptères neutres. Mais le cœur s'accommode mal de l'isolement; vous ne vous étonnerez donc point que je me sois vouée à l'enseignement. Un Papillon de haut parage, qui vivait tout près de Paris, dans les bois de Belle-Vue, et qui m'avait sauvé la vie, se sentant mourir, me supplia de vouloir bien être la gouvernante de son enfant qu'il ne devait pas voir, et dont la naissance approchait.

Après quelques hésitations bien légitimes, sans doute, je pensai que si je me devais aux Hyménoptères mes frères, la reconnaissance me faisait pourtant un devoir impérieux d'accepter ce difficile emploi. Je promis donc à mon bienfaiteur de consacrer ma vie à l'œuf qu'il me confiait, et qu'il avait déposé dans le calice d'une fleur.

L'enfant vit le jour le lendemain de la mort de son père; un rayon de soleil le fit éclore.

J'eus le chagrin de le voir débuter dans la vie par un acte d'ingratitude. Il quitta la Campanule, sa mère d'adoption, qui lui avait prêté l'abri de son cœur, sans songer seulement à dire un dernier adieu à la pauvre fleur, qui se courba jusqu'à terre en signe d'affliction.

Sa première éducation fut difficile : il était capricieux comme le vent, et d'une légèreté inouïe. Mais les caractères légers n'ont pas la conscience du mal qu'ils font : de là vient qu'on arrive souvent à les aimer. J'eus donc le bonheur, ou le malheur plutôt de me prendre d'affection pour ce pauvre enfant, quoiqu'il eût, à vrai dire, tous les défauts d'une petite Chenille. Ce mot, tout vulgaire qu'il soit, peut seul rendre ma pensée.

Je lui répétai mille fois, et toujours en vain, les mêmes leçons, je lui prédis mille fois les mêmes malheurs; plus incrédule que l'Homme lui-même, l'étourdi ne tenait aucun compte des prédictions. M'arrivait-il, le croyant endormi sous un brin d'herbe, de le quitter un instant, si courte qu'eût été mon absence, je ne le retrouvais plus à la même place; je me rappelle qu'un jour, et à cette époque ses seize pattes le portaient à peine, une visite que j'avais dû faire à des Abeilles de mon voisinage s'étant prolongée, il avait trouvé le moyen de grimper jusqu'à la cime d'un arbre, au péril de sa vie.

A peine au sortir de l'enfance, sa vivacité le quitta tout

à coup. Je crus un instant que mes conseils avaient fructifié, mais je ne tardai pas à reconnaître que ce que j'avais pris pour de la sagesse, c'était une maladie, une véritable maladie pendant laquelle il semblait sous le poids d'un engourdissement général. Il demeura de quinze à vingt jours sans mouvement, comme s'il eût dormi d'un sommeil léthargique. « Qu'éprouves-tu? lui disais-je quelquefois. Qu'as-tu, mon cher enfant? — Rien, me répondait-il, d'une voix altérée, rien, ma bonne gouvernante; je ne saurais remuer, et pourtant je sens en moi des élans inconnus; le malaise qui m'accable n'a pas de nom, tout me fatigue : ne me dis rien, c'est bon de se taire et de ne pas remuer. »

Il était méconnaissable. Sa peau, d'un jaune pâle, avait l'apparence d'une feuille sèche; cette vie vraiment insuffisante ressemblait tant à la mort, que je désespérais de le sauver, quand un jour, par un soleil resplendissant, je le vis se réveiller peu à peu, et bientôt la guérison fut entière. Jamais transformation ne fut plus complète; il était grand, beau et brillant des plus riches couleurs. Quatre ailes d'azur à reflets charmants s'étaient comme par enchantement posées sur ses épaules, de gracieuses antennes se dressaient sur sa tête, six jolies petites pattes bien déliées s'agitaient sous un fin corselet de velours tacheté de rouge et de noir; ses yeux s'ouvrirent, son regard étincela, il secoua un instant ses ailes légères, la Chrysalide avait disparu, et je vis le Papillon s'envoler.

Je le suivis à tire-d'aile.

Jamais course ne fut plus vagabonde, jamais essor ne fut plus impétueux; il semblait que la terre entière lui appartînt, que toutes les fleurs fussent ses fleurs, que la lumière fût sa lumière, et que la création eût été faite pour lui seul. Cet enivrement fut tel, et cette entrée dans la vie, si furieuse, que je craignis que les trésors de sa jeunesse ne pussent suffire à des élans si démesurés.

Mais bientôt sa trompe capricieuse délaissa ces prés d'abord tant aimés, dédaigna ces campagnes déjà trop connues. L'ennui vint, et contre ce mal des riches et des heureux, toutes les joies de l'espace, toutes les fêtes de la nature furent impuissantes. Je le vis alors rechercher de préférence la plante chérie d'Homère et de Platon, l'Asphodèle, symbole des pâles rêveries. Il restait des minutes entières sur le Lichen sans fleurs des rochers arides, les ailes rabattues, n'ayant d'autre sentiment que celui de la satiété; et plus d'une fois j'eus à l'éloigner des feuilles livides et sombres de la Belladone et de la Ciguë.

Il revint un soir très-agité, et me confia avec émotion qu'il avait rencontré sur un Souci des champs un Papillon fort aimable, nouvellement arrivé de pays lointains, desquels il lui avait raconté des merveilles.

L'amour de l'inconnu l'avait saisi.

On l'a dit* : qui n'a pas quelque douleur à distraire ou quelque joug à secouer?

* G. Sand.

« Il faut que je meure ou que je voyage! s'écria-t-il.

— Ne meurs pas, lui dis-je, et voyageons. »

Soudain la vie lui revint, il déploya ses ailes ranimées, et nous partîmes pour Baden.

Vous dire sa folle joie au départ, ses ravissements, ses extases, cela est impossible; il était si radieux, si léger, que moi, pauvre insecte dont les chagrins ont affaibli les ailes, j'avais peine à le suivre.

Il ne s'arrêta qu'à Château-Thierry, non loin des bords vantés de la Marne qui virent naître La Fontaine.

Ce qui l'arrêta, vous le dirai-je? ce fut une humble Violette qu'il aperçut au coin d'un bois. « Comment ne pas t'aimer, lui dit-il, petite Violette, toi si douce et si modeste? Si tu savais comme tu as l'air honnête et charmant, comme tes jolies feuilles vertes te vont bien, tu comprendrais qu'il faut t'aimer. Sois bonne, consens à être ma sœur chérie, vois comme je deviens calme et reposé près de toi! Que j'aime cet arbre qui te protége de son ombre, cette paisible fraîcheur et ce parfum d'honneur qui t'environnent; que tu fais bien d'être bleue et gracieuse et cachée! Si tu m'aimais, quelle douce vie que la nôtre!

— Sois une pauvre fleur comme moi, et je t'aimerai, lui dit la fleur sensée; et quand l'hiver viendra, quand la neige couvrira la terre, quand le vent sifflera tristement dans les arbres dépouillés, je te cacherai sous ces feuilles que tu aimes, et nous oublierons ensemble le temps et ses

rigueurs. Laisse là tes ailes, et promets-moi de m'aimer toujours.

— Toujours, répéta-t-il, toujours; c'est bien long et je ne crois pas à l'hiver. » Et il reprit son vol.

« Console-toi, dis-je à la Violette attristée, tu n'as perdu que le malheur. »

Au-dessous de nous passèrent les blés, les forêts, les villes et les tristes plaines de la Champagne. Tout près de Metz, un parfum venu de la terre l'attira. « Le fertile pays! me dit-il; le vaste horizon! que cette eau qui revient des montagnes doit arroser de beaux parterres! » Et je le vis se diriger d'un vol coquet vers une Rose, une Rose unique qui fleurissait sur les rives de la Moselle. « La magnifique Rose! murmurait-il; les vives couleurs! la riche nature! Quel air de fête et quelle santé! »

« Mon Dieu! que je vous trouve belle et pleine d'attraits! lui dit-il; jamais le soleil n'a brillé sur une plus belle Rose. Accueillez-moi, je vous prie, je viens de loin, souffrez que je me pose un instant sur une des branches de votre rosier.

— N'approche pas, répondit la Rose dédaigneuse; sais-je d'où tu viens? Tu es présomptueux et tu sais flatter; tu es un trompeur, n'approche pas. »

Il approcha et recula soudain. « Méchante! s'écria-t-il, tu m'as piqué! » Et il montrait son aile froissée. « Je n'aime plus les Roses, ajouta-t-il; elles sont cruelles et

n'ont point de cœur. Volons encore, le bonheur est dans l'inconstance. »



Tout près de là, il aperçut un Lys; sa distinction le charma, mais l'aristocratie de son maintien, son imposante noblesse et sa blancheur l'intimidèrent. « Je n'ose vous aimer, lui dit-il de sa voix la plus respectueuse, car je ne suis qu'un Papillon, et je crains d'agiter l'air que votre présence embaume.

— Sois sans tache, répondit le Lys, ne change jamais, et je serai ton frère. »

Ne changer jamais! En ce monde, il n'y a plus guère que les Papillons qui soient sincères : il ne put rien promettre. Et un coup de vent l'emporta sur les sables d'argent des bords du Rhin.

Je le rejoignis bientôt.

« Suis-moi, disait-il déjà à une Marguerite des champs,

suis-moi, et je saurai t'aimer toujours parce que tu es simple et naïve; passons le Rhin, viens à Baden. Tu aimeras ces fêtes brillantes, ces concerts, ces parures et ces palais enchantés et ces montagnes bleues que tu vois au fond de l'horizon. Quitte ces bords monotones, et tu seras la plus gracieuse de toutes ces fleurs que le riant pays de Baden attire.

— Non, répondait la fleur vertueuse, non, j'aime la France, j'aime ces bords qui m'ont vue naître, j'aime ces Paquerettes, mes sœurs, qui m'entourent, j'aime cette terre qui me nourrit; c'est là que je dois vivre et mourir. Ne me demande pas de mal faire. » Ce qui fait qu'on peut aimer les Marguerites, c'est qu'elles aiment le bien et la constance.

« Je ne puis te suivre, mais toi, tu peux rester; et loin du bruit de ce monde dont tu me parles, je t'aimerai. Crois-moi : le bonheur est facile, confie-toi en la douce nature. Quelle fleur t'aimera donc mieux que moi! Tiens, compte mes feuilles, n'en oublie aucune, ni celles que je t'ai sacrifiées, ni celles que le chagrin a fait tomber; compte-les encore, et vois que je t'aime, que je t'aime beaucoup, et que c'est toi, ingrat, qui ne m'aimes pas du tout! »

Il hésita un instant, et je vis la tendre fleur espérer... « Pourquoi ai-je des ailes? » dit-il, et il quitta la terre.

« J'en mourrai, fit la Marguerite en s'inclinant.

— C'est bientôt pour mourir, lui dis-je; crois-moi, ta

douleur elle-même passera, il est rare de bien placer son cœur. »

Et je récitai avec Lamartine ce beau vers qui a dû consoler tant de fleurs :

N'est-il pas une terre où tout doit refleurir?

« *Wergiss mein nicht*, aime-moi, aime-moi; tourne ta blanche couronne et ton cœur vers ce petit coin de terre où tu es adorée; je suis une petite plante comme toi, et j'aime tout ce que tu aimes, » disait tout bas à la Marguerite désolée une fleur bleue, sa voisine, qui avait tout entendu.



« Bonne fleur, pensai-je, si les fleurs sont faites pour s'entr'aimer, peut-être seras-tu récompensée; » et je pus rejoindre moins triste mon frivole élève.

« J'aime le mouvement, j'ai des ailes pour voler, répétait-il avec mélancolie. Les Papillons sont bien à plaindre! Je ne veux plus rien voir de ce qui tient à la terre. Je veux oublier ces fleurs immobiles, ces rencontres m'ont profondément attristé! Cette vie m'est odieuse... »

Et je le vis s'élancer vers le fleuve comme s'il eût été emporté par une résolution soudaine! Un funeste pressentiment traversa mon cerveau... « Grand Dieu! m'écriai-je, voudrait-il mourir! » Et j'arrivai éperdue au bord de l'eau que je savais profonde en cet endroit.

Mais déjà tout était calme, et rien ne paraissait à la surface que les feuilles flottantes du Nénuphar autour desquelles des Araignées aquatiques décrivaient des cercles bizarres.

Vous l'avouerai-je? mon sang se glaça!

Folle que j'étais, j'en fus quitte, Dieu merci, pour la peur; une touffe de Roseaux me l'avait caché.

« Bon Dieu, me criait-il d'une voix railleuse, que fais-tu là depuis si longtemps, ma sage gouvernante? Prends-tu le Rhin pour un miroir, ou bien songerais-tu à te noyer? Viens donc de ce côté; et si tu as quelque affection pour moi, sois heureuse, car j'ai trouvé le bonheur! J'aime enfin, et cette fois pour toujours,... non plus une triste fleur, attachée au sol et condamnée à la terre, mais bien un trésor, une perle, un diamant, une fille de l'air, une fleur vivante et animée qui a des ailes enfin, quatre ailes minces et transparentes, enrichies

d'anneaux précieux, des ailes plus belles que les miennes peut-être, pour franchir les airs et voler avec moi. »

Et j'aperçus, posée sur la pointe d'un Roseau, et doucement balancée par le vent, une gracieuse Demoiselle aux vives allures.

« Je te présente ma fiancée, me dit-il.

— Quoi! m'écriai-je, les choses en sont-elles déjà là?



— Déjà? repartit la Demoiselle; nos ombres ont grandi, et ces Glaïeuls se sont fermés depuis que nous nous connaissons. Il m'a dit que j'étais belle, et je l'ai aimé aussitôt pour sa franchise et pour sa beauté.

— Hélas! Mademoiselle, lui répondis-je, s'il faut se ressembler pour se marier, mariez-vous, et soyez heureux. Je n'ai pas encore pris parti contre le mariage. »

Je dois convenir qu'ils arrivèrent à Baden du même vol, ou peu s'en faut. Ils visitèrent ensemble, le même jour, avec une rare conformité de caprice, les beaux jardins du palais des Jeux, le vieux château, le couvent, Lichtentalh, la vallée du ciel, et la vallée de l'enfer sa voisine. Je les vis s'éprendre tous deux du frais murmure du même ruisseau, et le quitter tous deux avec la même inconstance.

Le mariage avait été annoncé pour le lendemain. Les témoins furent, pour la Demoiselle, un Cousin et un Capricorne de sa famille, et pour le Papillon, un respectable Paon de nuit, qui s'était fait accompagner de sa nièce, jeune Chenille fort bien élevée, et d'un Bousier de ses amis.

On assure que dans le moment où le Cerf-Volant qui les maria ouvrit le Code civil au chapitre VI, concernant *les droits et les devoirs respectifs des époux*, et prononça d'une voix pénétrée ces formidables paroles :

« Art. 212. — Les époux se doivent mutuellement *fidé-*
« *lité,* secours, assistance.

« Art. 213. — Le mari doit protection à sa femme, la
« femme *obéissance* à son mari.

« Art. 214. — La femme est obligée d'habiter avec le
« mari et de le suivre *partout* où il est obligé de résider, »

la mariée fit un mouvement d'effroi qui n'échappa à



Art. 213. Le mari doit protection à sa femme ; la femme, *obéissance* à son mari.

aucun des assistants. Une vieille Demoiselle, qu'une lecture intelligente de la *Physiologie du mariage* de M. de Balzac avait confirmée dans ses idées de célibat, et qui avait fait de ce livre son *vade mecum*, dit qu'assurément une Demoiselle n'aurait point ainsi rédigé ces trois articles. La plus jeune des sœurs de la mariée, Libellule très-impressionnable, fondit en larmes en cette occasion pour se conformer à l'usage.

Le soir même une grande fête fut donnée sur la lisière des beaux bois qui entourent le château de la Favorite, dans le sillon d'un champ de blé qu'on avait disposé à cette intention.

Des lettres d'invitation, imprimées en couleur et en or par Silbermann de Strasbourg, sur des feuilles de mûrier superfin, avaient été adressées aux étrangers de distinction que le soin de leur santé et de leur plaisir avait amenés dans le duché, et aux notables Insectes badois que les époux voulaient rendre témoins de leur fastueux bonheur.

Les préparatifs de cette fête firent tant de bruit, que les chemins furent bientôt couverts par l'affluence des invités et des curieux. Les Escargots se mirent en route avec leurs équipages à la Daumont; les Lièvres montèrent les Tortues les plus rapides; les Écrevisses pleines de feu piaffaient et se cabraient sous le fouet impatient de leurs cochers. Il fallait voir surtout les Vers à mille pattes galoper

ventre à terre et brûler le pavé. C'était à qui arriverait le premier.

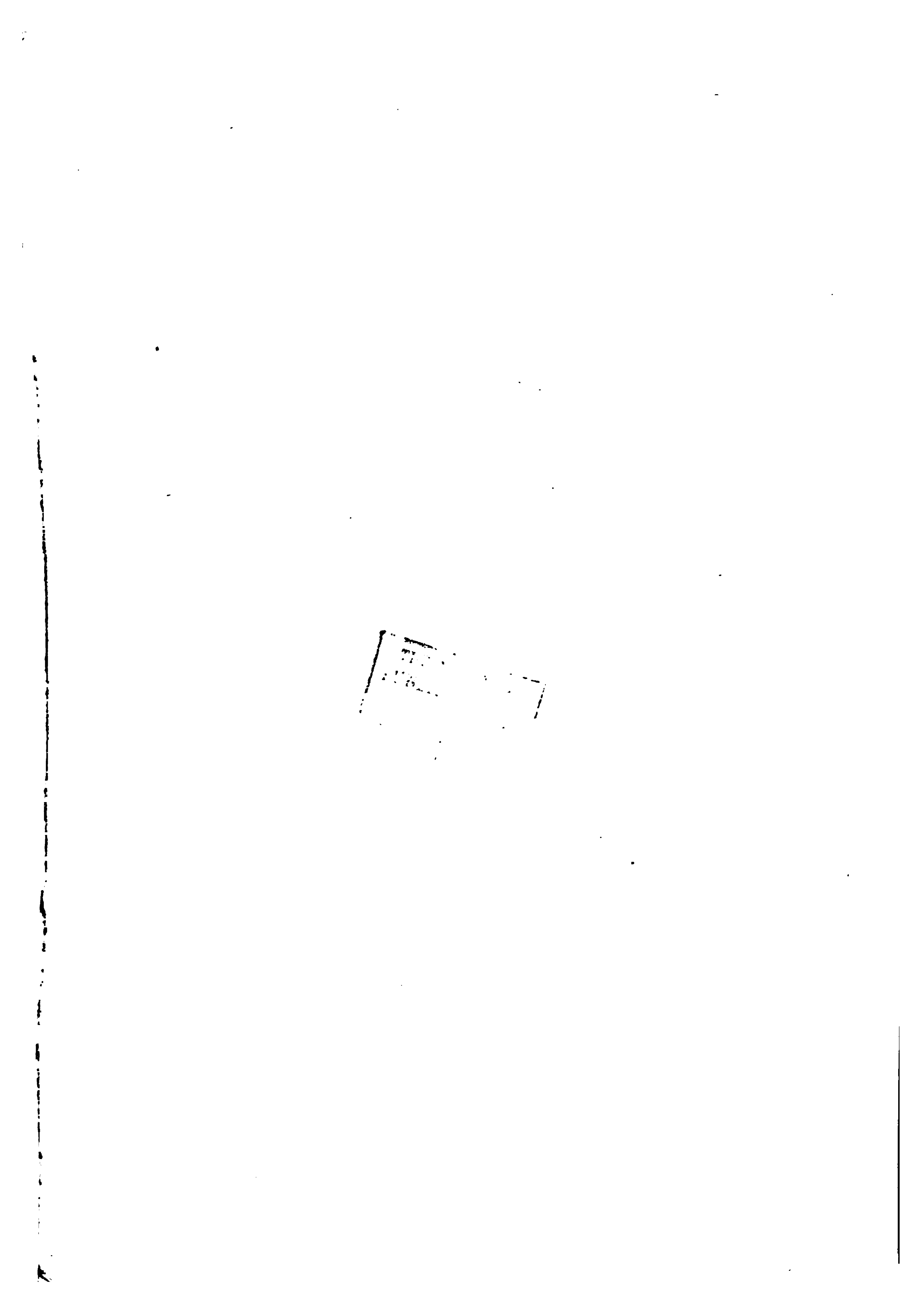


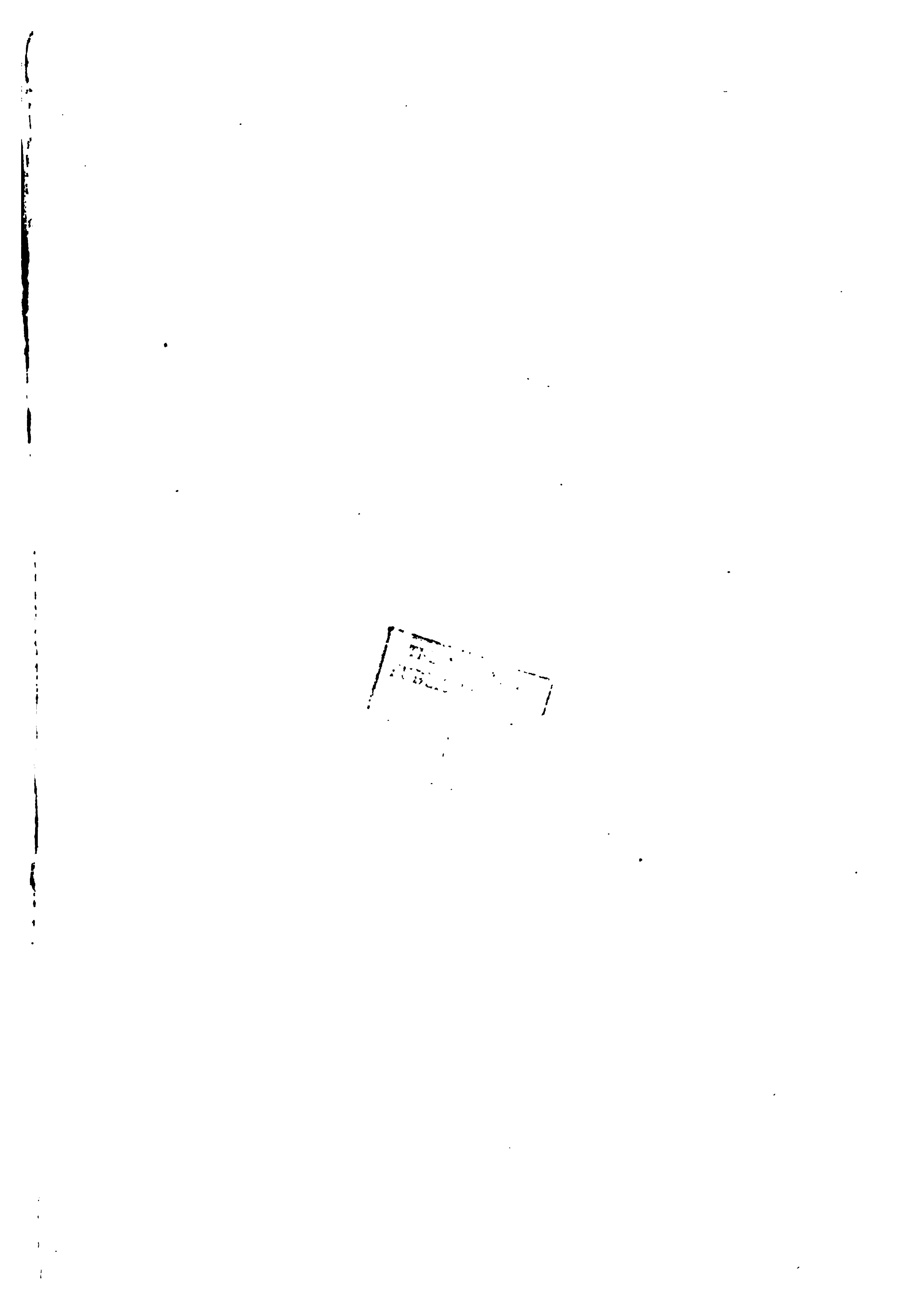
Dès la veille, des baladins avaient dressé leurs théâtres en plein vent dans les sillons voisins de ce sillon fortuné. Une Sauterelle verte exécuta, avec et sans balancier, sur une corde faite avec les pétioles flexibles de la Clématite, les voltiges les plus hardies. Les cris d'enthousiasme du peuple des Limaçons et des Tortues émerveillés se mêlaient aux fanfares du cavalier-servant de cette danseuse infatigable. Le triomphant Criquet s'était fait une trompette de la corolle d'un Lizeron tricolore.

Mais bientôt le bal commença. La réunion fut nombreuse et la fête brillante. Un Ver luisant des plus entendus s'était chargé d'organiser une illumination *a giorno* qui



Les cris d'enthousiasme du peuple des Limaçons et des Tortues emerveillés, se mêlaient aux fanfares du cavalier servant de cette danseuse infatigable. Le triomphant Criquet s'était fait une trompette de la corolle d'un Liseron tricolore





n'obtint qu'un médiocre succès. — Le bal fut alors coupé par un grand concert vocal et instrumental, dans lequel se firent entendre des artistes de tous les pays que la belle saison avait réunis à Baden-Baden.

Un Grillon joua, sur une seule corde, un solo de violon, que Paganini avait joué peu d'heures avant sa mort.

Une Cigale, qui avait fait *furore* à Milan, cette terre classique des Cigales, fut fort applaudie dans une cantilène de sa composition, intitulée *le Parfum des Roses*, et dont le rhythme monotone rappelait assez heureusement l'épithalame chez les anciens. Elle chanta avec beaucoup de dignité, en s'accompagnant elle-même sur une lyre antique, que quelques mauvais plaisants prirent pour une guitare.

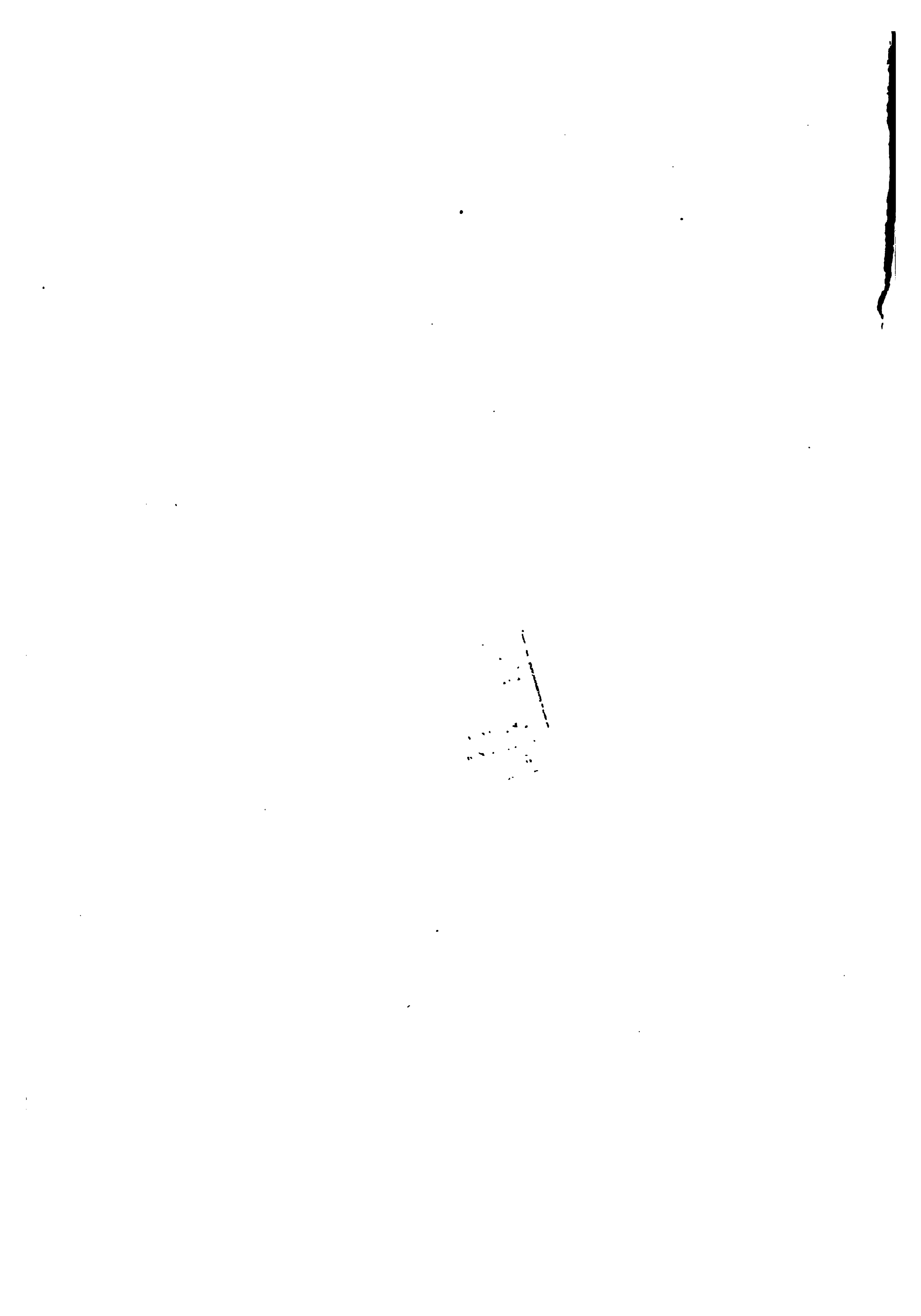
Une jeune Grenouille genevoise chanta un grand air dont les paroles étaient empruntées aux *Chants du Crépuscule* de M. Victor Hugo. Mais la fraîcheur de la nuit avait un peu altéré le timbre de sa voix.

Un Rossignol, qui se trouvait par hasard spectateur de cette noce quasi royale, céda avec une bonne grâce infinie aux instances de l'assemblée. Le divin chanteur, du haut de son arbre, déploya dans le silence de la nuit toutes les richesses de son gosier, et se surpassa dans un morceau fort difficile qu'il avait entendu chanter une seule fois, disait-il, avec une inimitable perfection, par une grande artiste, madame Viardot-Garcia, digne sœur de la célèbre Maria Malibran.

Enfin le concert fut terminé par le beau chœur de *la*



Le Bal fut alors coupé par un grand concert vocal et instrumental.





Un insecte fort bien mis et beau danseur.

Muette : Voilà des fleurs, voilà des fruits, qui fut chanté, avec un ensemble fort rare à l'Opéra, par des Scarabées de rose blanche et des Callidies.

Pendant cette dernière partie du concert, et avec un à-propos que l'on voulut bien trouver ingénieux, un souper composé des sucs les plus exquis, extraits des fleurs du jasmin, du myrte et de l'oranger, fut servi dans le calice des plus jolies petites clochettes bleues et roses qu'on puisse voir. Ce délicieux souper avait été préparé par une Abeille dont les secrets eussent fait envie aux marchands de bonbons les plus renommés.

A une heure, la danse avait repris toute sa vivacité, la fête était à son *apogée.*

A une heure et demie, des bruits étranges commencèrent à circuler, chacun se parlait à l'oreille; le marié, furieux, disait-on, cherchait et cherchait en vain *sa femme* disparue depuis vingt minutes.

Quelques Insectes de ses amis lui affirmèrent obligeamment, pour le rassurer sans doute, qu'elle venait de danser une mazureck avec un Insecte fort bien mis et beau danseur, son parent, le même qui le matin avait assisté comme témoin à la célébration du mariage. « La perfide! s'écria le pauvre mari désespéré; la perfide! je me vengerai! »

J'eus pitié de son désespoir. « Viens, lui dis-je, calme-toi et ne te venge pas, la vengeance ne répare rien. Toi qui as semé l'inconstance, il est triste, mais il est juste

que tu recueilles ce que tu as semé. Oublie :- cette fois, tu feras bien. Il ne s'agit pas de maudire la vie, mais de la porter.

— Tu as raison! s'écria-t-il; décidément, l'amour n'est pas le bonheur. » Et je parvins à l'entraîner loin de ce champ tout à l'heure si animé, dont la nouvelle de son infortune avait fait un désert.

La colère des Papillons n'a guère plus de portée qu'une boutade. La nuit était sereine, l'air était pur, c'en fut assez pour que sa belle humeur lui revînt; et en quittant les jardins de la Favorite, il souhaita presque gaiement le bonsoir à une Belle-de-Nuit qui veillait près d'une Belle-de-Jour endormie.

Arrivés sur la route : « Tiens, me dit-il, vois-tu cette diligence qui retourne à Strasbourg? profitons de la nuit et posons-nous sur l'impériale : ce voyage à travers les airs me fatigue.

— Non pas, lui répondis-je, tu as échappé aux épines, à l'eau et au désespoir, tu n'échapperais pas aux Hommes : il se peut qu'il y ait quelque filet dans cette lourde voiture. Crois-moi, rentrons en France, sur nos ailes, tout simplement. Le grand air te fera du bien, et d'ailleurs nous arriverons plus vite et sans poussière. »

Bientôt Kelh, le Rhin et son pont de bateaux furent derrière nous. Arrivés à Strasbourg, ce fut avec le plus grand étonnement que je le vis s'arrêter devant la flèche de la cathédrale, dont il admira l'élégance et la hardiesse

en des termes qu'un artiste n'eût pas désavoués. « J'aime tout ce qui est beau! » s'écria-t-il.

Les esprits légers aiment toujours, c'est pour eux un état permanent et nécessaire, c'est seulement l'objet qui change; s'ils oublient, c'est pour remplacer. Un peu plus loin, il salua la statue de Guttemberg quand je lui eus dit que ce bronze de David était un hommage rendu tout récemment à l'inventeur de l'imprimerie.

Un peu plus loin encore, il s'inclina devant l'image de Kléber. « Ma bonne gouvernante, me dit-il, si je n'étais Papillon, j'aurais été artiste, j'aurais élevé de beaux monuments, j'aurais fait de beaux livres ou de belles statues, ou bien je serais devenu un héros et je serais mort glorieusement. »

Je profitai de l'occasion pour lui apprendre qu'il n'est pas donné à tous les héros de mourir en combattant, et que Kléber mourut assassiné.

Le jour venait, il fallut songer à trouver un asile; j'aperçus heureusement une fenêtre qui s'ouvrait dans une salle immense que je reconnus pour appartenir à la bibliothèque de la ville. Elle était pleine de livres et d'objets précieux. Nous entrâmes sans crainte, car, à Strasbourg comme partout, ces salles de la science sont toujours vides.

Son attention fut attirée par un bronze antique de la plus grande beauté. Il loua avec enthousiasme les lignes nobles et sévères de cette imposante Minerve, et je crus un instant qu'il allait écouter les conseils d'airain de

l'impérissable sagesse. Il se contenta de remarquer que les hommes faisaient de belles choses.

« Mais, oui, lui répondis-je, il n'est presque pas une seule de leur ville qui ne possède une bibliothèque pleine de chefs-d'œuvre, que bien peu d'entre eux savent apprécier, et un musée d'histoire naturelle qui devrait donner à penser aux Papillons eux-mêmes. »

Cette réflexion le calma un peu, et il se tint coi jusqu'au soir. Mais après tout un jour de repos, à la tombée de la nuit rien ne put l'arrêter, et il reprit son vol de plus belle.

« Attends-moi ! lui criai-je, attends-moi ! dans ces murs habités par nos ennemis, tout est piége, tout est à craindre. »

Mais l'insensé ne m'écoutait plus, il avait aperçu la vive lueur d'un bec de gaz qu'on venait d'allumer, et, séduit par cet éclat trompeur, enivré par l'éblouissante lumière, je le vis tournoyer un moment autour d'elle, puis tomber...

« Hélas ! me dit-il, ma pauvre mie, soutiens-moi ; cette belle flamme m'a tué, je le sens, ma brûlure est mortelle ; il faut mourir, et mourir brûlé !... c'est bien vulgaire.

« Mourir, répétait-il, mourir au mois de juillet, quand la vie est partout dans la nature ! ne plus voir cette terre émaillée ! Ce qui m'effraye de la mort, c'est son éternité.

— Détrompe-toi, lui dis-je ; on croit mourir, mais on ne meurt pas. La mort n'est qu'un passage à une autre vie. » Et je lui exposai les consolantes doctrines de Pythagore et de son disciple Archytas sur la transformation suc-

cessive des êtres, et, à l'appui, je lui rappelai qu'il avait été déjà Chenille, Chrysalide et Papillon.

« Merci, me dit-il d'une voix presque résolue; merci, tu m'auras été bonne jusqu'à la fin. Vienne donc la mort, puisque je suis immortel! Pourtant, ajouta-t-il, j'aurais voulu revoir avant de mourir ces bords fleuris de la Seine où se sont écoulés si doucement les premiers jours de mon enfance. »

Il donna aussi un regret à la Violette et à la Marguerite; ce souvenir lui rendit quelques forces. « Elles m'aimaient, dit-il; si la vie me revient, j'irai chercher auprès d'elles le repos et le bonheur. »

Ces riants projets, si tristes en face de la mort, me rappelèrent ces jardins que font les petits enfants des Hommes en plantant dans le sable des branches et des fleurs coupées, qui le lendemain sont flétries.

Sa voix s'affaiblit subitement. « Pourvu, dit-il si bas que j'eus peine à l'entendre, pourvu que je ne ressuscite ni Taupe, ni Homme, et que je revive avec des ailes! »

Et il expira.

Il était dans toute la force de l'âge et n'avait vécu que deux mois et demi, à peine la moitié de la vie ordinaire d'un Papillon.

Je le pleurai, monsieur; et pourtant quand je songeai à la triste vieillesse que son incorrigible légèreté lui préparait, je me pris à penser que tout était pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles. Car je suis de l'avis de

La Bruyère : c'est une grande difformité dans la nature qu'un vieillard frivole et léger.

Quant à la Demoiselle qu'il avait épousée, si vous tenez à savoir ce qu'elle devint, vous pouvez la voir, fixée enfin, au moyen d'une épingle, sous le numéro 1840, dans la collection d'un Grand-Duc allemand, amateur passionné d'Insectes, qui chassa incognito au filet, dans ses propriétés situées à quelques lieues de Baden, le lendemain de ces noces funestes.

Vous verrez tout auprès un bel insecte fixé par le même procédé sous le numéro 1841. La Demoiselle et l'Insecte avaient été pris le même jour, du même coup de filet, par l'heureux prince que le ciel semblait avoir fait naître pour qu'il servît ainsi d'instrument aveugle à son inexorable justice.

P.-J. Stahl.





Un vieux **Papillon**.

LES

ANIMAUX MÉDECINS.



Un vieux Corbeau nous annonce la mort prochaine d'un de nos collègues; il se flatte de la ***pressentir***. Le mot est fier, mais la chose pourrait bien se réaliser; car, à l'instant même, un pauvre Chien entre chez nous, tout boiteux, tout écloppé; non, ce n'est pas même un Chien, c'est un squelette, une ombre de Chien. — Nous demandons au malheureux ce qu'il éprouve : « Hélas! nous répond-il, on a voulu me guérir, voilà mon mal. » — Nous l'invitons à s'expliquer; alors il prend vous savez quel siége, et s'écrie :

« Ah! mes frères, qu'avez-vous fait là? — Vous avez provoqué les Animaux à écrire; mais on a exagéré vos

conseils : plusieurs d'entre nous se sont mis à penser. Ils rêvent même poésie, arts, science; que sais-je encore? Ces fous s'imaginent que pour découvrir tout cela, il suffit de s'éloigner du naturel et de notre instinct si sublime quoi qu'on en dise. — Le Rossignol chantait; un Ane s'est donné la mission d'inventer la musique et de la mettre à la portée des Chats. La civilisation les déborde. — Dieu, qui veut les arrêter sans doute, vient de leur envoyer une idée terrible : les Animaux, vos amis, vos frères, sont dégoûtés de mourir de leur belle mort; ils ont résolu de fonder une médecine, une chirurgie animale. Déjà ils se sont mis à l'œuvre. Voyez : je n'ai plus que la peau sur les os, et je sors de me commander des béquilles. »

Le Renard, qui se trouve *de réduction* ce jour-là, propose au blessé de se rafraîchir. Celui-ci accepte ; alors le Renard lui fait apporter une plume et de l'encre, et le prie d'écrire sa mésaventure pour l'édification de la postérité. Le Chien obéit par habitude, *seulement* au lieu d'écrire il dicte :

« Je suis juste, dit-il, et ne veux rien cacher. Il y avait depuis longtemps, parmi les Hommes, certains individus appelés, je crois,... vétérinaires, et qui, en conscience, nous abîmaient. Nous n'étions pas plutôt entre leurs griffes, qu'ils nous saignaient, purgeaient, repurgeaient, et surtout qu'ils nous mettaient à la diète. Je me plains

particulièrement de ce dernier trait. Vous souriez; vous me soupçonnez de gourmandise. — Pourquoi aime-t-on mieux croire aux défauts de son semblable qu'à ses besoins? On n'ose pas lui reprocher de vivre, mais on lui sait mauvais gré d'avoir faim. — Si je me plains, encore une fois, ce n'est pas par gourmandise, mais cela humilie d'être mis au régime comme un simple et vil écolier malade de paresse, et qu'on traite par l'économie domestique. Je contribuai beaucoup, je m'en accuse, à faire nommer une commission chargée d'ouvrir une enquête et de constater les faits. Vous ne devineriez jamais sur quels imbéciles... pardon, messieurs, je voulais dire sur quels Animaux les choix tombèrent : sur des Linottes et sur des Taupes. Il est vrai qu'on leur recommanda l'attention et la clairvoyance. La commission, pénétrée de cette vérité fondamentale, que les malheureux n'ont guère les moyens de rester désintéressés dans leurs plaintes, imagina de s'adresser exclusivement aux personnes présumées coupables. Je ne sais ce qui se passa, mais bientôt une bonne majorité, composée de tous les Animaux qui n'avaient rien écouté, décida que l'affaire était entendue. Un rapporteur fit un méchant travail dont il fut magnifiquement récompensé, et toute la commission après lui : et ce fut tout. Mais j'aboyai, je hurlai, je fis le mécontent; beaucoup de mes voisins et amis crurent me devoir de faire comme moi; l'agitation devint générale; les Animaux versés en politique crurent un instant qu'ils

assistaient au spectacle d'un peuple trop heureux sous une dynastie trop généreuse. »

— Gazez, mon bon ami, gazez donc, interrompt le Renard; tout arrive et tout s'en va, il faut donc ménager tout par prudence ou par générosité.

« Bref, reprend Médor intimidé (Médor, c'est le nom de notre héros), nous convînmes de former des écoles de médecine secrètes, et des facultés de chirurgie clandestines sous la présidence du Coq d'Esculape et du Serpent d'Hippocrate. — Il s'agissait de s'instruire, tout le monde voulut enseigner. Chaque Animal, dont une partie quelconque, un détritus, un débris avait autrefois été usité en médecine, prétendit créer la science et imposer son système. Lorsque chacun énuméra ses titres, il se trouva, chose étrange et dont je ne veux pas abuser contre le genre humain, que toutes les bêtes, depuis la plus petite jusqu'à la plus grosse, que toutes les espèces, depuis la meilleure jusqu'à la plus malfaisante, avaient autrefois été proposées et servies par les médecins des Hommes comme *panacées* universelles. Croiriez-vous qu'ils ont osé *prescrire*, c'est leur mot, le bouillon de *Tortue* contre la langueur, et la gelée de Vipère contre la malignité du sang! »

— Médor, vous êtes instruit, et si jamais nous ajou-

tons une Académie des sciences à notre journal, vous en serez.

— De l'Académie, prince?

— Non, de notre journal ; pour qui donc vous prenez-vous? Continuez.

« Vous n'avez pas perdu de vue, messieurs les rédacteurs, que votre très-humble serviteur s'était principalement révolté contre la diète, et qu'il n'avait pas songé à la science, Dieu merci. Quelle ne fut donc pas sa douleur en se voyant incompris, dépassé par des ambitieux qui voulaient des honneurs, lorsqu'il ne désirait, lui, qu'un régime un peu moins sévère ! Comprenez-vous, par exemple, un copiste, un Belge, un Singe se posant en fondateur scientifique, et s'écriant : « A moi la toge! La *médecine gymnastique* fut la première inventée après celle des registres publics, des recettes superstitieuses et des sacrifices. Un savant grec, *Herodicus*, guérissait tout, même la fièvre et la paralysie, par la gymnastique et les gambades médicinales. Mes droits sont clairs, sans compter que mes aïeux se sont prêtés de force à la fantaisie qui poussa *Galien* à disséquer une foule de Singes afin de bien connaître les Hommes. »

« Indigné qu'on osât invoquer des noms d'Hommes, je demandai la parole, et je dis... »

— Est-ce long? demande le Renard.

— Cela fera, seigneur, ce que cela fera ; voilà tout ce que je puis vous affirmer, en conscience.

— Vous êtes honnête; cela ne peut vous mener loin aujourd'hui. Continuez donc.

« Mes frères, si nous nous préoccupons de la conduite des Hommes et de leurs remèdes, nous ne produirons que plaies et bosses. J'ai entendu dire par un sage, que j'ai jadis accompagné, moi tout seul, jusqu'au cimetière, que le sublime de la philosophie était de nous ramener au sens commun; j'incline à penser que le sublime de l'art de guérir serait de revenir à l'instinct. — Ces mots bien simples, on les trouva pitoyables. »

— En définitive, fait observer le Renard, il eût été ridicule de se donner tant de mal pour trouver une chose simplement raisonnable et sensée; puisqu'on voulait fonder un art, il ne fallait pas se préoccuper platement de la nature...

— C'est évident, murmure un Ours venu là pour s'abonner.

Médor se gratte l'oreille, et continue en baissant la voix :

« Ma réflexion fut blâmée; quant à moi, je fus vilipendé, battu comme incendiaire; lorsque je voulus lever les pattes au ciel pour protester de mon innocence, il s'en trouva une de cassée. Alors mes collègues me demandèrent ironiquement quel remède l'instinct et le sens

commun indiquaient en cette circonstance; mais comme ils avaient eu soin de me frapper d'abord sur la tête, je ne sus pas répondre, et restai convaincu d'imbécillité. »

— Ma foi, c'est très-logique, dit le Renard.

« On me mit au lit, sur la paille; je vis entrer bientôt dans ma chambre une Sangsue, une espèce de Grue, un Animal hétéroclite, une Cantharide, et un Paresseux qui se trouva assis avant même d'être arrivé. Le monsieur hétéroclite, personnage sec, froid, confortablement vêtu, déclara que la séance était ouverte, et qu'il s'agissait de me tirer du mauvais pas où j'étais, de me sauver. Je me crus mort. Mais une vraie Truie, que l'on m'avait donnée pour garde-malade, entreprit de me rassurer en me disant : « N'ayez pas peur, les bons s'en vont, les mauvais restent.

« — Commère, lui répliquai-je, de quoi vous mêlez-vous? on ne vous a pas placée auprès de moi pour me desservir.... au contraire; » et je m'agitai sur mon grabat.

« Alors la Sangsue prétendit que j'avais le délire, et annonça l'intention de me prendre à la gorge. Heureusement la Cantharide s'aperçut que je tirais la langue, et, démontrant que j'étais exténué, proposa de me procurer, ce qu'elle appelait une petite surexcitation.

« — Taisez-vous, ma chère, répondit à la Cantharide l'espèce de Grue dont j'ai déjà parlé; votre opinion ne

saurait avoir la moindre autorité; vous manquez absolument de poids; il faut six mille quatre cents de vos semblables pour former une misérable demi-livre. Pensez-y donc.

« — Votre opinion, cher Paresseux? demanda le personnage hétéroclyte.

« Le Paresseux bâilla : « J'a... attends. »

« — Monsieur, répliqua le froid personnage, monsieur fait apparemment de la médecine expectante; *sa pratique est une méditation sur la mort*.

« — Tiens, grogna la Truie en elle-même, cet honnête monsieur a volé mon premier maître qui s'appelait Asclépiade, et disait cela de la pratique d'*Hippograte*.

« — Quant à moi, formula gravement le précédent interlocuteur, je pense que l'humidité aux pieds, à la tête, à la poitrine, à l'abdomen et à tous les membres en général, cause plus des deux tiers des maladies....

« Le Veau marin haussa les épaules.

« ...Aussi, je ne sors jamais qu'en voiture, et ne marche que sur des tapis. Je regarde tous ceux qui vivent en dehors de ces conditions-là comme des exceptions; mais je ne tiens qu'à la règle. J'ai dit.... Et maintenant qui nous paiera?

« — Et nous? répondit une voix du dehors.

« — Qui, vous?

« — Nous les chirurgiens animaux, qui venons réclamer le malade comme à nous appartenant de plein droit, puisque nous pouvons seuls le tirer d'affaire; ouvrez, ou nous



Le PARESSEUX bâilla : « J'a.... attends.

allons scier, couper la porte, comme s'il ne s'agissait que d'un membre.

« La porte s'ouvrit, et la *Scie* entra suivie de son cortége; elle montra ses dents aiguës, me tâta le pouls à l'oreille, et l'on fit cercle autour de l'opérateur.

« A cette vue, il était bien naturel de s'évanouir, je le fis de mon mieux. Mais les extrêmes se touchent; de l'évanouissement au délire il n'y a qu'un pas : je devins comme fou. Je ne sais où mon imagination alla chercher ses images, mais je me vis à l'hôpital. Et d'abord je n'étais plus seul dans ma chambre; je n'étais plus Médor, j'étais *trente-trois*. »

— C'est beaucoup; mais qu'est-ce que cela signifie?

« C'est-à-dire que plusieurs animaux formaient une collection de malades, et que pour nous reconnaître, pauvres victimes, on nous avait numérotés comme de hideux cabriolets. J'étais donc 33; quant à mon voisin 34!... il n'était plus.

« Enfin la scène s'assombrit encore. Dans le fond, à l'endroit que les artistes appellent, je crois, le second plan, j'aperçus un horrible tableau : des créatures se dépeçant, se disséquant les unes les autres! La salle à manger était ornée de squelettes et d'ossements. Qu'avait-on fait de la chair? »

— Ces ossements étaient sans doute fossiles, mon ami;

vous calomniez vos concitoyens. Mais vous êtes libre, continuez.

« Je voulus aboyer au scandale, à la profanation, au sacrilége; mais le Requin, me mordant l'oreille jusqu'au sang, me recommanda le calme, la résolution, accompagnée de beaucoup d'espérance. « Vous tâcherez d'abord, me dit-il, de ne rien comprendre à la clinique. — C'est déjà fait, lui répondis-je. — Moi, je vais faire à ces messieurs ici présents, et qui tous brûlent de vous voir sur pied, l'historique de votre accident; pronostic, diagnostic, symptomatologie, séméiologie, diététique, et, je crois encore, *numismatique*; rien, absolument rien, n'y manquera. Si vous n'en êtes pas immédiatement soulagé, nous ne nous amuserons pas à discuter comme ces fades médecins, dont nous nous sommes, Dieu merci, séparés, sur le *strictum* et le *laxum*, sur les humeurs, la pituite, les pores et les 66,666 sortes de fièvres spécialement affectées à l'organisation animale; nous ne nous préoccuperons ni d'Aristote, ni de Pline, ni d'Ambroise Paré, un misérable idéologue qui disait : « *Je te pansay, Dieu te guarit.* » Non, ce n'est pas là notre affaire; notre patron, notre modèle, c'est *Alexandre*. *Resserrer, relâcher* les tissus.... fi donc! Alexandre ne resserra ni ne relâcha le nœud gordien : il le coupa.

« — Vive Alexandre! s'écrièrent les Vautours, les Rats, les Corbeaux, qui formaient l'auditoire.

« — Vous m'avez compris, continua le Requin; il ne me



Nous allons inciser les muscles, scier les os; en un mot, guérir le malade.

reste plus qu'à prendre l'avis de ma confrère la Scie, dont j'estime les doctrines bien que je les applique autrement, et nous allons inciser les muscles, scier les os, enfin gué rir le malade...

« — Ils vont me tuer ; plutôt la mort! pensai-je dans mon égarement. »

— Et *vous fîtes le mort?* demanda le Renard.

« Voilà précisément ce que prétendit le Requin, lorsque je ne sais quelle bonne petite bête, cachée dans un coin, voulut faire observer qu'il serait indécent d'abuser de mon état.

« Toutefois les plus petits incidents retardent souvent les plus grandes résolutions... »

— Répétez, dit le Renard avec un grain d'ironie.

« Toutefois, prince, les plus petits incidents retardent souvent les plus grandes résolutions. L'opérateur mécontent tomba, non pas sur celui qui l'avait interrompu, mais sur son voisin, auquel il reprocha d'emporter la charpie de l'hôpital pour en garnir le nid de ses maîtresses.

« Alors un grand Vautour, étudiant de province, comme il était facile de le reconnaître à son manteau de 150 kilogrammes et à son infâme casquette placée en arrière, osa avancer que la profession d'étudiant était chose éminemment libérale, et que les maîtres ne devaient pas intervenir dans la vie privée des élèves. Sous le régime de la Charte,

il n'y avait rien à répliquer. Le grave Requin sentit qu'il fallait effacer jusqu'au dernier souvenir de sa défaite : « Messieurs, dit-il, puisque le malade ne nous permet pas l'opération pour aujourd'hui, et qu'il faut ajourner les considérations pratiques, permettez-moi d'aborder un moment les considérations morales de notre sujet... »

— Morales!... On vous flattait, mon cher.

« Vous trouvez? c'est possible ; mais j'allais beaucoup mieux, je vous le jure. J'entendis très-distinctement le petit sermon que voici en abrégé : « Chers élèves : *Le médecin philosophe tient en quelque chose de la nature de Dieu;* notre profession est un sacerdoce ; vous le savez, dans la première antiquité, l'art de guérir était exercé par des prêtres ; c'est qu'il exige plus que des talents, il veut des vertus... »

« — Oh ! oh ! firent quelques étudiants de première année.

« — La médecine redeviendra un sacerdoce, ou, si vous aimez mieux, une fonction sociale ; les médecins présideront à l'hygiène publique ; moins il y aura de malades, plus la médecine sera honorée, récompensée. Ce monde, pour arriver au progrès, doit donc être renversé. — Aussi bien, mes frères, hâtons de tous nos efforts l'adoption de cette doctrine de la plus grande rétribution selon la plus petite clientèle : car, évidemment, les malades s'en



Les études sont pénibles, couteuses, mais les étudiants sont intrépides.

vont, ou plutôt les médecins arrivent en si grand nombre, que chaque famille a son Esculape. Où allons-nous, mes amis? que ferons-nous, lorsqu'il y aura un médecin à chaque étage, dans la cabane, sur les toits, sur les branches? — Les études sont pénibles, coûteuses; mais les étudiants sont intrépides. — Misère! misère! résultat inévitable de tant de sacrifices, récompense imprévue de tant de peines!...

« — Mais, interrompit le Vautour, vous n'êtes pas malheureux, mes maîtres. Votre prétendue sollicitude n'est qu'égoïsme, au fond, et voracité pure.

« — Et puis, chanta je ne sais quel Oiseau, il ne faut calomnier ni la misère ni la souffrance; elles précèdent toujours le génie, sans compter qu'elles en sont parfois encore l'expiation. Quant à moi, je l'ai éprouvé comme tout le monde : oui, la vie est dure, mais Dieu n'a pas cessé d'être tout-puissant. La neige couvrant jusqu'au brin d'herbe, et ne laissant pas apercevoir, sous toute l'étendue des cieux, la moindre graine, ne m'a pas fait douter un seul instant des fleurs et des fruits qui devaient revenir. J'ai connu la faim, et jamais le désespoir! Qu'importe le grand nombre dont on veut nous effrayer, l'espace est encore plus grand!

« — Vive la joie! reprit un Corbeau. La misère! mais c'est la poésie des mansardes, comme la mansarde est le palais des étudiants. Si la vie devient demain plus difficile, demain nous monterons encore d'un étage... plus près du

ciel. Une idée! mes amis. Voulez-vous savoir comment je regarde l'étage supérieur des maisons de Paris? C'est, à mon avis, la tête, le cerveau de cette grande ville.... le cerveau, et même un peu aussi le cœur. C'est là qu'on pense, c'est là qu'on rêve, c'est là qu'on aime, en attendant qu'on descende au premier étage végéter d'ambition et de richesse; car notre maître a beau dire, il prouve lui-même, par ses succès et son peu de mérite, qu'il n'est pas déjà si difficile de devenir riche et de parvenir.

« — Ah! voilà, reprit le Requin; les exceptions vous séduisent et vous éblouissent; vous oubliez qu'un seul heureux est le produit d'un millier de dupes et de plus de cent misérables; vous ignorez, tristes savants, qu'il y aura beaucoup d'appelés et peu d'élus. Un Homme a prétendu, je le sais bien, que le soleil éclaire nos succès, et que la terre s'empresse de recouvrir nos bévues; des niais ont reproduit ce mensonge. La vérité, mes amis, c'est que le soleil éclaire l'ingratitude des convalescents, ou des héritiers, et que la terre recouvre bien vite nos plus belles cures chirurgicales.

« Comme le discours devenait sérieux et profitable, l'auditoire se dégarnit rapidement.

« Ce fut à ce moment-là aussi que la raison et le sang-froid me revinrent tout à fait, je me retrouvai en face des premiers médecins que vous savez; mais j'aperçus pour la première fois parmi eux un Animalcule, un Ciron exaltant la médecine homœopathique; il proposait à ses



Ayant dit, ce pauvre invalide nous fait la révérence,
et s'en va clopin-clopant.

collègues de me faire avaler un atome invisible dans un adjuvant impalpable ; ce qui ne tarderait pas à me procurer un bien-être imperceptible.

« La Grue fit observer qu'il s'agissait d'une patte cassée, et proposa des éclisses. « Tout le monde, ajouta la Cantharide, n'est pas habitué à marcher sur des échasses. » Ici la discussion prit une face nouvelle, et mes ennemis se divisèrent.

« — Je vous l'avais bien dit, murmura la Truie à mon oreille. Les voilà qui se querellent, vous êtes sauvé; s'ils s'étaient entendus, vous étiez mort. Mais les bons s'en vont...

« — Suffit, madame, lui répondis-je en employant toujours à dessein une expression impropre, suffit; et j'enfonçai ma tête sous la couverture... Je m'aperçus alors que, malgré ses rideaux blancs, mon lit n'était qu'un misérable lit de sangle, un grabat d'artiste; que rien ne m'empêchait d'en sortir par le pied, et de m'enfuir pendant que la docte assemblée réfléchissait les yeux à demi fermés. Aussitôt pensé, aussitôt fait : je m'enfuis, et me voilà. Mes sauveurs en sont encore à délibérer sur une couverture.... »

Ayant dit, le pauvre invalide nous fait sa révérence, et s'en va clopin-clopant. On n'a jamais vu d'auteur de Mémoires plus insouciant de l'avenir de son œuvre. C'est un exemple à empailler.

Nous prions les personnes qui auraient des nouvelles de Médor de ne pas nous en donner. Les Animaux, toujours occupés aux préliminaires de la liberté, n'ont pu fonder de salles d'asile, ni d'hospices. — Ne pouvant secourir notre semblable, nous ne voulons pas en entendre parler. Ce serait encore là de l'humanité, si nous en croyions les Hommes, ces monstres qui s'étouffent et se dévorent les uns les autres, et qui ont osé écrire, je ne sais où, par une hypocrisie détestable : « Après un baiser à ceux qu'on « aime, rien n'est plus doux qu'une larme à ceux qui nous « ont aimé. »

Pierre Bernard.



COUR CRIMINELLE

DE

JUSTICE ANIMALE.

Messieurs les Rédacteurs en chef,

Je suis, comme vous ne le savez pas, greffier de la Cour d'assises récemment établie en vertu des ordonnances de Sa Majesté le Lion, promulguées de son palais du mont Atlas et datées de l'an XI du Règne-Animal. La première session venant d'être close, je m'empresse de vous en adresser le compte rendu. Je crois prudent de vous taire l'endroit où se sont tenues ces mémorables séances, car les Hommes, par haine et par jalousie, ne manqueraient pas de troubler nos assemblées ultérieures; et, comme dit un Rat de mes amis, longtemps nourri des bouquins d'un latiniste : *Dî, tale avertite fatum !*

Ce fut parmi la famille des Corbeaux, à laquelle j'appartiens, que l'on choisit les juges, les avocats et la plupart des jurés de la Cour. Leurs noirs habits leur donnaient cette gravité qui masque la sottise et en impose aux ignorants, et l'on pensa qu'habitués à fouiller des cadavres, ils seraient plus aptes à signaler l'état de décomposition morale des accusés. Une Cigogne fut appelée à la présidence, dont la rendaient digne sa patience et son sang-froid. A moitié assoupie dans son fauteuil, les yeux entr'ouverts, la poitrine renflée, la tête en arrière, guettant au passage les contradictions des accusés, elle avait encore l'air d'être en embuscade au bord d'un marais.

Les fonctions de procureur général échurent à un Vautour au col tors. Ce personnage, s'il avait jamais eu la moindre sensibilité, s'en était défait depuis longtemps; ardent, impitoyable, il ne songeait qu'à obtenir des succès, c'est-à-dire des condamnations. Il avait bec et ongles pour attaquer, jamais pour défendre. La Cour d'assises était pour lui un champ de bataille, et l'accusé un adversaire qu'il fallait vaincre à tout prix. Il allait à un procès criminel comme un soldat à l'assaut : il s'y jetait à corps perdu, comme un gladiateur au milieu du cirque. Le Vautour est, en somme, un excellent procureur général.

Les habitants des terriers, nids, taillis, trous, taupinières et marécages voisins, accoururent en foule pour assister à ces solennités judiciaires. Les Oies, les Butors,



Une Cigogne fut appelée à la présidence, dont la rendaient digne
sa patience et son sang-froid.

les Perroquets, les Buses et les Pies étaient en majorité : on assure qu'il en est toujours ainsi.

Des Canards, fondateurs d'un journal quotidien, furent casés dans une tribune réservée. Par malheur, la disposition des lieux faisait que, de leur poste spécial, ils étaient moins auditeurs qu'assistants ; mais, pour narrer un procès comme pour le juger, est-il indispensable de l'entendre?

Je n'entrerai point dans le détail de toutes les affaires qui ont occupé la session ; je ne vous parlerai point des poursuites dirigées contre un Aigle, pour excitation à la haine et au mépris du gouvernement ; un Bouc, pour danse illicite ; un Merle, pour délit de presse ; un Coq, pour duel ; un Chat-Huant, pour tapage nocturne ; un Renard, pour banqueroute frauduleuse ; un Chat, pour infanticide ; une Hirondelle, pour vagabondage ; une Pie, pour vol domestique ; un Sansonnet, pour diffamation ; un Paon, pour usurpation de titres ; une Grive, pour dispute de cabaret, etc. Je veux seulement vous parler de deux causes majeures. *Musa, mihi causas memora*, comme dit mon Rat latiniste.

Peut-être avez-vous lu, il y a quelques mois, dans la feuille quotidienne ci-dessus mentionnée : « Un crime affreux vient d'épouvanter nos contrées, si longtemps paisibles. Au moment où les Animaux coalisés venaient de se jurer une éternelle fraternité, on a trouvé au coin d'un bois un Crapaud affreusement empoisonné. La justice informe. »

La justice informa si bien, qu'elle incarcéra deux Moutons, trois Escargots et quatre Lézards, tous également innocents; aussi furent-ils relâchés immédiatement, après avoir subi quatre-vingt-quinze jours d'arrestation préventive. On profita de la circonstance pour mettre la patte sur un Bœuf, incapable d'un pareil forfait, mais signalé dès longtemps comme ennemi du gouvernement du roi : on ne saurait inventer trop de prétextes pour sévir contre ces ruminants-là.

Les journalistes retaillèrent leurs plumes, et écrivirent : « Plus on avance, moins on pénètre l'horrible mystère du drame dont l'infortuné Crapaud a été victime. L'instruction se poursuit avec la plus grande activité, sous la direction de deux Tortues. »

Enfin une Taupe, sortant à tâtons de son terrier, déclara qu'elle avait vu une énorme Vipère (*monstrum horrendum*, comme dirait mon ami le Rat) s'élancer sur le Crapaud; confrontée avec le cadavre, qu'on avait soigneusement embaumé, elle déclara positivement que *ça devait être lui*.

Des Bouledogues furent dépêchés à la poursuite de la Vipère, l'attaquèrent vaillamment pendant son sommeil, la lièrent et l'amenèrent devant la Cour.

Quelques extraits du journal des Canards vous suffiront pour apprécier cette affaire :

« Le greffier (c'est moi-même, Messieurs, sans nulle



Plus on avance, moins on pénètre l'horrible mystère dont l'infortuné Crapaud a été victime.

vanité) donne lecture de l'acte d'accusation. La Vipère nie le fait qui lui est imputé, quoiqu'un Lézard confirme la déposition de la Taupe. La parole est à la Fourmi, expert chargé d'analyser les restes de la victime. (Mouvement d'attention.)

« Messieurs,

« Notre but était de rechercher si le corps de ce mal-
« heureux Crapaud contenait le principe vénéneux récem-
« ment découvert dans la Vipère, et nommé par les sa-
« vants *viperium*. Cette substance se combine avec divers
« oxydes, acides et corps simples, et forme différents
« *vipérates, vipérites* et *vipérures*. Nous avons donc ana-
« lysé l'estomac, le foie, le poumon, les entrailles et la
« masse encéphalique; nous nous sommes, pour cela, ser-
« vis de réactifs dérobés à un médecin homœopathe qui a
« l'habitude de porter sa pharmacie dans sa poche. Après
« avoir fait chauffer et évaporer jusqu'à siccité le suc
« pancréatique et les matières contenues dans l'estomac,
« nous avons obtenu une substance liquoreuse, mais assez
« solide, que nous avons traitée par deux milligrammes
« d'eau distillée; en la plaçant dans un matras de verre
« et la soumettant à l'ébullition pendant deux heures vingt-
« cinq minutes, nous n'avons rien obtenu du tout; mais
« cette même substance, traitée successivement par des
« acétates, des sulfates, des nitrates, des prussiates et des
« chlorates, nous a donné un précipité d'un bleu vert-

« pomme que nous avons retraité par plusieurs réactifs « énergiques; nous avons alors obtenu un précipité d'une « couleur indécise, mais bien caractérisée, et qui ne sau- « rait être que du *viperium* à l'état pur. »

« Ce rapport, clair et concluant, impressionne vivement l'auditoire. La Fourmi met sous les yeux des jurés une petite fiole contenant le résidu recueilli. (Agitation en sens divers.) »

L'issue de ce procès, qui se termina par la condamnation de la Vipère, eût excité, sans aucun doute, la curiosité publique, si des débats plus importants ne l'avaient détournée.

On lisait dans le journal :

« Un crime affreux, commis avec les circonstances les plus aggravantes, vient de jeter la terreur dans ce pays. Une Brebis, qui, en fuyant sa bergerie, avait donné aux Animaux domestiques l'exemple d'une noble indépendance, a été égorgée avec son Agneau. Un Loup, coupable de ce crime, a été immédiatement arrêté encore muni du poignard assassin. Il a cherché, à plusieurs reprises, à se donner la mort; mais on l'a prévenu dans cet odieux projet. On doit des éloges au brigadier des Bouledogues pour la fermeté qu'il a déployée dans cette périlleuse arrestation.

« Il importait de savoir quel avait été le genre de mort de la malheureuse Brebis, dont on avait coupé la gorge.

On choisit à cet effet un Dindon, savant docteur décoré, qui s'était acquis une juste célébrité en découvrant, comme dit mon ami le Rat, *rationem quare opium facit dormire*. Ce docteur illustre constata que la Brebis était loin d'avoir succombé à une attaque de choléra-morbus, comme on aurait pu faussement l'avancer; mais que le gosier ayant été entamé à l'aide d'un instrument non contondant, par une plaie de six centimètres de long, la mort avait été le résultat de la division de la veine jugulaire interne. »

Pour peindre la comparution du coupable devant ses juges, faisons un nouvel emprunt au journal désigné plus haut :

« Dès le matin, une multitude immense assiége les portes du prétoire; l'autorité a pris des mesures pour prévenir le désordre. L'accusé est introduit. Il est pâle; ses yeux sont noirs, mais sans éclat. Sa mise, quoique décente, n'a rien de recherché. On distingue à peine ses traits, qu'il semble vouloir dérober à la curiosité publique. Un vieux Corbeau, qui, entre vingt concurrents, a obtenu l'*honneur* de défendre le grand criminel, s'assied au banc de la défense en robe d'avocat.

« L'accusé répond avec fermeté aux questions d'usage. Lecture faite de l'acte d'accusation, le président demande au Loup ce qu'il peut alléguer pour sa justification.

« Le Loup se lève : « Monsieur le président, je suis in-
« nocent du crime dont on m'accuse. (Mouvement.) J'ai

Vautour général redoutait d'avoir à rengaîner le superbe réquisitoire qu'il improvisait depuis trois semaines. Les journaux donnaient chaque matin un bulletin de la santé du Loup :

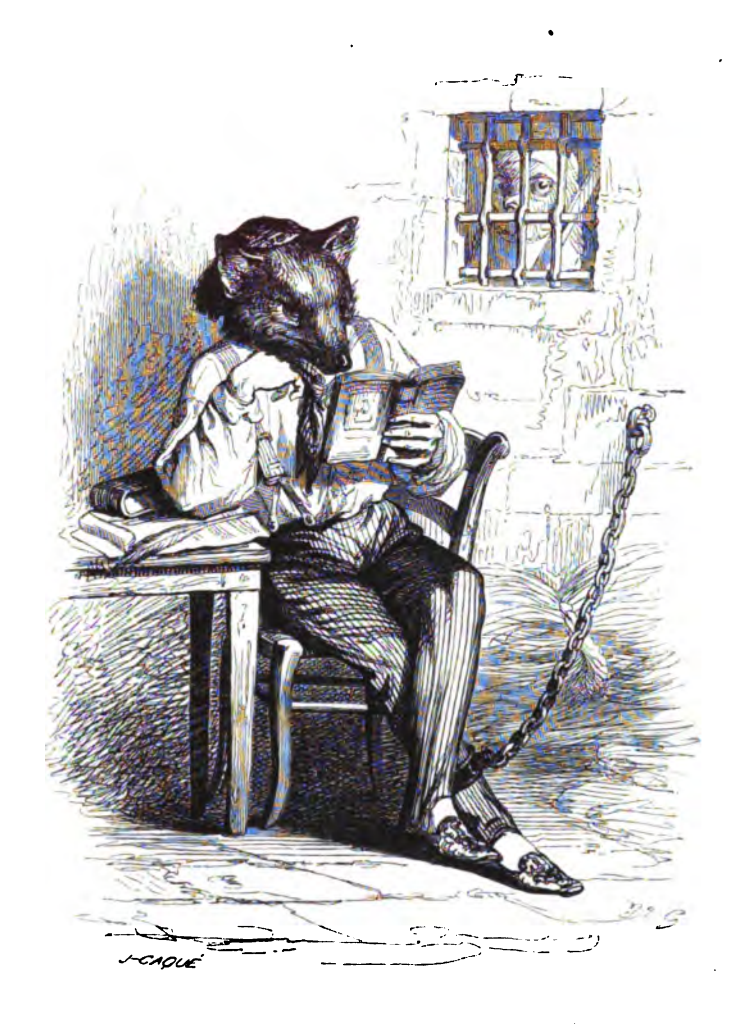
« — L'accusé est fort souffrant et presque constamment couché. Il a sans cesse auprès de lui plusieurs Sangsues; il semble, du reste, calme et résigné à son sort.

« — L'accusé a passé une mauvaise nuit. Plusieurs Oies de la plus haute volée sont venues demander de ses nouvelles au geôlier.

« — L'accusé est mieux. Il consacre ses loisirs à lire et à écrire. L'objet favori de ses études est le recueil des *Idylles* de madame Deshoulières; il a consommé, depuis sa captivité, deux mille neuf cents feuilles de papier. Il rédige un drame en dix-sept tableaux, intitulé : *le Triomphe de la Vertu*, et un mémoire philosophique sur *la nécessité d'abolir la peine de mort*. Voici quelques vers de sa composition, que nous sommes parvenus à nous procurer :

Oh ! pour le prisonnier, les jours où la nature
S'embellit de soleil, de fleurs et de verdure,
Les jours les plus riants sont les plus désolés.
Il entend des troupeaux les clochettes qui sonnent,
Les concerts des oiseaux, les zéphyrs qui frissonnent
En s'éparpillant dans les blés.

Et doux roucoulement des colombes plaintives,
Murmure cadencé des ondes fugitives,



L'objet favori de ses études est le Recueil des *Idylles*,
de madame Deshoulières.

Voix des bois et des vents arrivent jusqu'à lui.
Mais en vain sur les prés la lumière ruisselle ;
Malheureux paria, la joie universelle
    Semble insulter à ton ennui !

Cesse de voyager, en ton espoir frivole,
Avec tout ce qui passe et tout ce qui s'envole ;
Cesse de secouer le fer de tes barreaux.
Pour toi le sort n'a plus que terreurs et menaces ;
Ta vie est condamnée, et les geôliers tenaces
    Ne te céderont qu'aux bourreaux.

Je l'avoue, Messieurs les rédacteurs, l'espèce d'enthousiasme dont ce misérable Loup a été l'objet m'inspire de tristes réflexions. J'ai entendu de malheureux Rossignols fredonner, pendant des années entières, les chants les plus sublimes, sans triompher de l'obscurité; et, parce qu'il avait commis un crime, ce Loup voyait ses premiers essais applaudis avec transport. Je connais des Animaux de bien, des héros de vertu, auxquels on ne consacrerait pas deux lignes, et l'on entretenait pompeusement le public des faits et gestes d'un coquin. Ne vaudrait-il pas mieux dissimuler le mal, et mettre le bien en relief? A la vérité, si l'on s'attachait à reproduire exclusivement les bonnes actions, on n'aurait parfois à expédier à ses abonnés que du papier blanc.

Repris aussitôt que le Loup put les supporter, les débats se poursuivirent pendant huit jours. On entendit vingt-cinq témoins, tant à charge qu'à décharge. Jurés, défen-

seurs, président, avocat général, n'épargnèrent ni interrogations, ni interruptions, ni observations, ni interpellations; il en résulta que l'affaire, excessivement claire dans le principe, s'embrouilla au point de devenir incompréhensible. La plupart des procès ressemblent à l'eau d'une fontaine : plus on les agite, plus ils deviennent troubles.

L'accusé avait usé de tant de subterfuges pour captiver l'attention, il s'était si habilement *posé*, que ce fut au milieu d'une émotion universelle que le Vautour général prit son essor oratoire :

« Messieurs les jurés, dit cet honorable volatile, avant
« d'entrer dans les détails des faits soumis à votre judi-
« cieuse appréciation, j'éprouve le besoin de vous adres-
« ser une question, une question grave, une question ma-
« jeure, une question importante. Je vous le demande,
« Messieurs les jurés, je vous le demande avec un senti-
« ment de vive douleur, je vous le demande avec un sen-
« timent de pénible amertume... je dirai plus, Messieurs!..
« je vous le demande avec un sentiment d'ardente indigna-
« tion : Où va la société?.. Et en effet, Messieurs, de quel-
« que côté que nous portions nos yeux, nous ne voyons
« que désordres : désordres chez les Quadrupèdes, désor-
« dres chez les Oiseaux, désordres chez les Scarabées,
« désordres partout!... Nous n'apercevons que des symp-
« tômes de désorganisation profonde, de désorganisation
« radicale, de désorganisation intime. Oui, Messieurs, le

« corps social se mine, le corps social se décompose; le
« corps social toucherait à sa ruine, si vous n'étiez là, Mes-
« sieurs, pour arrêter les progrès toujours croissants de
« la dissolution morale. »

« L'orateur soutient l'accusation sur tous les points, et conclut à la peine capitale. L'avocat riposte par de vigoureux croassements, après avoir préalablement déclaré que le plus beau spectacle qu'on puisse avoir sur la terre est celui de l'innocence aux prises avec le malheur.

« A midi et demi, les questions sont remises au jury. Il y en a trois : une pour chaque meurtre, une pour la préméditation. Le jury entre dans le taillis des délibérations. Des conversations animées s'engagent entre les assistants; on distingue les voix glapissantes d'individus appartenant au sexe féminin. »

Bizarre contradiction, Messieurs les rédacteurs! la nature a gratifié nos femelles, qui n'ont guère que des fadaises à exprimer, d'une loquacité intarissable. Le mâle, au contraire, a une tournure d'esprit plus sérieuse, mais possède à un moindre degré le don de la parole. De grâce, Mesdames, parlez moins, ou pensez plus.

« Il est trois heures. Les jurés rentrent à l'audience, et déclarent l'accusé coupable à la majorité de cinq croassements. Ce verdict, quoique *prévu à l'avance,* excite dans l'assemblée une vive sensation. (Mouvement général; exclamations parmi les Oies.)

« Le président : « Je recommande à l'auditoire le plus « profond silence, le plus complet recueillement. Boule- « dogues, introduisez l'accusé. »

« Le Loup est ramené dans la salle ; sa démarche est assurée. Il entend la lecture de la déclaration du jury sans émotion apparente.

« Le Vautour général requiert, d'une voix émue, l'application de la peine.

« La Cour condamne le Loup à la peine de mort.

« La foule immense qui s'est entassée dans le prétoire reste morne et silencieuse ; pas un mot, pas un bêlement, pas un geste ne se manifeste. On dirait, à voir tous ces regards fixés sur un même point, tous ces becs muets et silencieux, qu'une même commotion électrique les a frappés tous d'une éternelle immobilité. »

Cette phrase ronflante termine le récit de cette dernière séance, publié dans le journal de la Cour criminelle. Le héros du procès vient d'être pendu ; il est mort avec courage et en protestant de son innocence.

Les geôliers ont trafiqué avantageusement des objets mobiliers qui avaient appartenu au condamné. Un Bœuf anglais, venu tout exprès des pâturages du Middlesex, a payé deux livres sterling une mèche de cheveux ; un libraire offre six mille francs du *Triomphe de la Vertu.*

On a publié quarante-deux portraits du Loup ; et, quoiqu'ils n'aient aucun rapport entre eux, chacun se déclare



L'auteur de cet attentat
est un Loup peu délicat.

seul authentique et dessiné d'après nature à la Cour d'assises. Le Loup a eu les honneurs de la complainte, et voici celle que les Canards ambulants chantent à son intention :

Écoutez, Canards et Pies,
Geais, Dindons, Corbeaux et Freux,
Le récit d'un crime affreux,
Et bien digne des Harpies.
L'auteur de cet attentat
Est un Loup peu délicat.

Une Brebis malheureuse
Se promenait dans un champ :
Il l'accoste, et le méchant,
D'une voix cadavéreuse,
Lui dit : « Madame, bonsoir,
Je suis charmé de vous voir. »

A ce discours trop perfide
Elle répond poliment ;
Mais le traître, en ce moment,
Tire un poignard brebicide,
Et, comme un vil assassin,
Le lui plonge dans le sein.

Mais la police protége
Les jours de tout citoyen !
On arrête le vaurien ;
Dans sa rage sacrilége,
Il veut se faire périr :
Il n'en a pas le plaisir.

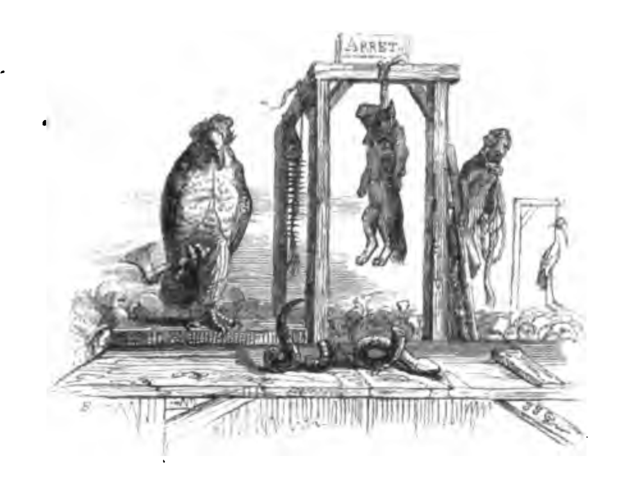
Il vante son innocence,
Mais on ne l'écoute pas.

Après d'orageux débats,
On le mène à la potence.
Cet infâme condamné
Fut ainsi guillotiné.

MORALITÉ. Vous, dans le sentier du crime,
Qui pourriez être entraînés,
Par cet exemple apprenez
Cette vérité sublime :
Que celui qui fait le mal
Est un méchant Animal.

Les restes du supplicié ont été recueillis et enterrés sans cérémonie, sauf son crâne qu'on a remis à un Hibou, très-habile dans la science phrénologique. Cet illustre physiologiste lui a trouvé extraordinairement développée la bosse de la bienveillance. — Veuillez m'accorder la vôtre.

E. de La Bédollierre.



L'OURS,

OU

LETTRE ÉCRITE DE LA MONTAGNE[1].

Felix qui potuit rerum cognoscere causas!



J'apportai, en venant au monde, un goût très-vif pour la solitude. Sans doute ce goût m'avait été donné pour une fin utile; mais au lieu de diriger l'emploi de mes facultés vers un but qui répondît à ma vocation dans l'harmonie des êtres, je travaillai longtemps à corrompre en moi l'ouvrage de la nature. Peu de temps après ma naissance, une chute

[1] Cette lettre n'était pas destinée à la publicité. Le jeune Ours à qui elle est adressée a cru pouvoir, sans indiscrétion, divulguer les confidences de l'amitié. Il a pensé qu'après avoir profité pour lui-même des conseils de son vieil ami, ces conseils pourraient devenir utiles à d'autres aussi. D'ailleurs, à l'heure qu'il est, l'auteur de cette lettre n'est plus, et a laissé des Mémoires qui paraîtront sous peu et qui n'en sont que le développement.

NOTE DU RÉDACTEUR EN CHEF.

que je fis en voulant monter pour la première fois au faîte d'un arbre, me rendit boiteux pour le reste de mes jours. Cet accident influa singulièrement sur mon caractère et contribua beaucoup à développer le germe de ma mélancolie. La caverne de mon père était très-fréquentée par les Ours du voisinage. C'était un fort chasseur, qui traitait splendidement ses convives : ce n'était du matin au soir que danses et que festins; pour moi, je demeurais étranger à la vie joyeuse de ma famille. Les visites m'importunaient, la bonne chère m'allait assez, mais les chansons à boire m'étaient odieuses. Ces répugnances ne tenaient pas seulement à mon organisation, bien que la philosophie moderne ait placé dans l'organisme le principe de nos affections positives et négatives. Le désir de plaire, contrarié par mon infirmité, était pour moi une source d'amères préoccupations. Le goût naturel que j'avais pour la solitude et le silence dégénéra peu à peu en humeur sombre, et je prenais plaisir à m'abandonner à cet état d'*Ours incompris,* qui a toujours passé pour le signe du génie méconnu ou d'une vertu supérieure dont le monde n'est pas digne. Une étude approfondie de moi-même et des autres m'a convaincu que l'orgueil était la racine de cette tristesse, de ces idées pâles, dont on a demandé le secret aux rayons de la lune et aux soupirs des roseaux. Mais, avant de venir à résipiscence, il était écrit que je devais passer par l'épreuve du malheur.

Ce n'était pas assez pour moi d'affliger mon père et ma



Les occupations de ma vie contemplative étaient fort simples.

mère par le spectacle de ma monomanie, je formai le projet de les abandonner et de chercher quelque retraite ignorée du monde, où je pusse me livrer en liberté à mon goût pour la vie solitaire. Vainement ma conscience me représenta la douleur que j'allais leur causer. Je confiai mon dessein à un ami de ma famille, afin qu'on sût bien que j'avais volontairement renoncé au monde, et qu'on ne crût pas que j'avais été la victime de quelque accident.

Je n'oublierai jamais le jour où je quittai le toit qui m'avait vu naître. C'était le matin : mon père était parti pour la chasse; ma mère dormait encore. Je profitai de cet instant pour sortir sans être vu. La neige couvrait la terre, et un vent glacé agitait tristement la cime des sapins couverts de frimas. Tout autre que moi eût reculé devant ce deuil de la nature ; mais rien n'est plus fort qu'une résolution absurde, et je partis d'un pas ferme et intrépide.

Il serait difficile de trouver sur la terre un lieu moins fréquenté que celui que je choisis pour ma retraite. Pendant l'espace de cinq ans, à l'exception d'un Aigle qui vint se poser sur un arbre, à quelque distance de ma caverne, aucun être vivant ne m'apparut de près ni de loin. Les occupations de ma vie contemplative étaient fort simples. A l'aube naissante, j'allais m'asseoir sur la pointe d'un rocher, d'où j'assistais au lever du soleil. La fraîcheur du matin éveillait mon imagination, et je consacrais les premières heures du jour à la composition d'un poëme palingénésique, où je me proposais d'exprimer toutes

les douleurs de ces âmes errantes qui avaient approché leurs lèvres de la coupe de la vie et détourné la tête. Vers le milieu de la journée, j'étudiais les simples. Le soir, je regardais les étoiles s'allumer une à une dans le ciel; j'élevais mon cœur vers la lune ou la douce planète de Vénus, et quelquefois « il me semblait que j'aurais eu la puissance de créer des mondes. » Cinq années s'écoulèrent dans cette vie monotone; mais cette période de temps avait fini par oblitérer bien des sensations, dissiper bien des rêves, hébêter l'enthousiasme; et peu à peu je cessai de voir les choses comme je les avais vues d'abord. J'étais arrivé à une de ces époques critiques de l'intelligence qui se renouvellent souvent dans la vie, et qui sont ordinairement marquées par un malaise insupportable. On veut sortir à tout prix de cet état contentieux, et la mauvaise honte est d'autant moins forte pour nous retenir, que, parmi les choses que l'on comprend le moins, il faut ranger celles qu'on a cessé d'aimer. Aussi l'ennui triompha-t-il de toutes les hésitations de l'amour-propre, forcé de se dédire; et je me décidai à retourner parmi mes semblables, à me jeter dans le mouvement, à partager les travaux et les dangers des autres Ours, en un mot, à rentrer dans la vie sociale et à en accepter les conditions. Mais, soit qu'une volonté supérieure ne permît pas que je rencontrasse, sans une expiation préalable, un bonheur que j'avais d'abord méprisé, soit que ma destinée le voulût ainsi, je tombai entre les mains des Hommes.

Je m'étais donc mis en route un matin pour exécuter

mon dessein. Je n'avais point fait une demi-lieue, lorsqu'au fond d'une gorge étroite, j'entendis plusieurs voix s'écrier : Un Ours! un Ours! Au moment où je m'arrêtais pour distinguer d'où partaient ces accents inconnus, je tombe frappé par une main invisible. Pendant que je me roulais sur la terre, quatre énormes Chiens, suivis de trois Hommes, se précipitèrent sur moi. Malgré la douleur que me causait ma blessure, je luttai longtemps contre les Chiens, mais à la fin je tombai sans connaissance sous la dent de ces cruels Animaux.

Quand je revins de mon évanouissement, je me trouvai attaché à un arbre, avec une corde passée dans un anneau dont on m'avait orné le bout du nez. Cet arbre ombrageait la porte d'une maison située sur une grande route, mais toujours au milieu des montagnes. Tout ce qui m'était arrivé me semblait un songe, songe, hélas! de courte durée! Mon malheur ne tarda pas à m'apparaître dans sa triste réalité. Je ne compris que trop que, si j'avais conservé la vie, c'en était fait de ma liberté, et qu'au moyen de l'anneau fatal qu'on m'avait, je ne sais comment, passé dans la narine, l'être le plus faible de la création pouvait m'asservir à ses volontés et à ses caprices. Oh! qu'Homère a bien raison de dire que celui qui perd sa liberté perd la moitié de son âme! Le retour que je faisais sur moi-même redoublait l'humiliation que me causait ma servitude. C'est alors que je reconnus, mieux que jamais, jusqu'à quel point j'avais été la dupe de mon

orgueil, en me supposant la force de vivre indifférent à toutes les choses extérieures. Qu'y avait-il, en effet, de changé dans ma position? La vaste étendue du ciel, l'aspect imposant des montagnes, l'éclat radieux du soleil, la clarté de la lune et son brillant cortége d'étoiles, tout cela était encore à moi. D'où venait donc que je ne voyais plus du même œil ces beautés naturelles qui naguère semblaient suffire à mes désirs? Je fus forcé de m'avouer qu'au fond du cœur, je n'avais jamais renoncé à ce monde que j'avais boudé, et que, si j'avais pu en vivre éloigné pendant quelques années, c'est que je n'avais jamais cessé de me sentir libre d'y retourner quand je voudrais.

Je passai plusieurs jours dans la stupeur et dans l'abattement du désespoir. Cependant l'aveu que je m'étais fait intérieurement de ma faiblesse contribua à ouvrir mon âme à la résignation. La résignation à son tour ramena l'espérance, et peu à peu j'éprouvai un calme que je n'avais jamais connu. D'ailleurs, si quelque chose pouvait consoler de la perte de la liberté, j'aurais presque oublié ma servitude dans les douceurs de ma vie nouvelle; car mon maître me traitait avec toutes sortes d'égards. J'étais le commensal du logis; je passais la nuit dans une étable auprès de quelques autres Animaux d'un caractère pacifique et très-sociable. Le jour, assis sous un platane, à la porte de la maison, je voyais aller et venir les enfants de mon maître, qui me témoignaient beau-



J'ouvrais ordinairement le bal avec la plus jolie villageoise.

coup d'affection, et le passage assez fréquent des voitures publiques me procurait de nombreuses distractions. Le dimanche, les villageois et les villageoises des hameaux voisins venaient danser sous mon platane au son de la cornemuse : car mon maître était aubergiste, et c'était chez lui que les montagnards célébraient les jours de fête. Là résonnaient le bruit des verres entrechoqués et les gais refrains des convives. J'étais toujours invité aux danses qui suivaient le repas et se prolongeaient bien avant dans la nuit. J'ouvrais ordinairement le bal avec la plus jolie villageoise, par une danse semblable à celle qu'autrefois, dans la Crète, Dédale inventa pour l'aimable Ariane. Depuis, je fus à même d'étudier la vie intime d'Hommes placés à l'autre extrémité de l'échelle sociale, et, en comparant leur sort à celui de ces montagnards, il me parut que ces derniers étaient plus près du bonheur que ceux que l'on regarde comme les heureux du siècle ; mais je tirai en même temps cette conclusion sur l'Homme en général : c'est qu'il ne peut être heureux qu'à la condition d'être ignorant. Triste alternative, qui le met sans doute au-dessous de tous les autres Animaux, et à laquelle l'Ours échappe complétement par la simplicité de ses mœurs et de son caractère.

Cette vie pastorale dura six mois, pendant lesquels je suivis l'exemple d'Apollon dépouillé de ses rayons et gardant les troupeaux du roi Admète. Un jour, que j'étais assis, selon ma coutume, à l'ombre de mon arbre, une

chaise de poste s'arrêta devant notre auberge. La chaise était attelée de quatre Chevaux et contenait un voyageur qui me parut appartenir à la haute société. En effet, comme je l'appris bientôt, ce voyageur était un poëte anglais, nommé lord B...., célèbre alors dans toute l'Europe. Il revenait de l'Orient, où il avait fait un voyage d'artiste. Il descendit pour prendre quelque nourriture. Pendant son repas, il me sembla que j'étais l'objet de sa conversation avec mon maître. Je ne m'étais pas trompé. Lord B.... donna quelques pièces d'or à l'aubergiste, qui vint à moi, me détacha de l'arbre, et, avec l'assistance du postillon, me fit monter dans la chaise de poste. Je n'étais pas encore revenu de ma surprise, que déjà nous étions loin de la vallée où j'avais passé des jours si heureux et si utiles.

J'ai remarqué que tout changement dans ma manière de vivre me remplissait d'un trouble pénible, et l'expérience m'a convaincu que le fond du bonheur consiste dans la monotonie et dans les habitudes qui ramènent les mêmes sentiments. Je ne saurais peindre la détresse de cœur que j'éprouvais en voyant disparaître derrière moi les lieux qui m'avaient vu naître. Adieu, disais-je en moi-même, adieu, ô mes chères montagnes!

Que n'ai-je, en vous perdant, perdu le souvenir!

Je sentis que l'instinct de la patrie est immortel, que

les voyages, qu'un chansonnier contemporain appelle une *vie enivrante,* ne sont le plus souvent qu'une continuelle fatigue d'esprit et de corps, et je compris pourquoi les charmes de la déesse Calypso n'avaient pu empêcher Ulysse de retourner dans sa pauvre et chère Ithaque et de revoir la fumée du toit de son palais.

Vivite felices, quibus est fortuna peracta!
Vobis parta quies, nobis maris æquor arandum.

Nous nous embarquâmes à Bayonne, sur un navire qui faisait voile pour les îles Britanniques. Je passai deux ans avec lord B...., dans un château qu'il possédait en Écosse. Les réflexions que je fus à même de faire dans la société d'un Homme à la fois misanthrope et poëte achevèrent de déterminer dans ma tête le plan de vie dont je ne me suis jamais écarté depuis que j'ai recouvré ma liberté. Je m'étais déjà guéri de la maladie d'esprit qui m'avait jeté dans la vie solitaire; mais il m'en restait une autre qui n'était pas moins dangereuse, et qui aurait pu me faire perdre tôt ou tard tout le fruit de mes malheurs et de mon expérience. Entraîné par ce besoin d'épanchement qui nous porte à communiquer aux autres nos ennuis et nos inquiétudes, j'avais conservé la manie de composer des vers. Mais, hélas! il n'a été donné qu'à un petit nombre d'âmes de réunir l'enthousiasme et le calme, de n'arrêter leurs regards que sur de belles proportions

et de les transporter dans leurs écrits. Je *souffrais*, comme disent les âmes méconnues et les mauvais poëtes, et je voulais exprimer en vers mes chimériques souffrances. Ajoutez à cela que je n'ai jamais eu

L'heureux don de ces esprits faciles,
Pour qui les doctes sœurs, caressantes, dociles,
Ouvrent tous leurs trésors.

Je me couchais tantôt sur le ventre, tantôt sur le dos, pour exciter ma verve; quelquefois je me promenais à grands pas, à la manière de Pope, dans les sombres allées du jardin qui environnait le château, et j'effrayais les Oiseaux par le grognement sourd qui s'échappait de mon sein. Qui le croirait? le secret dépit que me causait mon impuissance me remplissait de passions mauvaises : haine de ceux qui se portent bien, haine des institutions sociales, haine du passé, du présent et de l'avenir, haine de tous et de tout. On a écrit bien des livres depuis Salomon ; mais il en manque un, un livre inestimable : c'est celui qui renfermerait le tableau de toutes les misères de la vie littéraire. *Exoriare aliquis!*... Lord B.... lui-même, avec tout son génie..... Mais je me tais par respect et par reconnaissance. Je vous dirai seulement que, las de la vie poétique, il voulut rentrer dans la vie commune et reposer sur le sein d'une épouse les orages de son cœur. Mais il était trop tard : son mariage acheva

de briser son existence. L'infortuné B.... ne vit plus d'autre ressource que d'aller mourir sur une terre étrangère. Quelle haute leçon pour moi, pauvre poëte mal léché! Aussi, je ne souhaitai plus qu'une chose : c'était d'être enfin rendu à la liberté, et de pouvoir mettre à profit ce que j'avais vu parmi les Hommes.

Le temps de ma délivrance arriva plus tôt que je n'avais osé l'espérer. Au premier bruit de l'insurrection de la Grèce, lord B.... résolut d'aller chercher un brillant tombeau sur la terre des Hellènes. Quelques jours avant son départ, il voulut faire une dernière apparition à Londres. Il profita de la représentation d'une tragédie de Shakspeare, intitulée *Hamlet,* sa pièce favorite, pour se montrer encore au public anglais. Le jour de la représentation, nous nous rendîmes au théâtre en calèche découverte. La salle était pleine au moment où nous parûmes dans une loge qui faisait face à la scène. En un instant, tous les regards, tous les lorgnons furent fixés sur nous. Les dames se penchaient sur le devant des loges, comme des fleurs suspendues aux fentes des rochers. Même après le lever de la toile, l'attention fut longtemps partagée entre Shakspeare et nous. Ce ne fut qu'à l'apparition d'un fantôme, qui joue un grand rôle dans la tragédie d'*Hamlet,* que les regards se reportèrent vers la scène. Cette tragédie, en effet, était de nature à familiariser les spectateurs avec notre présence. Tout le monde y devient fou ou à peu près. Le résultat de cette représentation extraordinaire

fut de fournir le sujet d'un feuilleton à tous les journalistes de la capitale. Car c'est là le terme où, depuis vingt ans, viennent aboutir tous les grands événements politiques, religieux, philosophiques et littéraires de la savante Europe.

Le lendemain nous nous embarquâmes pour la France. Mon étoile voulut que lord B.... fît un détour pour aller visiter les ruines de Nîmes. Un soir qu'il était assis, près de cette ville, au pied d'une vieille tour, je profitai de la rêverie où il était plongé pour m'élancer avec la rapidité d'une avalanche au fond de la vallée. Pendant quatre jours et quatre nuits, je bondis de montagne en montagne, sans regarder une seule fois derrière moi. Enfin, le quatrième jour au matin, je me retrouvai dans les Pyrénées. Dans l'excès de ma joie, je baisai la terre de la patrie; puis je m'acheminai vers la caverne *où j'avais commencé de respirer le jour*. Elle était habitée par un ancien ami de ma famille. Je lui demandai des nouvelles de mon père et de ma mère. — Ils sont morts, me dit-il. — Et Karpolin? — Il est mort. — Et Lamarre, et Sans-Quartier? — Ils sont morts[1]. — Après avoir donné quelques larmes à leur mémoire, j'allai me fixer sur le Mont-Perdu. Vous savez le reste.

[1] C'est une erreur. Karpolin, Lamarre et Sans-Quartier vivent encore. Ils font partie de la troupe du théâtre de la barrière du Combat, et jouent tous les dimanches dans l'emploi des gladiateurs.

NOTE DU RÉDACTEUR EN CHEF.



Nous vivons entre nous, nous détestons les importuns et les visites.

Depuis quatre ans, plus heureux que lord B...., peut-être, parce que je suis moins poëte, j'ai trouvé le repos dans les joies de la famille. Ma *femme* est très-bonne, et je trouve mes enfants charmants. Nous vivons entre nous, nous détestons les importuns et les visites. *Heureux qui vit chez soi!* J'ajouterai : *et qui ne fait point de vers.*

Vous m'opposerez, sans doute, l'opinion de quelques philosophes. Je vous répondrai que les philosophes n'ont jamais fait autorité pour moi. *Je sens mon cœur,* a dit l'un d'eux, *et je connais les Ours.* Quant aux saints, je les respecte, et je me garderai bien de les confondre avec les philosophes; cependant ils ont, comme les autres, montré quelquefois le bout de l'oreille, et le Chien de saint Roch me paraît une protestation vivante contre la vie solitaire.

Quant à moi, je prie les Dieux et les Déesses de me conserver, jusqu'à mon heure dernière, le calme de l'âme et la pleine intelligence des lois de la nature. Que pourrais-je, en effet, leur demander de plus? la Naïade du rocher n'épanche-t-elle pas de son urne intarissable et bienfaisante l'eau pure qui sert à me désaltérer? l'arbre aimé de Cybèle n'ombrage-t-il pas ma demeure de ses rameaux toujours verts? les Dryades ne dansent-elles pas toujours sous l'ombrage de ces forêts aussi vieilles que le monde? N'ai-je pas enfin tout ce qui peut suffire aux besoins d'un Ours sans ambition? Le reste dépend de moi. Mais, grâces aux Dieux, je sens que je suis à présent maître de ma voie : je vis tranquille sur ma

coup plus de chances que les gens d'esprit pour arriver aux honneurs, nous ou ceux qui sont faits à notre image : songez que l'Ane parvenu qui vous adresse cet intéressant Mémoire vit aux dépens d'une grande nation, et qu'il est logé, sans princesse, hélas! aux frais du gouvernement britannique dont les prétentions puritaines vous ont été dévoilées par une Chatte.

Mon maître était un simple instituteur primaire aux environs de Paris, que la misère ennuyait fort. Nous avions cette première et constitutive ressemblance de caractère, que nous aimions beaucoup à nous occuper à ne rien faire et à bien vivre. On appelle ambition cette tendance propre aux Anes et aux Hommes : on la dit développée par l'état de société, je la crois excessivement naturelle. En apprenant que j'appartenais à un maître d'école, les Anesses m'envoyèrent leurs petits, à qui je voulus montrer à s'exprimer correctement; mais ma classe n'eut aucun succès et fut dissipée à coups de bâton. Mon maître était évidemment jaloux : mes Bourriquets brayaient couramment quand les siens ânonnaient encore, et je l'entendais disant avec une profonde injustice : — Vous êtes des Anes! Néanmoins mon maître fut frappé des résultats de ma méthode qui l'emportait évidemment sur la sienne.

— Pourquoi, se dit-il, les petits de l'Homme mettent-ils beaucoup plus de temps à parler, à lire et à écrire, que les Anes à savoir la somme de science qui leur est



Mes bourriquets brayaient couramment quand les siens ânonnaient encore.

nécessaire pour vivre? Comment ces Animaux apprennent-ils si promptement tout ce que savent leurs pères? Chaque Animal possède un ensemble d'idées, une collection de calculs invariables qui suffisent à la conduite de sa vie et qui sont tous aussi dissemblables que le sont les Animaux entre eux! Pourquoi l'Homme est-il destitué de cet avantage? Quoique mon maître fût d'une ignorance crasse en histoire naturelle, il aperçut une science dans la réflexion que je lui suggérais, et résolut d'aller demander une place au ministère de l'instruction publique, afin d'étudier cette question aux frais de l'État.

Nous entrâmes à Paris, l'un portant l'autre, par le faubourg Saint-Marceau. Quand nous parvînmes à cette élévation qui se trouve après la barrière d'Italie et d'où la vue embrasse la capitale, nous fîmes l'un et l'autre cette admirable oraison postulatoire en deux langues.

Lui : — O sacrés palais où se cuisine le budget! quand la signature d'un professeur parvenu me donnera-t-elle le vivre et le couvert, la croix de la Légion-d'Honneur et une chaire de n'importe quoi, n'importe où! Je compte dire tant de bien de tout le monde qu'il sera difficile de dire du mal de moi! Mais comment parvenir au ministre, et comment lui prouver que je suis digne d'occuper une place quelconque?

Moi : — O charmant Jardin des Plantes, où les Animaux sont si bien soignés, asile où l'on boit et où l'on mange sans avoir à craindre les coups de bâton, m'ouvriras-tu

jamais tes steppes de vingt pieds carrés, tes vallées suisses larges de trente mètres? Serais-je jamais un Animal couché sur l'herbe du budget? Mourrais-je de vieillesse entre tes élégants treillages, étiqueté sous un numéro quelconque, avec ces mots : *Ane d'Afrique, donné par un tel, capitaine de vaisseau.* Le roi viendra-t-il me voir!

Après avoir ainsi salué la ville des acrobates et des prestidigitateurs, nous descendîmes dans les défilés puants du célèbre faubourg plein de cuirs et de science, où nous nous logeâmes dans une misérable auberge encombrée de Savoyards avec leurs Marmottes, d'Italiens avec leurs Singes, d'Auvergnats avec leurs Chiens, de Parisiens avec leurs Souris blanches, de harpistes sans cordes et de chanteurs enroués, tous Animaux savants. Mon maître, séparé du suicide par six pièces de cent sous, avait pour trente francs d'espérance. Cet hôtel, dit de la Miséricorde, est un de ces établissements philanthropiques où l'on couche pour deux sous par nuit, et où l'on dîne pour neuf sous par repas. Il y existe une vaste écurie où les mendiants et les pauvres, où les artistes ambulants mettent leurs Animaux, et où naturellement mon maître me fit entrer, car il me donna pour un Ane savant. Marmus, tel était le nom de mon maître, ne put s'empêcher de contempler la curieuse assemblée des Bêtes dépravées auxquelles il me livrait. Une marquise en falbalas, en bibi à plumes, à ceinture dorée, Guenon vive comme la poudre, se laissait conter fleurette par un soldat, héros des parades populaires, un

vieux Lapin qui faisait admirablement l'exercice. Un Caniche intelligent, qui jouait à lui seul un drame de l'école moderne, s'entretenait des caprices du public avec un grand Singe assis sur son chapeau de troubadour. Plusieurs Souris grises au repos admiraient une Chatte ha bituée à respecter deux Serins, et qui causait avec une Marmotte éveillée.

— Et moi, dit mon maître, qui croyais avoir découvert une science, celle des Instincts Comparés, ne voilà-t-il pas des cruels démentis dans cette écurie! Toutes ces Bêtes se sont faites Hommes !

— Monsieur veut se faire savant? dit un jeune Homme à mon maître. La science vous absorbe et l'on reste en chemin! Pour parvenir, apprenez, jeune ambitieux dont les espérances se révèlent par l'état de vos vêtements, qu'il faut marcher, et, pour marcher, nous ne devons pas avoir de bagage.

— A quel grand politique ai-je l'honneur de parler? dit mon maître.

— A un pauvre garçon qui a essayé de tout, qui a tout perdu, excepté son énorme appétit, et qui, en attendant mieux, vit de canards aux journaux et loge à la Miséricorde. Et qui êtes-vous?

— Un instituteur primaire démissionnaire, qui naturellement ne sait pas grand'chose, mais qui s'est demandé pourquoi les Animaux possédaient *à priori* la science spé-

ciale de leur vie, appelée *instinct*, tandis que l'Homme n'apprend rien sans des peines inouïes.

— Parce que la science est inutile ! s'écria le jeune Homme. Avez-vous jamais étudié le *Chat-Botté?*

— Je le racontais à mes élèves quand ils avaient été sages.

— Eh bien, mon cher, là est la règle de conduite pour tous ceux qui veulent parvenir. Que fait le Chat? Il annonce que son maître possède des terres, et on le croit! Comprenez-vous qu'il suffit de faire savoir qu'on a, qu'on est, qu'on possède! Qu'importe que vous n'ayez rien, que vous ne soyez rien, que vous ne possédiez rien, si les autres croient! Mais *væ soli!* a dit l'Écriture. En effet, il faut être deux en politique comme en amour, pour enfanter une œuvre quelconque. Vous avez inventé, mon cher, l'*instinctologie,* et vous aurez une chaire *d'Instincts Comparés.* Vous allez être un grand savant, et moi je vais l'annoncer au monde, à l'Europe, à Paris, au ministre, à son secrétaire, aux commis, aux surnuméraires! Mahomet a été bien grand quand il a eu quelqu'un pour soutenir à tort et à travers qu'il était prophète.

— Je veux bien être un grand savant, dit Marmus, mais on me demandera d'expliquer ma science.

— Serait-ce une science, si vous pouviez l'expliquer?

— Encore, faut-il un point de départ.

— Oui, dit le jeune journaliste, nous devrions avoir un Animal qui dérangerait toutes les combinaisons de nos



Vous allez être un grand savant, et moi je vais l'annoncer au monde.


LENOX AND

savants. Le baron Cerceau, par exemple, a passé sa vie à parquer les Animaux dans des divisions absolues, et il y tient, c'est sa gloire à lui ; mais, en ce moment, de grands philosophes brisent toutes les cloisons du baron Cerceau. Entrons dans le débat. Selon nous, l'instinct sera la pensée de l'Animal, évidemment plus distinctible par sa vie intellectuelle que par ses os, ses tarses, ses dents, ses vertèbres. Or, quoique l'instinct subisse des modifications, il est *un* dans son essence, et rien ne prouvera mieux l'unité des choses, malgré leur apparente diversité. Ainsi, nous soutiendrons qu'il n'y a qu'un Animal comme il n'y a qu'un instinct ; que l'instinct est dans toutes les organisations animales l'appropriation des moyens à la vie, que les circonstances changent et non le principe. Nous intervenons par une science nouvelle contre le baron Cerceau, en faveur des grands naturalistes philosophes qui tiennent pour l'Unité zoologique, et nous obtiendrons du tout-puissant baron de bonnes conditions en lui vendant notre science.

— Science n'est pas conscience, dit Marmus. Eh bien, je n'ai plus besoin de mon Ane.

— Vous avez un Ane ! s'écria le journaliste, nous sommes sauvés ! Nous allons en faire un Zèbre extraordinaire qui attirera l'attention du monde savant sur votre système des Instincts Comparés, par quelque singularité qui dé[illegible] classifications. Les savants vivent par la [illegible]nversons la nomenclature. Ils s'alarme-

ront, ils capituleront, ils nous séduiront, et, comme tant d'autres, nous nous laisserons séduire. Il se trouve dans cette auberge des charlatans qui possèdent des secrets merveilleux. C'est ici que se font les sauvages qui mangent des Animaux vivants, les Hommes squelettes, les nains pesant cent cinquante kilogrammes, les Femmes barbues, les Poissons démesurés, les êtres monstrueux. Moyennant quelques politesses, nous aurons les moyens de préparer aux savants quelque fait révolutionnaire.

A quelle sauce allait-on me mettre? Pendant la nuit on me fit des incisions transversales sur la peau, après m'avoir rasé le poil, et un charlatan m'y appliqua je ne sais quelle liqueur. Quelques jours après, j'étais célèbre. Hélas! j'ai connu les terribles souffrances par lesquelles s'achète toute célébrité. Dans tous les journaux, les Parisiens lisaient :

« Un courageux voyageur, un modeste naturaliste,
« Adam Marmus, qui a traversé l'Afrique en passant par le
« centre, a ramené, des montagnes de la Lune, un Zèbre
« dont les particularités dérangent sensiblement les idées
« fondamentales de la zoologie, et donnent gain de cause à
« l'illustre philosophe qui n'admet aucune différence dans
« les organisations animales, et qui a proclamé, aux ap-
« plaudissements des savants de l'Allemagne, le grand
« principe d'une même contexture pour tous les Animaux.



Les savants envoyèrent un académicien armé de ses ouvrages.

« Les bandes de ce Zèbre sont jaunes et se détachent sur « un fond noir. Or, on sait que les zoologistes, qui tien- « nent pour les divisions impitoyables, n'admettaient pas « qu'à l'état sauvage le genre Cheval eût la robe noire. « Quant à la singularité des bandes jaunes, nous laissons « au savant Marmus la gloire de l'expliquer dans le beau « livre qu'il compte publier sur *les Instincts Comparés*, « science qu'il a créée en observant dans le centre de « l'Afrique plusieurs Animaux inconnus. Ce Zèbre, la seule « conquête scientifique que les dangers d'un pareil voyage « lui aient permis de rapporter, marche à la façon de la « Girafe. Ainsi, l'instinct des Animaux se modifierait selon « les milieux où ils se trouvent. De ce fait, inouï dans les « annales de la science, découle une théorie nouvelle de la « plus haute importance pour la zoologie. M. Adam Mar- « mus exposera ses idées dans un cours public, malgré « les intrigues des savants dont les systèmes vont être « ruinés, et qui déjà lui ont fait refuser la salle Saint- « Jean à l'Hôtel-de-Ville. »

Tous les journaux, et même le grave *Moniteur*, répétèrent cet audacieux canard. Pendant que le Paris savant se préoccupait de ce fait, Marmus et son ami s'installaient dans un hôtel décent de la rue de Tournon, où il y avait pour moi une écurie, de laquelle ils prirent la clef. Les savants en émoi envoyèrent un académicien armé de ses ouvrages, et qui ne dissimula point l'inquiétude causée par

ce fait à la doctrine fataliste du baron Cerceau. Si l'instinct des Animaux changeait selon les climats, selon les milieux, l'Animalité était bouleversée. Le grand Homme qui osait prétendre que le principe *vie* s'accommodait à tout, allait avoir définitivement raison contre l'ingénieux baron qui soutenait que chaque classe était une organisation à part. Il n'y avait plus aucune distinction à faire entre les Animaux que pour le plaisir des amateurs de collections. Les Sciences Naturelles devenaient un joujou! L'Huître, le Polype du corail, le Lion, le Zoophyte, les Animalcules microscopiques et l'Homme étaient le même appareil modifié seulement par des organes plus ou moins étendus. Salteinbeck le Belge, Vos-man-Betten, sir Fairnight, Gobtoussell, le savant danois Sottenbach, Crâneberg, les disciples aimés du professeur français, l'emportaient avec leur doctrine unitaire sur le baron Cerceau et ses nomenclatures. Jamais fait plus irritant n'avait été jeté entre deux partis belligérants. Derrière Cerceau se rangeaient des académiciens, l'Université, des légions de professeurs, et le Gouvernement appuyait une théorie présentée comme la seule en harmonie avec la Bible.

Marmus et son ami se tinrent fermes. Aux questions de l'académicien, ils répondirent par l'affirmation sèche des faits, et par l'exposition de leur doctrine. En sortant, l'académicien leur dit alors : — Messieurs, entre nous, oui, le professeur que vous venez appuyer est un Homme d'un profond et audacieux génie; mais son système, qui

peut-être explique le monde, je n'en disconviens pas, ne doit pas se faire jour : il faut, dans l'intérêt de la science...

— Dites des savants, s'écria Marmus.

– Soit, reprit l'académicien; il faut qu'il soit écrasé dans son œuf : car, après tout, messieurs, c'est le panthéisme.

— Croyez-vous? dit le jeune journaliste.

— Comment admettre une attraction moléculaire, sans un libre arbitre qui laisse alors la matière indépendante de Dieu !

— Pourquoi Dieu n'aurait-il pas tout organisé par la même loi? dit Marmus.

— Vous voyez, dit le journaliste à l'oreille de l'académicien, il est d'une profondeur newtonienne. Pourquoi ne le présenteriez-vous pas au ministre de l'instruction publique?

— Mais certainement, dit l'académicien heureux de pouvoir se rendre maître du Zèbre révolutionnaire.

— Peut-être le ministre serait-il satisfait d'être le premier à voir notre curieux Animal, et vous nous feriez le plaisir de l'accompagner, reprit mon maître.

— Je vous remercie...

— Le ministre pourra dès lors apprécier les services qu'un pareil voyage a rendus à la science, dit le journaliste sans laisser la parole à l'académicien. Mon ami peut-il avoir été pour rien dans les montagnes de la Lune? Vous verrez l'Animal, il marche à la manière des Girafes.

Quant à ses bandes jaunes sur fond noir, elles proviennent de la température de ces montagnes, qui est de plusieurs zéros Fareinheit et de beaucoup de zéros Réaumur.

— Peut-être serait-il dans vos intentions d'entrer dans l'instruction publique? demanda l'académicien.

— Belle carrière! s'écria le journaliste en faisant un haut-le-corps.

— Oh ! je ne vous parle pas de faire ce métier d'oison qui consiste à mener les élèves aux champs et les surveiller au bercail; mais au lieu de professer à l'Athénée, qui ne mène à rien, il est des suppléances à des chaires qui mènent à tout, à l'Institut, à la Chambre, à la Cour, à la Direction d'un théâtre ou d'un petit journal. Enfin nous en causerons.

Ceci se passait dans les premiers jours de l'année 1831, époque à laquelle les ministres éprouvaient le besoin de se populariser. Le ministre de l'instruction publique, qui savait tout, et même un peu de politique, fut averti par l'académicien de l'importance d'un pareil fait relativement au système du baron Cerceau. Ce ministre un peu mômier (on nomme ainsi, dans la république de Genève, les protestants exagérés) n'aimait pas l'invasion du panthéisme dans la science. Or, le baron Cerceau, mômier par excellence, qualifiait la grande doctrine de l'unité zoologique de doctrine panthéiste, espèce d'aménité de savant : en science, on se traite poliment de panthéiste pour ne pas lâcher le mot athée.



Faire ce métier d'oison qui consiste à mener les élèves aux champs.

Les partisans du système de l'unité zoologique apprirent qu'un ministre devait faire une visite au précieux Zèbre, et craignirent les séductions. Le plus ardent des disciples du grand Homme accourut alors, et voulut voir l'illustre Marmus : les faits-Paris étaient montés à cette brillante épithète par d'habiles transitions. Mes deux maîtres refusèrent de me montrer. Je ne savais pas encore marcher comme ils le voulaient et le poil de mes bandes, jaunies au moyen d'une cruelle application chimique, n'était pas encore assez fourni. Ces deux habiles intrigants firent causer le jeune disciple, qui leur développa le magnifique système de l'unité zoologique, dont la pensée est en harmonie avec la grandeur et la simplicité du créateur, et dont le principe concorde à celui trouvé par Newton pour expliquer les mondes supérieurs. Mon maître écoutait de toutes mes oreilles.

— Nous sommes en pleine science et *notre* Zèbre domine la question, dit le jeune journaliste.

— *Mon* Zèbre, répondit Marmus, n'est plus un Zèbre, mais un fait qui engendre une science.

— Votre science des Instincts Comparés, reprit l'unitariste, appuie la remarque due au savant sir Fairnight sur les Moutons d'Espagne, d'Écosse, de Suisse qui paissent différemment, selon la disposition de l'herbe.

— Mais, s'écria le journaliste, les produits ne sont-ils pas également différents, selon les milieux atmosphériques? Notre Zèbre à l'allure de Girafe explique pourquoi l'on

ne peut pas faire le beurre blanc de la Brie en Normandie, ni réciproquement le beurre jaune et le fromage de Neufchâtel à Meaux.

— Vous avez mis le doigt sur la question, s'écria le disciple enthousiasmé. Les petits faits font les grandes découvertes. Tout se tient dans la science. La question des fromages est intimement liée à la question de la forme zoologique et à celle des Instincts Comparés. L'instinct est tout l'Animal, comme la pensée est l'Homme concentré. Si l'instinct se modifie et change selon les milieux où il se développe, où il agit, il est clair qu'il en est de même du *Zoon*, de la forme extérieure que prend la vie. Il n'y a qu'un principe, une même forme.

— Un même patron pour tous les êtres, dit Marmus.

— Dès lors, reprit le disciple, les nomenclatures sont bonnes pour nous rendre compte à nous-mêmes des différences, mais elles ne sont plus la science.

— Ceci, monsieur, dit le journaliste, est le massacre des Vertébrés et des Mollusques, des Articulés et des Rayonnés depuis les Mammifères jusqu'aux Cirrhopodes, depuis les Acéphales jusqu'aux Crustacés! Plus d'Échinodermes, ni d'Acalèphes, ni d'Infusoires! Enfin, vous abattez toutes les cloisons inventées par le baron Cerceau! Et tout va devenir si simple, qu'il n'y aura plus de science, il n'y aura plus qu'une loi... Ah! croyez-le bien, les savants vont se défendre, et il y aura bien de l'encre de répandue! Pauvre humanité! Non, ils ne laisseront pas tranquil-

lement un homme de génie annuler ainsi les ingénieux travaux de tant d'observateurs qui ont mis la création en bocal! On nous calomniera autant que votre grand philosophe a été calomnié. Or, voyez ce qui est arrivé à Jésus-Christ qui a proclamé l'égalité des âmes, comme vous voulez proclamer l'unité zoologique! C'est à faire frémir. Ah! Fontenelle avait raison : fermons les poings quand nous tenons une vérité.

— Auriez-vous peur, messieurs? dit le disciple du Prométhée des sciences naturelles. Trahiriez-vous la sainte cause de l'Animalité?

— Non, monsieur, s'écria Marmus, je n'abandonnerai pas la science à laquelle j'ai consacré ma vie; et, pour vous le prouver, nous rédigerons ensemble la notice sur mon Zèbre.

— Hein! vous voyez, tous les Hommes sont des enfants, l'intérêt les aveugle, et pour les mener, il suffit de connaître leurs intérêts, dit le jeune journaliste à mon maître quand l'unitariste fut parti.

— Nous sommes sauvés! dit Marmus.

Une notice fut donc savamment rédigée sur le Zèbre du centre de l'Afrique par le plus habile disciple du grand philosophe, qui, plus hardi sous le nom de Marmus, formula complétement la doctrine. Mes deux maîtres entrèrent alors dans la phase la plus amusante de la célébrité. Tous deux se virent accablés d'invitations à dîner en ville, de soirées, de matinées dansantes. Ils furent pro-

clamés savants et illustres par tant de monde, qu'ils eurent trop de complices pour jamais être autre chose que des savants du premier ordre. L'épreuve du beau travail de Marmus fut envoyée au baron Cerceau. L'Académie des sciences trouva dès lors l'affaire si grave qu'aucun académicien n'osait donner un avis.

— Il faut voir, il faut attendre, disait-on.

M. Salteinbeck, le savant belge, avait pris la poste. M. Vos-man-Betten de Hollande, et l'illustre Fabricius Gobtoussell étaient en route pour voir ce fameux Zèbre, ainsi que sir Fairnight. Le jeune et ardent disciple de la doctrine de l'Unité zoologique travaillait à un mémoire dont les conclusions étaient terribles contre les formules de Cerceau.

Déjà, dans la botanique, un parti se formait, qui tenait pour l'unité de composition des plantes. L'illustre professeur de Candolle, le non moins illustre de Mirbel, éclairés par les audacieux travaux de M. Dutrochet, hésitaient encore par pure condescendance pour l'autorité de Cerceau. L'opinion d'une parité de composition chez les produits de la botanique et chez ceux de la zoologie gagnait du terrain. Cerceau décida le ministre à visiter le Zèbre. Je marchais alors au gré de mes maîtres. Le charlatan m'avait fait une queue de vache, et mes bandes jaunes et noires me donnaient une parfaite ressemblance avec une guérite autrichienne.

— C'est étonnant, dit le ministre en me voyant me

porter alternativement sur les deux pieds gauches et sur les deux pieds droits pour marcher.

— Étonnant, dit l'académicien; mais ce ne serait pas inexplicable.

— Je ne sais pas, dit l'âpre orateur devenu complaisant ministre, comment on peut conclure de la diversité à l'unité.

— Affaire d'entêté, dit spirituellement Marmus sans se prononcer encore.

Ce ministre, Homme de doctrines absolues, sentait la nécessité de résister aux faits subversifs, et il se mit à rire de cette raillerie.

— Il est bien difficile, monsieur, reprit-il en prenant Marmus par le bras, que ce Zèbre, habitué à la température du centre de l'Afrique, vive rue de Tournon....

En attendant cet arrêt cruel, je fus si affecté que je me mis à marcher naturellement.

— Laissons-le vivre tant qu'il pourra, dit mon maître effrayé de mon intelligente opposition, car j'ai pris l'engagement de faire un cours à l'Athénée, et il ira bien jusque-là...

— Vous êtes un homme d'esprit, vous aurez bientôt trouvé des élèves pour votre belle science des Instincts Comparés, qui, remarquez-le bien, doit être en harmonie avec les doctrines du baron Cerceau. Ne sera-t-il pas cent fois plus glorieux pour vous de vous faire représenter par un disciple?

— J'ai, dit alors le baron Cerceau, un élève d'une grande intelligence qui répète admirablement ce qu'on lui apprend; nous nommons cette espèce d'écrivain un vulgarisateur...

— Et nous un Perroquet, dit le journaliste.

— Ces gens rendent de vrais services aux sciences, ils les expliquent et savent se faire comprendre des ignorants.

— Ils sont de plain-pied avec eux, répondit le journaliste.

— Eh bien ! il se fera le plus grand plaisir d'étudier la théorie des Instincts Comparés et de la coordonner avec l'Anatomie Comparée et avec la Géologie; car, en science, tout se tient.

— Tenons-nous donc, dit Marmus en prenant la main du baron Cerceau et lui manifestant le plaisir qu'il avait de se rencontrer avec le plus grand, le plus illustre des naturalistes.

Le ministre promit alors sur les fonds destinés à l'encouragement des sciences, des lettres et des arts une somme assez importante à l'illustre Marmus, qui dut recevoir auparavant la croix de la Légion-d'Honneur. La société de géographie, jalouse d'imiter le gouvernement, offrit à Marmus un prix de dix mille francs pour son voyage aux montagnes de la Lune. Par le conseil de son ami le journaliste, mon maître rédigeait, d'après tous les voyages précédents en Afrique, une relation de son voyage. Il fut reçu membre de la société géographique.



Le grand philosophe tomba dans une tristesse profonde.

Le journaliste, nommé sous-bibliothécaire au Jardin des Plantes, commençait à faire tympaniser dans les petits journaux le grand philosophe : on le regardait comme un rêveur, comme l'ennemi des savants, comme un dangereux panthéiste, on s'y moquait de sa doctrine.

Ceci se passait pendant les tempêtes politiques des années les plus tumultueuses de la révolution de juillet. Marmus acheta sur le champ une maison à Paris, avec le produit de son prix et de la gratification ministérielle. Le voyageur fut présenté à la cour, où il se contenta d'écouter. On y fut si enchanté de sa modestie, qu'il fut aussitôt nommé conseiller de l'Université. En étudiant les Hommes et les choses autour de lui, Marmus comprit que les cours étaient inventés pour ne rien dire, il accepta donc le jeune perroquet que le baron Cerceau lui proposa, et dont la mission était, en exposant la science des Instincts Comparés, d'étouffer le fait du Zèbre en le traitant d'une exception monstrueuse : il y a, dans les sciences, une manière de grouper les faits, de les déterminer, comme en finance, une manière de grouper les chiffres.

Le grand philosophe, qui n'avait ni places à donner, ni aucun gouvernement pour lui autre que le gouvernement de la science à la tête de laquelle l'Allemagne le mettait, tomba dans une tristesse profonde en apprenant que le cours des Instincts Comparés allait être fait par un adepte du baron Cerceau, devenu le disciple de l'illustre Marmus. En se promenant le soir sous les grands mar-

ronniers, il déplorait le schisme introduit dans la haute science, et les manœuvres auxquelles l'entêtement de Cerceau donnait lieu.

— On m'a caché le Zèbre! s'écria-t-il.

Ses élèves étaient furieux. Un pauvre auteur entendit par la grille de la rue de Buffon l'un d'eux s'écrier en sortant de cette conférence :

— O Cerceau ! toi si souple et si clair, si profond analyste, écrivain si élégant, comment peux-tu fermer les yeux à la vérité? Pourquoi persécuter le vrai? Si tu n'avais que trente ans, tu aurais le courage de refaire la science. Tu penses à mourir dans tes nomenclatures, et tu ne songes pas à l'inexorable postérité qui les brisera, armée de l'Unité Zoologique que nous lui léguerons!

Le cours où devait se faire l'exposition de la science des Instincts Comparés eût lieu devant la plus brillante assemblée, car il était surtout mis à la portée des Femmes. Le disciple du grand Marmus, déjà qualifié d'ingénieux orateur dans les réclames envoyées aux journaux par le bibliothécaire, commença par dire que nous étions devancés sur ce point par les Allemands : Vittembock et Mittemberg, Clarenstein, Borborinski, Valerius et Kirbach avaient établi, démontré que la Zoologie se métamorphoserait un jour en Instinctologie. Les divers instincts répondaient aux organisations classées par Cerceau. Et, partant de là, le jeune perroquet répéta, dans une charmante phraséologie, tout ce que de savants observa-



Les femmes s'extasièrent. Quelle éloquence! on n'entendait de si belles choses qu'en France.

teurs avaient écrit sur l'instinct, il expliqua l'instinct, il raconta les merveilles de l'instinct, il joua des variations sur l'instinct, absolument comme Paganini jouait des variations sur la quatrième corde de son violon.

Les bourgeois, les Femmes s'extasièrent. Rien n'était plus instructif, ni plus intéressant. Quelle éloquence! on n'entendait de si belles choses qu'en France!

La province lut dans tous les journaux ce fait, à la rubrique de Paris :

« Hier, à l'Athénée, a eu lieu l'ouverture du cours « d'Instincts Comparés, par le plus habile élève de l'il« lustre Marmus, le créateur de cette nouvelle science, et « cette première séance a réalisé tout ce qu'on en attendait. « Les Emeutiers de la science avaient espéré trouver un « allié dans ce grand zoologiste ; mais il a été démon« tré que l'Instinct était en harmonie avec la Forme. « Aussi l'auditoire a-t-il manifesté la plus vive appro« bation en trouvant Marmus d'accord avec notre illustre « Cerceau. »

Les partisans du grand philosophe furent consternés, ils devinaient bien qu'au lieu d'une discussion sérieuse, il n'y avait eu que des paroles : *Verba et voces*. Ils allèrent trouver Marmus, et lui firent de cruels reproches.

— L'avenir de la science était dans vos mains, et vous

l'avez trahie! Pourquoi ne pas vous être fait un nom immortel, en proclamant le grand principe de l'attraction moléculaire!

— Remarquez, dit Marmus, avec quel soin mon élève s'est abstenu de parler de vous, de vous injurier. Nous avons ménagé Cerceau pour pouvoir vous rendre justice plus tard.

Sur ces entrefaites, l'illustre Marmus fut nommé député par l'arrondissement où il était né, dans les Pyrénées-Orientales; mais, avant sa nomination, Cerceau le fit nommer quelque part professeur de quelque chose, et ses occupations législatives déterminèrent la création d'un suppléant qui fut le bibliothécaire, l'ancien journaliste qui se fit préparer son cours par un homme de talent inconnu auquel il donna de temps en temps vingt francs.

La trahison fut alors évidente. Sir Fairnight indigné écrivit en Angleterre, fit un appel à onze pairs qui s'intéressaient à la science, et je fus acheté pour une somme de quatre mille livres sterling, que se partagèrent le professeur et son suppléant.

Je suis, en ce moment, aussi heureux que l'est mon maître. L'astucieux bibliothécaire profita de mon voyage pour voir Londres, sous le prétexte de donner des instructions à mon gardien, mais bien pour s'entendre avec lui. Je fus ravi de mon avenir en entrant dans la place qui m'était destinée. Sous ce rapport, les Anglais sont magnifiques. On m'avait préparé une charmante vallée, d'un

quart d'acre, au bout de laquelle se trouve une belle cabane construite en buches d'acajou. Une espèce de constable est attaché à ma personne, à cinquante livres sterling d'appointements.

— Mon cher, lui dit le savant faiseur de puffs décoré de la Légion-d'Honneur, si tu veux garder tes appointements aussi longtemps que vivra cet Ane, aie soin de ne jamais lui laisser reprendre son ancienne allure, et saupoudre toujours les raies qui en font un Zèbre avec cette liqueur que je te confie et que tu renouvelleras chez un apothicaire.

Depuis quatre ans, je suis nourri aux frais du *Zoological-Garden*, où mon gardien soutient *mordicus* aux visiteurs que l'Angleterre me doit à l'intrépidité des grands voyageurs anglais Fenmann et Dapperton. Je finirai, je le vois, doucement mes jours dans cette délicieuse position, ne faisant rien que de me prêter à cette innocente tromperie, à laquelle je dois les flatteries de toutes les jolies miss, des belles ladies qui m'apportent du pain, de l'avoine, de l'orge, et viennent me voir marcher des deux pieds à la fois, en admirant les fausses zébrures de mon pelage sans comprendre l'importance de ce fait.

— La France n'a pas su garder l'Animal le plus curieux du globe, disent les Directeurs aux membres du Parlement.

Enfin je me mis résolûment à marcher comme je marchais auparavant. Ce changement de démarche me rendit

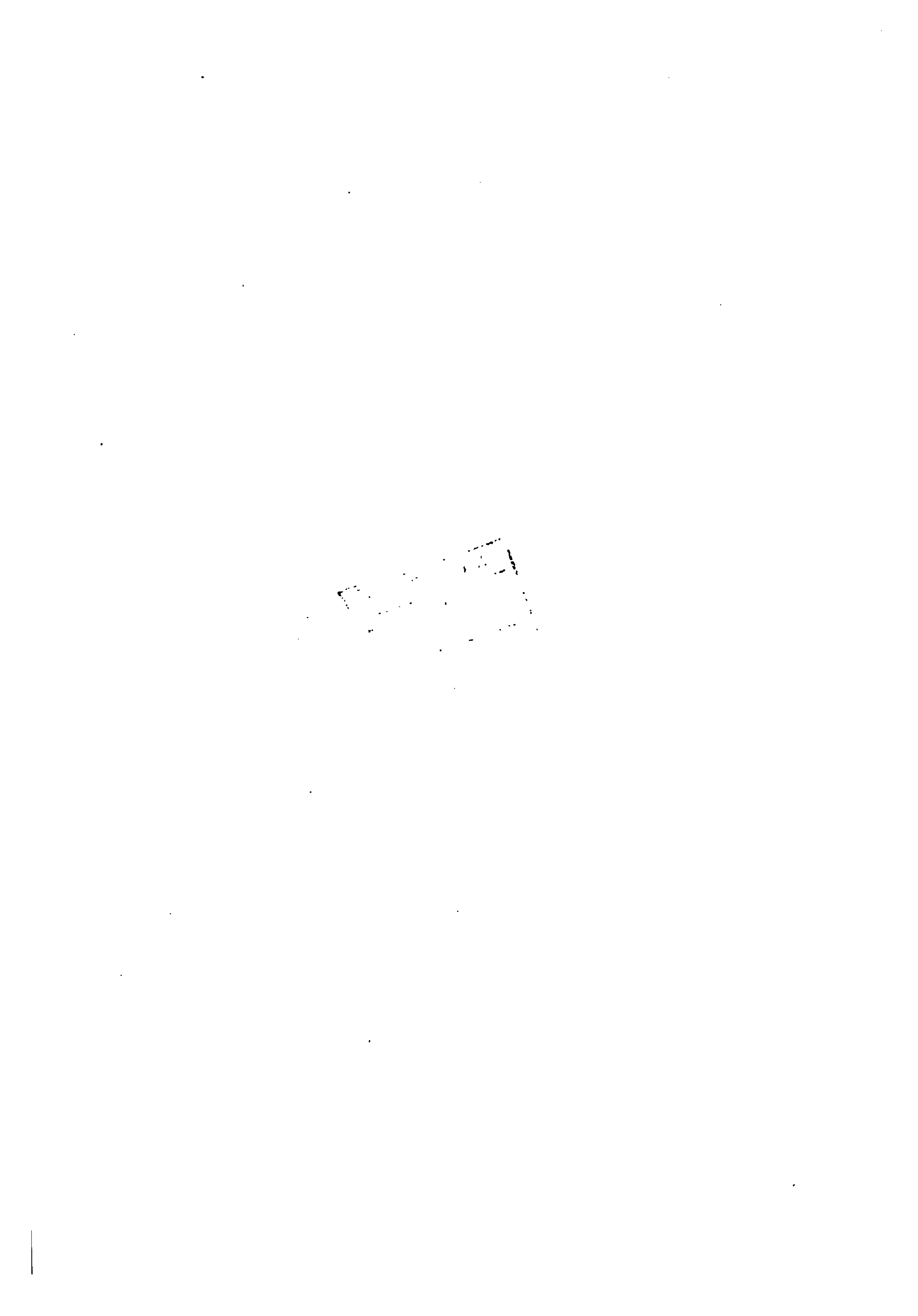
encore plus célèbre. Mon maître, obstinément appelé l'illustre Marmus, et tout le parti *Variétaire*, sut expliquer le fait à son avantage, en disant que feu le baron Cerceau avait prédit que la chose arriverait ainsi. Mon allure était un retour à l'instinct inaltérable donné par Dieu aux Animaux, et dont j'avais dévié, moi et les miens, en Afrique. Là-dessus on cita ce qui se passe à propos de la couleur des Chevaux sauvages dans les llanos d'Amérique et dans les steppes de la Tartarie, où toutes les couleurs dues au croisement des Chevaux domestiques finissent par se résoudre dans la vraie, naturelle et unique couleur des Chevaux sauvages, qui est le gris de souris. Mais les partisans de l'unité de composition, de l'attraction moléculaire et du développement de la forme et de l'instinct selon les exigences du milieu, seule manière d'expliquer la création constante et perpétuelle, prétendirent qu'au contraire l'instinct changeait avec le milieu.

Le monde savant est partagé entre Marmus, officier de la Légion-d'Honneur, conseiller de l'Université, professeur de ce que vous savez, membre de la Chambre des députés et de l'Académie des Sciences morales et politiques, qui n'a ni écrit une ligne, ni dit un mot, mais que les adhérents de feu Cerceau regardent comme un profond philosophe, et le vrai philosophe appuyé par les vrais savants, les Allemands, les grands penseurs.

Beaucoup d'articles s'échangent, beaucoup de dissertations se publient, beaucoup de brochures paraissent; mais



Mon maître, obstinément appelé l'illustre MARMUS.



il n'y a dans tout ceci qu'une vérité de démontrée, c'est qu'il existe dans le budget une forte contribution payée aux intrigants par les imbéciles, que toute chaire est une marmite, le public un légume, que celui qui sait se taire est plus habile que celui qui parle, qu'un professeur est nommé moins pour ce qu'il dit que pour ce qu'il ne dit point, et qu'il ne s'agit pas tant de savoir que d'avoir. Mon ancien maître a placé toute sa famille dans les cabanes du budget.

Le vrai savant est un rêveur, celuî qui ne sait rien se dit Homme-pratique. Pratiquer, c'est prendre sans rien dire. Avoir de l'entregent, c'est se fourrer, comme Marmus, entre les intérêts, et servir le plus fort.

Osez dire que je suis un Ane, moi qui vous donne ici la méthode de parvenir, et le résumé de toutes les sciences. Aussi, chers Animaux, ne changez rien à la constitution des choses : je suis trop bien au *Zoological-Garden* pour ne pas trouver votre révolution stupide ! O Animaux, vous êtes sur un volcan, vous rouvrez l'abîme des révolutions. Encourageons, par notre obéissance et par la constante reconnaissance des faits accomplis, les divers États à faire beaucoup de Jardins des Plantes, où nous serons nourris aux frais des Hommes, et où nous coulerons des jours exempts d'inquiétudes dans nos cabanes, couchés sur des prairies arrosées par le budget, entre des treillages dorés aux frais de l'État, en vrais sinécuristes marmusiens.

Songez qu'après ma mort, je serai empaillé, conservé dans les collections, et je doute que nous puissions, dans l'état de nature, *parvenir* à une pareille immortalité. Les Muséum sont le Panthéon des Animaux.

De Balzac.



LE

RAT PHILOSOPHE,

OU

VIVE LA POULE... ENCORE QU'ELLE AIT LA PÉPIE

(SANCHO PANÇA.)

Personnages :

RONGE-MAILLE, Rat à barbe grise.
TROTTE-MENU, jeune Rat, pupille de Ronge-Maille.
BABOLIN, donneur d'eau bénite.
TOINON, fille de Babolin.
UNE VOIX.

Le théâtre représente une salle à manger modestement meublée.

SCÈNE PREMIÈRE.

RONGE-MAILLE, seul. Il va, vient, et paraît fort affairé.

Mon pupille Trotte-Menu va venir partager mon dîner, faisons en sorte qu'il n'ait pas lieu de se repentir d'avoir accepté l'invitation de son vieux tuteur... (Flairant un morceau de fromage qu'il vient de trouver sous la table :) Voilà un vieux chester dont le parfum ferait revenir un mort.... nous verrons ce qu'en dira mon pupille... Il n'y fera peut-être pas attention seu-

lement. Ces Rats de la jeune génération sont si singuliers! ils n'aiment rien, ne se plaisent à rien, ne se dérident jamais... Oh! de mon temps, nous étions moins atrabilaires; nous prenions le temps comme il venait... Aujourd'hui nous mangions du blé, demain nous rongions du bois : bois et blé, tout nous allait. Maintenant ça n'est plus de même, on n'est jamais content... eût-on des noix et du lard sur la planche, on se lamenterait encore... Quelle étrange monomanie!... Décidément mon pupille se fait bien attendre... Est-ce qu'il lui serait arrivé malheur?

SCÈNE II.

RONGE-MAILLE, TROTTE-MENU.

TROTTE-MENU, paraissant à la fenêtre.

Tuteur, peut-on entrer?

RONGE-MAILLE.

Quoi! par la fenêtre? Ne pouvais-tu faire comme tout le monde et passer sous la porte? Mais j'oubliais que, vous autres Rats de la jeune Raterie, vous ne faites rien comme personne... Les portes! c'est bon pour le Rat vulgaire, n'est-il pas vrai?... Allons, jouons des mâchoires!... il y a longtemps que le festin est prêt...

TROTTE-MENU, d'un ton mélancolique.

Si, au lieu de me glisser sous la porte, j'ai été obligé de faire un long détour et d'arriver par les toits, la faute n'en est pas à moi, tuteur!...



En voilà une qui mord joliment au ravaudage!

RONGE-MAILLE, riant.

Ni à moi que je sache... (Il le sert.) Un peu de cette noix grillée; elle est parfaite...

TROTTE-MENU, de plus en plus sombre.

La faute en est au destin!...

RONGE-MAILLE.

Encore ce satané destin!... Tu ne peux donc pas le laisser tranquille?

TROTTE-MENU.

C'est que lui, tuteur, ne se lasse pas de nous persécuter... N'est-ce pas lui qui a bouché le jour que vous aviez pratiqué au bas de cette porte, afin que vos parents et amis pussent plus facilement vous rendre visite?

RONGE-MAILLE.

Et tu crois que c'est le destin qui a bouché ce trou?

TROTTE-MENU.

Et qui serait-ce donc, tuteur?

RONGE-MAILLE.

C'est Toinon!... (Il le sert.) Ce lard est délicieux... Il n'y a vraiment que Toinon pour avoir de si bon lard...

TROTTE-MENU.

Quelle est cette Toinon, tuteur?

RONGE-MAILLE.

La maîtresse de céans, la fille à Babolin, le plus charmant petit museau de femme!... et travailleuse!... En voilà une qui mord joliment au ravaudage! elle tire des points du matin au soir...

TROTTE-MENU.

Et quel intérêt si puissant cette Toinon avait-elle à condamner le passage par où j'ai l'habitude de m'introduire?

RONGE-MAILLE, riant.

Quel intérêt? Tu es ravissant, ma parole d'honneur!... Goûte donc ce chester, il embaume... Quel intérêt? mais celui de ses jambes... c'est là toute l'histoire... Elle n'aime pas les vents coulis, Toinon!... Du reste, fille charmante qui fait des miettes en mangeant et laisse toujours le buffet ouvert... Ça sera une excellente femme de ménage; je veux la marier...

TROTTE-MENU, avec amertume.

Vous!

RONGE-MAILLE, avec bonhomie.

Oui, moi! je veux la marier avec un garçon qu'elle aime... Il me convient de faire le bonheur de ces deux pauvres enfants... qui peut m'en empêcher?

TROTTE-MENU, exalté.

Mais vous ne pensez ni à ce que vous dites, ni à ce que vous êtes, ô tuteur! Vous parlez de faire le bonheur d'un jeune Homme et d'une jeune Fille, vous?

RONGE-MAILLE.

Eh bien! après?

TROTTE-MENU, avec mépris.

Un Rat!...

RONGE-MAILLE.

Et un Rat qui est fier de l'être!... Croqueras-tu ce brin de sucre ou rongeras-tu cette queue de poire?

TROTTE-MENU.

Merci, je n'ai plus faim... (Avec amertume.) Fier d'être le dernier des Animaux! Ah! je n'en suis pas fier, moi!...

RONGE-MAILLE.

Le dernier des Animaux!... Il y a bien des choses à dire là-dessus... Promenons-nous un peu, ça nous fera faire la digestion. (Ils trottinent en causant.)

TROTTE-MENU.

Bien des choses! Et lesquelles? Des sophismes, des paradoxes!... Ne pas vouloir reconnaître que le Rat est le plus misérable de tous les Animaux, c'est fermer les yeux à la lumière! Mais les Hommes, les Hommes eux-mêmes (Animaux qui, bien qu'on médise d'eux, ont tout autant de lumières que nous), ne proclament-ils pas ce qu'il y a de petitesse et de dégradation dans la condition que la nature nous a faite, eux qui, pour exprimer l'excessive misère, nous prennent, nous autres Rats, pour termes d'une odieuse comparaison?...

RONGE-MAILLE.

Parce qu'ils disent : « Gueux comme un Rat! » Peuh! qu'est-ce que ça prouve? Gueuserie ne signifie pas malheur. As-tu jamais rien grignoté de Béranger, toi?

TROTTE-MENU.

Jamais!

RONGE-MAILLE.

Au fait, tu ne peux pas le connaître... Ça reste si peu en magasin, ces sortes de livres-là, que c'est à peine si on a le temps de les effleurer.... Ah! il y a douze ans, c'était plus agréable! Chaque fois que messieurs de la justice pouvaient mettre la main sur une édition de ce gaillard-là, ils la fourraient dans des greniers d'où elle ne sortait plus... C'est alors que nous nous en donnions à la joie de notre cœur!... Les chansons de Béranger!... mais on ne les mangeait pas, on les dévorait!.. De 1827 à 1830 je n'ai vécu que de cela : aussi je me portais!...

TROTTE-MENU.

Et que chantent ces chansons, s'il vous plaît?

RONGE-MAILLE.

Elles chantent que les gueux, — ou, si tu aimes mieux, les Rats, — ont en partage la probité, l'esprit et le bonheur : rien que cela!

TROTTE-MENU.

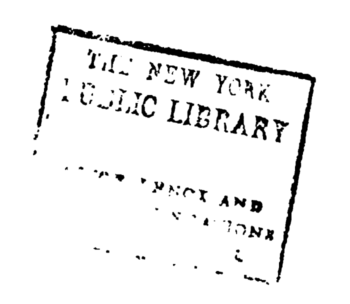
Paradoxe!... Ces chansons-là n'empêcheront ni les gueux ni les Rats de mourir de faim...

RONGE-MAILLE.

Qui est-ce qui a l'habitude de mourir de faim? Est-ce toi? Es-tu mort hier? Meurs-tu aujourd'hui?

TROTTE-MENU, à part, d'un ton profondément mystérieux.

Qui sait? (Haut.) Si je ne meurs pas, moi, d'autres meurent. Ne vous souvient-il plus de Ratapon et de sa nombreuse famille? Il y avait plusieurs jours que lui et les





Quel est ce bruit et que veut cette canaille? — La charité, s'il vous plait, Monseigneur.

siens souffraient de la faim ; par un beau matin, ils prirent leur courage à deux pattes, et s'en allèrent implorer l'obligeance d'un de leurs voisins, un Cochon gros et gras, dont l'étable regorgeait de glands, d'orge et de légumes. Eh bien ! qu'arriva-t-il de cette démarche ?

RONGE-MAILLE, impatienté.

Mon Dieu ! je le sais aussi bien que toi, ce qui arriva... Réveillé par leurs gémissements, monseigneur le Cochon parut à la fenêtre de son étable et leur dit d'un ton bourru : « Quel est ce bruit et que veut cette canaille? — La charité, s'il vous plaît, monseigneur! répondirent-ils tous à la fois. — Allez au diable! repartit le Cochon, je n'ai pas de trop pour moi. »

TROTTE-MENU, plus lugubre que jamais.

Et puis, le lendemain, le cadavre de Ratapon et des siens jonchaient la campagne... le désespoir et la faim les avaient tués !...

RONGE-MAILLE.

Le désespoir et la faim?... Ne fais donc pas de poésie... c'est la mort-aux-rats que tu veux dire. Ils ont eu la mauvaise chance de tomber sur des boulettes d'arsenic; ils les ont gloutonnement, imprudemment avalées : ils en sont morts. Quoi de plus simple !

TROTTE-MENU, avec ironie.

Quoi de plus simple, en effet, que la mort! N'est-ce pas notre lot, à nous, à nous que menacent sans cesse et les chats, et le poison, et les piéges, et les appâts !

RONGE-MAILLE.

Ce qui ne nous empêche pas de vivre...

TROTTE-MENU.

Oui, si c'est vivre que souffrir mille morts!

RONGE-MAILLE.

Mille valent mieux qu'une, quand ces mille ne tuent pas.

TROTTE-MENU.

Elles valent mieux pour les âmes faibles, peut-être; mais le Rat de cœur ne veut pas d'une vie qui est une torture de tous les instants, et il la rejette!...

RONGE-MAILLE.

Ah! tu donnes dans le suicide?... C'est une folie comme une autre; seulement elle est peu gaie.

TROTTE-MENU, gravement.

Ne plaisantez pas, tuteur; je parle sérieusement : cette vie de périls et de privations me fatigue, et j'y renonce...

RONGE-MAILLE.

Et tu as grand tort, crois-en ma vieille expérience... La vie n'est pas une mauvaise chose... elle a ses bons comme ses mauvais quarts d'heure... J'ai vu plus d'une fois l'ennemi face à face, et je n'en suis pas mort. Les piéges des Hommes ne sont pas si habilement combinés qu'on ne puisse s'y soustraire; la griffe des Chats n'est pas toujours mortelle. Ah! si défunt mon père était encore vivant, tu apprendrais de lui comment, à force de



Il nous dit : Ne pleurez pas, agissez ! peut-être à quelques pas d'ici, l'ennemi veille dans l'ombre

patience et de résolution, on se tire des situations les plus difficiles ! J'étais bien jeune encore, quand un jour l'appât d'un morceau de lard le fit tomber dans un de ces traquenards vulgairement connus sous le nom de souricières. Tous réunis autour de sa prison, nous imitions notre pauvre mère, nous ne songions qu'à verser des larmes, en invoquant la miséricorde céleste... Lui, toujours calme, toujours grand, même dans le malheur, il nous dit : « Ne pleurez pas, agissez !... Peut-être, à quel-« ques pas d'ici, l'ennemi veille dans l'ombre... Essayons « de lui échapper... Plus d'une fois j'ai curieusement ob-« servé la construction de ces piéges inventés par la per-« versité humaine; et, si je ne me trompe, il n'est pas « impossible d'en sortir. Cette porte qui vient de se re-« fermer sur moi se rattache à ce que la science nomme « un levier. (Mon père était un Rat de bibliothèque; il sa-« vait de tout un peu.) On prétend qu'avec un levier et un « point d'appui, on soulèverait le monde ; si avec ce levier « on peut sauver un père de famille, ça sera bien plus « beau ! Grimpez donc sur le toit de ma prison, et tous, « réunissant vos efforts, suspendez-vous à ce levier : bien-« tôt je serai libre. » Ses ordres sont exécutés ; la porte fatale se rouvre ; mon père nous est rendu, et déjà nous allions fuir, lorsque, d'un bond terrible, un affreux Matou s'élance au milieu de nous. « Partez ! » nous crie mon père, dont rien ne peut ébranler le courage; et voilà que seul il tient tête à ce terrible adversaire. Noble lutte ! Il

y reçut force égratignures, même y perdit la queue, mais n'y laissa pas la vie. Peu d'instants après, il avait regagné notre trou domestique ; et pendant que nous léchions le sang de ses blessures, il nous disait en souriant : « Voyez-« vous, mes enfants, il en est du péril comme des *Bâtons* « *flottants :*

« De loin, c'est quelque chose, et de près, ce n'est rien. »

TROTTE-MENU, avec aplomb.

Oh ! le péril ne m'effraye pas ; je n'ai peur de rien.

En ce moment, on entend au dehors frapper trois coups dans les mains. Trotte-Menu veut fuir, Ronge-Maille l'arrête.

RONGE-MAILLE.

Tu n'as pas peur ; cependant tu commences toujours par te sauver... Mais rassure-toi ; je connais ce signal... c'est l'amoureux de Toinon qui l'appelle... Nous pouvons rester là. Les amoureux ne sont dangereux pour personne : ils ne pensent qu'à eux.

SCÈNE III.

LES MÊMES, TOINON, UNE VOIX au dehors.

TOINON. Elle a doucement ouvert la porte de sa chambre, marche sur la pointe du pied et va vers la fenêtre.

Quoi ! c'est vous, Paul? quelle imprudence !... Si mon père rentrait !...

LA VOIX.

Ma foi, voilà deux jours que je ne vous ai vue, et je

n'y tenais plus... Est-ce que le père Babolin est toujours en colère contre moi?...

TOINON.

Plus que jamais... Il veut vous intenter un procès...

LA VOIX.

Comment un procès? à propos de la maison de feu mon cousin Michonnet?

TOINON.

Justement.

LA VOIX.

Mais puisque le cousin Michonnet me l'a léguée par testament, elle est bien à moi, cette maison!

TOINON.

Mon père aussi a un testament, et il dit que le vôtre n'est pas le bon.

LA VOIX.

C'est-à-dire que c'est le sien qui est mauvais... Au fait, qu'il nous marie, et la maison sera aussi bien à lui qu'à moi.

TOINON.

Ah! bien oui! il ne veut plus entendre parler de mariage... Il dit qu'il vous déteste, et qu'il vaut mieux que je reste fille toute ma vie que de devenir la Femme d'un Homme aussi méchant que vous...

LA VOIX, d'un ton piteux.

Est-ce que vous êtes de cet avis-là, Toinon?

TOINON.

Hélas!

RONGE-MAILLE, à part.

Voilà un hélas! qui en dit plus qu'il n'est gros!...

LA VOIX.

Ciel!... votre père tourne la rue... Je me sauve!...

TOINON. Elle se retire vivement de la fenêtre.

Pourvu qu'il ne l'ait pas aperçu... C'est pour le coup qu'il ferait un beau tapage! (Elle rentre dans sa chambre.)

SCÈNE IV.

RONGE-MAILLE, TROTTE-MENU.

TROTTE-MENU, raillant.

Dites donc, tuteur, il paraît que M. Babolin n'est pas d'accord avec vous sur le mariage de mademoiselle Toinon?...

RONGE-MAILLE, tranquillement.

Qu'est-ce que ça me fait? J'ai décidé ce mariage : il aura lieu.

TROTTE-MENU, de même.

Ah! c'est bien différent!... Du moment que vous avez dit oui, il n'y a plus à dire non, n'est-il pas vrai?

RONGE-MAILLE.

Babolin dira oui.

TROTTE-MENU.

C'est donc une girouette que ce Babolin-là?



C'est ce que les hommes appellent un rat d'eglise.

RONGE-MAILLE.

Babolin n'est pas une girouette, tant s'en faut... Il est fort obstiné; et quand il a mis quelque chose dans sa tête de Rat, on ne l'en fait pas sortir facilement

TROTTE-MENU, étonné.

La tête de Rat du père Babolin? Le père de cette jeune fille serait un des nôtres?...

RONGE-MAILLE.

Pas précisément... c'est ce que les Hommes appellent un Rat d'église... Il est donneur d'eau bénite à la porte de Notre-Dame, et vend aux fidèles les petits cierges que leur piété allume en l'honneur de Dieu et de ses saints...

TROTTE-MENU.

Je connais ça... ce sont des cierges qu'on allume quand la pratique est là, et qu'on éteint quand elle a le dos tourné. (Avec indignation:) Le genre humain, comme le genre animal, n'est que mensonge et déception!...

RONGE-MAILLE.

Allons, allons, tu t'indigneras plus tard... J'entends Babolin, laissons-lui la place libre; car il serait parfaitement capable de nous marcher sur le corps. (Ils disparaissent.)

SCÈNE V.

BABOLIN, seul.

Ah! l'on cause amoureusement par la fenêtre, et cela

malgré mes défenses expresses! Me prend-on pour un père de comédie?... Je vais me montrer. (Appelant:) Toinon! Toinon!

SCÈNE VI.

BABOLIN, TOINON.

TOINON.

Me voici, mon père, que voulez-vous?

BABOLIN.

Je veux, mademoiselle, que vous mettiez immédiatement votre châle et votre chapeau, et que vous vous prépariez à m'accompagner.

TOINON.

Où cela, mon père?

BABOLIN, avec emphase.

Chez un avoué, mademoiselle!... Je veux apprendre à M. Paul qu'entre lui et nous il n'y a plus rien de commun. Un procès, un bon procès me fera justice des impertinentes prétentions de ce jeune homme. Ah! ce monsieur voudrait dépouiller le père et séduire la fille!...

TOINON.

Mon père!...

BABOLIN, sévèrement.

Taisez-vous, mademoiselle!... Jusqu'à ce jour, j'avais pu croire que le jeune homme ne serait pas assez présomptueux pour lutter avec moi, et qu'il me céderait de bonne grâce cette maison, que je tiens de l'amitié de Michonnet...

TOINON, pleurant.

Mais, mon papa, si M. Michonnet a laissé sa maison à tout le monde, ce n'est pas la faute de M. Paul...

BABOLIN.

Vous êtes une sotte!... M. Paul aimerait à hériter... rien de mieux! c'est un goût fort répandu que celui des héritages... Qu'il fasse valoir ses droits... quant aux miens, ils sont constatés en bonne et due forme, et je vais, aujourd'hui même, déposer entre les mains d'un avoué le testament qui les consacre. Il faut que dès demain le procès soit entamé!... La clef du secrétaire, mademoiselle, donnez-la-moi!... (Toinon lui donne la clef en pleurant.) Et pas d'enfantillage!... Séchons ces larmes et habillons-nous. (Il sort.)

SCÈNE VII.

TOINON, puis RONGE-MAILLE et TROTTE-MENU.

TOINON, mettant son chapeau.

Vilain M. Michonnet, va!... Il avait bien besoin de faire deux testaments!...

TROTTE-MENU à Ronge-Maille.

Je crois, tuteur, que c'est le moment d'exprimer clairement votre volonté... le père Babolin n'a pas l'air de la deviner du tout.

RONGE-MAILLE.

Sois paisible, petit pupille, sois paisible...

SCÈNE VIII.

TOINON, BABOLIN.

BABOLIN, furieux.

Ah çà! il y a donc des Rats ici?...

(Trotte-Menu détale, Ronge-Maille le suit.)

TOINON.

Je crois que oui, mon papa; il y en a toujours eu.. Qu'ont-ils donc fait?

BABOLIN, de même.

Ce qu'ils ont fait! vous voulez savoir ce qu'ils ont fait?... Eh bien!... (Moment de silence.) vous ne le saurez pas!...

TOINON.

Comme il vous plaira, mon papa.

BABOLIN, se promenant avec agitation.

Qui se serait attendu à cela? Me voilà bien avec mes droits!... Où sont-ils maintenant?... C'est M. Paul qui va se moquer de moi!... (Il s'arrête comme frappé d'une subite inspiration.) Mais si je ne disais rien de ma mésaventure?... si je jouais la clémence? Paul aime ma fille; ma fille aime Paul... si, comme un bon homme que je suis, je cédais à leurs vœux? C'est ça qui me ferait honneur et me donnerait l'air d'un père modèle!... (S'approchant de sa fille, il lui dit d'un ton câlin:) Dis donc, petite Nonnon, ça te chagrine donc bien de ne pas épouser ton Paul?... (Toinon ne répond rien: elle sanglote.) Nonnon, si, au lieu d'aller chez l'avoué, nous allions chez le notaire?...

TOINON, pleurant et riant tout à la fois.

Chez le notaire, mon petit papa?...

BABOLIN.

Pour qu'il se hâte de dresser ton contrat de mariage...

TOINON, de même.

Avec qui, mon petit papa?

BABOLIN.

Avec Paul...

TOINON, sautant au cou de Babolin.

Oh! mon petit papa, mon petit papa, que vous êtes bon!... Je n'osais pas vous parler franchement, de peur de vous faire de la peine, mais je crois que si je n'étais pas devenue la femme de Paul, j'en serais morte.

BABOLIN.

Diable! diable! il ne faut pas que tu meures... Allons chez le notaire! (Ils sortent.)

SCÈNE IX ET DERNIÈRE.

RONGE-MAILLE, TROTTE-MENU.

RONGE-MAILLE.

Eh bien! que dis-tu de tout ceci, pupille?

TROTTE-MENU.

Je dis, tuteur, que vous êtes un grand sorcier... Mais

ce testament de feu Michonnet, qu'est-il devenu, je vous prie? Vous l'avez donc escamoté?

RONGE-MAILLE.

J'en ai fait mon déjeuner de ce matin ! Ainsi, grâce à moi, voilà un procès qui ne s'entame pas et un mariage qui se conclut!... Tu vois qu'en dépit de notre misère et de notre condition de Rats, nous pouvons encore faire un peu de bien... Mais à quoi penses-tu, je te prie? te voilà tout rêveur!...

TROTTE-MENU.

Je pense que je viendrai vous voir le lendemain de la noce. Il y aura de fameux rogatons, je veux en goûter...

RONGE-MAILLE.

Tu ne songes donc plus à te suicider?

TROTTE-MENU.

Ma foi, non! j'ai changé d'idée... Il me semble que, s'il y a beaucoup de souricières dans ce bas monde, il y a aussi d'excellents morceaux de fromage dont on ne tâte plus dès qu'on est mort...

RONGE-MAILLE.

Ainsi, tu es de l'avis du vieux proverbe :

VIVE LA POULE... ENCORE QU'ELLE AIT LA PÉPIE!

Édouard Lemoine.



VOYAGE

D'UN

MOINEAU DE PARIS

A LA RECHERCHE DU MEILLEUR GOUVERNEMENT.

INTRODUCTION.



Les Moineaux de Paris passent depuis longtemps pour les plus hardis et les plus effrontés Oiseaux qui existent : ils sont Français, voilà leurs défauts et leurs qualités en un mot ; ils sont enviés, voilà l'explication de bien des calomnies. Ils vivent, en effet, sans avoir à craindre les coups de fusil, ils sont indépendants, ne manquent de rien, et sont sans doute les plus heureux entre tous les volatiles. Peut-être ne faut-il pas trop de bonheur à un Oiseau. Cette réflexion, qui surprendrait chez tout autre, est naturelle à un Friquet nourri de haute philosophie et de petites graines ; car je suis un habitant de la rue de Rivoli,

voletant dans la gouttière d'un illustre écrivain, allant de son toit sur les fenêtres des Tuileries, et comparant les soucis qui encombrent le palais aux roses immortelles qui fleurissent dans la simple demeure du défenseur des prolétaires, ces Moineaux humains, ces Passereaux qui font les générations et desquels il ne reste rien.

En gobant les miettes du pain et entendant les paroles d'un grand Homme, je suis devenu très-illustre parmi les miens qui m'élurent en des circonstances graves, et me confièrent la mission d'observer la meilleure forme de gouvernement à donner aux Oiseaux de Paris. Les Moineaux de Paris furent naturellement effarouchés par la révolution de 1830; mais les Hommes ont été si fort occupés de cette grande mystification, qu'ils n'ont fait aucune attention à nous. D'ailleurs, les émeutes qui agitèrent le peuple ailé de Paris eurent lieu lors du choléra. Voici comment et pourquoi.

Les Moineaux de Paris, pleinement satisfaits par la desserte de cette vaste capitale, devinrent penseurs et très-exigeants sous le rapport moral, spirituel et philosophique. Avant de venir habiter le toit de la rue de Rivoli, je m'étais échappé d'une cage où l'on m'avait mis à la chaîne, et où je tirais un seau d'eau pour boire quand j'avais soif. Jamais ni Silvio Pellico ni Maroncelli n'ont eu plus de douleurs au Spielberg que j'en endurai pendant deux ans de captivité chez le grand Animal qui se prétend le roi de la terre. J'avais raconté mes souffrances à ceux du faubourg Saint-

Antoine, au milieu desquels je parvins à m'échapper et qui furent admirables pour moi. Ce fut alors que j'observai les mœurs du peuple-Oiseau. Je devinai que la vie n'était pas toute dans le boire et dans le manger. J'eus des opinions qui augmentèrent la célébrité que je devais à mes souffrances. On me vit souvent, posé sur la tête d'une statue au Palais-Royal, les plumes ébouriffées, la tête rentrée dans les épaules, ne montrant que le bec, rond comme une boule, l'œil à demi fermé, réfléchissant à nos droits, à nos devoirs et à notre avenir : Où vont les Moineaux? d'où viennent-ils? pourquoi ne peuvent-ils pas pleurer? pourquoi ne s'organisent-ils pas en société comme les Canards sauvages, comme les Corbines, et pourquoi ne s'entendent-ils pas comme elles qui possèdent une langue sublime? Telles étaient les questions que je méditais.

Quand les Pierrots se battaient, ils cessaient leurs disputes devant moi, sachant que je m'occupais d'eux, que je pensais à leurs affaires, et ils se disaient : — Voilà le Grand-Friquet! Le bruit des tambours, les parades de la royauté me firent quitter le Palais-Royal : je vins vivre dans l'atmosphère intelligente d'un grand écrivain.

Sur ces entrefaites, il se passait des choses qui m'échappaient, quoique je les eusse prévues; mais après avoir observé la chute imminente d'une avalanche, un Oiseau philosophe se pose très-bien sur le bord de la neige qui va rouler. La disparition progressive des jardins convertis en maisons rendait les Moineaux du centre de Paris

très-malheureux et les plaçait dans une situation pénible, surtout évidemment inférieure à celle des Moineaux du faubourg Saint-Germain, de la rue de Rivoli, du Palais-Royal et des Champs-Élysées.

Les Moineaux des quartiers sans jardins n'avaient ni graines, ni insectes, ni vermisseaux, enfin ils ne mangeaient pas de viande : ils en étaient réduits à chercher leur vie dans les ordures, et y trouvaient souvent des substances nuisibles. Il y avait deux sortes de Moineaux : les Moineaux qui avaient toutes les douceurs de la vie et les Moineaux qui manquaient de tout, enfin des Moineaux privilégiés et des Moineaux souffrants.

Cette constitution vicieuse de la cité des Moineaux ne pouvait pas durer longtemps chez une nation de deux cent mille Moineaux effrontés, spirituels, tapageurs, dont une moitié pullulait heureuse avec de superbes femelles, tandis que l'autre maigrissait dans les rues, la plume défaite, les pieds dans la boue, sans cesse sur le qui-vive. Les Friquets souffrants, tous nerveux, munis de gros becs endurcis, aux ailes rudes comme leurs voix mâles, formaient une population généreuse et pleine de courage. Ils allèrent chercher pour les commander un Friquet qui vivait au faubourg Saint-Antoine chez un brasseur, un Friquet qui avait assisté à la prise de la Bastille. On s'organisa. Chacun sentit la nécessité d'obéir momentanément, et beaucoup de Parisiens furent alors étonnés de voir des milliers de Moineaux rangés sur les toits de la rue de Rivoli, l'aile droite

appuyée à l'Hôtel de Ville, l'aile gauche à la Madelaine et le centre aux Tuileries.

Les Moineaux privilégiés, excessivement effrayés de cette démonstration, se virent perdus : ils allaient être chassés de toutes leurs positions et refoulés sur les campagnes où la vie est très-malheureuse. Dans ces conjonctures, ils envoyèrent une élégante Pierrette pour porter aux insurgés des paroles de conciliation : — Ne valait-il pas mieux s'entendre que de se battre? Les insurgés m'aperçurent. Ah! ce fut un des plus beaux moments de ma vie que celui où je fus élu par tous mes concitoyens pour dresser une charte qui concilierait les intérêts des Moineaux les plus intelligents du monde, divisés pour un moment par une question de vivres, le fonds éternel des discussions politiques.

Les Moineaux en possession des lieux enchantés de cette capitale y avaient-ils des droits absolus de propriété? Pourquoi, comment cette inégalité s'était-elle établie? pouvait-elle durer? Dans le cas où l'égalité la plus parfaite régirait les Moineaux de Paris, quelles formes prendrait ce nouveau gouvernement? Telles furent les questions posées par les commissaires des deux partis.

— Mais, me dirent les Friquets, l'air, la terre et ses produits sont à tous les Moineaux.

— Erreur! dirent les privilégiés. Nous habitons une ville, nous sommes en société, subissons-en les bonheurs et les malheurs. Vous vivez encore infiniment mieux que si vous étiez à l'état sauvage, dans les champs.

Il y eut alors un gazouillement général qui menaçait d'étourdir les législateurs de la Chambre, lesquels, sous ce rapport, craignent la concurrence et tiennent à s'étourdir eux-mêmes. Il sortit quelque chose de ce tumulte : tout tumulte, chez les Oiseaux comme chez les Hommes, annonce un fait. Un tumulte est un accouchement politique. On émit la proposition, approuvée à l'unanimité, d'envoyer un Moineau franc, impartial, observateur et instruit, à la recherche du Droit-Animal, et chargé de comparer les divers gouvernements. On me nomma. Malgré nos habitudes sédentaires, je partis en qualité de procureur général des Moineaux de Paris : que ne fait-on pas pour sa patrie!

De retour depuis peu, j'apprends l'étonnante Révolution des Animaux, leur sublime résolution prise dans leur nuit célèbre au Jardin des Plantes, et je mets la relation de mon voyage sur l'autel de la patrie, comme un renseignement diplomatique dû à la bonne foi d'un modeste philosophe ailé.

I

Du Gouvernement formique.

J'arrivai, non sans peine, après avoir traversé la mer, dans une île appelée assez orgueilleusement la Vieille Formicalion par ses habitants, comme s'il y avait des portions de globe plus jeunes que les autres [1]. Une vieille Corbine

[1] La fausseté de cette opinion m'a été démontrée par une aimable Coralline de la mer Polynésique emmenée en captivité par des Poissons, et qui regrettait



Je partis en qualité de procureur-général des moineaux de Paris.

instruite, que je rencontrai, m'avait indiqué le régime des Fourmis comme le gouvernement modèle; vous comprenez combien j'étais curieux d'étudier ce système, et d'en découvrir les ressorts.

Chemin faisant, je vis beaucoup de Fourmis, voyageant pour leur plaisir : elles étaient toutes noires, très-propres et comme vernies, mais sans aucune individualité. Toutes se ressemblaient. Qui voit une seule Fourmi, les connaît toutes. Elles voyagent dans une espèce de fluide formique qui les préserve de la boue, de la poussière, si bien que sur les montagnes, dans les eaux, dans les villes, rencontrez-vous une Fourmi, elle semble sortir d'une boîte, avec son habit noir bien brossé, bien net, ses pattes vernies et ses mandibules propres. Cette affectation de propreté ne prouve pas en leur faveur. Que leur arriverait-il donc sans ce soin perpétuel? Je questionnai la première Fourmi que je vis : elle me regarda sans me répondre, je la crus sourde; mais un Perroquet me dit qu'elle ne parlait qu'aux bêtes qui lui avaient été présentées.

amèrement les magnifiques constructions cyclopéennes auxquelles elle coopérait, et sur le corail desquelles devait reposer un nouveau continent. Elle m'expliqua même que le gouvernement formique les subventionnait, afin d'avoir le droit d'occuper les nouvelles terres aussitôt qu'elles apparaissent à la surface des eaux. Les Friquets de Paris prendront sans doute en considération cette note, due aux confidences de ce membre excessivement distingué de la République Polypéenne, qui fait des ruches sous-marines assez solides pour briser des vaisseaux. Néanmoins la jolie Coralline resta sans réponse quand je lui demandai sur quoi reposaient les immenses bâtiments de sa nation.

Dès que je mis le pied dans l'île, je fus assailli d'Animaux étranges, au service de l'État et chargés de vous initier aux douceurs de la liberté en vous empêchant de porter certains objets, quand même vous les auriez en affection. Ils m'entourèrent, et me firent ouvrir le bec pour voir s'il n'y avait pas des poisons que, sans doute, il est défendu d'introduire. Je levai mes ailes l'une après l'autre pour montrer que je n'avais rien dessous. Après cette cérémonie, je fus libre d'aller et de venir dans le siége de l'Empire Formique dont les libertés m'avaient été si fort vantées par la Corbine.

Le premier spectacle qui me frappa vivement fut celui de l'activité merveilleuse de ce peuple. Partout des Fourmis allaient et venaient, chargeant et déchargeant des provisions. On bâtissait des magasins, on débitait le bois, on travaillait toutes les matières végétales. Des ouvriers creusaient des souterrains, amenaient des sucres, construisaient des galeries, et le mouvement est si attachant pour ce peuple, qu'on ne remarqua point ma présence. De différents points de la côte, il partait des embarcations chargées de Fourmis qui s'en allaient sur de nouveaux continents. Il arrivait des estafettes qui disaient que, sur tel point, telle denrée abondait, et aussitôt on expédiait des détachements de Fourmis pour s'en emparer, et ils s'en emparaient avec tant d'habileté, de promptitude, que les Hommes eux-mêmes se voyaient dévalisés sans savoir comment ni dans quel temps. J'avoue que je fus ébloui. Au milieu



Dès que je mis le pied dans l'île, je fus assailli
d'animaux étranges au service de l'état.



Le premier spectacle qui me frappa fut celui de l'activité merveilleuse de ce peuple.

de l'activité générale, j'aperçus des Fourmis ailées au milieu de ce peuple noir sans ailes.

— Quelle est cette Fourmi qui se goberge et s'amuse pendant que vous travaillez? dis-je à une Fourmi qui restait en sentinelle.

— Oh! me répondit-elle, c'est une noble Fourmi. Vous en compterez cinq cents ainsi, les Patriciennes de l'Empire Formique.

— Qu'est-ce qu'une Patricienne? dis-je.

— Oh! me répondit-elle, c'est notre gloire, à nous autres! Une Fourmi Patricienne, comme vous le voyez, a quatre ailes, elle s'amuse, jouit de la vie et fait des enfants. A elle les amours, à nous le travail. Cette division est une des grandes sagesses de notre admirable constitution : on ne peut pas s'amuser et travailler tout ensemble. Chez nous, les Neutres font l'ouvrage, et les Patriciennes s'amusent!

— Mais est-ce une récompense du travail? Pouvez-vous devenir Patricienne?

— Ah! bien, oui! Non, fit la Fourmi Neutre. Les Patriciennes naissent Patriciennes. Sans cela, où serait le miracle? il n'y aurait plus rien d'extraordinaire. Mais elles ont aussi leurs obligations, elles veillent à la sécurité de nos travaux, et préparent nos conquêtes.

La Fourmi Patricienne se dirigea de notre côté : toutes les Fourmis se dérangèrent et lui témoignèrent des respects infinis. J'appris qu'aucune des Fourmis ordinaires, dites Neutres, n'oserait disputer le pas à une Patricienne,

ni se permettre de se placer devant elle. Les Neutres ne possèdent absolument rien, travaillent sans cesse, sont bien ou mal nourries, selon les chances; mais les cinq cents Patriciennes ont des palais dans les fourmilières, elles y pondent des enfants qui sont l'orgueil de l'Empire Formique, et possèdent des parcs de Pucerons pour leur nourriture. J'assistai même à une chasse aux Pucerons, dans le domaine d'une Patricienne, spectacle qui me fit le plus grand plaisir à voir. On ne saurait imaginer jusqu'où ce peuple a poussé l'amour pour les petits, ni la perfection qu'il a su donner aux soins avec lesquels il les élève : comment les Neutres les brossent, les lèchent, les lavent, les veillent et les arrangent! avec quelles admirables pensées de prévoyance elles les nourrissent et devinent les accidents auxquels ils sont exposés dans un âge si tendre. On étudie les températures, on les rentre quand il pleut, on les expose au soleil quand il fait beau, on les accoutume à faire jouer leurs mandibules, on les accompagne, on les exerce; mais une fois grands, aussi tout est dit : plus d'amour, plus de sollicitude. Dans cet empire, l'état le meilleur pour les individus est d'être enfant.

Malgré la beauté des petits, la choquante inégalité de ces mœurs me frappa vivement; je trouvai que les querelles des Moineaux de Paris étaient des vétilles, comparées aux malheurs de ces pauvres Neutres. Vous comprenez que ceci, pour un Friquet philosophe, n'était que la question même. Il y avait lieu d'examiner par quels ressorts les

cinq cents Fourmis privilégiées maintenaient cet état de choses. Au moment où j'allais aborder la Patricienne, elle monta sur une des fortifications de la cité, où se trouvaient quelques autres de son espèce et où elle leur dit des mots en langue formique : aussitôt les Patriciennes se répandirent dans la fourmilière. Je vis partir des détachements commandés par des Patriciennes. Des Neutres s'embarquèrent sur des pailles, sur des feuilles, sur des bâtons. J'appris qu'il s'agissait d'aller porter secours à quelques Neutres attaquées à deux mille pieds de là. Pendant cette expédition, j'entendis la conversation suivante entre deux vieilles Patriciennes.

— Votre Seigneurie n'est-elle pas effrayée de la grande quantité de peuple qui va mourir de faim, nous ne saurions le nourrir...

— Votre Grâce ne sait donc pas que de l'autre côté de l'eau il y a une fourmilière bien garnie, et que nous allons l'attaquer, en chasser les habitants, et y mettre notre trop plein.

Cette injuste agression était autorisée par le principe fondamental du gouvernement Formique dont la Charte a pour premier article : *Ote-toi de là, que je m'y mette.* Le second article porte en substance que ce qui convient à l'Empire Formique appartient à l'Empire Formique, et que quiconque s'oppose à ce que les sujets Formiques s'en emparent devient l'ennemi du gouvernement Formique. Je n'osai pas dire que les voleurs n'avaient pas d'autres

principes, je reconnus l'impossibilité d'éclairer cette nation. Ce dogme sauvage est devenu l'instinct même des Fourmis. Leur expédition fut consommée sous mes yeux. Au retour de la guerre faite pour sauver les trois Neutres compromises, on envoya des ambassadeurs examiner le terrain, les abords de la fourmilière à prendre, et l'esprit des habitants.

— Bonjour, mes amis, dit la Patricienne à des Fourmis qui passaient, comment vous portez-vous?

— Pardon, je suis occupée.

— Attendez donc! que diable, on se parle. Vous avez beaucoup de grain, et nous n'en avons point; mais vous manquez de bois, et nous en avons beaucoup : changeons?

— Laissez-nous tranquilles, nous gardons nos grains.

— Mais il ne vous est pas permis de garder ce qui abonde chez vous, quand nous en manquons chez nous : cela est contre les lois du bon sens. Échangeons.

Sur le refus de la fourmilière, la Patricienne, qui se regarda comme insultée, expédia une feuille des plus solides chargée de Fourmis en Formicalion. Les Patriciennes dirent que l'honneur formique et la liberté commerciale étaient compromis par une fourmilière récalcitrante. Sur ce, l'eau fut couverte aussitôt d'embarcations, et la moitié des Neutres embarquées. Après trois jours de manœuvres, les pauvres Fourmis étrangères furent obligées de se disperser dans l'intérieur des terres, abandonnant leur four-

milière aux enfants de la Vieille-Formicalion. Une Patricienne me montra dix-sept fourmilières ainsi conquises et où elles envoyaient leurs filles, qui y devenaient à leur tour Patriciennes.

— Vous faites des choses souverainement infâmes, dis-je à la Patricienne qui était venue offrir des bois pour des grains.

— Oh! ce n'est pas moi, dit-elle. Moi, je suis la plus honnête créature du monde; mais le gouvernement Formique est forcé d'agir dans l'intérêt de ses classes ouvrières. Ce que nous venons de faire était souverainement utile à leurs intérêts. On se doit à son pays; mais je retourne dans mes terres, pratiquer les vertus que Dieu impose à notre race.

En effet, elle paraissait au premier abord la meilleure Fourmi du monde.

— Vous êtes de fiers sycophantes! m'écriai-je.

— Oui, me dit une autre Patricienne en riant; mais convenez que cela est beau, dit-elle en me montrant une file de Patriciennes qui se promenaient au soleil dans l'éclat de leur puissance.

— Comment parvenez-vous à maintenir cet état contre nature? lui demandai-je. Je voyage pour mon instruction, et voudrais savoir en quoi consiste le bonheur des Animaux.

— Il consiste à se croire heureux, me répondit la Patri-

cienne. Or, chaque ouvrière de l'Empire Formique a la certitude de sa supériorité sur les autres Fourmis du monde. Interrogez-les? Toutes vous diront que nos fourmilières sont les mieux bâties, que dans quelque endroit de la terre qu'elle se trouve, si quelqu'un l'insulte, l'insulte est épousée par l'Empire Formique.

— Il me semble que cet orgueil satisfait ne donne pas de grain...

— Ceci ressemble à une raison; mais vous parlez en Moineau. Je vous avoue que nous n'avons pas du grain pour tout le monde; mais ici tout le monde est convaincu que nous sommes occupées à en chercher; et tant que nous pourrons de temps en temps conquérir une fourmilière, tout ira bien.

— Mais ne craignez-vous pas que les autres fourmilières, averties, ne se coalisent contre vous, afin d'empêcher que vous ne les dévoriez ainsi?

— Oh! non. L'un des principes de la politique formique est d'attendre que les fourmilières se chamaillent entre elles pour aller prendre possession d'un territoire.

— Et quand elles ne se chamaillent pas?

— Ah! voilà! Les Patriciennes ne sont occupées qu'à fournir aux fourmilières étrangères les occasions de se chamailler.

— Ainsi la prospérité de l'Empire Formique se fonde sur les divisions intestines des autres fourmilières.



Il n'avait que ses belles couleurs pour toute fortune, et comptait vivre dans le luxe, l'abondance et les honneurs.

— Oui, seigneur Moineau. Voilà pourquoi nos ouvrières sont si fières d'appartenir à l'Empire Formique, et travaillent avec tant de cœur en chantant : *Rule, Formicalia!*

— Ceci, me dis-je en partant, est contraire à la Loi Animale : Dieu me garde de proclamer de tels principes. Ces Fourmis n'ont ni foi ni loi. Que deviendraient les Moineaux de Paris, qui sont déjà si spirituels, au cas où quelque grand Moineau les organiserait ainsi ? Que suis-je? Je ne suis pas seulement un Friquet parisien, je me suis élevé, par la pensée, à toute l'Animalité. Non, l'Animalité n'est pas faite pour être gouvernée ainsi. Ce système n'est que tromperie au profit de quelques-uns.

Je partis vraiment affligé de la perfection de cette oligarchie et de la hardiesse de son égoïsme. Chemin faisant, je rencontrai sur la route un prince d'Euglosse-Bourdon qui allait presque aussi vite que moi. Je lui demandai la raison de son empressement; l'infortuné m'apprit qu'il voulait assister au couronnement d'une reine. Charmé de pouvoir observer une si belle cérémonie, j'accompagnai ce jeune prince, plein d'illusions. Il avait l'espoir d'être le mari de la reine, étant de cette célèbre famille d'Euglosse-Bourdon en possession de fournir des maris aux reines, et qui leur en tient toujours un tout prêt, comme on tenait à Napoléon un poulet tout rôti pour ses soupers. Ce prince, qui n'avait que ses belles couleurs pour toute fortune, quittait un pauvre endroit, sans fleurs ni miel, et comptait vivre dans le luxe, l'abondance et les honneurs.

II

De la Monarchie des Abeilles.

Instruit déjà par ce que j'avais vu dans l'Empire Formique, je résolus d'examiner les mœurs du peuple avant d'écouter les grands et les princes. En arrivant, je heurtai une Abeille qui portait un potage.

— Ah ! je suis perdue, dit-elle. On me tuera, ou tout au moins je serai mise en prison.

— Et pourquoi? lui dis-je.

— Ne voyez-vous pas que vous m'avez fait répandre le bouillon de la reine ! Pauvre reine ! Heureusement que la Grande-Échansonne, la duchesse des Roses, aura peut-être envoyé dans plusieurs directions : ma faute sera réparée, car je mourrais de chagrin d'avoir fait attendre la reine.

— Entends-tu, prince Bourdon ? dis-je au jeune voyageur.

L'Abeille se lamentait toujours d'avoir perdu l'occasion de voir la reine.

— Eh ! mon Dieu, qu'est-ce donc que votre reine pour que vous soyez dans une telle adoration ? m'écriai-je. Je suis d'un pays, ma chère, où l'on se soucie peu des rois, des reines et autres inventions humaines.

— Humaine ! s'écria l'Abeille. Il n'y a rien chez nous, effronté Pierrot, qui ne soit d'institution divine. Notre

reine tient son pouvoir de Dieu. Nous ne pourrions pas plus exister en corps social sans elle, que tu ne pourrais voler sans plumes. Elle est notre joie et notre lumière, la cause et la fin de tous nos efforts. Elle nomme une directrice des ponts et chaussées qui nous donne nos plans et nos alignements pour nos somptueux édifices. Elle distribue à chacun sa tâche selon ses capacités, elle est la justice même, et s'occupe sans cesse de son peuple : elle le pond, et nous nous empressons de le nourrir, car nous sommes créées et mises au monde pour l'adorer, la servir et la défendre. Aussi faisons-nous pour les petites reines des palais particuliers et les dotons-nous d'une bouillie particulière pour leur nourriture. A notre reine seule revient l'honneur de chanter et de parler, elle seule fait entendre sa belle voix.

— Quelle est votre reine? dit alors le prince d'Euglosse-Bourdon.

— C'est, dit l'Abeille, Tithymalia XVII, dite la Grande-Ruchonne, car elle a pondu cent peuples de trente mille individus. Elle est sortie victorieuse de cinq combats qui lui ont été livrés par d'autres reines jalouses. Elle est douée de la plus surprenante perspicacité. Elle sait quand il doit pleuvoir, elle prévoit les plus rudes hivers, elle est riche en miel, et l'on soupçonne qu'elle en a des trésors placés dans les pays étrangers.

— Ma chère, dit le prince d'Euglosse-Bourdon, croyez-

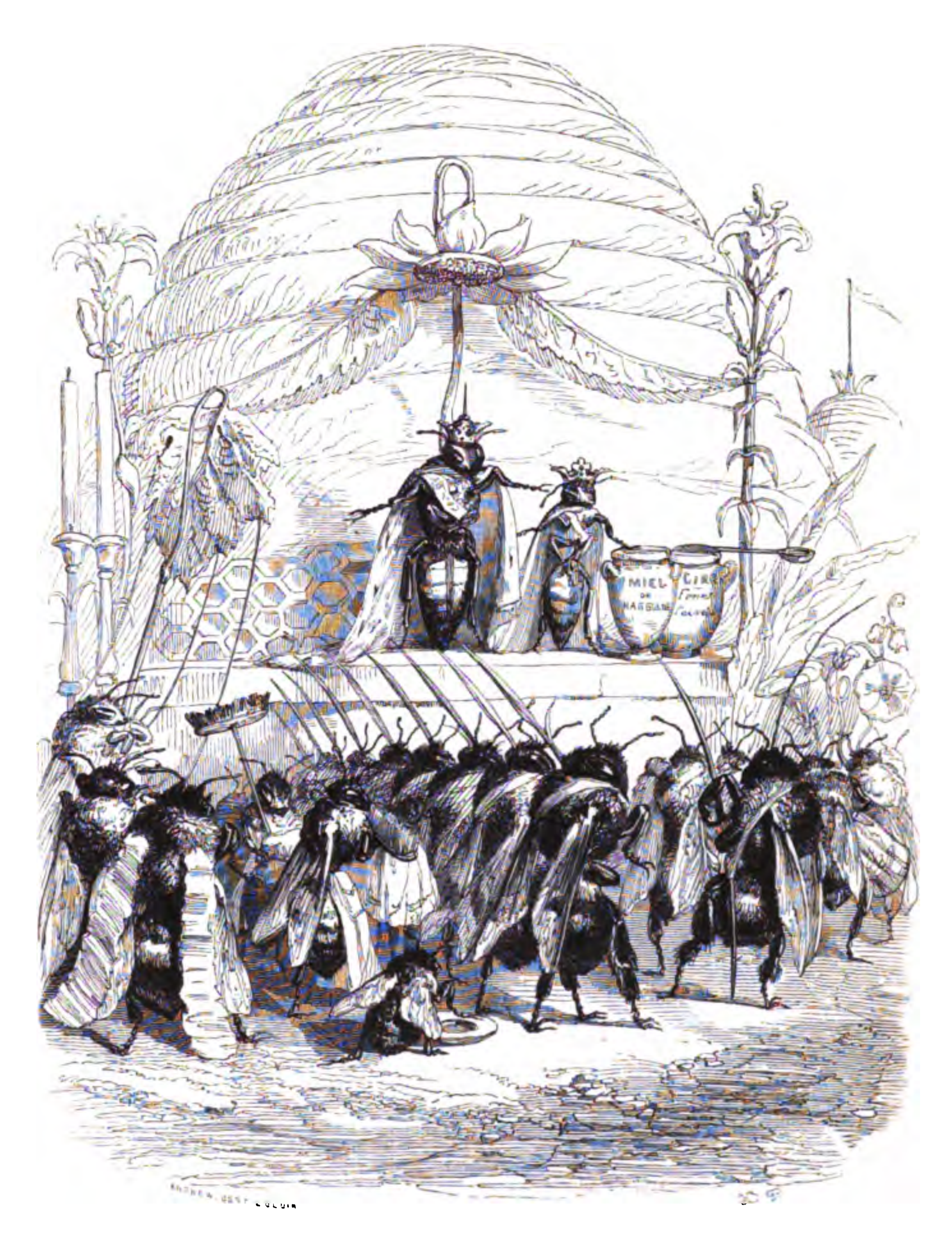
vous que quelque jeune reine soit sur le point d'être mariée...

— N'entendez-vous pas, prince, dit l'Ouvrière, le bruit et les cérémonies du départ d'un peuple? Chez nous, il n'y a pas de peuple sans reine. Si vous voulez faire la cour à l'une des filles de Tithymalia, dépêchez-vous, vous êtes assez bien de votre personne, et vous aurez une belle lune de miel.

Je fus émerveillé du spectacle qui s'offrit à mes regards et qui, certes, doit agir assez sur les imaginations vulgaires pour leur faire aimer les momeries et les superstitions qui sont l'esprit et la loi de ce gouvernement. Huit timbaliers à corselet jaune et noir sortirent en chantant de la vieille cité, que l'Ouvrière me dit se nommer Sidracha du nom de la première Abeille qui prêcha l'Ordre Social. Ces huit timbaliers furent suivis de cinquante musiciens si beaux, que vous eussiez dit des saphirs vivants. Ils exécutaient l'air de :

Vive Tithymalia ! vive c'te reine bonne enfant !
Qui mange et boit comme cent,
Et qui pond tout autant.

Les paroles ont été faites par tout le monde, mais l'air est dû à l'un des meilleurs Faux-Bourdons du pays. Après, venaient les gardes du corps armés d'aiguillons terribles ; ils étaient deux cents, allaient six par six, sur six rangs



Après, venaient les Gardes-du-Corps armés d'aiguillons terribles.

de profondeur, et chaque bataillon de six rangs avait en tête un capitaine qui portait sur son corselet la décoration du Sidrach, emblème du mérite civil et militaire, une petite étoile en cire rouge. Derrière les porte-aiguillons, allaient les essuyeuses de la reine, commandées par la Grande-Essuyeuse; puis la Grande-Échansonne avec huit petites échansonnes, deux par quartier; la Grande-Maîtresse de la loge royale suivie de douze balayeuses; la Grande-Gardienne de la cire et la Maîtresse du miel; enfin la jeune reine, belle de toute sa virginité. Ses ailes, qui reluisaient d'un éclat ravissant, ne lui avaient pas encore servi. Sa mère, Tithymalia XVII, l'accompagnait; elle étincelait d'une poussière de diamants. Le corps de musique suivait, et chantait une cantate composée exprès pour le départ. Après le corps de musique, venaient douze gros vieux Bourdons qui me parurent être une espèce de clergé. Enfin dix ou douze mille Abeilles sortirent se tenant par les pattes. Tithymalia resta sur le bord de la ruche, et dit à sa fille ces mémorables paroles :

— C'est toujours avec un nouveau plaisir que je vous vois prendre votre volée, car c'est une assurance que mon peuple sera tranquille, et que....

Elle s'arrêta dans son improvisation, comme si elle allait dire quelque chose de contraire à la politique, et reprit ainsi :

— Je suis certaine que, formée par nos mœurs, instruite de nos coutumes, vous servirez Dieu, que vous ré-

pandrez la gloire de son nom sur la terre; que vous n'oublierez jamais d'où vous êtes sorties, que vous conserverez nos saintes doctrines de gouvernement, notre manière de bâtir, et d'économiser le miel pour vos augustes reines. Songez que sans la royauté, il n'y a qu'anarchie; que l'obéissance est la vertu des bonnes Abeilles, et que le palladium de l'État est dans votre fidélité. Sachez que mourir pour vos reines, c'est faire vivre la patrie. Je vous donne pour souveraine ma fille Thalabath ! ce qui veut dire tarse agile. Aimez-la bien.

Sur cette allocution pleine des agréments qui distinguent l'éloquence royale, il y eut un hurrah !

Un Papillon, à qui cette cérémonie pleine de superstitions faisait pitié, me dit que la vieille Tithymalia donnait à ses fidèles sujets une double ration du meilleur miel, et que la police et le miel fin étaient pour beaucoup dans ces solennités, mais qu'au fond, elle était haïe.

Dès que le jeune peuple partit avec sa reine, mon compagnon de voyage alla bourdonner autour de l'essaim en criant : — Je suis un prince de la maison d'Euglosse-Bourdon. Il y a des polissons de savants qui refusent à notre famille de savoir faire du miel, mais pour te plaire, ô merveille de la race de Tithymalia ! je suis capable de faire des économies, surtout si vous avez une belle dot.

— Savez-vous, prince, lui dit alors la Grande-Maîtresse de la loge royale, que, chez nous, le mari de la reine n'est rien du tout, il n'a ni honneurs, ni rang; il est considéré

comme un moyen malheureux, dont il est impossible de se passer, mais nous ne souffrons pas qu'il s'immisce dans le gouvernement.

— Tu t'immisceras! Viens, mon ange, lui dit gracieusement Thalabath, ne les écoute pas. Je suis la reine, moi! Je puis beaucoup pour toi : tu seras d'abord le commandant de mes porte-aiguillons; mais si, en général, tu m'obéis, je t'obéirai en particulier. Et nous irons nous rouler dans les fleurs, dans les roses, nous danserons à midi sur les nectaires embaumés, nous patinerons sur la glace des lis, nous chanterons des romances dans les cactus, et nous oublierons ainsi les soucis du pouvoir...

Je fus surpris d'une chose, qui ne regarde pas le gouvernement, mais que je ne puis m'empêcher de consigner ici, c'est que l'amour est absolument le même partout. Je livre cette observation à tous les Animaux, en demandant qu'il soit nommé une commission pour examiner ce qui se passe chez les Hommes.

— Ma chère, dis-je à l'Ouvrière, ayez la bonté de dire à la vieille reine Tithymalia qu'un étranger de distinction, un Pierrot de Paris, désirerait lui être présenté.

Tithymalia devait bien connaître les secrets de son propre gouvernement, et comme j'avais remarqué le plaisir qu'elle prenait à bavarder, je ne pouvais m'adresser à personne qui me donnât de meilleurs renseignements : le silence avec elle devait être aussi instructif que la parole. Plusieurs Abeilles vinrent m'examiner pour savoir si je ne

portais pas sur moi aucune odeur dangereuse. La reine était tellement idolâtrée de ses sujettes, qu'on tremblait à l'idée de sa mort. Quelques instants après, la vieille reine Tithymalia vint se poser sur une fleur de pêcher où j'occupais une branche inférieure, et où, par habitude, elle prit quelque chose.

— Grande reine, lui dis-je, vous voyez un philosophe de l'ordre des Moineaux, voyageant pour comparer les gouvernements divers des animaux afin de trouver le meilleur. Je suis Français et troubadour, car le moineau français pense en chantant. Votre Majesté doit bien connaître les inconvénients de son système.

— Sage Moineau, je m'ennuierais beaucoup si je n'avais pas à pondre deux fois par an ; mais j'ai souvent désiré n'être qu'une Ouvrière, mangeant la soupe aux choux des roses, allant et venant de fleur en fleur. Si vous voulez me faire plaisir, ne m'appelez ni majesté ni reine, dites-moi tout simplement princesse.

— Princesse, repris-je, il me semble que la mécanique à laquelle vous donnez le nom de peuple des Abeilles exclut toute liberté, vos Ouvrières font toujours absolument la même chose, et vous vivez, je le vois, d'après les coutumes égyptiennes.

— Cela est vrai, mais l'Ordre est une des plus belles choses. ORDRE PUBLIC, voilà notre devise, et nous la pratiquons; tandis que si les Hommes s'avisent de nous imiter, ils se contentent de graver ces mots en relief sur les bou-

tons de leurs gardes nationaux, et les prennent alors pour prétexte des plus grands désordres. La monarchie, c'est l'ordre, et l'ordre est absolu.

— L'ordre à votre profit, princesse. Il me semble que les Abeilles vous font une jolie liste civile de bouillie perfectionnée, et ne s'occupent que de vous.

— Eh! que voulez-vous? l'État, c'est moi. Sans moi, tout périrait. Partout où chacun discute l'ordre, il fait l'ordre à son image, et comme il y a autant d'ordres que d'opinions, il s'ensuit un constant désordre. Ici, l'on vit heureux parce que l'ordre est le même : il vaut mieux que ces intelligentes Bêtes aient une reine que d'en avoir cinq cents comme chez les Fourmis, par exemple. Le monde des Abeilles a tant de fois éprouvé le danger des discussions, qu'il ne tente plus l'expérience. Un jour, il y eut une révolte. Les Ouvrières cessèrent de recueillir la propolis, le miel, la cire. A la voix de quelques novatrices, on enfonça les magasins, chacune d'elles devint libre, et voulut faire à sa guise! Je sortis, suivie de quelques fidèles de ma garde, de mes accoucheuses et de ma cour, et vins dans cette ruche. Eh bien, la ruche en révolution n'eut plus de bâtiments, plus de réserves. Chacune des citoyennes mangea son miel, et la nation n'exista plus. Quelques fugitifs vinrent chez nous transis de froid, et reconnurent leurs erreurs.

— Il est malheureux, lui dis-je, que le bien ne puisse

s'obtenir que par une division cruelle en castes ; mon bon sens de Moineau se révolte à cette idée de l'inégalité des conditions.

— Adieu, me dit la reine, que Dieu vous éclaire! De Dieu procède l'instinct, obéissons à Dieu. Si l'égalité pouvait être proclamée, ne serait-ce pas chez les Abeilles, qui sont toutes de même forme et de même grandeur, dont les estomacs ont la même capacité, dont les affections sont réglées par les lois mathématiques les plus rigoureuses? Mais, vous le voyez, ces proportions, ces occupations ne peuvent être maintenues que par le gouvernement d'une reine.

— Et pour qui faites-vous votre miel? pour l'Homme? lui dis-je. Oh! la liberté! Ne travailler que pour soi, s'agiter dans son instinct! ne se dévouer que pour tous, car tous, c'est encore nous-mêmes!

— Il est vrai que je ne suis pas libre, dit la reine, et que je suis plus enchaînée que ne l'est mon peuple. Sortez de mes états, philosophe parisien, vous pourriez séduire quelques têtes faibles.

— Quelques têtes fortes! dis-je.

Mais elle s'envola. Je me grattai la tête quand la reine fut partie, et j'en fis tomber une Puce d'une espèce particulière.

— O philosophe de Paris, je suis une pauvre Puce venue

de bien loin sur le dos d'un Loup, me dit-elle ; je viens de t'entendre, et je t'admire. Si tu veux t'instruire, prends par l'Allemagne, traverse la Pologne, et, vers l'Ukraine, tu te convaincras par toi-même de la grandeur et de l'indépendance des Loups dont les principes sont ceux que tu viens de proclamer à la face de cette vieille radoteuse de reine. Le Loup, seigneur Moineau, est l'Animal le plus mal jugé qui existe. Les naturalistes ignorent ses belles mœurs républicaines, car il mange les naturalistes assez osés pour venir au milieu d'une Section ; mais ils ne pourront pas dévorer un Oiseau. Tu peux sans rien craindre te poser sur la tête du plus fier des Loups, d'un Gracchus, d'un Marius, d'un Régulus lupien, et tu contempleras les plus belles vertus animales pratiquées dans les steppes où se sont établies les républiques des Loups et des Chevaux. Les Chevaux sauvages, autrement dit, les Tarpans, c'est Athènes ; mais les Loups, c'est Sparte.

— Merci, Puceron. Que vas-tu faire?

— Sauter sur ce Chien de chasse assis au soleil, et d'où je suis sortie.

Je volai vers l'Allemagne et vers la Pologne dont j'avais tant entendu parler dans la mansarde de mon philosophe, rue de Rivoli.

III

De la République lupienne.

O Moineaux de Paris, Oiseaux du monde, Animaux du globe, et vous, sublimes carcasses antédiluviennes, l'admiration vous saisirait tous, si, comme moi, vous aviez été visiter la noble république lupienne, la seule où l'on dompte la Faim! Voilà qui élève l'âme d'un Animal! Quand j'arrivai dans les magnifiques steppes qui s'étendent de l'Ukraine à la Tartarie, il faisait déjà froid, et je compris que le bonheur donné par la liberté pouvait seul faire habiter un tel pays. J'aperçus un Loup en sentinelle.

— Loup, lui dis-je, j'ai froid et vais mourir : ce serait une perte pour votre gloire, car je suis amené par mon admiration pour votre gouvernement, que je viens étudier pour en propager les principes parmi les Bêtes.

— Mets-toi sur moi, me dit le Loup.

— Mais tu me mangeras, citoyen?

— A quoi cela m'avancerait-il? répondit le Loup. Que je te mange ou ne te mange pas, je n'en aurai pas moins faim. Un Moineau pour un Loup, ce n'est pas même une seule graine de lin pour toi.

J'eus peur, mais je me risquai, en vrai philosophe. Ce bon Loup me laissa prendre position sur sa queue, et me regarda d'un œil affamé sans me toucher.



J'aperçus un Loup en sentinelle.

— Que faites-vous là ? lui dis-je pour renouer la conversation.

— Eh ! me dit-il, nous attendons des propriétaires qui sont en visite dans un château voisin, et nous allons, quand ils en sortiront, probablement manger des Chevaux esclaves, de vils cochers, des valets et deux propriétaires russes.

— Ce sera drôle, lui dis-je.

Ne croyez pas, Animaux, que j'aie voulu bassement flatter ce sauvage républicain qui pouvait ne pas aimer la contradiction : je disais là ma pensée. J'avais entendu tant maudire à Paris, dans les greniers, et partout, l'abominable variété d'hommes appelés *les propriétaires*, que, sans les connaître le moins du monde, je les haïssais beaucoup.

— Vous ne leur mangerez pas le cœur, repris-je en badinant.

— Pourquoi ? me dit le citoyen Loup.

— J'ai ouï dire qu'ils n'en avaient point.

— Quel malheur ! s'écria le Loup ; c'est une perte pour nous, mais ce ne sera pas la seule.

— Comment ! fis-je.

— Hélas ! me dit le citoyen Loup, beaucoup des nôtres périront à l'attaque ; mais la patrie avant tout ! Il n'y a que six Hommes, quatre Chevaux et quelques effets potables, ce ne sera pas assez pour notre section des Droits

du Loup, qui se compose d'un millier de Loups. Songe, Moineau, que nous n'avons rien pris depuis deux mois.

— Rien ? lui dis-je, pas même un prince russe !

— Pas même un Tarpan ! Ces gueux de Tarpans nous sentent de deux lieues.

— Eh bien, comment ferez-vous ? lui dis-je.

— Les lois de la république ordonnent aux jeunes Loups et aux Loups valides de combattre et de ne pas manger. Je suis jeune, je laisserai passer les Femmes, les petits et les anciens...

— Cela est bien beau, lui dis-je.

— Beau ! s'écria-t-il ; non, c'est tout simple. Nous ne reconnaissons pas d'autre inégalité que celles de l'âge et du sexe. Nous sommes tous égaux.

— Pourquoi ?

— Parce que nous sommes tous également forts.

— Cependant vous êtes en sentinelle, monseigneur.

— C'est mon tour de garde, dit le jeune Loup, qui ne se fâcha point d'être monseigneurisé.

— Avez-vous une Charte ? lui dis-je.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? dit le jeune Loup.

— Mais vous êtes de la section des Droits du Loup, vous avez donc des droits ?

— Le droit de faire tout ce que nous voulons. Nous nous rassemblons dès qu'il y a péril pour tous les Loups ;

Songe,
ois.

nous

ps
r.
t



Tous les Loups sont frères.

mais le chef que nous nous donnons redevient simple Loup après l'affaire. Il ne lui passerait jamais par la tête qu'il vaut mieux que le Loup qui a fait ses dernières dents le matin. Tous les Loups sont frères!

— Dans quelles circonstances vous rassemblez-vous?

— Quand il y a disette et pour chasser dans l'intérêt commun. On chasse par sections. Dans les jours de grande famine, on partage, et les parts se font strictement. Mais sais-tu, moutard de Moineau, que dans les circonstances les plus horribles, quand, par dix pieds de neige sur les steppes, par la clôture de toutes les maisons, quand il n'y a rien à croquer pendant des trois mois, on se serre le ventre, on se tient chaud les uns contre les autres! Oui, depuis que la république des Loups est constituée, jamais il n'est arrivé qu'un coup de dent ait été donné par un Loup sur un autre. Ce serait un crime de lèse-majesté : un Loup est un souverain. Aussi le proverbe, *les Loups ne se mangent point*, est-il universel et fait-il rougir les Hommes.

— Hé! lui dis-je pour l'égayer, les Hommes disent que les souverains sont des Loups. Mais alors il ne saurait y avoir de punitions.

— Si un Loup a commis une faute dans l'exercice de ses fonctions, s'il n'a pas arrêté le gibier, s'il a manqué à flairer, à prévenir, il est battu; mais il n'en est pas moins considéré parmi les siens. Tout le monde peut faillir. Expier sa faute, n'est-ce pas obéir aux lois de la république?

Hors le cas de chasse pour raison de faim publique, chacun est libre comme l'air, et d'autant plus fort qu'il peut compter sur tous au besoin.

— Voilà qui est beau ! m'écriai-je. Vivre seul et dans tous ! vous avez résolu le plus grand problème. J'ai bien peur, pensai-je, que les Moineaux de Paris n'aient pas assez de simplicité pour adopter un pareil système.

— Hourrah ! cria mon ami le Loup.

Je volai à dix pieds au-dessus de lui. Tout à coup mille à douze cents Loups, d'un poil superbe et d'une incroyable agilité, arrivèrent aussi rapidement que s'ils eussent été des Oiseaux. Je vis de loin venir deux kitbikts attelés de deux Chevaux chacun ; mais malgré la rapidité de leur course, en dépit des coups de sabre distribués aux Loups par les maîtres et par les valets, les Loups se firent écraser sous les roues avec une sublime abnégation de leur poil qui me parut le comble du stoïcisme républicain. Ils firent trébucher les Chevaux, et dès que ces Chevaux purent être mordus, ils furent morts ! Si la meute perdit une centaine de Loups, il y eut une belle curée. Mon Loup, comme sentinelle, eut le droit de manger le cuir des tabliers. De vaillants Loups, n'ayant rien, mangeaient les habits et les boutons. Il ne resta que six crânes qui se trouvèrent trop durs, et que les Loups ne pouvaient ni casser ni mordre. On respecta les cadavres des Loups morts dans l'action : ce fut l'objet d'une spéculation excessivement habile. Des Loups affamés se couchèrent sous les cadavres. Des Oiseaux

de proie vinrent se poser dessus, il y en eut de pris et de dévorés.

Émerveillé de cette liberté absolue qui existe sans aucun danger, je me mis à rechercher les causes de cette admirable égalité. L'égalité des droits vient évidemment de l'égalité des moyens. Les Loups sont tous égaux, parce qu'ils sont tous également forts, comme me l'avait fait pressentir mon interlocuteur. Le mode à suivre, pour arriver à l'égalité absolue de tous les citoyens, est de leur donner à tous, par l'éducation, comme font les Loups, les mêmes facultés. Dans les violents exercices auxquels s'adonnent ces républicains, tout être chétif succombe : il faut que le Louveteau sache souffrir et combattre, ils ont donc tous le même courage. On ne s'ennoblit point dans une position supérieure à celle d'autrui, on s'y dégrade dans la mollesse et le rien-faire. Les Loups n'ont rien et ont tout. Mais cet admirable résultat vient des mœurs. Quelle entreprise, que de réformer les mœurs d'un pays gâté par les jouissances ! Je devinai pourquoi et comment il y avait à Paris des Moineaux qui mangeaient des vers, des graines, qui habitaient des oasis, et comment il y avait de pauvres Moineaux forcés de picorer par les rues. Par quels moyens convaincre les Moineaux heureux de se faire les égaux des Moineaux malheureux? Quel nouveau fanatisme inventer?

Les Loups s'obéissent tout aussi durement à eux-mêmes que les Abeilles obéissaient à leur reine, et les Fourmis à

leurs lois. La liberté rend esclave du devoir, les Fourmis sont esclaves de leurs mœurs, et les Abeilles de leur reine. Ma foi! s'il faut être esclave de quelque chose, il vaut mieux n'obéir qu'à la raison publique, et je suis pour les Loups. Évidemment, Lycurgue avait étudié leurs mœurs, comme son nom l'indique. L'union fait la force, là est la grande charte des Loups, qui peuvent, seuls entre les Animaux, attaquer et dévorer les Hommes, les Lions, et qui règnent par leur admirable égalité. Maintenant, je comprends la Louve mère de Rome!

Après avoir profondément médité sur ces questions, je me promis, en revenant, de les dégosiller à mon grand écrivain. Je me promettais aussi de lui adresser quelques questions sur toutes ces choses. Avouons-le à ma honte ou à ma gloire! à mesure que je me rapprochais de Paris, l'admiration que m'avait inspirée cette race sauvage de héros lupiens se dissipait en présence des mœurs sociales, en pensant aux merveilles de l'esprit cultivé, en me souvenant des grandeurs où conduit cette tendance idéaliste qui distingue le Moineau français. La fière république des Loups ne me satisfaisait plus entièrement. N'est-ce pas, après tout, une triste condition, que de vivre uniquement de rapines? Si l'égalité entre Loups est une des plus sublimes conquêtes de l'esprit animal, la guerre du Loup à l'Homme, à l'Oiseau de proie, au Cheval et à l'Esclave, n'en reste pas moins en principe une abominable violation du droit des Bêtes.



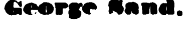
Maintenant, je comprends la Louve mère de Rome.

— Les rudes vertus d'une république ainsi faite, me disais-je, ne subsistent donc que par la guerre? Sera-ce le meilleur gouvernement possible, celui qui ne vivra qu'à la condition de lutter, de souffrir, d'immoler sans cesse et les autres et soi-même? Entre mourir de faim en ne faisant aucune œuvre durable, ou mourir de faim en coopérant, comme le Moineau de Paris, à une histoire perpétuelle, à la trame continue d'une étoffe brodée de fleurs, de monuments et de rébus, quel Animal ne choisirait le *tout* au *rien*, le *plein* au *vide*, l'*œuvre* au *néant?* Nous sommes tous ici-bas pour faire quelque chose! Je me rappelai les Polypes de la mer des Indes, qui, fragment de matière mobile, réunion de quelques monades sans cœur, sans idée, uniquement douées de mouvement, s'occupent à faire des îles sans savoir ce qu'ils font. Je tombai donc dans d'horribles doutes sur la nature des gouvernements. Je vis que beaucoup apprendre, c'est amasser des doutes. Enfin, je trouvai ces Loups socialistes décidément trop carnassiers pour le temps où nous vivons. Peut-être pourrait-on leur enseigner à manger du pain, mais il faudrait alors que les Hommes consentissent à leur en donner.

Je devisais ainsi à tire-d'aile, arrangeant l'avenir à vol d'Oiseau, comme s'il ne dépendait pas des Hommes d'abattre les forêts et d'inventer les fusils, car je faillis être atteint par une de ces machines inexplicables! J'arrivai fatigué. Hélas! la mansarde est vide : mon philosophe est

en prison pour avoir entretenu les riches des misères du peuple. Pauvres riches, quels torts vous font vos défenseurs! J'allai voir mon ami dans sa prison, il me reconnut.

— D'où viens-tu, cher petit compagnon? s'écria-t-il. Si tu as vu beaucoup de pays, tu as dû voir beaucoup de souffrances qui ne cesseront que par la promulgation du code de la Fraternité.





UN RENARD

PRIS AU PIÉGE.

Cette anecdote a été trouvée dans les papiers d'un Orang-Outang, membre de plusieurs Académies.

— Non! décidément non! m'écriai-je, il ne sera pas dit que j'aie pris pour héros de ma fantaisie un Animal que je méprise et que je déteste, une Bête lâche et vorace dont le nom est devenu synonyme d'astuce et de fourberie, un Renard, enfin!

— Vous avez tort, interrompit alors quelqu'un dont j'avais complétement oublié la présence.

Il faut vous dire que mes heures de solitude recèlent un être fainéant, d'une espèce qui n'a jamais été décrite par

aucun naturaliste, peu occupé à mon service, et qui, dans ce moment-là, pour faire quelque chose, faisait semblant de remettre à un niveau encore plus exact les livres symétriquement rangés de ma bibliothèque.

La postérité s'étonnera peut-être d'apprendre que j'avais une bibliothèque, mais elle aura d'ailleurs à s'étonner de tant de choses, que j'espère qu'elle ne s'occupera de cela qu'à ses moments perdus, s'il lui en reste.

L'être qui m'interpellait ainsi se serait peut-être appelé autrefois un génie familier; mais par le temps qui court, bien que les génies ne soient pas rares, ils n'ont garde d'être familiers, et nous chercherons un autre nom à celui-ci, si vous voulez bien le permettre.

— Ma foi! vous avez tort, répéta-t-il.



— Comment! repris-je avec indignation, l'amour du paradoxe qu'on vous a si souvent reproché, vous entraîne-

rait-il jusqu'à défendre cette race maudite et corrompue? Ne comprenez-vous pas ma répugnance, ne partagez-vous pas mon antipathie?

— Je crois, voyez-vous, dit Breloque (appelons-le Breloque), en s'accoudant sur la table avec un certain air doctoral qui ne lui allait pas mal, que les mauvaises réputations s'usurpent comme les bonnes, et que l'espèce dont il est question, ou du moins un exemplaire de cette espèce, avec lequel j'ai été intimement lié, est victime d'une erreur de ce genre.

— Alors, dis-je, c'est donc d'après votre propre expérience que vous parlez?

— Comme vous dites, Monsieur, et si je ne craignais de vous faire perdre un temps précieux, j'essaierais de vous raconter simplement comment la chose arriva.

— Je veux bien ; mais qu'en résultera-t-il?

— Il n'en résultera rien.

— A la bonne heure. Prenez ce fauteuil, et si je m'endors pendant votre récit, ne vous interrompez pas, je vous en prie, cela me réveillerait.

Après avoir pris du tabac dans ma tabatière, Breloque commença ainsi :

— Vous n'ignorez pas, Monsieur, que, malgré l'affection qui m'attache à votre personne, je ne me suis pas soumis à un esclavage qui nous gênerait tous les deux, et que j'ai mes heures de loisir, où je puis penser à toutes sortes de choses, comme vous avez les vôtres où vous pou-

vez ne penser à rien. Or, j'ai bien des manières de passer mon temps. Avez-vous quelquefois pêché à la ligne?

— Oui, répondis-je. C'est-à-dire que je suis allé souvent, dans un costume approprié à la circonstance, m'asseoir au bord de l'eau depuis le lever du soleil jusqu'au soir. J'avais une ligne superbe montée en argent avec le luxe d'une arme orientale ; seulement elle était plus innocente. Hélas! j'ai passé là de douces heures, et j'y ai fait de bien mauvais vers, mais je n'y ai jamais pris de poisson.



— Le poisson, Monsieur, est une chose d'imagination qui n'a aucun rapport avec le bonheur qu'éprouve le véritable pêcheur à la ligne. Peu de personnes comprennent les charmes de cette préoccupation singulière qui balance doucement, et sans la moindre impatience, la

même espérance vague, la même eau transparente, la même vie oisive, mais non désœuvrée, pendant des années sans nombre, car il n'y a pas de raison pour qu'un pêcheur à la ligne meure?

Je fis un signe d'assentiment.

— Peu de personnes comprennent cela pourtant, reprit-il, car sur une multitude de gens qui se livrent à cet exercice, il y en a un grand nombre qui tiennent une ligne comme ils tiendraient autre chose, et qui ne pensent pas plus à ce qu'ils font que s'il s'agissait d'un livre ou d'un tableau. Ces gens-là, Monsieur, gâtent les plus belles choses, et remarquez qu'ils se sont horriblement multipliés depuis quelque temps.



— C'est vrai, répondis-je.

Breloque n'était pas accoutumé à me voir entrer aussi complétement dans ses idées. Il en fut flatté.

— Monsieur, dit-il avec un son de voix où perçait le contentement de soi-même, j'ai réfléchi sur bien des choses, quoique je n'en aie pas l'air; il ne me serait pas malaisé d'acquérir une grande réputation si j'écrivais toutes les idées saugrenues qui me passent par la tête, et celle-là ne serait pas usurpée.

— A propos de réputation usurpée, voyons donc l'histoire de votre Renard. Vous abusez de la permission que je vous ai donnée de m'ennuyer avec celle-là, pour m'ennuyer avec une autre; cela n'est pas loyal.

— Tout ceci, Monsieur, n'est qu'un détour fort subtil qui va nous reconduire à l'endroit d'où nous sommes partis. Je suis maintenant tout à vous, et je ne me permettrai plus de vous adresser qu'une seule question. Que dites-vous de la chasse aux Papillons?

— Mais, malheureux! vous parlerez donc de tous les Animaux qui peuplent la terre et les mers, excepté de celui qui m'occupe? Vous oubliez son horrible caractère; vous ne le devinez pas, le traître, sous le masque hypocrite qui le cache, séducteur de pauvres Poulettes, dupeur de sots Corbeaux, étourdisseur de Dindons, croqueur de Pigeons écervelés; il épie une victime, il la lui faut, il l'attend. Vous lui faites perdre son temps, à cette bête, et à moi aussi.

— Que de calomnies! reprit-il d'un air résigné; enfin,



Que dites-vous de la chasse aux papillons?

j'espère le venger de tous ses ennemis, en vous prouvant qu'un Renard peut être aussi gauche, aussi stupide, aussi absurde qu'on doit le désirer, quand l'amour s'en mêle. Pour le moment, j'avais l'honneur de vous demander votre opinion relativement à la chasse aux Papillons. J'y reviens.

Je fis un geste d'impatience auquel il répondit par un geste suppliant qui me désarma. D'ailleurs, qui ne se laisserait pas séduire aux prestiges d'une chasse aux Papillons? Ce n'est pas moi. J'eus l'imprudence de le lui laisser voir.

Breloque, satisfait, prit une seconde fois du tabac, et se coucha à demi dans son fauteuil.

— Je suis heureux, Monsieur, dit-il avec expansion, de vous voir épris des plaisirs vraiment dignes, vraiment parfaits de ce monde. Connaissez-vous un être plus heureux et en même temps plus recommandable pour ses amis et pour ses concitoyens que celui qu'on rencontre dès le matin, haletant et joyeux, battant les grandes herbes avec sa freloche, portant à sa boutonnière une pelote armée de longues épingles pour piquer adroitement et sans lui causer la moindre douleur (car il ne s'en est jamais plaint) l'insecte ailé que le zéphir emporte? Pour moi, je n'en connais pas qui m'inspire une confiance plus entière, avec lequel j'aimasse mieux passer ma vie, qui me soit plus sympathique en tous points, en un mot, que j'estime davantage. Mais nous n'en sommes pas là-dessus, et je

trouve que nous nous écartons beaucoup de notre sujet.

— Il me le semble comme à vous, au moins.

— J'y rentre. Or, pour ne plus parler du chasseur en général, puisque décidément cela vous fait de la peine, je me permettrai, en toute modestie, de vous entretenir de moi en particulier. Un jour que j'étais emporté par l'ardeur de la chasse, car ce n'est pas ici comme à la pêche à la ligne, dont nous parlions il n'y a qu'un instant.

Je me soulevai pour m'en aller, il me fit rasseoir doucement.

— Ne vous impatientez pas, la pêche ne rentre ici que pour une simple comparaison, ou plutôt pour vous faire remarquer une différence. La pêche demande l'immobilité la plus parfaite, tandis que la chasse, au contraire, exige la plus grande activité. Il est dangereux de s'arrêter, on peut attraper un refroidissement.

— On ne peut même attraper que cela, murmurai-je avec beaucoup d'humeur.

— Comme je ne pense pas, continua-t-il, que vous attachiez la moindre prétention au mot que vous venez de dire, et qui n'est pas neuf, je ne m'interromprai pas davantage. Un jour donc, que je m'étais laissé entraîner à la poursuite d'un merveilleux *Apollon*, dans les montagnes de la Franche-Comté, je m'arrêtai hors d'haleine dans une petite clairière où il m'avait conduit. Je pensais qu'il profiterait de ce moment pour m'échapper tout à fait; mais, soit insolence et raillerie, soit qu'il fût fatigué aussi

du chemin qu'il m'avait fait faire, il se posa sur une plante longue et flexible qui s'inclinait sous son poids, et là, sembla m'attendre et me narguer. Je réunis avec indignation les forces qui me restaient, et je m'apprêtai à le surprendre. J'arrivais à pas de loup, l'œil fixe, le jarret tendu, dans une attitude aussi incommode que disgracieuse, mais le cœur rempli d'une émotion que vous devez comprendre, lorsqu'un méchant Coq, qui était dans ces environs, entonna de sa voix glapissante son insupportable chanson. L'*Apollon* partit, et je ne pus pas lui en vouloir, j'étais prêt à en faire autant. Mais la perte de mon beau Papillon me laissait inconsolable; je m'assis au pied d'un arbre, et je me répandis en injures contre le stupide Animal qui venait de me ravir le fruit de tant d'heures pleines d'illusions, et de tant de fatigues fort réelles. Je le menaçai de tous les genres de mort, et, dans ma colère, j'allai même, je l'avoue avec horreur, jusqu'à préméditer la boulette empoisonnée. Au moment où je me délectais dans ces préparatifs coupables, je sentis une patte se poser sur mon bras, et je vis deux yeux très-doux se fixer sur mes yeux. C'était un jeune Renard, Monsieur, de la plus charmante tournure; tout son extérieur prévenait d'abord en sa faveur : on lisait dans son regard la noblesse et la loyauté de son caractère, et quoique prévenu alors, comme vous l'êtes encore vous-même, contre cette espèce infortunée, je ne pus m'empêcher de me sentir tout à fait porté d'affection pour celui qui était auprès de moi.

Ce sensible Animal avait entendu les menaces que j'avais adressées au Coq, dans la soif de vengeance dont j'étais possédé.

— Ne faites pas cela, Monsieur, me dit-il avec un son de voix si triste, que j'en fus ému jusqu'aux larmes ; elle en mourrait de chagrin. Je ne comprenais pas parfaitement.

— Qui, elle? hasardai-je.

— Cocotte, me répondit-il avec une douce simplicité.

Je n'étais pas beaucoup plus avancé. Pourtant j'entrevoyais une histoire d'amour, et je les ai toujours passionnément aimées. Et vous?

— Cela dépend des circonstances, dis-je en secouant la tête.

— Oh! alors si cela dépend de quelque chose, dites franchement que vous ne les aimez pas. Il faudra cependant vous résigner à entendre celle-ci ou à dire pourquoi.

— Je dirais tout de suite pourquoi si je ne craignais pas de vous humilier; mais j'aime mieux prendre mon parti bravement et écouter votre histoire. On ne meurt pas d'ennui.

— Cela, c'est un bruit qu'on répand, mais il ne faut pas s'y fier. Je connais des gens qui en ont été bien près. Je reviens à mon Renard. — Monsieur, repris-je, vous me semblez malheureux, et vous m'intéressez vivement. Si je pouvais vous servir, croyez que je vous serais fort obligé d'user de moi comme d'un ami véritable. Touché par ces offres cordiales, il saisit ma main.

— Je vous remercie, me dit-il; mon chagrin est du nombre de ceux qui doivent rester sans soulagement; car il n'est au pouvoir de personne de faire qu'elle m'aime, et qu'elle n'en aime pas un autre.

— Cocotte? dis-je doucement.

— Cocotte, reprit-il avec un soupir.

Le plus grand service qu'on puisse rendre à un amoureux, quand on ne peut pas lui ôter son amour, c'est de l'écouter parler. Il n'y a rien de plus heureux qu'un amant malheureux qui conte ses peines. Pénétré de ces vérités, je lui demandai sa confiance, et je l'obtins sans difficulté.

La confiance est la première manie de l'amour.

— Monsieur, me dit cet intéressant quadrupède, puisque vous êtes assez bon pour désirer que je vous raconte quelques-uns des incidents de la triste vie que je mène, il faut nécessairement que je reprenne les choses d'un peu haut; car mon malheur date presque de ma naissance.

Je dois le jour au plus habile d'entre les Renards, et je ne lui dois que cela, aucune de ses brillantes qualités n'ayant pu prospérer en moi. L'air que je respirais, tout imprégné de malice et d'hypocrisie, me pesait et me révoltait. Aussitôt que je me trouvai livré à mes inclinations, je cherchai la société des Animaux qui étaient le plus antipathiques à ceux de ma race. Il me semblait me venger ainsi des Renards, que je détestais, et de la nature, qui m'avait inspiré des goûts si peu en harmonie avec ceux de mes frères. Un gros Dogue, avec lequel je m'étais

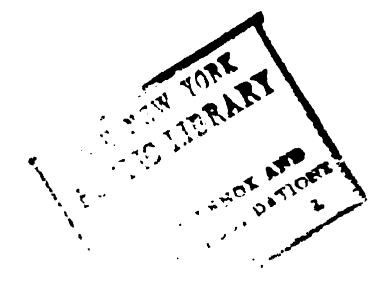
lié, m'avait appris à aimer et à protéger les faibles ; et je passais de longues heures à écouter ses leçons. La vertu n'avait pas seulement en lui un admirateur passionné, mais encore un disciple fervent ; et la première fois que je le vis mettre sa théorie en pratique, ce fut pour me sauver la vie. Le garde champêtre le plus sot qui soit dans le royaume me surprit dans la vigne de son maître, un jour que la chaleur accablante m'y avait fait chercher un abri et un raisin. Je fus ignominieusement arrêté et conduit devant le propriétaire, revêtu d'une haute dignité municipale et dont l'attitude redoutable n'était pas faite pour calmer mon appréhension.

Cependant, Monsieur, cet être fort et superbe était en même temps le meilleur des Animaux ; il me pardonna, m'admit à sa table, et me nourrit de leçons de sagesse et de morale, qu'il avait puisées dans les plus grands auteurs, indépendamment d'autres aliments qu'il se plaisait à me fournir avec abondance.

Je lui dois tout, Monsieur, la sensibilité de mon cœur, la culture de mon esprit et jusqu'au bonheur de pouvoir converser aujourd'hui avec vous. Hélas ! je n'avais pas encore trouvé jusqu'ici qu'il eût acquis des droits à ma reconnaissance en me laissant la vie. Mais passons. Une foule de chagrins et de déboires, sur lesquels je ne m'appesantirai pas, car ils ne seraient pour vous d'aucun intérêt, ont marqué chaque époque de mon existence, jusqu'au jour fatal et charmant où, comme Roméo, je



Je fus ignominieusement arrêté.





Le propriétaire, revêtu d'une haute dignité municipale.

donnai tout mon amour à une créature de laquelle la haine qui divisait nos deux familles semblait m'avoir séparé pour jamais. Mais, moins heureux que lui, je ne fus pas aimé!

Je l'interrompis avec surprise.

— Quelle est donc, m'écriai-je, la beauté assez insensible pour ne pas répondre à tant d'amour? Quel est le héros idéal et vainqueur qui a pu vous être préféré? car, vous me l'avez dit, Cocotte en aime un autre.

— Cette beauté, Monsieur, reprit-il d'un air humilié, c'est une Poule, et mon rival est un Coq.

Je demeurai confondu.

— Monsieur, lui dis-je avec autant de calme que cela me fut possible, ne croyez pas qu'une inimitié récente et personnelle répande la moindre influence sur mon opinion à l'égard de cet Animal. Je me crois au-dessus de cela. Mais toute ma vie j'ai professé un si souverain mépris pour les individus de cette espèce, que je n'avais pas besoin de la sympathie bien naturelle qu'éveille en moi le récit de vos malheurs pour maudire l'attachement que Cocotte porte à celui-ci. En effet, quoi de plus sottement prétentieux et de plus prétentieusement ridicule qu'un Coq? quoi de plus égoïste et de plus occupé de soi-même? quoi de plus trivial et de plus bas? et comme il porte bien tous ces caractères-là dans l'expression de sa stupide beauté! Le Coq est certainement ce que je connais de plus laid, à force d'être absurde.

— Il y a bien des Poules qui ne sont pas de votre avis, Monsieur, dit mon jeune ami en soupirant ; et l'amour de Cocotte est une triste preuve de la supériorité que donne un physique avantageux, rehaussé d'une grande assurance. Pendant un temps, trompé par le peu d'expérience que j'ai des choses de la vie et par l'excès de mon amour, j'avais espéré que ce dévouement profond et sans bornes serait compris tôt ou tard par celle qui l'inspire ; que du moins on me tiendrait compte de la victoire qu'une passion insensée m'a fait remporter sur mes premiers penchants ; car, vous le savez, Monsieur, je n'étais pas né pour une pareille affection ; et quoique l'éducation eût déjà bien modifié mes instincts, j'avais peut-être eu quelque mérite à spiritualiser un attachement qui se traduit ordinairement, du Renard à la Poule, d'une façon extrêmement matérielle. Mais l'amour heureux est impitoyable ; et Cocotte me voit souffrir sans remords et presque sans s'en apercevoir. Mon rival jouit de mes peines ; car, au jeu de la fatuité et de l'insolence, il est de première force. Mes amis indignés me méprisent et m'abandonnent : je suis seul sur la terre ; mon protecteur a fini ses jours dans une retraite honorable ; et je prendrais la vie en horreur, si cette folie, qui absorbe toutes mes pensées, ne l'entourait pas encore, malgré le tourment qu'elle me cause, d'un certain et inexprimable charme.

Je vis pour voir celle que j'aime, et il faut que je la voie pour vivre : c'est un cercle vicieux, dans lequel je tourne comme un malheureux écureuil dans sa cage ; sans espoir

et sans volonté de sortir jamais de ma prison, je rôde autour de celle qui dérobe Cocotte à l'appétit féroce de mes semblables, et à l'attachement le plus passionné et le plus respectueux qui ait jamais été ressenti ici-bas. Je sens que je dois porter jusqu'à la fin de mes ans le poids de ma chaîne, et je ne m'en plaindrais pas, s'il m'était permis de penser qu'avant le terme de ma vie et de mes douleurs, je pourrai prouver à cette créature adorable que j'étais digne de sa tendresse, ou du moins de sa pitié!

Vous êtes si rempli d'indulgence, Monsieur, que les circonstances toutes naturelles qui ont réuni nos deux existences ne vous seront peut-être pas tout à fait indifférentes.

Il faut donc, si vous le permettez, que je vous fasse assister à un sanglant conciliabule qui eut lieu l'été dernier, et où le respect dû à la mémoire de mon père me fit seul admettre; car, je vous l'ai déjà dit, mon goût pour la vie contemplative et mon éducation excentrique et humanitaire m'avaient toujours valu, de la part de mes proches, les coups de patte et les sarcasmes les plus amers. D'ailleurs, l'assistance que j'aurais pu prêter dans une échauffourée du genre de celle dont il était question était une chose qui paraissait généralement douteuse.

Il s'agissait simplement de surprendre, pendant l'absence du maître et de ses Chiens, la basse-cour de cette ferme que vous voyez ici-près, et d'y accomplir un massacre dont les seuls préparatifs vous eussent fait dresser les cheveux sur

la tête. — Pardon, dit-il en s'interrompant, je ne remarquais pas que vous portiez perruque.

Malgré la douceur de mon caractère, je me prêtai d'assez bonne grâce à ce qu'on exigeait de moi : peut-être même, car un sot orgueil s'introduit dans tous les sentiments humains, ne fus-je pas fâché de prouver à mes amis, dans cette occasion dangereuse, que, tout rêveur que j'étais, je ne manquais pas d'audace quand le moment et le souper l'exigeaient; et puis, je vous avoue que ce complot, dont le souvenir seul me fait frémir, ne me semblait pas alors aussi odieux qu'il l'était réellement. C'est que je n'aimais pas encore; et il n'y a que l'amour qui rende tout à fait bon ou tout à fait méchant. Le soir venu, nous entrâmes triomphalement dans la cour peu défendue de la ferme, et nous y vîmes, sans remords, nos victimes futures déjà presque toutes livrées au sommeil. Vous savez que les Poules se couchent habituellement de fort bonne heure. Une seule veillait encore : c'était Cocotte.

A sa vue, je ne sais quel trouble inconnu me saisit. Je crus d'abord être entraîné vers elle par une propension naturelle, et je m'en voulais de retrouver au fond de mon cœur ce vice de ma nature, que l'éducation avait tant travaillé à détruire en moi; mais bientôt je reconnus qu'un tout autre sentiment s'était emparé de mon être. Je sentis ma férocité se fondre au feu de son regard; j'admirai sa beauté : le danger qu'elle courait vint encore exalter mon amour. Que vous dirai-je, Monsieur? je l'aimais, je le lui



Je les engageai à manger quelques œufs à la coque.

dis; elle écouta mes serments comme une personne habituée aux hommages; et je me retirai à l'écart, complétement séduit, pour rêver au moyen de la sauver. Je vous prie de remarquer que mon amour a commencé par une pensée qui n'était pas de l'égoïsme. Ceci est assez rare pour qu'on y fasse attention.

Lorsque je crus avoir assez réfléchi au parti que j'avais à prendre, je revins vers ces Renards altérés de sang, dans la compagnie desquels j'avais le malheur d'être compromis, et je les engageai, d'un air indifférent, à manger quelques œufs à la coque, afin de s'ouvrir l'appétit d'une manière décente, et ne pas passer pour des gloutons qui n'ont jamais vu le monde.

Ma proposition fut adoptée à une assez forte majorité, ce qui me prouva que les Renards eux-mêmes se laissent facilement prendre par l'amour-propre.

Pendant ce temps, dévoré d'inquiétude, je cherchais en vain une manière de faire comprendre à l'innocente Poulette dans quel péril elle était tombée. Tout occupée de voir s'engloutir sous leur dent cruelle l'espoir d'une nombreuse postérité, elle tendait à ses bourreaux une tête languissante. J'étais au supplice. Déjà plusieurs des compagnes de Cocotte avaient silencieusement passé du sommeil au trépas. Le Coq dormait sur les deux oreilles, au milieu de son harem envahi; le moment devenait pressant. La douleur de celle que j'aimais me rendait quelque espoir: car elle l'absorbait tout entière; mais je ne pensais

pas sans horreur qu'un cri l'aurait tuée. Pour comble de tourment, mon tour vint de faire sentinelle : il fallait abandonner Cocotte au milieu de ces infâmes bandits. J'hésitais ; une lumière soudaine vint illuminer mon inquiétude. Je me précipitai à la porte ; et au bout d'un moment, par un adroit sauve qui peut, je jetai l'alarme parmi les Renards, la plupart chargés déjà d'une autre proie, et d'ailleurs trop effrayés pour songer au trésor qu'ils laissaient derrière eux. Je rentrai dans la cour de la ferme ; et ce ne fut qu'après m'être soigneusement assuré du départ de nos compagnons que j'eus le courage de quitter Cocotte, de me dérober à sa reconnaissance. Le souvenir de cette première entrevue, quoique accompagné de regrets qui sont presque des remords, est un des seuls charmes qui soient restés à ma vie. Hélas! rien dans ce qui a suivi cette soirée, où naquit et se développa mon amour, n'était destiné à me la faire oublier. Je ne tardai pas à m'apercevoir, car je la suivais partout et toujours, de la préférence marquée qui était accordée à Cocotte par ce sultan criard que vous connaissez, et je ne m'aveuglai pas non plus sur l'inclination naturelle qui la portait à lui rendre amour pour amour.

Ce n'était que promenades sentimentales, que grains de millet donnés et repris, que petites manières engageantes et que cruautés étudiées, enfin, Monsieur, ce manége éternel des gens qui s'aiment, fort ridiculisé par les autres, et effectivement bien ridicule, s'il n'était pas si fort à envier.

J'étais si habitué à être malheureux en tout, que cette

découverte me trouva préparé. Je souffris sans me plaindre, et non sans quelque espérance.

Les amants malheureux en ont toujours un peu, surtout quand ils disent qu'ils n'en ont plus.

Un jour que, selon ma coutume, je rôdais silencieusement autour de la ferme, je fus témoin caché d'une scène qui rendit mon chagrin plus inconsolable, sans ajouter au faible espoir que je m'obstinais à nourrir encore. Je connais trop bien, pour mon malheur, les effets de l'amour pour supposer que les mauvais traitements puissent l'éteindre ou même l'affaiblir. Quand la personne est bien disposée, cela produit presque invariablement l'effet contraire.

Or, Monsieur, cet Animal stupide frappait d'ongles et de bec ma bien-aimée Cocotte, et moi, j'étais là, courroucé et muet, obligé de subir cet affreux spectacle. Le besoin de venger celle que j'aimais cédait à la crainte de la compromettre publiquement, et aussi, il faut l'avouer, à celle de voir mon secours repoussé par l'adorable cruelle que je serais venu défendre sans son consentement. Je souffrais plus qu'elle, vous le comprenez, et ce n'était pas même sans quelque amertume que je lisais dans ses yeux l'expression d'une résignation absolue et entêtée. J'aurais de bon cœur dévoré ce manant; mais elle, hélas! dans quelle douleur n'eût-elle pas été plongée!

Cette pensée, que je sacrifiais mon ressentiment à son bonheur, me rendit la patience de tout voir jusqu'au bout,

et enfin le courage de m'éloigner la mort dans l'âme, il est vrai, mais satisfait d'avoir remporté sur mes passions la plus difficile de toutes les victoires.

J'avais encore une lutte à soutenir avec moi-même, cependant. Ce Coq, il faut le dire, n'avait aucun égard pour l'affection irréprochable de sa jeune favorite, et ses infidélités étaient nombreuses. Cocotte était trop aveuglée pour s'en apercevoir, et mon rôle de rival eût été de l'avertir; mais je vous l'ai déjà souvent répété, Monsieur, j'aimais en elle jusqu'à cette tendresse si mal payée et si mal comprise, et je n'aurais pas voulu conquérir un amour si désirable, en lui enlevant la plus chère de ses illusions.

Ces paroles vous semblent étranges dans ma bouche, je le vois; souvent, lorsque je reviens sur une foule de sensations trop subtiles pour être conservées au fond de la mémoire, et que, par conséquent, j'ai dû omettre dans le récit que je vous fais, j'hésite aussi à me comprendre.

Alors, l'image et les préceptes de mon vieux et tendre professeur se représentent à moi : la solitude, la rêverie, l'amour surtout, ont achevé son ouvrage. Je suis bon, j'en suis sûr, et je me crois élevé, par mes sentiments et mon intelligence, au-dessus de ceux de mon espèce; mais évidemment, je suis aussi bien plus malheureux. Parmi vous, n'en est-il pas toujours ainsi?

Qu'ajouterai-je encore? Les incidents d'un amour qui n'est pas partagé sont peu variés, et je suis étonné que, lorsqu'on a beaucoup souffert, on n'ait rien à raconter;



Elle a répondu à mes protestations et à mes serments par un ton de raillerie si froide, que j'ai juré de mourir. ..

c'est un dédommagement pour bien des gens, et peut-être l'éprouverais-je. Quoi qu'il en soit, vous devez avoir maintenant une idée de ma triste existence, et ma seule ambition était d'être plaint quelque jour par une âme d'élite. La seule fois que j'aie rencontré Cocotte, et que j'aie pu lui parler librement de mon amour, si je puis donner le nom de liberté à l'embarras qui enchaînait mes mouvements et ma langue, elle m'a témoigné, comme je m'y attendais, un si profond dédain, elle a répondu à mes protestations et à mes serments par un ton de raillerie si froide, que j'ai juré de mourir plutôt que de l'importuner davantage du récit de mon déplorable amour. Je me contente de veiller sur elle et sur son amant, et d'éloigner de cette maison les Animaux nuisibles et malfaisants. Je n'en redoute plus qu'un, et, malheureusement, celui-là, il est partout, et presque partout il fait du mal. C'est l'Homme.

— Maintenant, ajouta-t-il, permettez que je me sépare de vous. Voici l'heure où le soleil va se coucher, et je ne dormirais pas si je manquais le moment où je puis voir Cocotte sauter gracieusement sur l'échelle qui monte au poulailler. Souvenez-vous de moi, Monsieur, et quand on vous dira que les Renards sont méchants, n'oubliez pas que vous avez connu un Renard sensible, et, par conséquent, malheureux.

— Est-ce fini? dis-je.

— Sans doute, reprit Breloque, à moins cependant que

vous n'ayez pris assez d'intérêt à mes personnages pour désirer savoir ce qu'ils sont devenus?

— Ce n'est jamais l'intérêt qui me guide, répliquai-je, mais j'aime assez que chaque chose soit à sa place; et mieux vaut savoir ce que ces gens-là font pour le moment, que de risquer de les rencontrer quelque part où ils n'auraient que faire, et où je pourrais me dispenser d'aller.

— Eh bien, Monsieur, cet ennemi que l'exquise raison de mon jeune ami l'avait appris à connaître, cet être chez qui le désœuvrement et l'orgueil ont civilisé la férocité et la barbarie, cet Homme, puisqu'il faut l'appeler par son nom, est venu appliquer à l'infortunée Cocotte une ancienne idée de Poule au riz, qui avait fait déjà bien des victimes parmi les Poules et parmi ceux qui les mangent, car c'est une détestable chose; mais je ne m'en plains pas, il faut que justice se fasse!

Elle a succombé, et son malheureux amant, attiré par ses cris, a payé de sa vie un dévouement dont on n'a guère d'exemples chez nous. Je n'en connaissais qu'un, et l'autre soir, on m'a prouvé, plus clairement que deux et deux font quatre, que mon héros était bon à pendre, ce qui fait que j'ai maintenant le cœur très-dur, de peur d'être sensible injustement.

— On ne saurait prendre trop de précautions. Et le Coq?

— Tenez, écoutez; le voilà qui chante!

— Bah! le même?

— Et qu'importe, mon Dieu! que l'individu soit changé,



Mon héros était bon à pendre.

si les sentiments de l'autre revivent dans celui-là, si c'est toujours le même égoïsme, la même brutalité, la même sottise?

— Allons au fond des choses, mon ami Breloque, lui dis-je. Je crois que vous ne lui avez pas encore pardonné la fuite de l'Apollon?

— Oh! détrompez-vous. Je crois pouvoir affirmer que mon cœur n'a jamais gardé rancune à personne en particulier; c'est pour cela que j'ai peut-être le droit de haïr beaucoup de choses en général.

— N'auriez-vous pas pour les Coqs la même haine de préjugé que j'ai, moi, pour les Renards? Je serais bien libre de vous faire un conte fantastique sur ceux-ci, comme vous m'en avez fait un sur ceux-là. N'ayez pas peur, je m'en garderai bien; et d'ailleurs, vous ne croiriez pas plus au mien que je ne crois au vôtre, parce qu'il est déraisonnable de se mettre en guerre avec les idées reçues, et de dire des absurdités que personne n'a jamais dites.

— Je voudrais, répliqua Breloque, qu'on me démontrât l'urgence d'être en accord parfait avec tout ce qui est reçu depuis le déluge et peut-être auparavant, quand on fait un conte, et de dire des absurdités que tout le monde a déjà dites.

— Nous pourrions discuter cela jusqu'à demain, et c'est ce que nous ne ferons pas; mais permettez-moi de penser que si le Coq n'offre pas le modèle de toutes les vertus, si sa délicatesse, sa grandeur et sa générosité peuvent être

mises en doute, il ne faudrait cependant pas trop conseiller aux Poules une confiance absolue dans le dévouement et la sensibilité du Renard. Pour moi, je ne suis pas du tout convaincu, et je cherche encore quel intérêt votre Renard a pu avoir à se conduire comme il l'a fait. Si je le découvre, je l'aimerai moins, mais je le comprendrai mieux.

— C'est un grand malheur, mon ami, croyez-le bien, reprit tristement Breloque, de ne jamais voir que le mauvais côté des choses. Il m'est souvent venu à la pensée que si l'adorateur de Cocotte avait réussi à s'en faire aimer, le premier usage qu'il aurait fait de son autorité, eût été de la croquer.

— Cela, je n'en doute pas un instant.

— Hélas! ni moi non plus, Monsieur, mais j'en suis bien fâché.

Charles Nodier.



LE PREMIER

FEUILLETON

DE PISTOLET.

Mon cher maître,

Vous devez être inquiet, surtout par ce temps de grandes chaleurs, quand toutes les murailles sont chargées de cris de mort, de m'avoir vu sortir hier au soir sans muselière, sans collier et sans vous. Véritablement, je serais tout à fait un ingrat, si je n'avais pas été poussé hors de la maison par ce je ne sais quoi d'irrésistible et de tout-puissant dont vous parlez si souvent dans vos conversations littéraires.

Rappelez-vous d'ailleurs que, le jour de mon escapade, vous avez été passablement ennuyeux les uns et les autres, à propos d'art, de poésie, d'unité, de Boileau, d'Aristote et de M. Victor Hugo.

J'avais beau vous écouter en bâillant et japper le plus gentiment du monde, comme si j'eusse entendu quelqu'un venir à la porte, je n'ai pas été assez heureux pour vous distraire, vous et Messieurs vos amis, un seul instant de cette savante et ennuyeuse dissertation. Je n'ai pu obtenir ni une caresse, ni un coup d'œil; j'ai même été rudoyé assez violemment lorsque j'ai sauté sur vos genoux, à l'instant même où vous disiez que *Lucrèce Borgia, Marie Tudor, le Roi s'amuse* et *Ruy Blas* ressemblaient aux aboiements d'un poëte enroué. Bref, vous étiez très-désagréable ce soir-là : moi, au contraire, j'étais très-éveillé. Vous vouliez rester au logis, j'avais grande envie de courir les aventures. Ma foi, j'ai pris mon parti bien vite; et comme j'avais trouvé sur votre table une belle loge d'avant-scène pour le théâtre des Animaux savants, je me rendis en toute hâte dans cette magnifique enceinte, toute resplendissante de l'éclat des lustres, et dans laquelle on n'attendait plus que vous et moi.

Je ne vous décrirai pas, mon cher maître, toutes les magnificences de cette assemblée, d'abord parce que je suis un écrivain novice, et ensuite parce que la description est le meilleur de votre gagne-pain. Que deviendriez-vous, en effet, sans la description? Comment remplir votre

tâche de chaque jour, si vous n'aviez pas sous la main les festons et les astragales de l'art dramatique, et que je serais un malheureux ingrat de venir m'emparer de vos domaines ! Et d'ailleurs, à quoi vous servirait, à vous qui vivez de l'analyse, la plus splendide analyse ? Vous avez une de ces imaginations savantes, c'est-à-dire blasées, qui ne racontent jamais mieux que ce qu'elles n'ont pas vu.

J'arrive donc au théâtre, à pied, car le temps était beau, la rue était propre, le boulevard était tout rempli des plus charmantes promeneuses qui s'en allaient le nez au vent. Le Bouledogue de la porte s'inclina à mon aspect ! La loge s'ouvre avec un empressement plein de respect. Je m'étends nonchalamment dans un fauteuil, la patte droite appuyée sur le velours de la loge, les deux jambes étendues sur un second fauteuil, et dans l'attitude que vous prenez vous-même lorsque vous vous dites tout bas : « Bon ! nous allons en avoir pour cinq heures d'horloge... cinq longs actes ! » Et alors vous froncez le sourcil comme jamais ne l'a froncé un Chien bien élevé.

Pour moi, vous dirai-je toute la vérité, mon cher maître ? cela ne me déplaisait pas de voir les manants des galeries et du parterre pressés, entassés, étouffés, écrasés dans un espace étroit, pendant que moi je me prélassais entre trois murailles tapissées de soie.

J'étais à peine assis depuis dix minutes, lorsque tout à coup l'orchestre fut envahi par les musiciens. Ces musi-

ciens étaient les plus lourdauds personnages qui se puissent voir : des Mulets étiques, des Baudets sur le retour, des Oies sauvages, des Dindons gloussant tous les hurlements de la forêt, de l'écurie et de la basse-cour.

On m'a dit que c'était l'usage de mettre à l'orchestre des théâtres dramatiques le rebut des voix et des instruments. Plus le drame est beau, plus l'orchestre est triste à entendre. Le suprême bon ton des dramaturges de génie, c'est de supprimer tout à fait les musiciens, et alors ces messieurs s'en vont tout joyeux en bénissant *Hernani*, *Charles VII*, *Caligula* et leur bonne étoile; mais, Dieu merci ! ce congé ne leur est pas accordé tous les jours.

La symphonie commença. Cela doit ressembler beaucoup à ces symphonies fantastiques dont vous parlez avec enthousiasme tous les hivers. Quand chacun eut gloussé sa petite partie tout en sommeillant, la toile se leva, et alors commença pour moi, pauvre feuilletonniste novice, un drame étrange et solennel.

Figurez-vous, mon maître, que les paroles de ce drame avaient été composées tout exprès pour la circonstance, par un grand Lévrier à poil frisé, moitié Lévrier et moitié Bouledogue, moitié anglais et moitié allemand, qui a la prétention d'entrer à l'Institut des Chiens français avant huit jours.

Ce grand poëte dramatique, qui a nom Fanor, compose ses drames d'une façon qui m'a paru très-simple et très-commode. Il s'en va d'abord chez le Carlin de M. Scribe



Plus le drame est beau, plus l'orchestre est triste à entendre.



Et pourtant on ajoute que, hors du théâtre, ces animaux là sont encore plus laids.

ges! Dans le théâtre des Chiens savants, les comédiens sont presque aussi ridicules que les auteurs. Figurez-vous de vieux Renards qui n'ont plus de dents et plus de queues, de vieux Loups endormis qui regardent tout sans rien comprendre, des Ours épais et mal léchés qui dansent comme les autres marchent, des Belettes au museau effilé, à l'œil éraillé, à la patte gantée, mais sèche et maigre, même sous le gant qui la recouvre. Tout cela compose un personnel de vieux comédiens qui ont passé, sans trop s'en inquiéter et sans en rien garder pour eux, à travers tous les crimes, toutes les vengeances, toutes les passions, tous les amours. Oh! les abominables créatures, vues du théâtre! et pourtant on ajoute que, hors du théâtre, ces Animaux-là sont encore plus laids. Ils sont toujours tout prêts à se déchirer, non pas seulement pour un gigot de mouton ou pour un morceau de cheval, mais pour un bon mot, pour un couplet de plus ou de moins que le grand poëte Fanor aura ajouté ou retranché à leur rôle. Mais j'oublie que, comme vous le dites souvent, la vie publique devrait être murée : donc je reviens à mon analyse par un détour.

Autant que j'ai pu comprendre ce drame, car il est écrit dans un jappement néo-chrétien qui ressemble plus à l'allemand anglaisé qu'au français, il s'agissait, et ceci est le comble de l'abomination, de nous raconter les malheurs de la reine Zémire et de son amant Azor. Vous ne sauriez croire, mon maître, quelles singulières inventions

ont été entassées dans ce drame. Figurez-vous que la belle Zémire appartient tout simplement à la reine d'Espagne. Elle porte un collier de perles, elle passe sa vie dans le giron soyeux de sa royale maîtresse, elle mange dans sa main, elle boit dans son verre, elle est traînée par six chevaux fringants, elle la suit à la messe, à l'Opéra; en un mot, Zémire, petite-fille de Fox, arrière-petite-fille de Max, et qui compte parmi ses aïeux l'illustre, le célèbre, le royal César, Zémire est, après la reine d'Espagne, la seconde reine de l'Escurial.

Mais, d'autre part, dans les arrière-cuisines du château, tout à côté des éviers et des eaux grasses, parmi les plus affreux marmitons et dans la roue du tournebroche, un Animal tout pelé, tout galeux, bon enfant, du reste, nommé Azor, fait tourner la broche de la reine en pensant tout bas à Zémire. Il chante:

Belle Zémire, ô vous, blanche comme l'hermine!
O mon bel ange à l'œil si doux!
Quand donc à la fin prendrez-vous
En pitié mon amour, au fond de la cuisine?

Vous dormez tout le jour aux pieds de notre reine,
Et moi, vil marmiton,
Je tourne tout le jour dans ma noire prison.
Zémire, oh! tirez-moi de peine!

Laissez tomber, Madame, un regard favorable,
Sur mon respect, sur mon amour.

Ainsi l'astre à la fleur du soir est secourable
Du haut de l'éternel séjour.

Je vous assure, maître, que ces vers improvisés à la lueur de la pâle clarté du suif, furent trouvés admirables. Les amis du poëte se récrièrent que cela était tout parfumé de passion. En vain, les linguistes, les Roquets, les Griffons, les Serpents Boas et non Boas, voulurent critiquer la coupe de ces vers, et ces rimes féminines heurtant des rimes féminines, et ces mots : *cuisine, marmiton,* accolés aux *fleurs,* à l'*astre,* à l'*éternel séjour,* comme choses tout à fait dissemblables, il y eut clameur de haro sur ces malintentionnés, et même j'ai vu le moment où ils allaient être jetés à la porte à l'aide de Martin Bâton, sous-chef de claque du théâtre. Dites seulement à un musicien du Jardin des Plantes de mettre ces petits vers en musique, et faites-les chanter par la Girafe, vous m'en direz de bonnes nouvelles,

Du haut de l'éternel séjour.

Quand il eut bien chanté ces petits vers aux étoiles, au ciel bleu, à la brise du soir, à toutes les petites fleurs qui agitent leur tête mignonne dans la verdure des prairies, notre amoureux revient à ses jappements de chaque jour, en prose : « Zémire, Zémire, viens, dit-il ; viens, mon âme ; viens, mon étoile. Oh ! que je voudrais tant seulement

baiser de la poussière de tes pas, si tu faisais de la poussière en marchant! » Ainsi pense le jeune Azor. Mais tout à coup, au milieu de son délire, arrive le marmiton qui lui jette de la cendre brûlante dans les yeux pour lui faire tourner la broche un peu plus vite.

Il faut vous dire que, dans le palais de l'Escurial, se tient le féroce Danois du ministre da Sylva. Ce Danois est un insolent drôle, très-fier de sa position dans le monde, l'ami intime des chevaux de M. le comte et chassant quelquefois avec lui, mais uniquement pour son propre plaisir. C'est un gentilhomme d'une belle robe et d'une belle souche, mais dur, féroce, implacable, jaloux, méchant. Vous allez voir.

Notre Danois a fait une cour assidue à la belle Zémire; il l'a même flairée de très-près. Mais elle, la noble Espagnole, n'a répondu que par le plus profond mépris aux empressements de cet amoureux du Nord. Alors que fait le Danois? Le Danois dissimule; on dirait qu'il a tout à fait oublié cet amour si maltraité. Mais, hélas! il n'a rien oublié, le traître! et comme un jour, en passant dans les fossés du château, il vit le tendre Azor assis sur son derrière, qui regardait d'un œil amoureux la niche de sa maîtresse, « Azor, lui dit le Danois, suivez-moi! » Azor le suit, la queue entre les jambes. Que fait alors mon Danois? Il mène Azor au bord de l'étang voisin, il lui ordonne de se jeter à l'eau et d'y rester pendant une heure. Azor obéit; le voilà qui se plonge dans les eaux bienfaisantes;



Il a du *chique*, comme on dit dans les journaux
consacrés aux beaux-arts.

l'eau emporte avec elle toute cette abominable odeur de cuisine; elle rend leur lustre à ces soies ébouriffées, sa grâce à ce corps maladif, leur vivacité à ces yeux fatigués par le feu du fourneau. Sorti de l'eau limpide, Azor se roule avec délices sur l'herbe odorante; il imprègne sa robe de l'odeur des fleurs, il blanchit ses belles dents au lichen du vieil arbre. C'en est fait, il a retrouvé tous les bondissements de la jeunesse; son jeune cœur se dilate tout à l'aise dans sa poitrine; il bat ses flancs de sa queue soyeuse; — il s'enivre, en un mot, d'espérance et d'amour. L'avenir lui est ouvert. Il n'est rien au monde à quoi il ne puisse atteindre, pas même la patte de Zémire. A la vue de tous ces transports extraordinaires, le Danois rit dans sa barbe, comme un sournois qu'il est, et il semble dire en grognant : « Coquette que vous êtes, malheur à vous! et toi, tu me le paieras, mon cher! »

Je dois vous dire, mon maître, pour être juste, que cette scène de réhabilitation sociale est jouée avec le plus grand succès par le célèbre comédien Laridon. Il est un peu gros pour son rôle, peut-être même un peu vieux. Mais il a de l'énergie, il a de la passion, il a du *chique,* comme on dit dans les journaux consacrés aux beaux-arts.

Une belle scène, ou du moins qui a paru belle, c'est la scène où Zémire, la Chienne de la reine, vient prendre ses ébats dans la forêt d'Aranjuez. Zémire marche à pas comptés, en silence; ses longues oreilles sont baissées vers la terre; sa démarche annonce la tristesse et les angoisses de

son cœur. Tout à coup, au coin du bois, Zémire rencontre.... Azor! Azor qui a fait peau neuve, Azor l'amoureux, Azor tout resplendissant de sa beauté nouvelle, Azor lui-même! Est-ce bien lui? n'est-ce pas lui? ne serait-ce pas un autre que lui? O mystère! ô pitié! ô terreur! Mais aussi, ô joie! ô délire! ô cher Azor! Rien qu'à se voir, les deux amants se sont compris sans se parler. Ils s'aiment, ils s'adorent, ils se le disent à leur manière. Ciel et terre, ils oublient toute chose. Qui dirait à celle-là: « Vous êtes assise sur un des plus grands trônes de l'univers, » elle répondrait: « Que m'importe? » Qui dirait à celui-ci: « Rappelle-toi que tu es un tourneur de broche, » il vous déchirerait à belles dents. O belles heures poétiques! ô charmants délires de la passion! ô grandeurs et misères de l'amour! et pour finir toutes mes exclamations, ô vanité des vanités!

Car, pour parler comme le poëte, à la porte il y a un gond, à la serrure une clef, dans la rose un ver, sur la place publique un espion, dans le chenil un Chien, à plus forte raison, à la lampe il n'y a pas mèche, et, dans la forêt d'Aranjuez, il y a le terrible Danois qui regarde nos deux amants de loin. « Oh! vous vous aimez, dit-il les pattes croisées sur sa poitrine; oh! vous vous aimez à mon dam et préjudice! eh bien, tremblez, tremblez, misérables! » Ainsi parlant, et quand Zémire est rentrée chez sa royale maîtresse, qui la rappelle avec des croquignoles dans les mains et des tendresses plein le re-

gard, le Danois arrête Azor au milieu de sa joie. « Zémire te trouve beau, lui dit-il; mais à toute force, je le veux, je l'ordonne, il le faut, Zémire te verra, non pas dans ta beauté d'emprunt, non pas lisse et peigné comme un Chien de bonne maison, mais tout hideux, tout crasseux, tout couvert de sauces et de cendres, tout enfumé comme un Chien de marmiton que tu es; et non-seulement tu te montreras à Zémire tel que tu es, comme un vrai Porc-Épic, la serviette au cou, le poil hérissé, les pattes suppliantes, mais encore tu diras cela devant la reine, afin qu'elle sache bien la conduite de Zémire. »

Ainsi jappe, que dis-je? ainsi hurle le Danois en grinçant des dents. Et vous ne sauriez croire, ô mon maître, tous les sifflets que ce discours excita. Il n'y avait pas



dans la salle assez de Geais, de Perroquets, de Merles, de Serpents, d'Animaux siffleurs pour siffler ce misérable

Danois. Toujours est-il que le drame se passe comme il le désire : le pauvre Azor, naguère si beau, arrive tout souillé aux pieds de sa maîtresse ; et là, devant *le tormenteur*, un affreux Héron au long bec emmanché d'un long cou, qui le regarde de toute sa hauteur, Azor déclare à Zémire qu'il n'est, en résultat, qu'un vil marmiton, qu'il sortait du bain l'autre jour quand il l'a rencontrée, mais que c'était le premier bain qu'il prenait de sa vie. Maître, que vous dirai-je? A cet affreux récit, voilà Zémire qui se jette aux pieds d'Azor. « Oh ! lui dit-elle, que j'ai de joie de t'aimer dans cette vile condition ! que je suis fière de te faire le sacrifice de mon orgueil ! Tu veux ma patte, mon amour, voilà ma patte : je te la donne à la face de l'univers ! Viens, Azor, viens sur mon cœur ! » A cette scène touchante, mon maître, vous auriez vu pleurer toute la salle : le Blaireau, le petit-maître des balcons, s'efforçait en vain de retenir ses larmes ; le Bœuf, dans sa loge, fermait les yeux pour ne pas pleurer ; la Poule, au poulailler, agitait ses ailes en sanglotant ; le Coq, sur ses ergots, voulut appeler en duel le traître de mélodrame. Ce n'étaient que gémissements et grincements de dents, évanouissements calculés à plaisir : on se serait cru dans une salle peuplée d'êtres humains.

Ici finit le quatrième acte.

Vous dirai-je maintenant le cinquième acte? Je ne crois pas que j'y sois obligé, mon maître : car enfin je ne crois



A cet affreux récit, voilà Zémire qui se jette aux pieds d'Azor.



Le tigre entrait à pas de loup, le poignard à la main.

pas que ce soit à moi, votre Chien, d'usurper les droits de votre critique. Qu'il vous suffise de savoir qu'à ce cinquième acte, les Chiens étaient devenus des Tigres, comme cela se passe chez les bons auteurs. Le Tigre entrait à pas de Loup, le poignard à la main; il surprenait en adultère la Tigresse avec un autre Tigre de son espèce, et je vous laisse à penser s'il les poignardait avec férocité!

Il paraît que la douce Zémire, une fois mariée, était devenue une Tigresse; cela se voit dans les meilleurs ménages. Et puis on m'a dit que c'était une vieille histoire d'un Chien de basse-cour nommé Othello.

Après le cinquième acte, tout rempli de crimes, de meurtres, de coups de poignard, de sang répandu, la toile s'est baissée, en attendant la petite pièce, jouée par des Souris blanches et un gros Porc-Épic qui fait beaucoup rire, rien qu'à se laisser voir.

Le drame accompli, la salle entière s'est remise de son émotion. Les larmes ont été essuyées; les Panthères ont relevé leurs petites moustaches; les Lionnes ont passé leurs ongles rosés dans leur crinière; chacun a songé à sa voisine, le Lièvre à Jeanne la Lapine, l'Escargot au Papillon, le Ver à soie à la Femme du Hanneton, le Coucou à tous et à chacun. D'empressés Ouistitis, la queue relevée au-dessus de la tête, ont apporté à qui en voulait des noix rances, du fromage de Gruyère, des os à demi rongés, toutes sortes de friandises que l'assemblée a gri-

gnotées du bout des dents. Pour moi, j'ai fait comme vous faites aux grands jours de premières représentations ; je suis sorti en toute hâte, d'un air mystérieux et comme un Animal de bon sens qui en sait plus long qu'il ne veut en dire. D'un air calme, posé, sentencieux, je suis allé me promener dans la basse-cour qui est le foyer du théâtre ; et dans cette basse-cour, j'ai rencontré toutes



sortes de *Bêtes puantes*, d'Animaux hargneux, qui se promenaient d'un air rogue et pédant ; des Chiens enragés,

des Perroquets au brillant plumage, mais sans cervelle ; des Singes habiles sauteurs; des Lions qui faisaient limer leurs dents par l'ingénue et la grande coquette; des Tigres qui battaient l'air de leur queue sans faire de mal à personne. A cette vue, je me suis rappelé ce que dit le seul historien des Animaux, notre Molière et notre La Bruyère tout à la fois, le seul qui ait accompli dignement cette noble tâche, et, par Cerbère! pourquoi donc nous le faire recommencer? Voici ce vers :

D'Animaux malfaisants c'était un méchant plat.

Aussi chacun les évitait avec effroi ; ou bien, si quelques-uns les saluaient, c'était en faisant la grimace; quand ils donnaient des poignées de patte, ils retiraient leurs griffes toutes sanglantes ; leurs baisers ressemblaient à des morsures. Je me suis laissé dire que ces Animaux-là, c'étaient des critiques. Oh ! mon maître ! quel métier vous faites là !

Bonjour. Je dois vous dire que lorsque j'ai dit que vous m'apparteniez, j'ai été admis dans les coulisses, où j'ai pu voir toutes ces petites Chattes se graissant le museau de leur mieux : celle-ci montrant ses dents qui sont blanches, celle-là cachant ses dents qui sont noires ; l'une miaulant d'un ton si doux! l'autre se léchant d'un air si riant! Les unes et les autres, elles m'ont fait patte de

velours, elles m'ont accueilli de leur *ronron* le plus câlin. Bref, on a parlé du beau temps, de l'aurore, du soleil levant, de la rosée qui sème les perles, et tout d'un coup, ces dames, chaudement enveloppées dans leurs fourrures, ont résolu d'aller voir lever le soleil. Ainsi ont-elles fait. J'ai voulu faire comme tout le monde : je suis allé à Montmorency avec deux Lévriers de mes amis, un jeune Faon du Conservatoire et une jeune Biche timide qui doit débuter la semaine prochaine dans les Volnys et les Plessis.

Nous sommes logés, les uns et les autres, d'une façon très-hospitalière à l'hôtel du Lion d'or. Je dicte cette lettre à la hâte à un Mouton de la forêt de Montmorency, où il exerce le métier d'écrivain public. Ma lettre vous sera portée à vol de Corbeau, et j'y mets ma griffe, ne sachant pas écrire, en ma qualité d'apprenti du feuilleton.

Montmorency, sous le signe de l'Écrevisse.

PISTOLET, *frère de Carabine.*

P. S. — Bien des choses à Louis, notre valet de chambre, ainsi qu'au petit Chat que je trouve un peu rouge;

mais des goûts et des couleurs il ne faut pas disputer. Je ne serais pas fâché que les Serins eussent fini tous leurs petits à mon retour.

Pour copie conforme.

J. Janin.



Hélas! cette excursion galante du pauvre feuilletonniste en herbe devait être la dernière. Pistolet, malgré son nom, n'était pas né pour mener de front tant de travaux, tant d'injures, tant de calomnies, dont se compose la vie littéraire. C'était tout simplement un charmant et bondissant

Épagneul, plein de joie, plein d'amour, au regard enchanté, qui ne vivait que pour être un brave Chien, libre de tout préjugé. Il avait en horreur les crimes des partis, les fureurs de l'amour-propre, les divisions intestines du peuple dramatique. Il était né, non pas pour critiquer toutes choses, mais pour jouir de toutes choses. Rien ne lui déplaisait comme de rechercher les faux jappements dans un concert, les fausses notes dans une voix de son espèce, les fausses couleurs dans le plumage, les faux bonds dans le Cerf qui s'enfuit à travers le bois. Il trouvait beau tout ce qui était la vie, le mouvement, le monde extérieur. Il aimait les Animaux en frères, parce qu'il était leur égal en force, en bonté, en beauté, en courage. Il aimait les Hommes tels qu'ils étaient, parce qu'il n'en avait jamais reçu que bon accueil, bons petits soins, bons offices et croquignoles. Malheureusement le sort l'avait fait le Chien d'un Homme de lettres, et, malgré lui, le pauvre Animal, il avait vu de très-près tous les trésors de cette vie exceptionnelle qui paraît si brillante à ceux qui la voient de loin. Ajoutez à ces tristesses de chaque jour les découragements ordinaires aux jeunes amours, les trahisons des ingénues dramatiques auxquelles Pistolet offrait ses hommages, et vous comprendrez comment il s'abandonna peu à peu à la mélancolie funeste qui vient de le précipiter dans la tombe. — Pistolet est mort d'ennui comme sont morts les plus grands poëtes. Il est mort en disant, lui aussi :

J'avais pourtant quelque chose là ! Or, ce quelque chose qu'il avait là, c'étaient les nobles instincts du chasseur, c'était le nez du Limier qui fait lever la Bête fauve, c'était l'ardeur vigilante du Chien courant, c'était la patiente ardeur du Chien d'arrêt, c'étaient tous les bonheurs de la chasse aux jours de l'automne. Tels étaient les instincts du noble Animal ; mais, contrairement au vœu de la nature, de ce chasseur on a fait un faiseur de feuilletons, de ce Nemrod on a fait un abbé Geoffroy, de cet ardent coureur dans les forêts de Chantilly à la suite des princes de vingt ans, on a fait un mouchard de théâtres et de coulisses. — L'ennui a tué Pistolet ; il est mort de chagrin et de misère, il est mort le dernier des faiseurs de feuilletons. Que si vous lui aviez donné à poursuivre un Cerf dix cors, et non pas des comédiens dix corps, Pistolet serait aujourd'hui aussi bien portant que vous et moi.

Un monument d'une grande simplicité sera élevé aux frais des amis du critique novice. — *On souscrit ici.* — Jusqu'à présent, nous n'avons même pas reçu cinquante centimes pour contribuer à l'érection de ce monument funèbre. Quoi d'étonnant? Notre ami Pistolet avait loué tout le monde, il n'avait blessé personne ; il avait si peu d'ennemis et tant d'amis !

Mais ce qui coûte moins cher que le tombeau le plus modeste, ce sont des vers funèbres. Voici un petit distique improvisé sur feu Pistolet, par un poëte de ce temps-ci,

M. Deyeux, qui l'a pleuré comme écrivain et comme chasseur :

> **La chasse est tout à fait l'image de notre âge**
> **Où tous les orgueilleux ne font que du tapage.**

— NOTE DE L'ÉDITEUR. —



SOUVENIRS

D'UNE

VIEILLE CORNEILLE.

FRAGMENTS TIRÉS D'UN ALBUM DE VOYAGE.

> **Non animum mutant qui trans mare currunt.**
> — HORACE, *Epîtres*. —
>
> **Venez à nous, nous savons tout.**
> — *Les Sirènes à Ulysse*. —

SOMMAIRE.

..... Pourquoi voyage-t-on? — Un vieux Château. — Monsieur le Duc et madame la Duchesse. — Une Terrasse. — Un vieux Faucon. — A QUOI TIENT LE CŒUR D'UN LÉZARD. — Suite de l'histoire des hôtes de la terrasse. — Faites-vous donc Grand Duc! — Une Carpe magicienne. — Comment un Hibou meurt d'amour. — Où madame la Corneille reprend la parole pour son propre compte. Conclusion.



. . . . . Et d'abord, pourquoi voyage-t-on? Le repos n'est-il pas ce qu'il y a de meilleur au monde? Est-il rien qui vaille qu'on se dérange pour l'aller chercher ou pour l'éviter?

Ne dirait-on pas, à voir l'air et la terre incessamment traversés, qu'on gagne quelque chose à se déplacer?

Les uns courent après le mieux que personne n'atteint, les autres fuient le mal auquel personne n'échappe.—Les Hirondelles voyagent avec le soleil et le suivent partout où il lui plaît d'aller; les Marmottes le laissent partir et s'endorment en attendant son retour, sur la foi de cet adage que le soleil, ce qui pour elles est la fortune, vient en dormant. Mais des unes, beaucoup partent, et bien peu reviennent : l'espace est si vaste et la mer si avide! Et des autres, beaucoup s'endorment et peu se réveillent : on est si près de la mort, qui toujours veille, quand on dort. — Le Papillon voyage pour cette seule raison qu'il a des ailes; l'Escargot traîne avec lui sa maison plutôt que de rester en place. L'inconnu est si beau! — La faim chasse ceux-ci, l'amour pousse ceux-là. Pour les premiers, la patrie et le bonheur, c'est le lieu où l'on mange; pour les seconds, c'est le lieu où l'on aime. — La satiété poursuit ceux qui ne marchent pas avec le désir.—Enfin le monde entier s'agite; dans les chaînes ou dans la liberté, chacun précipite sa vie.— Mais pour le monde tout entier comme pour l'Écureuil dans sa cage, le mouvement ce n'est pas le progrès : — *s'agiter n'est pas avancer* [1]. — Malheureusement on s'agite plus qu'on n'avance.

Aussi dit-on que les plus sages, pensant que mieux vaut un paisible malheur qu'un bonheur agité, vivent aux

[1] S. La Valette (*Fables*).

lieux qui les ont vus naître, sans souci de ce qui se passe plus loin que leur horizon, et meurent, sinon heureux, du moins tranquilles. Mais qui sait si cette sagesse ne vient pas de la sécheresse de leur cœur ou de l'impuissance de leurs ailes ?

Personne n'a mieux répondu à cette question : « Pourquoi voyage-t-on? » qu'un grand écrivain de notre sexe. « On voyage, a dit Georges Sand, parce qu'on n'est bien nulle part ici-bas. » — Il est donc juste que rien ne s'arrête, car rien n'est parfait, et l'immobilité ne conviendrait qu'à la perfection.

Pour moi, j'ai voyagé. Non pas que je fusse née d'humeur inquiète ou voyageuse ; bien au contraire, j'aimais mon nid et les courtes promenades.

—

« A quoi bon ces interminables considérations au début de votre récit? me dit un de mes vieux amis, mon voisin, auquel il m'arrive parfois de demander conseil, en me réservant toutefois de ne faire que ce que je veux. Ce n'est pas parce que vous vous occupez de philosophie, d'archéologie, d'histoire, de physiologie, etc., etc., qu'il vous faut donner de tout cela à vos lecteurs autant qu'il vous convient d'en prendre pour vous-même. Vous passerez pour une pédante, pour un philosophe emplumé; on vous renverra en Sorbonne, et, qui pis est, on ne vous lira pas. N'allez-vous pas faire un résumé scrupuleux de tout ce

que vous avez vu et pensé depuis tantôt cent ans que vous êtes au monde, justifier votre titre enfin, et joindre au tort d'avoir usé vos ailes sur toutes les grandes routes, le tort bien plus grand de voyager sérieusement sur le papier? Croyez-moi, si vous voulez plaire, ayez de la raison, de l'esprit, du sentiment, de la passion, comme par hasard; mais *gardez-vous d'oublier la folie*[1]. — Le siècle des Colomb est passé : on n'a pas besoin de découvrir un nouveau monde pour s'intituler voyageur, on l'est à moins de frais. On découvre le lieu où l'on est né, on découvre son voisin, on se découvre soi-même, ou l'on ne découvre rien du tout; cela vaut bien mieux, cela mène moins loin, et, Dieu nous le pardonne! cela plaît autant. Contez donc, contez. Qu'importe comment vous contiez, pourvu que vous contiez, le temps est aux historiettes. Imitez vos contemporains, ces illustres voyageurs, qui datent des quatre coins du globe leurs impressions écrites bravement sur la paille ou sur le duvet du nid paternel; faites comme eux. A propos de voyages, parlez de tout, et de vous-même, et de vos amis, si bon vous semble; puis mentez un peu, et je vous promets un honnête succès; de grandes erreurs et d'imperceptibles vérités, c'est ainsi qu'on bâtit les meilleurs ouvrages. On ne vous admirera pas, on ne vous croira pas, mais on vous lira. Vous êtes modeste; que vous faut-il de plus? »

Ces réflexions m'arrêtèrent un instant. Le conseil pou-

[1] Goethe.

vait être bon et semblait, en tout cas, facile à suivre ; — mais ma conscience l'emporta. « On ne fait pas ce qu'on veut, on fait ce qu'on peut et ce qu'on doit surtout, répondis-je ; je suis une Corneille d'honneur, je ferai de mon mieux. Si vous n'avez à me donner que des conseils comme ceux-là, je serai heureuse qu'il vous plaise de les garder pour vous.

— Soit, je me tais, me dit en s'inclinant profondément mon interlocuteur un peu piqué. »

Je lui rendis sa révérence, et je repris la plume.

—

On le sait, je suis une vieille Corneille. Si vieille que je sois, et je le suis assez pour ne plus songer à cacher mon âge, je me souviens d'avoir été jeune, oui jeune, quoi qu'en disent quelques Étourneaux mes voisins, aussi jeune qu'eux assurément, mais moins étourdie peut-être et moins oublieuse de ce qu'on doit de respect à la vieillesse qu'on honorerait davantage si l'on songeait un peu qu'être vieux, c'est être en train de mourir ; la mort arrive à la fin de la vieillesse pour la relever et l'ennoblir.

J'ai donc été jeune ; jeune, heureuse et mariée. Jeunesse et bonheur, je perdis tout le même jour, il y a cinquante ans, en perdant un mari adoré.

Jour affreux ! que je n'oublierai de ma vie. Le vent soufflait avec violence dans les dentelles du vieux clocher. Le tonnerre roulait avec fureur sous le ciel obscur. La

sombre cathédrale tremblait sur ses fondements comme si elle eût été animée par l'épouvante. La pluie froide tombait par torrents, et, pour la première fois, menaçait de gagner notre nid, si bien caché qu'il fût dans un des plis du manteau de Notre-Dame de Strasbourg. — Je vais mourir, me dit d'une voix affaiblie, mais résolue pourtant, l'époux que je pleure, je vais mourir ! adieu ! Si ces pauvres petits pouvaient se passer de toi, je te dirais de mourir avec moi, et nous nous en irions ensemble là-haut, plus haut que le soleil ! La mort n'est rien pour celui qui compte sur l'éternité ; mais il faut vivre quand on peut être bon à quelque chose sur la terre. Vis donc, et prends courage. Garde de moi un bon souvenir. Pauvres petits ! ajouta-t-il, cela te fera plaisir de voir pousser leurs plumes.

Ce fut son dernier mot. — J'étais veuve !

On ne voit jamais le bout du malheur, le mien pouvait grandir encore. Huit jours après je n'avais plus d'enfants : ma nichée tout entière périssait sous mes yeux.

—

Ce qu'il y a d'affreux dans ces maux sans remède, c'est qu'on n'en meurt pas, et qu'on s'en console.

—

Je faillis devenir folle. On craignit pour mes jours. Mais on m'entoura, mais on m'obséda, et j'eus la lâcheté de consentir à vivre.



J'étais veuve...

— Voyagez, me dit alors une vieille Cigogne qui avait soigné mon mari et mes enfants pendant leur maladie; voyagez. Vous partirez inconsolable, vous reviendrez consolée. Combien de douleurs sont restées sur les grands chemins!

Cette Cigogne était connue pour sa fidélité à tous les bons sentiments, mais la pratique du monde l'avait endurcie. Cette parole me parut impie, et je la laissai sans réponse.

Quelques Corbeaux, de ceux que mon mari avait le plus aimés, joignirent alors leur voix à celle de l'impassible Cigogne, et pendant quelques jours je n'entendis rien autre chose que ceci : « Partez, partez, » me disait-on de tous côtés.

Mon cœur se brisait à la pensée d'abandonner ces pierres vénérées où je les avais tous vus vivre, m'aimer et mourir; où, en dépit de ma raison, j'espérais toujours les voir reparaître, car il faut des années pour croire à la mort de ceux qu'on aime... O terre! où vont les morts, et que fais-tu d'eux? — Mais le moyen de souffrir à sa guise au milieu de gens qui se croient tenus de vous consoler?

Je partis donc, je partis pour être seule, pour pleurer à mon aise.

Pendant cinquante ans, je dois le dire, je ne me suis ni arrêtée ni consolée. Mais, hélas! faibles que nous sommes! nous ne savons même pas pleurer éternellement. La sceptique Cigogne avait dit vrai. Et après avoir pleuré,

pleuré longtemps, ma chère douleur m'échappa peu à peu. A quoi sommes-nous fidèles?

—

Vie errante
Est chose enivrante

Du moment où je ne voyageais plus que pour voyager, et qu'en haine du moindre repos, pour ainsi dire, je pensai à cette maxime d'un grand moraliste : « On ne voyage que pour raconter; » pourquoi ne raconterais-je pas? me dis-je aussitôt.

Ce fut ainsi que je pris d'abord une note, puis deux, puis trois, puis mille. A mesure que l'occasion s'en présentait, et j'avais soin qu'elle se présentât souvent, je racontais mes voyages aux Oiseaux qu'un peu de curiosité rassemblait autour de moi. Je m'efforçais de parler clairement et de dire honnêtement à chacun ce qui pouvait lui être utile et agréable; je voyais bien qu'on m'écoutait, mais on ne me louait pas encore, et chacun semblait craindre de hasarder son suffrage. A la fin, un Oiseau (qui, à la vérité, n'était pas de mes amis) se risqua et dit tout haut, avec une grande assurance, que mes contes étaient bons. C'en fut assez, leur fortune était faite; bientôt mes récits passèrent, volèrent de bec en bec, et je les retrouvai partout. J'en fus flattée.

Quand on a une fois goûté de la louange, on en vient à l'aimer, si peu qu'on la mérite, ou si peu qu'elle vaille et qu'on l'estime. — Je continuai donc.



Je pris d'abord une note, puis deux, puis trois, puis mille...

Un vieux Château.

Il était une fois un vieux château...

(J'entre en matière comme les vieux conteurs, mais pourquoi non? Ne suis-je pas contemporaine des histoires qui commencent comme celle-ci? n'ai-je pas cent ans?)

Il était donc une fois un vieux château, le château de ***, dont je ne puis dire le nom, pour des raisons que je dois taire aussi.

Dans le temps où il y avait en France ce qu'on appelait des châteaux forts, ce château avait été un château fort; c'est-à-dire qu'il avait vu pendant sa longue vie tout ce que les châteaux avaient coutume de voir dans ces temps-là. Il avait été souvent attaqué et souvent défendu, souvent pris et souvent repris.

Ces choses-là n'arrivent pas à un château, si fort qu'il soit, sans qu'il en résulte pour lui de notables altérations; aussi n'assurerais-je pas qu'à l'époque dont je parle, il eût rien conservé de sa première architecture.

Il me suffira de dire qu'après avoir été pris et saccagé pour la dernière fois à la révolution de 93, qui épargna peu les châteaux, il fut bien près d'être restauré après celle de 1815, qui leur fut meilleure, à ce qu'il paraît. Malheureusement pour ce château, ce fut au moment où sa fortune commençait à se refaire qu'arriva cette fameuse révolution de 1830, qui vous a été si longuement racontée par l'hon-

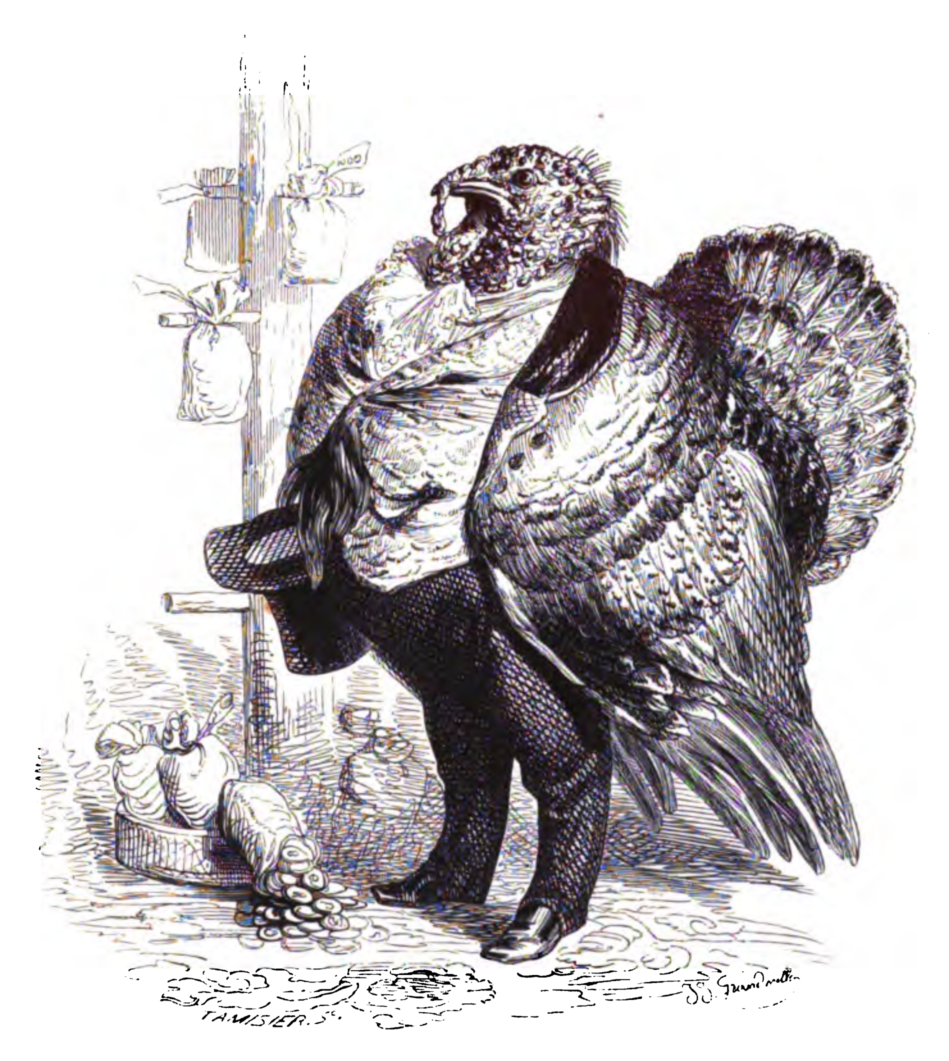
nête Lièvre dont les touchantes aventures ouvrent ce livre.

Le vieux manoir dut alors sortir de noblesse. Il dérogea et fut vendu à un banquier. Un banquier est un Homme qui est tenu d'avoir de l'argent, mais qui peut à toute force manquer de connaissances archéologiques. Aussi l'acheteur financier, tout en voulant du bien à sa nouvelle propriété, lui porta-t-il le dernier coup.

Il y mit les maçons!

En moins de rien les trous furent bouchés, les murs blanchis, et au moyen d'une terrasse (renaissance!) qu'on crut mettre en rapport avec ce qui restait, la chapelle elle-même fut utilisée, et profanée! On en fit une de ces cages à compartiments dans lesquelles les Hommes emprisonnent volontairement les trois quarts de leur existence, en haine sans doute de ce que Dieu a fait pour ses créatures : le ciel, l'air et la liberté.

Pourtant l'antique castel ne fut pas rebâti dans son entier. Le banquier s'était contenté, en Homme qui sait le prix de l'argent, d'en relever une partie seulement. Tous les styles d'ailleurs furent mêlés selon l'usage : les étages supérieurs étaient d'architecture romane, et les étages inférieurs d'architecture gothique; ce qui pouvait donner à entendre qu'on avait bâti les toits d'abord et les fondements tout à la fin. — Ces barbarismes feront, je l'espère, frémir tous les architectes, et aussi les Castors, auxquels les Hommes ont volé les éléments de leur sévère architecture byzantine.



Un Banquier.

Ceci n'empêcha pas que cette restauration bourgeoise fît grand bruit dans le pays, et beaucoup d'honneur au maçon qui avait si intrépidement mené à fin cette œuvre d'artiste.

Le reste fut heureusement abandonné, ou, pour mieux dire, sauvé.

Ce fut ainsi que ce pauvre vieux château perdit son caractère de vieux château, et qu'après avoir été habité autrefois par des comtes, par des princes, et peut-être bien par des rois, il était devenu une sorte de maison de campagne que ses nouveaux propriétaires daignaient à peine visiter.

Je l'ai dit, je suis née dans le grand portail de la cathédrale de Strasbourg, ce diamant de l'Alsace, entre les flammes de pierre qui soutiennent de leurs robustes étreintes l'image du Père éternel. Quand on a eu un pareil berceau, quand on a été élevée dans le respect des vieilles choses, on ne peut voir, sans crier au blasphème, l'impiété de ces Hommes qui détruisent effrontément le peu de bien que leurs pères avaient su faire.

Du reste, la partie restaurée avait trouvé des hôtes dignes d'elle.

Elle était habitée par des Chouettes et par des Hiboux, qui, se voyant sur une terrasse toute neuve, se donnaient des airs de grands seigneurs, les plus risibles du monde, et se faisaient appeler sans pudeur monsieur le Grand Duc

et madame la Grande Duchesse, par les pauvres Chauves-Souris qui les servaient.

J'arrivai un soir à ce château, très-fatiguée, après toute une journée de vol forcé. J'étais de la plus mauvaise humeur, de celle que l'on a contre soi-même autant que contre les autres, ce qu'il y a de pis enfin. J'avais été tout à la fois poursuivie par l'ennui, qui n'est autre, je crois, que le vide du cœur, et inquiétée par un de ces chasseurs novices qui ne respectent ni l'âge, ni l'espèce, et pour lesquels rien n'est sacré. Le hasard voulut que je m'abattisse sur la balustrade de la terrasse dont je viens de parler, derrière une rangée de vases Louis XV, du sein desquels s'élevaient les tristes rameaux de quelques cyprès à moitié morts.

Minuit sonnait!

Minuit! Dans les romans il est rare que minuit sonne impunément; mais dans un récit véridique, comme celui-ci, les choses se passent d'ordinaire plus simplement. Et les douze coups me rappelèrent seulement que je ferais bien de me coucher si je voulais repartir de bonne heure. — Je me couchai donc.

Monsieur le Duc et madame la Duchesse. — Une Terrasse.

J'allais m'endormir, quand je crus m'apercevoir que je n'étais pas seule sur la terrasse : j'entrevis en effet, à la



Un de ces chasseurs novices pour lesquels rien n'est sacre.

pécore tout en s'en allant. Croyez-vous que les grands personnages, comme il en vient au château, soient jamais fatigués? Ils n'ont rien à faire et volent tout doucement.

Au bout d'un instant, je vis arriver une autre Chauve-Souris. Celle-ci, n'étant encore que la troisième des Chauves-Souris de service de madame la Duchesse, était moins impertinente que la première. — Bon Dieu! me dit-elle, la première camériste vient d'être grondée à cause de vous. Madame chantait un nocturne avec Monsieur, et dans ces moments-là elle n'entend pas qu'on la dérange : Madame vous fait dire qu'elle n'est pas visible. D'ailleurs, Madame ne reçoit que des personnes titrées, et vous n'avez point de titres.

— Que me contez-vous là? lui dis-je; n'ai-je pas des yeux pour voir que votre Grand Duc n'est qu'un Hibou, et que votre Grande Duchesse n'est qu'une Chouette, à laquelle ces hautes mines vont fort mal?

— Chut! me dit à l'oreille la Chauve-Souris qui était un peu bavarde, et parlez plus bas! Si l'on savait seulement que je vous écoute, je serais chassée, et peut-être mangée. Depuis qu'ils ont quitté la fabrique où leur sont venues leurs premières plumes, mes maîtres ne rêvent que grandeurs; ils meurent d'envie de s'anoblir. On parle de recreuser les fossés et les grenouillères, de refaire les ponts-levis et de redresser les tourelles, et ils espèrent devenir nobles pour de bon au milieu de tous ces attri-



Madame la Duchesse chante un nocturne avec Monsieur le Duc, et dans ces moments là, elle n'entend pas qu'on la dérange.

buts de la noblesse. Mais, bah! l'habit ne fait pas le moine, et le château ne fait pas le noble. Du reste, ma bonne dame, volez là-bas, à droite, vous y trouverez les ruines du vieux château, et vous y serez tout aussi bien qu'ici, je vous assure.

— Des ruines ! m'écriai-je, il y a des ruines près d'ici, il reste quelque chose du vieux château, et j'aurais pu passer la nuit sur cette vilaine terrasse qui n'a ni style, ni grandeur, ni souvenirs! Merci, ma belle, votre maîtresse fait bien d'être une sotte ; à l'heure qu'il est, je n'ai qu'à me louer d'elle.

En vérité, rien n'est plus bouffon que les prétentions de ces nobles de contrebande. Je laissai là ces oiseaux ridicules, cette maison badigeonnée, et bien m'en prit.

Sans doute du vieux château il était resté peu de chose, mais j'aurais donné vingt-cinq châteaux restaurés comme celui que je venais de quitter, pour une seule des pierres du vénérable mur sur lequel j'eus le bonheur de me poser.

L'admirable vieux mur!

Est-il au monde rien de plus touchant que ces débris immortels qui témoignent si éloquemment du tort que ce qui est, fait chaque jour à ce qui a été? Comment peut-on hésiter entre les vieilles choses et les nouvelles? Le présent est-il autre chose que *le singe du passé*[1]?

[1] Jean Paul.

Un vieux Faucon.

Ce superbe vieux mur entourait une cour vieille aussi. Une vigne-vierge embrassait de ses vertes pousses tout un pan de la muraille. Des scolopendres, des lys et des tulipes sauvages croissaient entre les marches d'un perron délabré qu'un lierre recouvrait en partie. Les humbles fleurs blanches de la bourse à pasteur, les boutons d'or, les giroflées jaunes, l'œillet rougeâtre, le pâle réséda, les vipérines bleues et roses se faisaient jour entre les dalles et disputaient la terre aux mousses, aux lichens, aux graminées, aux ronces et aux orties.

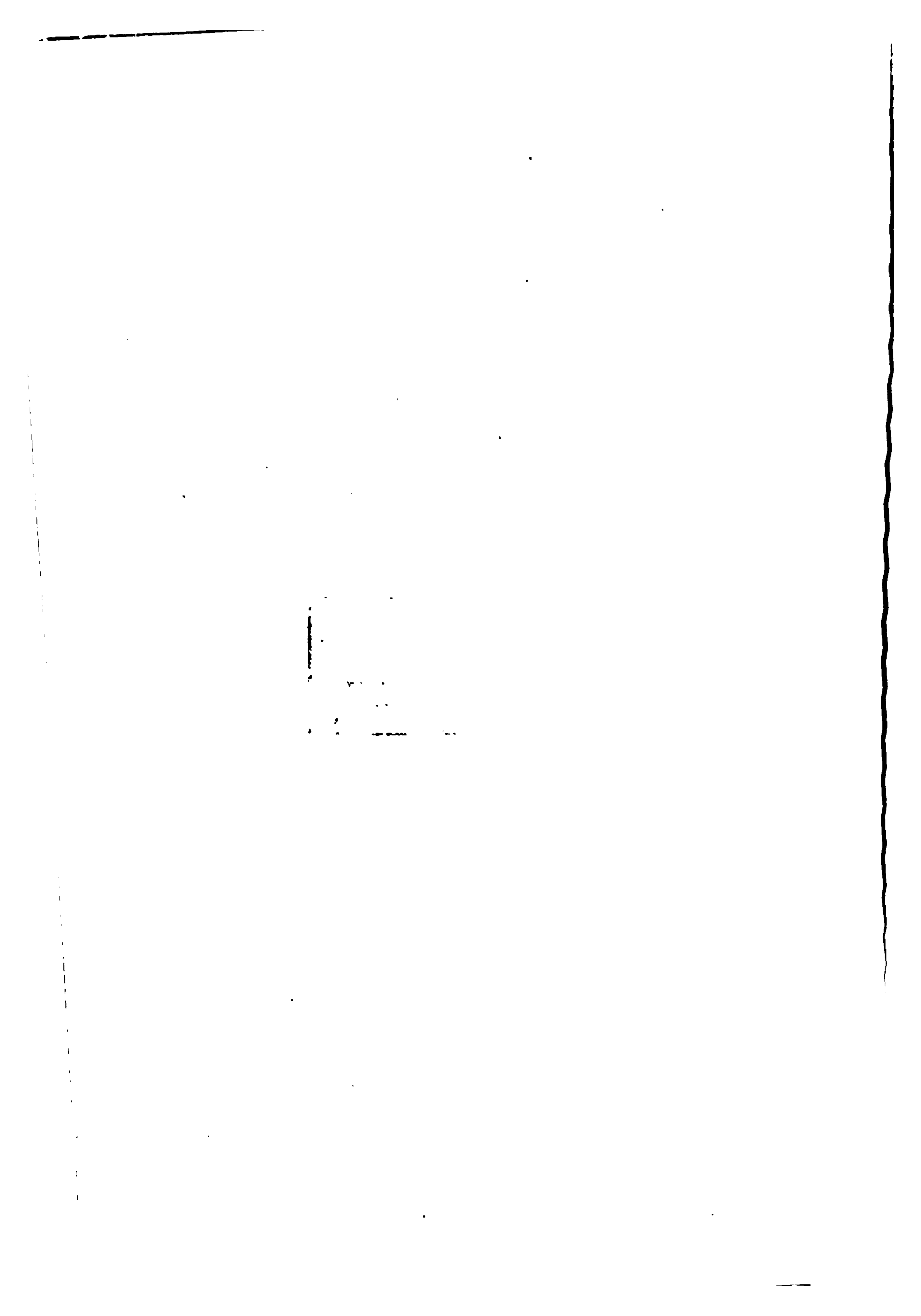
Des gueules de loup, des perce-pierres et les touffes hardies des coquelicots couleur de feu, vivaient au milieu des décombres qu'elles semblaient enflammer.

Où l'Homme n'est plus, la nature reprend ses droits.

Cette vieille cour appartenait à un vieux Faucon qui n'avait pas grand'chose, parce que les révolutions l'avaient ruiné, mais qui donnait tout ce qu'il avait et vivait pauvrement, mais noblement, faisant volontiers les honneurs de sa cour aux animaux égarés; aussi était-elle toujours encombrée de bêtes à toutes pattes, à tout poil et à toutes plumes, de Rats sans ressources, de Musaraignes et de Taupes attardées, de Grillons, de Cigales et autres musiciens sans asile; quelques-uns même s'y étaient fixés à demeure. Les Pierrots n'y manquaient pas, et un Mulot très-entêté était parvenu, malgré toutes



Cette vieille cour appartenait à un vieux Faucon qui n'avait pas grand' chose, parce que les révolutions l'avaient ruiné ; mais, etc.





Et un Mulot très-entêté était parvenu à se creuser, malgré toutes les difficultés, etc.

les difficultés que lui avait présentées la nature calcaire d'un terrain stratifié, à se creuser sous une dalle un trou fort profond.

Le digne seigneur était allié aux espèces les plus nobles de France, et comptait des Phénix, des Merlettes et des Hermines dans sa famille.

C'était un vieillard encore sec et vigoureux. Il y avait dans toute sa personne cette grâce naturelle et imposante des oiseaux de grande race, cette simple majesté qui, dit-on, devient de jour en jour plus rare; et quand la goutte (cette maladie des nobles, qui s'est fait peuple comme le reste, et qui a eu tort) lui laissait quelque répit, il fallait l'entendre raconter ses prouesses d'autrefois; alors sa haute taille se redressait, son œil brillait comme l'œil de l'Aigle et semblait défier le temps lui-même. — « Un jour, (disait-il souvent), et c'était là un de ses glorieux souvenirs, un jour j'échappai au page qui me portait, et je chassai librement pendant toute une semaine. Ah! j'étais le premier Faucon de France! Aussi, quand je reparus, ma belle maîtresse fut-elle si aise de me revoir, qu'elle me baisa de toute son âme en me remerciant d'être revenu. Le pauvre page avait été grondé, mon retour lui valut sa grâce. »

Hélas! plus de chasses, plus de fêtes brillantes, plus de fanfares, plus de triomphes, plus de ces grandes dames si regrettées aujourd'hui, de ceux même qui n'ont jamais pu savoir de combien elles l'emportaient sur celles d'à présent, ni par conséquent pourquoi elles sont si regrettables.

Au lieu de tout cela, des chasses sans pompe, des chasseurs en lunettes, les chasseurs du jour enfin, qui vont à la chasse sur les grandes routes et jettent leur poudre aux moineaux ; et enfin, au lieu de ces pages dorés qui le portaient au poing, pour tout serviteur, dois-je le dire? un pauvre Sansonnet !

—

Après tout, mieux vaut peut-être pour page un Sansonnet que pas de page du tout. Ce Sansonnet était bien le plus drôle d'oiseau qui se puisse voir; vieux, cassé, bavard, fantasque, mais bon, mais dévoué et domestique par tempérament. Il avait appartenu au sacristain d'une petite église voisine, et, en vertu sans doute de ce proverbe, qui dit tel maître tel valet, il avait fini par ressembler à son maître, et avait pris des airs d'église, qui donnaient à sa figure et à son accent je ne sais quoi d'humain et de béni, dont l'effet provoquait, quoiqu'on en eût, un fou rire.

Devenu libre à la mort de son premier maître, il était resté tristement perché sur sa cage pendant quatre grands jours, se contentant de gober tristement quelques mouches au passage, et ne s'était envolé qu'après avoir eu le temps de se convaincre que les morts ne reviennent pas.

Ne sachant que faire de sa personne, il était venu, rien que pour l'amour de la domesticité, offrir ses services et le respectueux *servage* de son cœur au vieux Faucon qui les agréa. Dès les premiers jours, il s'était pris d'une affec-



Au lieu de tout cela, des chasses sans pompe, des chasseurs en lunettes
les chasseurs du jour enfin, etc.



Vieux, cassé, bavard, fantasque, mais bon, mais dévoué, et domestique par tempérament.

tion sérieuse pour ce vieillard qu'on aimait rien qu'à le voir. L'excellent serviteur, qui savait bien que *noblesse oblige,* faisait de son mieux pour tenir *sa cour* sur un grand pied. — S'il est triste d'être pauvre, il l'est encore plus de le paraître. — Nouveau Caleb, il se multipliait, parlait à tous et volait partout à la fois. — « Je suis le seul domestique de mon maître, disait-il à tous les nouveaux venus; à quoi bon s'embarrasser de tant de gens? notre maison en est-elle moins noble? » — Il était notoire qu'il servait son maître pour rien; mais quelques méchantes langues disaient que le vieux noble avait sans doute enfoui quelque part un trésor, et confié son secret à son domestique qui s'en emparerait à sa mort. — Rien n'était plus faux; mais le désintéressement est si rare qu'on n'y croit pas.

Le vieux serviteur vivait avec une économie extrême : il apportait à son maître la nourriture qu'il allait chercher au loin, il ne mangeait qu'après lui, et disait qu'il avait mangé auparavant quand il ne restait rien. — Il avait eu le bonheur de trouver sous la marche du perron une espèce de grillage à la vue duquel, en Oiseau qui a aimé sa cage, le cœur du pauvre Sansonnet avait bondi de joie; et tous les soirs, sans y manquer, notre vieux serviteur s'allait percher derrière ce bien-aimé grillage, heureux de se croire protégé par ce simulacre de prison.

Quand j'arrivai, le serviteur dormait, le maître dormait, tout le monde dormait. — J'en fis autant.

—

Le lendemain je fus reçue par mon hôte avec une si exquise politesse, que je crus un instant avoir retrouvé ce bon vieux temps où les Oiseaux étaient si polis et les Corneilles si fêtées.

— Vous êtes chez vous, me dit-il. . . . .
. . . .

Cette ruine et moi nous nous allions si bien, il y avait entre nous des rapports si sympathiques, que j'acceptai l'offre de l'aimable vieillard, et que je pris à l'instant même la résolution de rester chez lui pendant quelque temps.

Autour de moi tout était vieux, j'étais heureuse ou peu s'en faut. — Je passai mes jours à parcourir les environs, à en rechercher les beautés et à questionner les habitants de ces campagnes. Ces Oiseaux des champs savent souvent, sans s'en douter, beaucoup de choses qu'on demanderait en vain aux Oiseaux des villes. Il semble que la nature livre plus volontiers à leur foi naïve ses sublimes secrets. N'est-il pas vrai de dire que ce que nous savons le mieux, c'est ce que nous n'avons pas appris?

C'est pendant ce séjour que j'eus l'occasion d'étudier les mœurs d'un Lézard, dont le bon naturel m'avait vivement intéressé. Ces individus étant, selon le mot de Figaro, paresseux avec délices, j'ai pensé que si quelqu'un

ne se chargeait pas de parler pour eux, leur monographie manquerait à notre histoire, et peut-être eût-ce été dommage.

A QUOI TIENT LE CŒUR D'UN LÉZARD.

I.



Dans une des pierres les plus pittoresques du mur qui m'avait séduite, vivait un Lézard, le plus beau, le plus distingué, le plus aimable de tous les Lézards ; pour peu qu'on eût du goût, il fallait admirer la taille svelte, la queue déliée, les jolis ongles crochus, les dents fines et blanches, les yeux vifs et animés de cette charmante créature. Rien n'était plus séduisant que sa gracieuse personne. Il n'était aucune de ses changeantes couleurs dont le reflet ne fût agréable. Tout enfin était délicat et doux dans l'aspect de ce fortuné Lézard.

Quand il grimpait au mur en frétillant de mille façons élégantes et coquettes, ou qu'il courait en se faufilant dans l'herbe fleurie sans seulement laisser de traces de son joli petit corps sur les fleurs, on ne pouvait se lasser de le regarder, et toutes les Lézardes en avaient la tête tournée.

Du reste, on ne saurait être plus simple et plus naïf que ne l'était ce roi des Lézards. — Comme un Kardouon célèbre [1], il aurait été de force à prendre des louis d'or pour des ronds de carotte. Ceci prouve qu'il avait toujours vécu loin du monde.

Je me trompe, une fois, mais une fois seulement, il avait eu l'occasion d'aller dans le monde, dans le monde des Lézards bien entendu, et quoique ce monde soit cent fois moins corrompu que le monde perfide des Serpents, des Couleuvres et des Hommes, il jura qu'on ne l'y reprendrait plus, et n'y resta qu'un jour qui lui parut un siècle.

Après quoi il revint dans sa chère solitude, bien résolu de ne plus la quitter, et sans avoir rien perdu, heureusement, de cette candeur et de ce bon naturel qui ne se peut guère garder qu'aux champs, et dans la vie qu'un Animal dont le cœur est bien placé peut mener au milieu des fleurs et en plein air devant cette bonne nature qui nous caresse de tant de façons. — C'est le privilége des âmes candides d'approcher le mal impunément. — Il demeurait au midi dans ce superbe vieux mur, et avait eu le bon esprit, ayant trouvé au beau milieu d'une pierre un brillant petit palais, d'y vivre sans faste, plus heureux qu'un prince, et de n'en être pas plus fier pour cela.

C'était en vain qu'un Geai huppé lui avait assuré qu'il descendait de Crocodiles fameux et que ses ancêtres avaient trente-cinq pieds de longueur. Se voyant si petit, et voyant

[1] Le Kardouon de Charles Nodier.

aussi que le plus grand de ses ancêtres ne l'aurait pu grandir d'une ligne ni ajouter seulement un anneau aux anneaux de sa queue, il se souciait fort peu de son origine et ne s'inquiétait guère d'être né d'un œuf imperceptible ou d'un gros œuf, pourvu qu'il fût né de manière à être heureux ; et il l'était. Il ne se serait pas dérangé d'un pas pour aller contempler ce qui restait de ses pères, dont il ne restait que des os, si honorable qu'il fût pour ces restes illustres d'être conservés à Paris dans le Jardin des Plantes, ce tombeau de sa noble famille, comme disait le Geai huppé.

Enfin, sans avoir les faiblesses contraires, il n'avait point de faiblesses aristocratiques, et n'aurait pas refait la Genèse pour s'y donner une plus belle place. — Il était content de son sort, et du moment où le soleil brillait pour tout le monde, peu lui importait le reste.

II.

Qui le croira? Au dire de toutes les Lézardes des environs, il manquait quelque chose à un Lézard si bien doué, puisque aucune d'elles n'avait encore trouvé le chemin de son cœur. Ce n'était pas que beaucoup ne l'eussent cherché. Mais hélas ! le plus beau des Lézards était aussi le plus indifférent de tous, et il ne s'était même pas aperçu du bien qu'on lui voulait.

C'était vraiment dommage, car il ne s'était peut-être

jamais vu de Lézard de meilleure mine. Mais qu'y faire, et comment épouser un Lézard qui ne veut pas qu'on l'épouse? La plupart avaient porté leur cœur ailleurs.

III.

Le plus beau Lézard du monde ne peut donner que ce qu'il a, et ce qu'on a donné une fois on ne l'a plus. Or, le plus beau Lézard du monde avait donné son cœur, et donné sans réserve. Voilà ce que personne ne savait, et lui-même n'en savait pas plus que les autres. Cet amour lui était venu sans qu'il s'en aperçût : c'est ainsi que l'amour vient quand il doit rester ; et il était entré si avant dans ce cœur bien épris, que, l'eût-il voulu, il n'y aurait pas eu moyen de l'en faire sortir. Voilà comme on aime quand on aime bien, et quand on a raison d'aimer ce qu'on aime.

Vous lui eussiez dit qu'il était amoureux que vous l'eussiez blessé et qu'il ne vous eût pas cru. Amoureux, lui! dites dévoué, dites reconnaissant, dites respectueux, dites religieux, dites pieux, ou plutôt faites un mot tout à la fois plus grand et plus simple, plus chaste et plus pur que tous ces mots, un mot tout exprès. Mais amoureux? il ne l'était pas; il n'aurait osé, ni voulu, ni daigné, ni su l'être.

Aimer et rien qu'aimer, c'est bien peu dire! — Peut-être si ce mot n'eût été, comme tant d'autres mots de notre langue, gâté et profané, eût-il laissé dire qu'il adorait ce qu'il aimait; mais à coup sûr le plus humble silence pou-

vait seul exprimer convenablement ce qu'il sentait. Telle était son innocence, qu'il ne s'était jamais rendu compte de l'état de son cœur.

Sans doute il lui plaisait de ne rien faire et de vivre au printemps, et de regarder fleurir les fleurs nouvelles par un beau jour, ou bien d'aller, de venir et de revenir, et de courir en liberté au milieu de l'herbe embaumée après les fils de la bonne Vierge, ces blanches toiles d'Araignée que le ciel envoie toutes garnies de Mouches excellentes à ses Lézards privilégiés. — Il aimait aussi la chasse aux Sauterelles, et écoutait volontiers la vieille chanson des Cigales, quand il ne préférait pas les manger, dans l'intérêt des fleurs ses amies.

Mais ce qu'il aimait par-dessus tout, et de toutes ses forces, et autant que Lézard peut aimer, c'était le soleil. Le soleil! dont Satan lui-même devint à la fois amoureux et jaloux. — Quand le soleil était là, il était tout entier au soleil et ne pouvait songer à autre chose. Dès le matin, vous l'eussiez vu paraître sans bruit sur le seuil de sa demeure, se tourner doucement, ainsi que l'héliotrope, son frère en amour, vers ce roi des astres et des cœurs que les poëtes, et, parmi les poëtes, les aveugles eux-mêmes ont chanté; et là, couché sur la pierre brûlante, son âme ravie se fondait sous les rayons d'or de son bien-aimé. Heureux, trois fois heureux! Il dormait tout éveillé et réalisait ainsi les doux mensonges des rêves.

IV.

Partout où il y a des Lézards, il y a des Lézardes. Or, non loin de la pierre dans laquelle demeurait mon Lézard, il y avait une autre pierre au fond de laquelle logeait un cœur qui ne battait que pour lui et que rien n'avait pu décourager. Ce petit cœur tout entier appartenait à l'ingrat qui ne s'en doutait seulement pas. La pauvre petite amoureuse passait des journées entières à la fenêtre de sa crevasse à contempler son cher Lézard, qu'elle trouvait le plus parfait du monde; mais c'était peine perdue. Et elle le voyait bien. Mais que voulez-vous? elle aimait son mal et ne désirait point en guérir. Elle savait que le plus grand bonheur de l'amour, c'est d'aimer. Pourtant quelquefois sa petite demeure lui paraissait immense. Il eût été si bon d'y vivre à deux. Quand cette pensée lui venait, ses petits yeux ne manquaient pas de se remplir de larmes. Que n'eût-elle pas donné pour essayer de cet autre bonheur qu'elle ne connaissait pas, celui d'être aimée à son tour!

— Une jolie crevasse et un cœur dévoué, c'est pourtant une belle dot, pensait-elle.

Ou ce Lézard était aveugle, ou il était de pierre.

L'espérance la soutint aussi longtemps qu'elle crut que son Lézard n'aimait rien.

Mais que devint-elle, grand Dieu! quand elle s'aperçut

qu'elle avait pour rival, elle petite Lézarde, humble Lézarde, le soleil! et que l'ingrat n'avait d'yeux que pour lui.

Aimer le soleil! Sans le profond respect que lui inspirait son étrange rival, elle eût cru que son Lézard avait perdu la tête; car, à vrai dire, elle ne se rendait pas bien compte d'une passion aussi singulière, et, pour sa part, elle ne comprenait pas bien qu'un Lézard intelligent ne pût s'arranger de façon à aimer à la fois et le soleil et une Lézarde.

C'etait une bonne âme, mais elle n'était nullement artiste, et n'entendait rien aux sublimes extravagances de la poésie.

A la fin, le désespoir s'empara d'elle, et, sans en rien dire à personne, elle se prit d'un si grand dégoût de la vie, qu'elle résolut d'y mettre fin. A la voir, on ne l'eût jamais soupçonnée d'avoir cette folle envie de mourir à la fleur de son âge et dans tout l'éclat de sa beauté. Mais telle était sa fantaisie, et rien ne pouvait l'en détourner.

Poursuivie par ses sombres pensées, elle courait, au péril de ses jours, à travers les fossés profonds et les échaliers serrés, et la lisière des bois verdoyants, et les semailles, et les moissons, et les vergers, et les routes poudreuses, sans craindre ni le pied de l'Homme ni la serre de l'Oiseau de proie. Que lui servait de vivre et d'être jolie, d'avoir une belle robe bien ajustée, et d'en pouvoir changer tous les huit jours, et de porter à son cou un collier

d'or qui eût fait envie à une princesse, du moment où elle ne savait que faire de tout cela?

Vous tous, qui avez souffert comme elle, vous comprenez qu'elle songeât à la mort!

V.

— Vivre ou mourir, disait-elle, lequel des deux vaut le mieux?

Un vieux Rat, à moitié aveugle, passait en ce moment au bas de la ruine.

— Mieux vaut mourir que rester misérable, murmurait le vieux Rat qui marchait avec peine, et qui pensait tout haut comme beaucoup de vieilles gens. — Ceux de Messieurs les Animaux domestiques qui s'étonnent de tout, s'étonneront peut-être de voir ces paroles dans la bouche d'un Rat des champs. Mais y a-t-il donc deux manières de formuler une même vérité? Seulement à la ville et chez les Hommes la vérité se chante, ailleurs on la crie, ou on l'étouffe. —

La pauvre Lézarde était superstitieuse; elle vit dans ces paroles que le hasard seul lui apportait, dans cette vieille rengaîne de tous les vieux Rats, une réponse directe à sa question et un avertissement du ciel.

Elle pouvait encore apercevoir la queue pelée de son oracle qui traînait après lui dans la poussière, que déjà son parti était pris.

— Je mourrai ! s'écria-t-elle ; mais il saura que je meurs pour lui.

VI.

Tel est l'empire d'une grande résolution, que cette Lézarde, qui jusque-là n'avait jamais osé regarder en face celui qu'elle aimait, se trouva, comme par miracle, à côté de lui.

Quand le Lézard vit cette jolie Lézarde venir à lui d'un air si déterminé, il se retira de quelques pas en arrière parce qu'il était timide.

Quand, de son côté, la Lézarde vit qu'il allait s'en aller, elle faillit s'en aller comme lui, parce qu'elle était timide aussi. Timide ? direz-vous. Soyez moins sévère, chère lectrice, pour une Lézarde qui va mourir. D'ailleurs, il lui en avait tant coûté d'avoir du courage, qu'elle ne voulut pas avoir fait un effort inutile.

— Reste, lui dit-elle ; écoute-moi, et laisse-moi parler.

Le Lézard vit bien que la pauvre Lézarde était émue, mais il était à cent lieues de croire qu'il fût pour quelque chose dans cette émotion, car il ne se rappelait pas l'avoir jamais vue. Pourtant, comme il avait de la bonté, il resta et la laissa parler.

— Je t'aime ! lui dit alors la Lézarde, d'une voix dans laquelle il y avait autant de désespoir que d'amour, et tu ne sais pas seulement que j'existe. Il faut que je meure.

Un Lézard de mauvaises mœurs aurait fait bon marché

de la douleur et de l'amour de la pauvrette; mais notre Lézard, qui était honnête, ne songea pas un instant à nier cette douleur parce qu'il ne l'avait jamais ressentie; il songea encore moins à en abuser. Il fut si étourdi de ce qu'il venait d'entendre, qu'il ne sut d'abord que répondre, car il sentait bien que de sa réponse dépendait la vie ou la mort de la Lézarde.

Il réfléchit un instant.

— Je ne veux pas te tromper, lui dit-il, et pourtant je voudrais te consoler. Je ne t'aime pas, puisque je ne te connais pas, et je ne sais pas si je t'aimerai quand je te connaîtrai, car je n'ai jamais pensé à aimer une Lézarde. Mais je ne veux pas que tu meures.

La Lézarde avait l'esprit juste; si dure que fût cette réponse, elle trouva qu'une si grande sincérité faisait honneur à celui qu'elle aimait. Je ne sais ce qu'elle lui répondit. Peu à peu le Lézard s'était rapproché d'elle, et ils s'étaient mis à causer si bas, si bas, et leur voix était si faible, que c'était à grand'peine que je pouvais saisir de loin en loin quelques mots de leur conversation : tout ce que je puis dire, c'est qu'ils parlèrent longtemps, et que, contre son ordinaire, le Lézard parla beaucoup. Il était facile de voir à ses gestes qu'il se défendait, comme il pouvait, d'aimer la pauvre Lézarde, et qu'il était souvent question du soleil qui, en ce moment, brillait au ciel d'un éclat sans pareil.

D'abord la Lézarde ne disait presque rien; c'est aimer peu que de pouvoir dire combien l'on aime, et, pendant

que son Lézard parlait, elle se contentait de le regarder de toutes les façons qui veulent dire qu'on aime et qu'on est encore au désespoir; plus d'une fois je crus que tout était perdu pour elle. Mais, un poëte l'a dit[1] (un poëte doit s'y connaître) : « Le hasard sert toujours les amoureux quand il le peut sans se compromettre, » et le hasard voulut qu'un gros nuage vînt à passer sur le soleil, juste au moment où son petit adorateur lui chantait son plus bel hymne.

— Tu le vois! s'écria la petite Lézarde bien inspirée, ton soleil te quitte, te quitterai-je, moi? Son rival n'était plus là et le courage lui était revenu. — Il faut qu'on aime, dit-elle au Lézard devenu attentif, en lui montrant des fleurs l'une vers l'autre penchées, et tout auprès un œillet-poëte qui faisait les yeux doux à une rose sauvage; les fleurs aux fleurs se marient, et les Lézardes sont faites pour être les compagnes des Lézards : le ciel le veut ainsi.

Le hasard eut le bon cœur de se mettre décidément du côté du plus faible; le nuage qui avait passé sur le soleil fut suivi de beaucoup d'autres nuages qui s'étendirent en un instant sur tout l'horizon. Un grand vent parti du nord essaya, mais en vain, de disputer l'espace à l'orage, les trèfles redressaient leurs tiges altérées, les Hirondelles rasaient la terre, et les Moucherons éperdus cherchaient partout un refuge; tout leur était bon, et l'herbe la plus menue leur paraissait un sûr asile. Le Lézard se taisait et

[1] Alfred de Musset, *Contes et Nouvelles*.

la Lézarde se serait bien gardée de parler, l'orage parlait mieux qu'elle. Le Lézard inquiet tournait la tête de côté et d'autre, et se demandait si c'en était fait de la pompe de ce beau jour; un grand combat se livrait dans son âme, et, pour la première fois, il se disait que les jours sans soleil devaient être bien longs.

Un coup de tonnerre annonça que le soleil était vaincu et que les nuages allaient s'ouvrir.

La Lézarde attendait toujours, et Dieu sait avec quelle mortelle impatience son cœur battait dans sa petite poitrine.

—Tu es une bonne Lézarde, lui dit enfin le Lézard vaincu à son tour, tu ne mourras pas.

VII.

Comment dire le ravissement de la pauvre Lézarde, et combien elle était charmée d'être au monde, et combien étaient joyeux les petits sifflements qui sortaient de sa poitrine délivrée; elle se redressait sur ses petits pieds, et elle faisait la fière, et elle était si glorieuse qu'elle avait tout oublié. Il était bien question vraiment de ses peines passées! Le Lézard, content de voir cette joie qu'il avait faite, trouva sa petite Lézarde charmante; il partagea aussitôt avec elle une goutte de rosée qui s'était tenue fraîche dans la corolle d'une fleurette (ce qui est la manière de se marier entre Lézards), et ce fut une affaire terminée.

L'orage allait éclater, et il fallait rentrer.—J'ai un palais et tu n'as qu'une chaumière, lui dit-il, mais mon palais est si petit, que ta chaumière vaut mieux que mon palais. Puisque dans ta chaumière il y a place pour deux, veux-tu m'en céder la moitié?

—Si je le veux! répondit la bienheureuse Lézarde; et elle le conduisit triomphante à sa grotte, dont l'entrée était cachée à dessein par quelques feuilles d'alléluia, de bois gentil et de romarin.

L'emménagement fut bientôt fait, car il n'emporta rien que sa personne. Quand il entra chez son amie, il trouva une petite demeure si bien tenue et si parfaitement disposée, que c'était assurément la plus agréable lézardière du monde. Mon Lézard, qui aimait les jolies choses et les choses élégantes, admira le bon goût qui avait présidé à l'ameublement de cette gentille caverne. Elle était divisée en deux parties : l'une était plus grande que l'autre, et c'était là qu'on allait et venait; l'autre était garnie de duvet de chardon bénit et de fleur de peuplier, et c'était là qu'on dormait.

Il mit le comble à la joie de sa compagne en l'accablant de compliments. Il est si bon d'être loué par ce qu'on aime.

Le bonheur ne tient guère de place, car ce jour-là il semblait s'être réfugié tout entier dans ce charmant réduit. Où n'entrerait-il pas s'il le voulait, puisqu'il est si petit?

Tout Lézard est un peu poëte; il fit quatre vers pour célébrer ce beau jour, mais il les oublia aussitôt. Il était encore plus Lézard que poëte.

Enfin ils étaient mariés, et ils entrevoyaient des millions de jours fortunés.

VIII.

Que ne puis-je laisser là ces jeunes époux, puisqu'ils sont heureux, et croire à l'éternité de leur bonheur! Que les devoirs de l'historien sont cruels quand il veut accomplir sa tâche jusqu'au bout!

Une fois mariée (on serait si fâché d'être heureux!), la Lézarde devint songeuse. Elle ne pouvait oublier que c'était au hasard, à un nuage, à une goutte d'eau qu'elle avait dû son mari. Sans doute quand il l'aimait, il l'aimait bien, mais il ne l'aimait pas comme les Lézardes veulent être aimées, c'est-à-dire à toute heure, et sans cesse et sans partage. Tant que le soleil brillait, elle ne pouvait avoir raison de son mari, car il appartenait au soleil, et quand il était une fois couché sur l'herbe à demi tiède, soit seul, soit avec un Lézard de ses amis, il ne se serait pas dérangé pour un empire.

La jalousie rend *féroce* quand elle est impuissante. — Que n'ai-je, avant de me marier, mangé seulement une demi-feuille d'hellébore! disait-elle souvent. Dois-je l'écrire? il lui arrivait quelquefois de regarder d'un œil



Quand il était couché au soleil, soit seul, soit avec un de ses amis,
il ne se serait pas dérangé pour un empire.

d'envie la scabieuse, cette fleur des veuves, car elle ne pouvait s'empêcher de songer *à quoi tient le cœur d'un Lézard*..

Quant au Lézard, quand il n'était pas au soleil, il était à sa *femme*; et il croyait si bien faire en faisant ce qu'il faisait, qu'il ne s'aperçut jamais que sa Lézarde eût changé d'humeur.



Suite de l'histoire des Hôtes de la terrasse. — Faites-vous donc Grand Duc.

Madame la Duchesse, qui était venue au monde pour être une bonne grosse personne, bien portante, mangeant bien, buvant bien et vivant au mieux, qui était tout cela, mais qui se donnait toutes sortes de peines pour le cacher et pour extravaguer, avait cru de bon ton de devenir très-sensible. Tout l'émouvait; elle faisait volontiers de rien quelque chose, d'une taupinière une montagne, et tressaillait à tout propos : la chute d'une feuille, le vol d'un insecte étourdi, la vue de son ombre, le moindre bruit,

ou pas le moindre bruit, tout était pour elle prétexte à émotion. Elle ne poussait plus que de petits cris, faibles, mal articulés, inintelligibles. Tout cela, selon elle, c'était la distinction. Les yeux sans cesse fixés sur la pâle lune, ce soleil des cœurs sensibles, comme elle disait; sur les étoiles, ces doux yeux de la nuit, si chers aux âmes méconnues, elle s'écriait, avec un philosophe chrétien : Qu'on ne saurait être bien où l'on est, quand on pourrait être mieux ailleurs. Aussi, pour cette Chouette éthérée, l'air le plus pur était trop lourd encore; elle détestait le soleil, ce Dieu des pauvres, disait-elle, et ne voulait du Ciel que ses plus belles étoiles; c'était à grand'peine qu'elle daignait marcher elle-même, respirer elle-même, vivre elle-même et manger elle-même. Pourtant elle mangeait bien, pesait dix livres, et dans le même temps qu'elle affectait une sensiblerie ridicule, au point qu'elle ne pouvait, disait-elle, voir la vigne pleurer sans pleurer avec elle, on aurait pu la surprendre déchirant sans pitié, de son bec crochu, les chairs saignantes des petites Souris, des petites Taupes et des petits Oiseaux en bas âge. — Elle se posait en Chouette supérieure, et n'était qu'une Chouette ridicule.

Son mari, émerveillé des grandes manières de sa Chouette adorée, s'épuisait en efforts pour s'égaler à elle. Mais dans une voie pareille, quel Hibou, quel mari ne resterait en chemin? Aussi, malgré son envie, fut-il toujours loin de son modèle; si loin, ma foi, que madame la Duchesse, qui était parvenue à oublier l'humilité de sa propre



Elle se posait en chouette superieure, et n'etait qu'une chouette ridicule.

origine, en vint à reprocher à son pauvre mari de n'être, après tout, qu'un Hibou. — Quel sort! quel triste sort! s'écriait-elle. Être obligée de passer sa vie dans la société d'un Oiseau vulgaire et bourgeois, dont les seuls mérites, sa bonté et son attachement pour moi, sont gâtés par leur excès même! — Malheureuse Chouette!

Plus malheureux Hibou!

Joies modestes de la fabrique, qu'êtes-vous devenues? Plaisirs menteurs de la terrasse, où êtes-vous? Tout d'un coup madame la Duchesse cessa de chanter des nocturnes avec son mari; et un beau jour, s'étant laissé toucher par les discours audacieux d'un Milan qui avait été reçu par Monsieur le Duc, à cause de son nom, elle partit avec lui. Le perfide avait séduit la *Femme* de son ami en employant avec elle les mots les plus longs de la langue des Milans amoureux.

Cet événement prêta, comme on peut le croire, aux caquets. Les Pies, les Geais, notre vieux Sansonnet lui-même, le commentèrent de mille façons. Il y a des malheurs qui manquent de dignité. Tout le monde blâma la coupable, mais personne ne plaignit le pauvre mari. La pitié qu'on accorde aux plus grands criminels, pourquoi la refuse-t-on à ceux qu'un sot orgueil a perdus? — Faites-vous donc Grand Duc.

Pour être sûre qu'elle ne tarderait pas à lui parvenir, madame la Duchesse laissa dans la partie de la terrasse où son mari avait coutume de prendre ses repas, la lettre que

voici. Cette lettre était, comme dernier trait de caractère, écrite sur du papier à vignette, et parfumé.

« *Monsieur le Duc,*

« *Il est dans ma destinée d'être incomprise. Je n'essayerai* « *donc pas de vous expliquer les motifs de mon départ.*

« Signé *Duchesse de la Terrasse.* »

M. le Duc lut, relut, et relut cent fois, sans pouvoir les comprendre, ces lignes écrites pourtant d'une griffe et d'un style assez ferme, et sembla justifier ainsi le laconisme de l'auteur.

Mais ce que l'esprit ne s'explique pas toujours, le cœur parvient souvent à le comprendre, et il sentait bien qu'un grand malheur venait de le frapper. Ce ne pouvait pas être pour rien que tout son sang avait ainsi reflué vers son cœur... Ses plumes se hérissèrent, ses yeux se fermèrent, et il fut, pendant un instant, comme atteint de vertige. Lorsqu'il put enfin mesurer toute l'étendue de son malheur, il laissa tomber sa tête sur sa poitrine oppressée, et demeura longtemps immobile, comme s'il eût été privé de tout sentiment.

Quand on est ainsi frappé tout d'un coup, on se sent si faible, qu'on voudrait ne l'avoir été que petit à petit et comme insensiblement. — Il lui sembla d'abord que quelque chose d'aussi essentiel que l'air, la terre et la nuit

venait de lui manquer. Il avait tout perdu en perdant la compagne de sa vie; et quand il sortit de sa stupeur, ce fut pour appeler à grands cris l'ingrate qui le fuyait, quoiqu'il la sût déjà bien loin; puis, bien qu'il n'eût été que trompé, il se crut déshonoré, et s'en alla au bord de l'eau, comme doit le faire tout Hibou désespéré, pour voir si l'envie ne lui viendrait pas de s'y jeter, et de se noyer ainsi avec son chagrin.

Arrivé là, il regarda d'un air sombre l'eau profonde, et y trempa son bec... pour la goûter d'abord. La lune s'étant alors dégagée d'un nuage qui avait caché son croissant, il se vit dans l'eau comme en un miroir magique, et fut effrayé du désordre de sa toilette. Machinalement, et pour obéir à une habitude de recherche que lui avait fait prendre l'ingrate pour laquelle il allait mourir, il rajusta avec soin celles de ses plumes qui s'étaient le plus ébouriffées, et trouva quelque charme dans cette occupation. Il lui semblait doux de mourir paré comme aux jours de son bonheur, paré de la parure qu'elle aimait.

Il songea aussi un instant à faire, avant de quitter la vie, une ballade à la lune, qu'il prit à témoin de ses infortunes; à la lune, l'astre favori de son infidèle, et aux nuées, vers lesquelles l'esprit de sa femme s'était si souvent envolé. Mais tous ses efforts furent inutiles, et il comprit qu'on ne saurait pleurer en vers que les peines qu'on commence à oublier.

Voyant bien qu'il n'avait plus qu'à mourir, il s'était déjà

penché sur l'abîme, quand il fut arrêté par une réflexion. Lorsqu'il s'agit de la mort, il est permis d'y regarder à deux fois, et il faut être bien certain, quand on se noie, qu'on a de bonnes raisons pour le faire.

Il relut, pour la cent et unième fois, la lettre de madame la Duchesse; et cette lettre, à sa grande satisfaction, lui parut moins claire que jamais. « Diable! se dit-il, ce qu'il y a de plus clair dans tout ceci, c'est que madame la Duchesse a quitté la terrasse. Mais qui me dit qu'elle n'y reviendra pas, et qu'elle a cessé d'être digne d'y revenir? Rien, absolument rien. Elle-même refuse de s'expliquer. Ce voyage ne peut-il être un voyage d'agrément, et avoir pour but une visite à une autre Chouette de génie comme elle; ou une retraite de quelques jours dans quelque coin poétique, pour s'y livrer complétement à la méditation, qu'affectionnent les âmes d'élite comme la sienne? — Et encore ne peut-elle être morte?

Le cœur d'un Hibou a d'étranges mystères. Cette dernière hypothèse lui souriait presque : il l'eût voulue morte, plutôt que parjure.

— Parbleu! dit-il, voyez où nous entraîne l'exagération. Et il fit gravement quelques tours sur la rive, en s'applaudissant de n'avoir pas cédé à un premier mouvement.

Mais, au bout de quelques moments, il sentit bien que la consolation qu'il avait essayé de se donner n'était pas de bon aloi. Son cœur n'avait pas cessé d'être serré; et, voulant mettre fin à ses incertitudes, il résolut de consul-

ter une vieille Carpe qui passait, dans le pays, pour savoir le passé, le présent, l'avenir, et beaucoup d'autres choses encore. — Ce qui fait le succès des devins et des diseurs de bonne aventure, c'est qu'il y a beaucoup de malheureux. Il faut être désespéré pour demander un miracle. La sorcière avait la réputation d'être capricieuse. « Voudra-t-elle me répondre ? » se dit-il; et il s'avança, non sans un trouble involontaire, vers une partie de la rivière très-éloignée des deux châteaux, où la vieille Carpe se livrait à ses sorcelleries.

Une Carpe magicienne.

— Puissante Carpe, dit-il, d'une voix mêlée de respect et de crainte, ô toi qui sais tout, fais-moi connaître mon sort. Mon épouse bien-aimée a disparu : est-elle morte, ou est-elle infidèle ?

Pour une magicienne, la vieille Carpe ne se fit pas trop prier; et sa grosse tête bombée ne tarda pas à se montrer. Elle remua trois fois ses lèvres épaisses avec beaucoup de majesté, prit lentement trois aspirations d'air en regardant du côté de la source du fleuve, puis :

— Attends, lui dit-elle.

Et, ayant tourné trois fois sur elle-même, elle sortit de l'eau à mi-corps, et se mit à chanter, d'une voix étrange, les paroles que voici :

CHANT DE LA CARPE.

« Accourez, accourez, vous qui aimez les nuits noires « et les eaux limpides, innombrables tribus aux nageoires « rapides et aux gosiers affamés; vous qui aimez les ri- « vages paisibles et déserts, les eaux sans pêcheurs et sans « filets, venez ici, Animaux à sang rouge, Carpes dorées, « Truites azurées, Brochets avides; déployez vos nageoi- « res, Mulets Argus, Chirurgiens, Horribles, troupe sou- « mise à mes lois; venez aussi, souples Anguilles, brunes « Écrevisses, et vous, reines des Ovipares, Grenouilles en- « rouées. —Quoiqu'il ne s'agisse ni de boire ni de man- « ger, et qu'on ne vous ait pas même offert en sacrifice... « un Ciron! rendez vos oracles! Montrez que vous sa- « vez parler, quoi qu'on dise, et donnez votre avis à cet « époux malheureux.

« Est-il ou n'est-il pas trompé? Sa Chouette est-elle « morte ou infidèle? Sachez d'abord que si elle est morte, « l'infortuné se résignera à vivre pour la pleurer; mais « qu'il se précipitera dans les eaux, si elle est infidèle. »

Le monde des esprits est facile à éveiller.

Bientôt le Hibou tremblant vit ce qu'il n'avait jamais vu. A la voix de la Carpe, les têtes de tous ceux qu'elle avait évoqués sortirent successivement des eaux, et formèrent bientôt une ronde fantastique, au-dessus de laquelle d'autres rondes, composées d'innombrables Insectes, et montant en spirale jusqu'au ciel, apparurent



.... Et formèrent bientôt une ronde fantastique.

tout à coup. Par un prodige inouï, des nymphea, bravant les ténèbres, élevèrent leurs tiges hardies jusqu'à la surface de l'eau, et beaucoup de fleurs, qui s'étaient fermées pour ne se rouvrir qu'au matin, furent tirées, contre l'ordre de la nature, de leur profond sommeil. Des nuages épais pesaient sur l'atmosphère; le ciel semblait comprimer la terre; l'air était lourd, et le silence si grand, que M. le Duc pouvait entendre distinctement les battements de son cœur.

La vieille Carpe se plaça au milieu, et les rondes se mirent à tourner autour d'elle, chacune dans son sens, les unes vivement, les autres lentement. Au troisième tour, la vieille Carpe fit un plongeon, resta sous l'eau pendant quelques minutes, et du fond de l'abîme rapporta cette réponse au Hibou épouvanté :

— Ton épouse bien-aimée n'est pas morte!

Cela dit, la tête et la queue de la sorcière se rapprochèrent, par un mouvement bizarre, comme les deux extrémités d'un arc; elle fit un bond prodigieux, s'éleva de six pieds dans les airs, et disparut.

« Elle n'est pas morte! elle n'est pas morte! répéta le « chœur infernal; elle n'est pas morte! La Chouette est « l'oiseau de Minerve; la fille de la Sagesse t'aurait-elle « quitté si tu ne l'avais pas mérité? A l'eau! à l'eau! à l'eau! « Hibou, tu l'as promis, il faut mourir!

« Chantons, chantons gaiement! criaient les Écrevisses « et les Grenouilles; peu nous importe pourquoi tu meurs,

« pourvu que tu meures et que nous puissions souper avec « Ta Seigneurie. Chantons, dansons et mangeons! peut-« être demain serons-nous sous la dent des Hommes! »

Une petite Ablette aux sept nageoires, qui n'était encore qu'une demi-sorcière, s'approcha tout au bord de l'eau : « Ton malheur nous remplirait de tristesse et de pitié, lui « dit-elle d'un air moitié naïf et moitié railleur, si notre « tristesse et notre pitié pouvaient le faire cesser. »

—

— Elle n'est pas morte, disait le pauvre Hibou à moitié fou; elle n'est pas morte... je ne comprends pas. Et l'eau avait repris son cours; magiciennes et magiciens, voyant qu'il ne se pressait pas de mourir, étaient rentrés, ceux-ci dans leur bourbe, ceux-là dans leurs roseaux et sous leurs pierres, qu'il disait encore, en agitant ses ailes avec désespoir : — Je ne comprends pas. —

Le hasard et un peu d'insomnie m'avaient conduite, cette nuit-là, de ce côté. J'avais été spectatrice muette de la scène que je viens de raconter. J'eus pitié de lui, et je l'abordai.

« Cela veut dire, lui dis-je, si cela veut dire quelque « chose, qu'elle est infidèle, oui, infidèle. Cela veut dire « aussi que la plupart de ces Poissons ne seraient pas fâ-« chés de te voir mourir, et qu'ils te trouveraient bon à « manger. — Mais pourquoi mourir? en seras-tu moins « trompé? » — Et je le remis dans son chemin et dans son bon sens, après avoir employé, pour le décider à vivre,

toutes les formules au moyen desquelles on console les gens qui ont envie d'être consolés.

J'eus le plaisir de l'entendre envoyer au diable les Carpes magiciennes et leurs oracles intéressés.

Comment un Hibou meurt d'amour.

J'ai su plus tard que ce pauvre Oiseau, dont la tête n'avait jamais été bien forte, s'était jeté, pour se distraire, disait-il, dans ce qu'il appelait les plaisirs. Il est rare qu'un esprit médiocre se résigne au malheur. Il s'abandonna à toutes sortes d'excès, et surtout à des excès de table, ainsi qu'il l'avait vu pratiquer, en pareille occasion, à quelques héros de roman. Comme il avait beaucoup d'appétit et peu de goût, il mangeait souvent des choses malsaines, et mourut bientôt, les uns disent d'amour, les autres d'indigestion. Le fait n'est pas encore éclairci.

Je crois pouvoir affirmer, à sa louange, que, s'il ne fût pas mort de la maladie que nous venons d'être forcée de nommer, il aurait pu mourir d'amour; car il aimait passionnément sa pauvre Chouette, qui, avant d'être une grande dame, avait été une simple Chouette fort bonne et très-attachée à ses devoirs.

Il en est des plaies du cœur comme de celles du corps : quand elles ont été profondes, elles se ferment quelquefois; mais elles se rouvrent toujours, et on finit par mourir, en pleine santé, de celles dont on a été le mieux guéri.

Faites-vous donc Grande Duchesse !

Et madame la Duchesse? Au bout de quinze jours, son séducteur l'abandonna pour une vraie Duchesse qu'il emmena en Grèce, où ses ancêtres avaient été rois. Elle en fut si humiliée, qu'elle maigrit à vue d'œil, et mourut, seule, dans le tronc d'un vieux saule, de honte, de misère et presque de faim, bien coupable, mais aussi bien malheureuse.

Faites-vous donc Grand Duc et Grande Duchesse!

Où l'auteur reprend la parole pour son propre compte. — Conclusion.

On voyagerait pendant une éternité, on ne s'arrêterait pas plus que le temps, que cette agitation sans fin ne suffirait pas à rendre le mouvement à un cœur fatigué. Après avoir été partout, ou peu s'en faut, je me demandai à quoi avait abouti cette course d'âme en peine, et si les Corneilles étaient faites pour courir le monde ou pour vivre en société. N'y avait-il pas eu dans cette soumission aux exigences de mon chagrin, si légitime qu'il fût, plus d'égoïsme que de raison? la lutte n'eût-elle pas été plus glorieuse que la fuite? et si triste qu'eût pu être mon existence, n'eût-il pas mieux valu la consacrer à mes pareilles, que de l'user sans profit pour personne dans de stériles voyages? Le résultat de ces réflexions tardives,

comme toutes les réflexions, fut que je ferais bien de retourner parmi les miens.

Mais où me fixer?

Les vieilles cathédrales sont les hôtelleries naturelles des voyageurs de notre espèce. J'avais visité, pendant le cours de mes voyages, presque toutes les églises de France. A laquelle devais-je donner la préférence?

J'hésitais entre trois surtout.

Retournerais-je à Strasbourg, ma patrie? Reverrais-je ma chère cathédrale avec sa flèche élégante, ses fines ciselures et sa pierre inattaquable? Mais non! tout m'y rappellerait le passé, et rien n'est plus triste que de se souvenir qu'on a été heureux, quand on ne l'est plus.

Irais-je à Reims et chercherais-je un refuge dans les broderies de son splendide portail? Mais pourquoi à Reims plutôt qu'ailleurs?

J'allais me décider pour la noble cathédrale de Chartres, le plus sévère, le plus digne et le plus sacré des monuments gothiques de notre pays, quand j'appris qu'une grande quantité de Corneilles venaient de fonder une colonie dans une des tours de Notre-Dame de Paris; de Notre-Dame de Paris dont j'avais tant entendu parler et que je ne connaissais pas encore. Ma foi, par un reste d'habitude de voyageuse, je me décidai pour cette illustre inconnue. Notre-Dame avec sa mâle architecture, ses fortes tours, sa façade un peu massive, me parut plutôt puissante qu'imposante, mais ses bas-côtés me ravirent. J'y fus saluée dès

mon arrivée par un très-vieux Corbeau, que je reconnus tout d'abord pour un de mes compatriotes, à son accent qu'un véritable Alsacien ne perd jamais.

Puisque l'occasion s'en présente, je ne suis pas fâchée d'avoir à dire quelques mots de ce personnage.

« Écrivez de ce personnage tout ce que vous voudrez, » me dit en m'interrompant pour la seconde fois le malencontreux conseiller que j'ai déjà cité au commencement de ce récit, et qui s'étant, depuis ma réponse, tenu derrière moi sans mot dire, lisait sans façon par-dessus mon aile, à mesure que j'écrivais. « Ne vous gênez pas; son tour est venu, vengez-vous. »

— Avez-vous déjà peur? lui dis-je; attendez donc, et en attendant, taisez-vous.

Pourquoi ne le dirais-je pas? Dans ce vieillard, je retrouvai un ancien ami d'enfance; il y avait bientôt un siècle que nous ne nous étions vus.

Ce qui nous avait séparés, c'est qu'il avait été fou de tout dans sa jeunesse, de tout, et de moi un peu, s'il m'est permis de le dire. Or, mon cœur n'étant déjà plus libre (j'étais à la veille de me marier), il avait quitté le pays, désespéré, jurant et criant qu'il en mourrait. Il n'en était pas mort, on le voit. Que mes lectrices veuillent bien faire comme moi, qu'elles lui pardonnent d'avoir survécu.

— Quoi! me dit-il en m'abordant avec une émotion qui me toucha plus qu'il ne m'aurait convenu de le laisser voir, ne daignerez-vous pas reconnaître votre ancien

amoureux? Il y a tantôt cent ans que je vous aime, et que je vous aime en vain. Que n'ai-je pas fait, grand Dieu! pour vous oublier [1]! Me punirez-vous de n'y avoir pas réussi? Je vous en prie, ajouta-t-il, restez avec nous.

— Ceci, lui répondis-je, m'a tout l'air d'une déclaration en bonnes formes; mais un amour de cent ans ressemble, à s'y tromper, à une belle et bonne amitié : je l'accepte comme tel. Allons, consolez-vous, ajoutai-je. L'amour est un enfant, il veut des cœurs jeunes comme lui; ne sommes-nous pas trop vieux? Me voici à Paris, j'y resterai, mais à une condition, c'est que vous me chercherez un logement.

— N'est-ce que cela? me dit-il en me montrant un Dragon volant; je demeure sous l'aile gauche de ce Dragon, l'aile droite est libre; si l'appartement vous convient, refuserez-vous d'être ma voisine? Et il me vanta les charmes de sa résidence. A l'en croire, été comme hiver, c'était un lieu de délices.

Ce jour-là, mon excellent ami me parlait de sa voix la plus douce, son air était si bon et son accent si pénétré, que je n'aurais osé le refuser. Je retirai pourtant d'entre les siennes une de mes pattes qu'il serrait avec un peu plus de tendresse que n'en comportait une simple amitié.

[1] J'ai su plus tard que ce cœur héroïque n'avait en effet rien négligé pour en arriver à se débarrasser complétement de mon souvenir. Il s'était marié jusqu'à trois fois, sans rien obtenir d'un remède aussi violent et aussi opiniâtrément appliqué... O Corneilles, *ab uno disce omnes!*

— Quel bonheur! et qu'il fait bon vieillir! s'écria mon heureux voisin, quand il me vit installée.

Quel bonheur, en effet! Nos caractères étaient tels qu'il suffisait que l'un dit oui pour que l'autre dit non. Chose bizarre, l'harmonie naissait de ce désordre même; nous n'étions jamais d'accord, mais en revanche nous étions les meilleurs amis du monde. Mon vieil ami avait pour système de n'en point avoir, et je prétendais, moi, qu'on ne vient à bout de la plus petite comme de la plus grande chose du monde qu'à l'aide d'un système. Je me rappelle que nous débutâmes par une discussion sur ce sujet :

— Qui peut avoir une idée ou stupide ou sage, me disait mon obstiné contradicteur, que le passé n'ait eue avant lui? On se suit à la piste, et on fait bien; les Moutons de Panurge étaient des sages, et vos philosophes sont des fous. Moins on sait, moins on se soucie de savoir : et voilà le bonheur! Il y a deux mille ans que vos savants se battent pour savoir lequel de tous leurs systèmes est le meilleur; dites-leur de ma part que le meilleur n'existe pas, mais que le moins mauvais serait celui qui les empêcherait de se battre.

J'allais répliquer (je ne sais comment!) à ce terrible argument; nous en étions là de nos querelles et de notre intimité, quand nous vîmes arriver, voleter de pierre en pierre, de saint en saint, péniblement, prudemment, pesamment, devinez qui? Jacques! oui, Jacques, le pauvre Sansonnet du vieux château.

— Quelles nouvelles, lui dis-je, quelles nouvelles, mon bon Jacques?

— Affreuses! me répondit le vieux serviteur d'un ton si lugubre, que je vis bien que je devais me préparer à tout entendre.

— Affreuses! reprit-il. Ils sont tous morts!

— Tous? m'écriai-je. Parlez donc, Jacques! et parlez vite! Vous me mettez au supplice.

— Tous, dit-il, et de mort violente; et il n'en reste pas pierre sur pierre.

— Expliquez-vous, lui dis-je, et rassemblez vos souvenirs. De quoi ne reste-t-il pas pierre sur pierre? et enfin qui est mort?

— Monseigneur pouvait fuir encore, continua le pauvre Jacques en suivant ses idées; mais il a préféré résister jusqu'à la fin, et s'ensevelir sous les ruines de notre château.

Bref, voici ce que Jacques me raconta : — A la suite d'une affaire de bourse, très-heureuse pour lui, la fortune du propriétaire du vieux château, et du château neuf, s'étant accrue considérablement, sa considération s'était accrue d'autant, et il fut nommé.... baron! Le vaniteux banquier crut qu'il serait indigne de sa nouvelle position de garder dans ses domaines un château délabré, et, en peu de jours, quoique l'hiver approchât, l'œuvre de destruction fut accomplie. Mes ruines chéries disparurent à jamais.

Le vieux Faucon, accablé d'infirmités, et dédaignant, ainsi qu'il a été dit, de chercher son salut dans la fuite, s'était laissé écraser par la chute d'un énorme pan de muraille. Immobile dans un des coins de la cour, et dans l'attitude résignée du Génie du temps, il mourut sans pousser un seul cri. Cette mort héroïque ne fut pas sans amertume, car il était mort en désespérant du retour de ce passé qu'il n'avait cessé de regretter.

Quant au Lézard, la mort lui vint en dormant, ainsi qu'à la Lézarde et à leur enfant, un bon petit Lézard qui donnait les plus belles espérances. Quelques jours avant cette catastrophe, il paraît que toute la famille avait parlé de s'endormir pour six mois, et comme le disait Jacques, qui puisait de grandes consolations dans cette réflexion : Dormir six mois, ou dormir toujours, c'est presque tout un.

Le vieux serviteur aurait bien voulu mourir bravement, comme son maître ; mais n'est pas Faucon qui veut, et il nous avoua, en baissant la tête, que quand il vit les murailles s'ébranler, il fit comme tous ceux auxquels son seigneur avait donné asile, il s'enfuit !

Jacques semblait n'avoir survécu à ce désastre que pour m'en apporter la nouvelle. Je l'ai pris à mon service pour qu'il fût au service de quelqu'un et pût mourir content. Il est sourd et répond à tout ce qu'on lui demande, comme si on lui parlait du vieux château et de ses habitants.

— Eh bien ! êtes-vous satisfait? dis-je à mon vieil ami ; j'ai parlé de tout et de rien, et de vous-même.

— Faisons la paix, me répondit-il. Je n'ai point à me plaindre, vous êtes un historien fidèle ; mais cette fin ressemble un peu trop au dénoûment d'une tragédie.

La vie commence et finit par l'insouciance, et mon vieil ami était arrivé à l'âge où l'on ne trouve plus aucun plaisir à s'attrister : on pouvait lui appliquer le mot de Goëthe : « La vieillesse nous trouve encore enfants. » —Tous mes héros meurent, j'en conviens, lui répondis-je ; mais pourquoi pas? N'est-ce pas là, et naturellement, et heureusement peut-être, la fin de tout? et pour une joie que la mort arrête, ne met-elle pas fin à bien des misères? Ne mourrai-je pas, moi qui vous parle ; et vous qui me lisez, êtes-vous immortel?

Pour toute réponse, mon vieil amoureux se mit à chanter d'une voix chevrotante ce vieux refrain que je déteste :

Nous n'avons qu'un temps à vivre,
Amis, passons-le gaîment... etc.

— Chantez! lui dis-je, chantez! Que prouvent vos chansons? le monde est plein de *Jean qui pleurent* et de *Jean qui rient;* qui pleurent, parce qu'il y a de quoi pleurer ; qui rient, parce qu'il y a de quoi rire sans doute. Mais pourtant à quoi sert qu'on rie ou qu'on pleure? Ne ferait-on pas mieux de se tenir dans le milieu, de parler

haut et sec, si l'on veut, mais bonnement et simplement, sans doute ni moquerie, et de pousser son voisin et de se pousser soi-même vers la sagesse, qui consiste :

1° A faire valoir ce qu'on a de bon;

2° A combattre ce qu'on a de mauvais.

Mais non, on veut chanter ! Chantez donc, et chantez toujours ! et osez me dire que vous êtes heureux. Ne voyez-vous pas que vos plumes s'émoussent et blanchissent en attendant qu'elles tombent ! Un plus vieux et un plus sensé que vous, Montaigne, l'a dit après beaucoup d'autres : « Nul ne peut être appelé heureux, s'il n'est pas mort. »

La réponse était un peu dure. Mon vieil ami se taisait, je craignis de l'avoir blessé ; ce fut à mon tour à lui offrir la patte, et la paix fut conclue.

P.-J. Stahl.



VOYAGE

D'UN

LION D'AFRIQUE

A PARIS,

ET CE QUI S'ENSUIVIT.

I

Où l'on verra par quelles raisons de haute politique le prince Léo dut faire un voyage en France.

Au bas de l'Atlas, du côté du désert, règne un vieux Lion nourri de ruse. Dans sa jeunesse, il a voyagé jusque dans les montagnes de la Lune; il a su vivre en Barbarie, en Tombouctou, en Hottentotie, au milieu des républiques d'Éléphants, de Tigres, de Boschimans et de Troglodytes, en les mettant à contribution et ne leur déplaisant point trop; car ce ne fut que sur ses vieux jours, ayant les dents

lourdes, qu'il fit crier les Moutons en les croquant. De cette complaisance universelle, lui vint son surnom de Cosmopolite, ou l'ami de tout le monde. Une fois sur le trône, il a voulu justifier la jurisprudence des Lions par cet admirable axiome : *Prendre, c'est apprendre*. Et il passe pour un des monarques les plus instruits. Ce qui n'empêche pas qu'il déteste les lettres et les lettrés. « Ils embrouillent encore ce qui est embrouillé, » dit-il.

Il eut beau faire, le peuple voulut devenir savant. Les griffes parurent menaçantes sur tous les points du désert. Non-seulement les sujets du Cosmopolite faisaient mine de le contrarier, mais encore sa famille commençait à murmurer. Les jeunes Altesses Griffées lui reprochaient de s'enfermer avec un grand Griffon, son favori, pour compter ses trésors sans admettre personne à les voir.

Ce Lion parlait beaucoup, mais il agissait peu. Les crinières fermentaient. De temps en temps, des Singes, perchés sur des arbres, éclaircissaient des questions dangereuses. Des Tigres et des Léopards demandaient un partage égal du butin. Enfin, comme dans la plupart des Sociétés, la question de la viande et des os divisait les masses.

Déjà plusieurs fois le vieux Lion avait été forcé de déployer tous ses moyens pour comprimer le mécontentement populaire en s'appuyant sur la classe intermédiaire des Chiens et des Loups-Cerviers, qui lui vendirent un peu cher leur concours. Trop vieux pour se battre, le Cos-

mopolite voulait finir ses jours tranquillement, et, comme on dit, en bon Toscan de Léonie, mourir dans sa tanière. Aussi les craquements de son trône le rendaient-ils songeur. Quand Leurs Altesses les Lionceaux le contrariaient un peu trop, il supprimait les distributions de vivres, et les domptait par la famine; car il avait appris, dans ses voyages, combien on s'adoucit en ne prenant rien. Hélas! il avait retourné cette grave question sur toutes ses dents. En voyant la Léonie dans un état d'agitation qui pouvait avoir des suites fâcheuses, le Cosmopolite eut une idée excessivement avancée pour un Animal, mais qui ne surprit point les cabinets à qui les tours de passe-passe par lesquels il se recommanda pendant sa jeunesse étaient suffisamment connus.

Un soir, entouré de sa famille, il bâilla plusieurs fois et dit ces sages paroles : « Je suis véritablement bien fatigué de toujours rouler cette pierre qu'on appelle le pouvoir royal. J'y ai blanchi ma crinière, usé ma parole et dépensé ma fortune, sans y avoir gagné grand'chose. Je dois donner des os à tous ceux qui se disent les soutiens de mon pouvoir! Encore si je réussissais! Mais tout le monde se plaint. Moi seul, je ne me plaignais pas, et voilà que cette maladie me gagne! Peut-être ferais-je mieux de laisser aller les choses et de vous abandonner le sceptre, mes enfants! Vous êtes jeunes, vous aurez les sympathies de la jeunesse, et vous pourrez vous débarrasser de tous les Lions mécontents en les éconduisant à la victoire. »

Sa Majesté Lionne eut alors un retour de jeunesse, et chanta la *Marseillaise* des Lions :

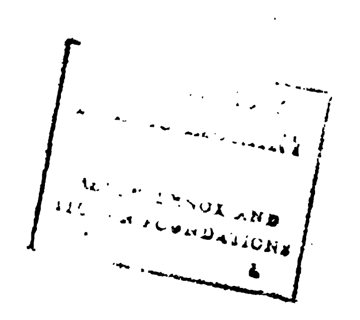
Aiguisez vos griffes, hérissez vos crinières !

— Mon père, dit le jeune prince, si vous êtes disposé à céder au vœu national, je vous avouerai que les Lions de toutes les parties de l'Afrique, indignés du *far niente* de Votre Majesté, étaient sur le point d'exciter des orages capables de faire sombrer le vaisseau de l'État.

— Ah ! mon drôle, pensa le vieux Lion, tu es attaqué de la maladie des princes royaux, et ne demanderais pas mieux que de voir mon abdication !... Bon, nous allons te rendre sage ! Prince, reprit à haute voix le Cosmopolite, on ne règne plus par la gloire, mais par l'adresse, et pour vous en convaincre, je veux vous mettre à l'ouvrage.

Dès que cette nouvelle circula dans toute l'Afrique, elle y produisit un tapage inouï. Jamais, dans le désert, aucun Lion n'avait abdiqué. Quelques-uns avaient été dépossédés par des usurpateurs, mais personne ne s'était avisé de quitter le trône. Aussi la cérémonie pouvait-elle être facilement entachée de nullité, faute de précédents.

Le matin, à l'aurore, le Grand-Chien, commandant les hallebardiers, dans son grand costume et armé de toutes pièces, rangea la garde en bataille. Le vieux roi se mit sur son trône. Au-dessus, on voyait ses armes représentant





Les jeunes Lionceaux reçurent sa bénédiction.

une Chimère au grand trot, poursuivie par un poignard. Là, devant tous les Oisons qui composaient la cour, le grand Griffon apporta le sceptre et la couronne. Le Cosmopolite dit à voix basse ces remarquables paroles à ses Lionceaux, qui reçurent sa bénédiction, seule chose qu'il voulut leur donner, car il garda judicieusement ses trésors.

— Enfants, je vous prête ma couronne pour quelques jours, essayez de plaire au peuple et vous m'en direz des nouvelles.

Puis, à haute voix et se tournant vers la cour, il cria :

— Obéissez à mon fils, il a mes instructions !

Dès que le jeune Lion eut le gouvernement des affaires, il fut assailli par la jeunesse Lionne dont les prétentions excessives, les doctrines, l'ardeur, en harmonie d'ailleurs avec les idées des deux jeunes gens, firent renvoyer les anciens conseillers de la couronne. Chacun voulut leur vendre son concours. Le nombre des places ne se trouva point en rapport avec le nombre des ambitions légitimes ; il y eut des mécontents qui réveillèrent les masses intelligentes. Il s'éleva des tumultes, les jeunes tyrans eurent la patte forcée et furent obligés de recourir à la vieille expérience du Cosmopolite, qui, vous le devinez, fomentait ces agitations. Aussi, en quelques heures, le tumulte fut-il apaisé. L'ordre régna dans la capitale. Un baise-griffe s'ensuivit, et la cour fit un grand carnaval pour célébrer le retour au

statu quo qui parut être *le vœu du peuple.* Le jeune prince, trompé par cette scène de haute comédie, rendit le trône à son père, qui lui rendit son affection.

Pour se débarrasser de son fils, le vieux Lion lui donna une mission. Si les Hommes ont la question d'Orient, les Lions ont la question d'Europe, où depuis quelque temps des Hommes usurpaient leur nom, leurs crinières et leurs habitudes de conquête. Les susceptibilités nationales des Lions s'étaient effarouchées. Et, pour préoccuper les esprits, les empêcher de retroubler sa tranquillité, le Cosmopolite jugea nécessaire de provoquer des explications internationales de tanière à *camarilla.* Son Altesse Lionne, accompagnée d'un de ses Tigres ordinaires, partit pour Paris sans aucun attaché.

Nous donnons ici les dépêches diplomatiques du jeune prince et celles de son Tigre ordinaire.

II

Comment le prince Léo fut traité à son arrivée dans la capitale du monde civilisé.

PREMIÈRE DÉPÊCHE.

« Sire,

« Dès que votre auguste fils eut dépassé l'Atlas, il fu reçu à coups de fusil par les postes français. Nous avons compris que les soldats lui rendaient ainsi les honneurs

dus à son rang. Le Gouvernement français s'est empressé de venir à sa rencontre ; on lui a offert une voiture élégante, ornée de barreaux en fer creux qu'on lui fit admirer comme un des progrès de l'industrie moderne. Nous fûmes nourris des viandes les plus recherchées, et nous n'avons eu qu'à nous louer des procédés de la France. Le prince fut embarqué, par égard pour la race Animale, sur un vaisseau appelé *le Castor*. Conduits par les soins du gouvernement français jusqu'à Paris, nous y sommes logés aux frais de l'État dans un délicieux séjour appelé le Jardin du Roi, où le peuple vient nous voir avec un tel empressement, qu'on nous a donné les plus illustres savants pour gardiens, et que, pour nous préserver de toute indiscrétion, ces messieurs ont été forcés de mettre des barres de fer entre nous et la foule. Nous sommes arrivés dans d'heureuses circonstances, il se trouve là des ambassadeurs venus de tous les points du globe.

« J'ai lorgné, dans un hôtel voisin, un Ours blanc venu d'outre-mer pour des réclamations de son gouvernement. Ce prince Oursakoff m'a dit alors que nous étions les dupes de la France. Les Lions de Paris, inquiets de notre ambassade, nous avaient fait enfermer. Sire, nous étions prisonniers.

« — Où pourrons-nous trouver les Lions de Paris ? lui ai-je demandé.

« Votre Majesté remarquera la finesse de ma conduite. En effet, la diplomatie de la Nation Lionne ne doit pas

s'abaisser jusqu'à la fourberie, et la franchise est plus habile que la dissimulation. Cet Ours, assez simple, devina sur-le-champ ma pensée, et me répondit sans détours que les Lions de Paris vivaient en des régions tropicales où l'asphalte formait le sol et où les vernis du Japon croissaient, arrosés par l'argent d'une fée appelée conseil général de la Seine. Allez toujours devant vous, et quand vous trouverez sous vos pattes des marbres blancs sur lesquels se lit ce mot : SEYSSEL ! un terrible mot qui a bu de l'or, dévoré des fortunes, ruiné des Lions, fait renvoyer bien des Tigres, voyager des Loups-Cerviers, pleurer des Rats, rendre gorge à des Sangsues, vendre des Chevaux et des Escargots !... quand ce mot flamboyera, vous serez arrivé dans le quartier Saint-Georges où se retirent ces Animaux ?

« — Vous devez être satisfait, dis-je avec la politesse qui doit distinguer les ambassadeurs, de ne point trouver votre maison qui règne dans le Nord, les Oursakoff, ainsi travestis ?

« — Pardonnez-moi, reprit-il. Les Oursakoff ne sont pas plus épargnés que vous par les railleries parisiennes. J'ai pu voir, dans une imprimerie, ce qui s'appelle un Ours imitant notre majestueux mouvement de va-et-vient, si convenable à des gens réfléchis comme nous le sommes vers le Nord, et le prostituant à mettre du noir sur du blanc. Ces Ours sont assistés de Singes qui grapillent des lettres, et ils font ce qu'ici les savants nomment des

livres, un produit bizarre de l'Homme que j'entends aussi nommer des *bouquins*, sans avoir pu deviner le rapport qui peut exister entre le fils d'un bouc et un livre, si ce n'est l'odeur.

« — Quel avantage les Hommes trouvent-ils, cher prince Oursakoff, à prendre nos noms sans pouvoir prendre nos qualités?

« — Il est plus facile d'avoir de l'esprit en se disant une Bête qu'en se donnant pour un Homme de talent! D'ailleurs, les Hommes ont toujours si bien senti notre supériorité que, de tout temps, ils se sont servis de nous pour s'anoblir. Regardez les vieux blasons? Partout des Animaux!

« Voulant, Sire, connaître l'opinion des cours du Nord dans cette grande question, je lui dis : — En avez-vous écrit à votre gouvernement?

« — Le cabinet Ours est plus fier que celui des Lions, il ne reconnaît pas l'Homme.

« — Prétendriez-vous, vieux glaçon à deux pattes et poudré de neige, que le Lion, mon maître, n'est pas le roi des Animaux?

« L'Ours blanc prit, sans vouloir répondre, une attitude si dédaigneuse, que d'un bond je brisai les barreaux de mon appartement. Son Altesse, attentive à la querelle, en avait fait autant, et j'allais venger l'honneur de votre couronne, lorsque votre auguste fils me dit très-judicieusement qu'au moment d'avoir des explications à Paris, il ne fallait pas se brouiller avec les puissances du Nord.

« Cette scène avait eu lieu pendant la nuit, il nous fut donc très-facile d'arriver en quelques bonds sur les boulevards, où, vers le petit jour, nous fûmes accueillis par des : — Oh ! c'te tête ! — Sont-ils bien déguisés ! — Ne dirait-on pas de véritables Animaux ! »

III

Le prince Léo est à Paris pendant le carnaval. — Jugement que porte Son Altesse sur ce qu'elle voit.

DEUXIÈME DÉPÊCHE.

« Votre fils, avec sa perspicacité ordinaire, devina que nous étions en plein carnaval, et que nous pouvions aller et venir sans aucun danger. Je vous parlerai plus tard du carnaval. Nous étions excessivement embarrassés pour nous exprimer ; nous ignorions les usages et la langue du pays. Voici comment notre embarras cessa. »

(Interrompue par le froid de l'atmosphère.)

PREMIÈRE LETTRE DU PRINCE LÉO AU ROI, SON PÈRE.

« Mon cher et auguste père,

« Vous m'avez donné si peu de valeurs qu'il m'est bien difficile de tenir mon rang à Paris. A peine ai-je

pu mettre les pattes sur les boulevards, que je me suis aperçu combien cette capitale diffère du désert. Tout se vend et tout s'achète. Boire est une dépense, être à jeun coûte cher, manger est hors de prix. Nous nous sommes transportés, mon Tigre et moi, conduits par un Chien plein d'intelligence, tout le long des boulevards, où personne ne nous a remarqués, tant nous ressemblions à des Hommes, en cherchant ceux d'entre eux qui se disent des Lions. Ce Chien, qui connaissait beaucoup Paris, consentit à nous servir de guide et d'interprète. Nous avons donc un interprète, et nous passons, comme nos adversaires, pour des Hommes déguisés en Animaux. Si vous aviez su, Sire, ce qu'est Paris, vous ne m'eussiez pas mystifié par la mission que vous m'avez donnée. J'ai bien peur d'être obligé quelquefois de compromettre ma dignité pour arriver à vous satisfaire. En arrivant au boulevard des Italiens, je crus nécessaire de me mettre à la mode en fumant un cigare, et j'éternuai si fort, que je produisis une certaine sensation. Un feuilletonniste, qui passait, dit alors en voyant ma tête : — Ces jeunes gens finiront par ressembler à des Lions.

« — La question va se dénouer, dis-je à mon Tigre.

« — Je crois, nous dit alors le Chien, qu'il en est comme de la question d'Orient, et que le mieux est de la laisser longtemps nouée.

« Ce Chien, Sire, nous donne à tout moment les preuves d'une haute intelligence ; aussi vous ne vous étonnerez

pas en apprenant qu'il appartient à une administration célèbre, située rue de Jérusalem, qui se plait à entourer de soins et d'égards les étrangers qui visitent la France.

« Il nous amena, comme je viens de vous le dire, sur le boulevard des Italiens ; là, comme sur tous les boulevards de cette grande ville, la part laissée à la nature est bien petite. Il y a des arbres, sans doute, mais quels arbres ! Au lieu d'air pur, de la fumée ; au lieu de rosée, de la poussière : aussi les feuilles sont-elles larges comme mes ongles.

« Du reste, de grandeur, il n'y en a point à Paris : tout y est mesquin ; la cuisine y est pauvre. Je suis entré pour déjeuner dans un café où nous avons demandé un Cheval ; mais le garçon a paru tellement surpris, que nous avons profité de son étonnement pour l'emporter, et nous l'avons mangé dans un coin. Notre Chien nous a conseillé de ne pas recommencer, en nous prévenant qu'une pareille licence pourrait nous mener en police correctionnelle. Cela dit, il accepta un os dont il se régala bel et bien.

« Notre guide aime assez à parler politique, et la conversation du drôle n'est pas sans fruit pour moi ; il m'a appris bien des choses. Je puis déjà vous dire que quand je serai de retour en Léonie, je ne me laisserai plus prendre à aucune émeute ; je sais maintenant une manière de gouverner qui est la plus commode du monde.

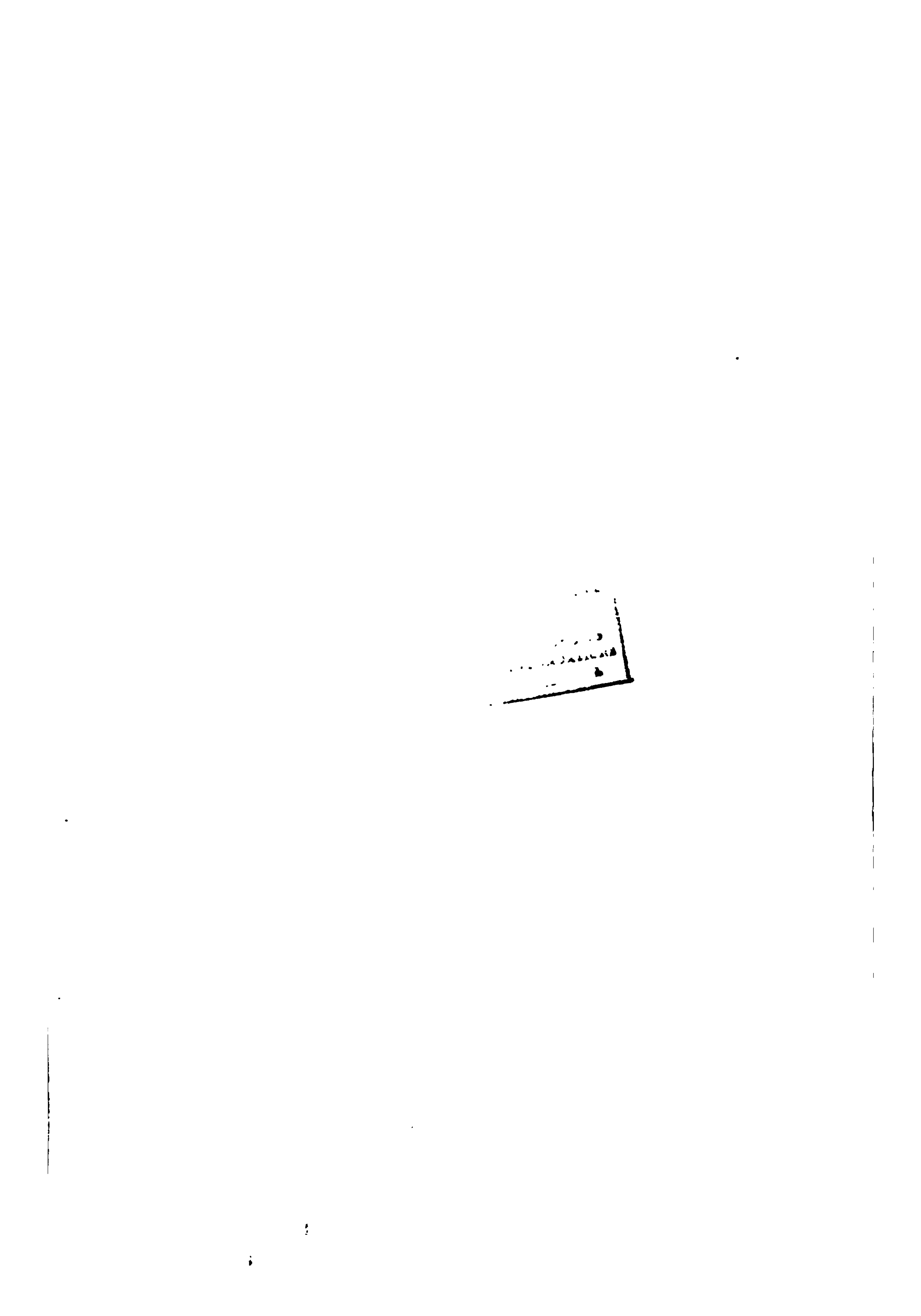
« A Paris, le roi règne et ne gouverne pas. Si vous ne



Aussi ne vous étonnerez-vous pas en apprenant qu'il appartient à une administration superbe située rue de Jérusalem.



Un Cafe.



comprenez pas ce système, je vais vous l'expliquer : On rassemble par trois à quatre cents groupes tous les honnêtés gens du pays en leur disant de se représenter par un d'eux. On obtient quatre cent cinquante-neuf Hommes chargés de faire la loi. Ces Hommes sont vraiment plaisants : ils croient que cette opération communique le talent, ils imaginent qu'en nommant un Homme d'un certain nom, il aura la capacité, la connaissance des affaires ; qu'enfin le mot honnête Homme est synonyme de législateur, et qu'un Mouton devient un Lion en lui disant : *Sois-le*. Aussi qu'arrive-t-il? Ces quatre cent cinquante-neuf élus vont s'asseoir sur des bancs au bout d'un pont, et le roi vient leur demander de l'argent ou quelques ustensiles nécessaires à son pouvoir, comme des canons et des vaisseaux. Chacun parle alors à son tour de différentes choses, sans que personne fasse la moindre attention à ce qu'a dit le précédent orateur. Un Homme discute sur l'Orient après quelqu'un qui a parlé sur la pêche de la Morue. La mélasse est une réplique suffisante qui ferme la bouche à qui réclame pour la littérature. Après un millier de discours semblables, le roi a tout obtenu. Seulement, pour faire croire aux quatre cents élus qu'ils ont leur parfaite indépendance, il a soin de se faire refuser de temps en temps des choses exorbitantes demandées à dessein.

« J'ai trouvé, cher et auguste père, votre portrait dans la résidence royale. Vous y êtes représenté dans votre lutte

avec le Serpent révolutionnaire, par un sculpteur appelé Barye. Vous êtes infiniment plus beau que tous les portraits d'Hommes qui vous entourent, et dont quelques-uns portent des serviettes sur leurs bras gauches comme des domestiques, et d'autres ont des marmites sur la tête. Ce contraste démontre évidemment notre supériorité sur l'Homme. Sa grande imagination consiste d'ailleurs à mettre les fleurs en prison et à entasser des pierres les unes sur les autres.

« Après avoir pris ainsi langue dans ce pays où la vie est presque impossible, et où l'on ne peut poser ses pattes que sur les pieds du voisin, je me rendis à un certain endroit où mon Chien me promit de me faire voir les bêtes curieuses auxquelles Votre Majesté nous a ordonné de demander des explications sur la prise illégale de nos noms, qualités, griffes, etc.

« — Vous y verrez bien certainement des Lions, des Loups-Cerviers, des Panthères, des Rats de Paris.

« — Mon ami, de quoi peut vivre un Loup-Cervier dans un pareil pays?

« — Le Loup-Cervier, sous le respect de Votre Altesse, me répondit le Chien, est habitué à tout prendre, il s'élance dans les fonds américains, il se hasarde aux plus mauvaises actions, et se fourre dans les passages. Sa ruse consiste à avoir toujours la gueule ouverte, et le Pigeon, sa nourriture principale, y vient de lui-même.

« — Et comment?

UE

ulpteur

ous les p

ques-u

s comm

sur la

supér

e d'ar

des po

on la

es pou

certa

voir l

dans

le m

de

in



Un Lion de Paris.

« — Il paraît qu'il a eu l'esprit d'écrire sur sa langue un mot talismanique avec lequel il attire le Pigeon.

« — Quel est ce mot?

« — Le mot *bénéfice*. Il y a plusieurs mots. Quand *bénéfice* est usé, il écrit *dividende*. Après dividende, *réserve* ou *intérêts*... les Pigeons s'y prennent toujours.

« — Et pourquoi?

« — Ah! vous êtes dans un pays où les gens ont si mauvaise opinion les uns des autres, que le plus niais est sûr d'en trouver un autre qui le soit encore plus et à qui il fera prendre un chiffon de papier pour une mine d'or... Le gouvernement a commencé le premier en ordonnant de croire que des feuilles volantes valaient des domaines. Cela s'appelle fonder le *crédit public*, et quand il y a plus de *crédit* que de *public*, tout est fondu.

« Sire, le crédit n'existe pas encore en Afrique, nous pouvons y occuper les perturbateurs en construisant une Bourse. Mon détaché (car je ne saurais appeler mon Chien un attaché) m'a conduit, tout en m'expliquant les sottises de l'Homme, vers un café célèbre où je vis en effet les Lions, les Loups-Cerviers, Panthères et autres faux Animaux que nous cherchions. Ainsi la question s'éclaircissait de plus en plus. Figurez-vous, cher et auguste père, qu'un Lion de Paris est un jeune Homme qui se met aux pieds des bottes vernies d'une valeur de trente francs, sur la tête un chapeau à poil ras de vingt francs, qui porte un habit de cent vingt francs, un

gilet de quarante au plus et un pantalon de soixante francs. Ajoutez à ces guenilles une frisure de cinquante centimes, des gants de trois francs, une cravate de vingt francs, une canne de cent francs et des breloques valant au plus deux cents francs ; sans y comprendre une montre qui se paye rarement, vous obtenez un total de cinq cent quatre-vingt-trois francs cinquante centimes, dont l'emploi ainsi distribué sur la personne rend un Homme si fier, qu'il usurpe aussitôt notre royal nom. Donc, avec cinq cent quatre-vingt-trois francs cinquante centimes, on peut se dire supérieur à tous les gens à talent de Paris, et obtenir l'admiration universelle. Avez-vous ces cinq cent quatre-vingt-trois francs, vous êtes beau, vous êtes brillant, vous méprisez les passants dont la défroque vaut deux cents francs de moins. Soyez un grand poëte, un grand orateur, un Homme de cœur ou de courage, un illustre artiste, si vous manquez à vous harnacher de ces vétilles, on ne vous regarde point. Un peu de vernis mis sur des bottes, une cravate de telle valeur, nouée de telle façon, des gants et des manchettes, voilà donc les caractères distinctifs de ces Lions frisés qui soulevaient nos populations guerrières. Hélas! Sire, j'ai bien peur qu'il n'en soit ainsi de toutes les questions, et qu'en les regardant de trop près, elles ne s'évanouissent, ou qu'on y reconnaisse sous le vernis et sous les bretelles un vieil intérêt, toujours jeune, que vous avez immortalisé par votre manière de conjuguer le verbe *Prendre!*

« — Monseigneur, me dit mon détaché qui jouissait de mon étonnement à l'aspect de cette friperie, tout le monde ne sait pas porter ces habits ; il y a une manière, et dans ce pays-ci tout est une question de manière.

« — Eh bien, lui dis-je, si un Homme avait les manières sans avoir les habits ?

« — Ce serait un Lion inédit, me répondit le Chien sans se déferrer. Puis, Monseigneur, le Lion de Paris se distingue moins par lui-même que par son Rat, et aucun Lion ne va sans son Rat. Pardon, Altesse, si je rapproche deux noms aussi peu faits pour se toucher, mais je parle la langue du pays.

« — Quel est ce nouvel Animal ?

« — Un Rat, mon Prince : c'est six aunes de mousseline qui dansent, et il n'y a rien de plus dangereux, parce que ces six aunes de mousseline parlent, mangent, se promènent, ont des caprices, et tant, qu'elles finissent par ronger la fortune des Lions, quelque chose comme trente mille écus de dettes qui ne se retrouvent plus ! »

TROISIÈME DÉPÊCHE.

« Expliquer à Votre Majesté la différence qui existe entre un Rat et une Lionne, ce serait vouloir lui expliquer des nuances infinies, des distinctions subtiles auxquelles se trompent les Lions de Paris eux-mêmes, qui ont des lorgnons ! Comment vous évaluer la distance

incommensurable qui sépare un châle français, vert américain, d'un châle des Indes vert-pomme! une vraie guipure d'une fausse, une démarche hasardeuse d'un maintien convenable! Au lieu des meubles en ébène enrichis de sculptures par Janest qui distinguent l'antre de la Lionne, le Rat n'a que des meubles en vulgaire acajou. Le Rat, Sire, loue un remise, la Lionne a sa voiture; le Rat danse, et la Lionne monte à cheval au bois de Boulogne; le Rat a des appointements fictifs, et la Lionne possède des rentes sur le grand livre; le Rat ronge des fortunes sans en rien garder, la Lionne s'en fait une; la Lionne a sa tanière vêtue de velours, tandis que le Rat s'élève à peine à la fausse perse peinte. N'est-ce pas autant d'énigmes pour Votre Majesté, qui de littérature légère ne se soucie guère, et qui veut seulement fortifier son pouvoir? Ce détaché, comme l'appelle Monseigneur, nous a parfaitement expliqué comment ce pays était dans une époque de transition, c'est-à-dire qu'on ne peut prophétiser que le présent, tant les choses y vont vite. L'instabilité des choses publiques entraîne l'instabilité des positions particulières. Évidemment ce peuple se prépare à devenir une horde. Il éprouve un si grand besoin de locomotion, que depuis dix ans surtout, en voyant tout aller à rien, il s'est mis en marche aussi : tout est danse et galop! Les drames doivent rouler si rapidement qu'on n'y peut plus rien comprendre; on n'y veut que de l'action. Par ce mouvement général, les fortunes ont défilé



Une Lionne.

comme tout le reste, et, personne ne se trouvant plus assez riche, on s'est cotisé pour subvenir aux amusements. Tout se fait par cotisation : on se réunit pour jouer, pour parler, pour ne rien dire, pour fumer, pour manger, pour chanter, pour faire de la musique, pour danser ; de là le club et le bal Musard. Sans ce Chien, nous n'eussions rien compris à tout ce qui frappait nos regards.

« Il nous dit alors que les farces, les chœurs insensés, les railleries et les images grotesques avaient leur temple, leur pandémonium. Si Son Altesse veut voir le galop chez Musard, elle rapportera dans sa patrie une idée de la politique de ce pays et de son gâchis.

« Le Prince a manifesté si vivement son désir d'aller au bal, que, bien qu'il fût extrêmement difficile de le contenter, ses conseillers ne purent qu'obéir, tout en sachant combien ils s'éloignaient de leurs instructions particulières ; mais n'est-il pas utile aussi que l'instruction vienne à ce jeune héritier du trône ? Quand nous nous présentâmes pour entrer dans la salle, le lâche fonctionnaire qui était à la porte fut si effrayé du salut que lui fit monsieur votre fils, que nous pûmes passer sans payer. »

DERNIÈRE LETTRE DU JEUNE PRINCE A SON PÈRE.

« Ah ! mon père, Musard est Musard, et le cornet à piston est sa musique. Vivent les débardeurs ! Vous comprendriez cet enthousiasme, si, comme moi, vous aviez

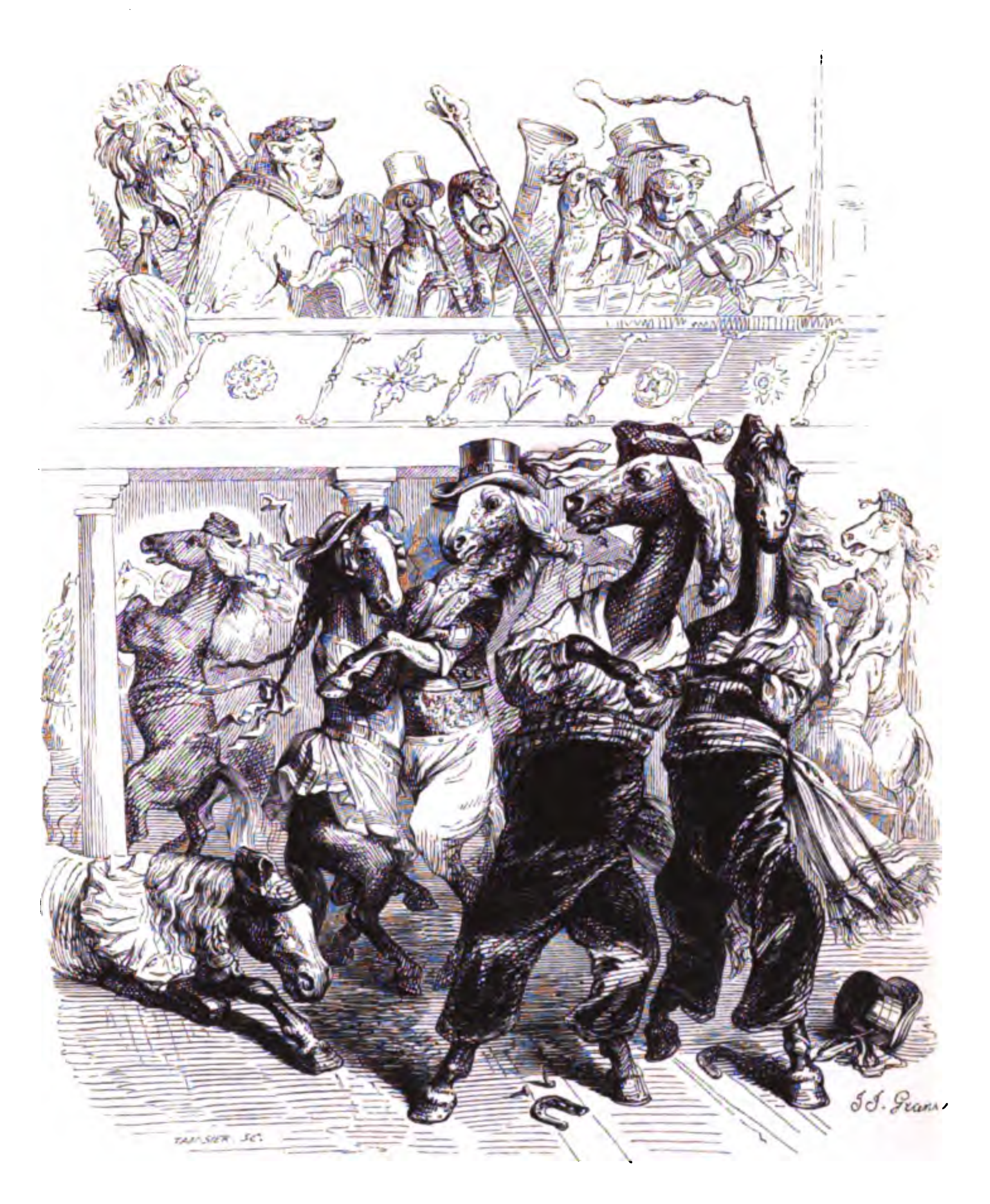
vu le galop! Un poëte a dit que les morts vont vite, mais les bons vivants vont encore mieux! Le carnaval, Sire, est la seule supériorité que l'Homme ait sur les Animaux, on ne peut lui contester cette invention! C'est alors que l'on acquiert une certitude sur les rapports qui relient l'Humanité à l'Animalité, car il éclate alors tant de passions animales chez l'Homme, qu'on ne saurait douter de nos affinités. Dans cet immense tohu-bohu où les gens les plus distingués de cette grande capitale se métamorphosent en guenilles pour défiler en images hideuses ou grotesques, j'ai vu de près ce qu'on appelle une Lionne parmi les Hommes, et je me suis souvenu de cette vieille histoire d'un Lion amoureux qu'on m'avait racontée dans mon enfance, et que j'aimais tant. Mais aujourd'hui cette histoire me paraît une fable ridicule. Jamais Lionne de cette espèce n'a pu faire rugir un vrai Lion. »

IV

Comment le prince Léo jugea qu'il avait eu grand tort de se déranger, et qu'il eût mieux fait de rester en Afrique.

QUATRIÈME DÉPÊCHE.

« Sire, c'est au bal Musard que son Altesse put enfin aborder face à face un Lion parisien. La rencontre fut contraire à tous les principes de reconnaissances de théâtre; au lieu de se jeter dans les bras du Prince, comme



Le Carnaval est la seule supériorité que l'homme ait sur les animaux, on ne peut leur contester cette invention.





Il éclate alors tant de passions animales chez l'homme, qu'on ne saurait douter de nos affinités.

l'aurait fait un vrai Lion, le Lion parisien, voyant à qui il avait affaire, pâlit et faillit s'évanouir. Il se remit pourtant et s'en tira... Par la force? me direz-vous. Non, Sire, mais par la ruse.

« — Monsieur, lui dit votre fils, je viens savoir sur quelle raison vous vous appuyez pour prendre notre nom.

« — Fils du désert, répondit de la voix la plus humble l'enfant de Paris, j'ai l'honneur de vous faire observer que vous vous appelez Lion, et que nous nous appelons *Laianne*, comme en Angleterre.

« — Le fait est, dis-je au prince, en essayant d'arranger l'affaire, que *Laianne* n'est pas du tout votre nom.

« — D'ailleurs, reprit le Parisien, sommes-nous forts comme vous? Si nous mangeons de la viande, elle est cuite, et celle de vos repas est crue. Vous ne portez pas de bagues.

« — Mais, a dit Son Altesse, je ne me paye pas de semblables raisons.

« — Mais on discute, dit le Lion parisien, et par la discussion l'on s'éclaire. Voyons. Avez-vous pour votre toilette et pour vous faire la crinière quatre espèces de brosses différentes? Tenez : une brosse ronde pour les ongles, plate pour les mains, horizontale pour les dents, rude pour la peau, à double rampe pour les cheveux! Avez-vous des ciseaux recourbés pour les ongles, des ciseaux plats pour les moustaches? sept flacons d'odeurs diverses? Donnez-vous tant par mois à un Homme pour vous arranger les

pieds? Savez-vous seulement ce qu'est un pédicure? Vous n'avez pas de sous-pieds, et vous venez me demander pourquoi l'on nous appelle des Lions! Mais je vais vous le dire : nous sommes des *Laiannes*, parce que nous montons à Cheval, que nous écrivons des romans, que nous exagérons les modes, que nous marchons d'une certaine manière, et que nous sommes les meilleurs enfants du monde. Vous n'avez pas de tailleur à payer?

« — Non, dit le prince du désert.

« — Eh bien! qu'y a-t-il de commun entre nous? Savez-vous mener un tilbury?

« — Non.

« — Ainsi vous voyez que ce qui fait notre mérite est tout à fait contraire à vos traits caractéristiques. Savez-vous le whist? Connaissez-vous le jockey's-club?

« — Non, dit l'ambassadeur.

« — Eh bien! vous voyez, mon cher, le whist et le club, voilà les deux pivots de notre existence. Nous sommes doux comme des Moutons, et vous êtes très-peu endurants.

« — Nierez-vous aussi que vous ne m'ayez fait enfermer? dit le prince que tant de politesse impatientait.

« — J'aurais voulu vous faire enfermer que je ne l'aurais pas pu, répondit le faux Lion en s'inclinant jusqu'à terre. Je ne suis point le Gouvernement.

« — Et pourquoi le Gouvernement aurait-il fait enfermer Son Altesse? dis-je à mon tour.

« — Le Gouvernement a quelquefois ses raisons, répondit l'enfant de Paris, mais il ne les dit jamais.

« Jugez de la stupéfaction du prince en entendant cet indigne langage. Son Altesse fut frappée d'un tel étonnement, qu'elle retomba sur ses quatre pattes.

« Le Lion de Paris en profita pour saluer, faire une pirouette et s'échapper.

« Son Altesse, Sire, jugea qu'elle n'avait plus rien à faire à Paris, que les Bêtes avaient grand tort de s'occuper des Hommes, qu'on pouvait les laisser sans crainte jouer avec leurs Rats, leurs Lionnes, leurs cannes, leurs joujoux dorés, leurs petites voitures et leurs gants; qu'il eût mieux valu qu'elle restât auprès de Votre Majesté, et qu'elle ferait bien de retourner au désert. »

A quelques jours de là on lisait dans *le Sémaphore* de Marseille :

« Le prince Léo a passé hier dans nos murs pour se
« rendre à Toulon, où il doit s'embarquer pour l'Afrique.
« La nouvelle de la mort du roi, son père, est, dit-on,
« la cause de ce départ précipité. »

La justice ne vient pour les Lions qu'après leur mort. Le journal ajoute que cette mort a consterné beaucoup de gens en Léonie, et qu'elle y embarrasse tout le monde.
« L'agitation est si grande, qu'on craint un bouleverse-

« ment général. Les nombreux admirateurs du vieux Lion « sont au désespoir. Qu'allons-nous devenir ! s'écrient- « ils. On assure que le Chien qui avait servi d'inter- « prète au prince Léo, s'étant trouvé là au moment où il « reçut ces fatales nouvelles, lui donna un conseil qui « peint bien l'état de démoralisation où sont tombés les « Chiens de Paris : — Mon prince, lui dit-il, si vous ne « pouvez tout sauver, ***sauvez la caisse !*** »

« Ainsi voilà donc, dit le journal, le seul enseignement « que le jeune prince remportera de ce Paris si vanté ! « Ce n'est pas la Liberté, mais les saltimbanques qui fe- « ront le tour du monde. »

Cette nouvelle pourrait être un *puff*, car nous n'avons pas trouvé la dynastie des Léo dans l'Almanach de Gotha.

De Balzac.



AU LECTEUR.

Ami lecteur, nous allons continuer notre route.

Suivez-nous avec confiance dans cette dernière partie de notre expédition : nous ne marchons plus en voyageurs inexpérimentés et sans guide à travers des pays inconnus, nous savons maintenant où nous prétendons vous mener ; nous connaissons vos goûts, et nous pouvons vous promettre, sans crainte de vous tromper et de nous tromper, de véritables monts et de véritables merveilles. La plume de nos correspondants s'est aguerrie, leur nombre s'est augmenté ; nous avons gagné en toutes choses, en quantité et même en qualité, et nous avons à vous offrir presque des trésors !

Quant à Grandville, sans compter qu'il a au bout de son crayon des portraits et des scènes où vous aurez le plaisir

de retrouver ceux de vos amis et de vos voisins que vous n'avez point encore vus, et où, de leur côté, vos amis et vos voisins auront la satisfaction de vous reconnaître vous-mêmes, nous croyons devoir vous confier qu'il a découvert une nouvelle manière de mettre du noir sur du blanc et de vous être agréable, à vous, cher lecteur, et à vous, chère lectrice, qui nous l'êtes tant, en faisant pour vous ce qu'il n'a encore fait pour personne. — Vous verrez bien.

Bonsoir donc, ami lecteur ; rentrez chez vous, tenez votre cage bien fermée, dormez bien, faites de bons rêves, et à demain.

LE SINGE, LE PERROQUET ET LE COQ,

Rédacteurs en chef.

Pour copie conforme :

P.-J. Stahl.



Bonsoir donc, ami Lecteur; rentrez chez vous, tenez votre cage bien fermée, dormez bien, faites de bons rêves, et à demain!



TABLE DES MATIÈRES

ET

CLASSEMENT DES DESSINS.



